

SEMAINE D'EZIL

PAR

CHRISTIEN OSTROWSKI.

NOUVELLE ÉDITION.

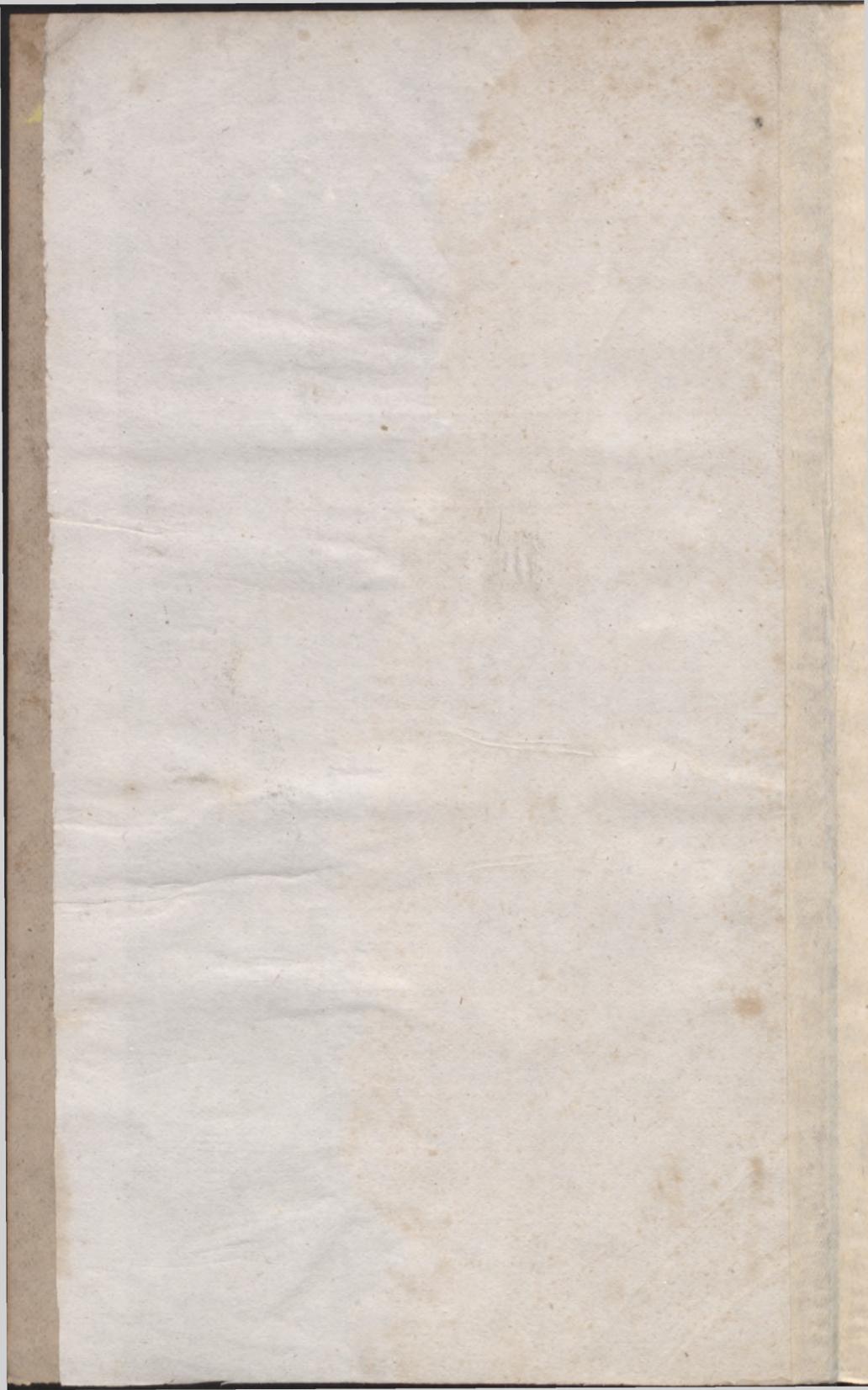
PARIS.

AU BUREAU DE L'AGENCE LITTÉRAIRE POLONAISE,
345, RUE SAINT-HONORÉ.

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE,
9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

LIBRAIRIE POLONAISE, 17 bis, MARAIS-**GERMAIN.**

IMPRIMERIE DE MAULDE ET RENOU.



POÈMES.

A decorative floral border with intricate scrollwork and small floral motifs, framing the central text.

MAULDE ET RENOU,
imprimeurs,
RUE BAILLEUL, 9 ET 11, PRÈS DU LOUVRE.

SEMAINE D'EXIL,

PAR

CHRISTIEN OSTROWSKI.

Officier de l'Artillerie polonaise.

Dieu accomplit son œuvre
le septième jour, etc,

GENÈSE.

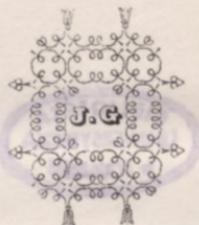
Homo sum, nil il humani
alienum a me puto.

TERENCE.

NOUVELLE ÉDITION.

THOMASHOV, XXIX NOVEMBRE, ETC.

POÈMES INÉDITS.



Paris.

AU BUREAU DE L'AGENCE LITTÉRAIRE POLONAISE,
345, RUE SAINT-HONORÉ.

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
9, RUE SAINT-GERMAIN-LES-PRÈS.

LIBRAIRIE POLONAISE, 17 (bis), MARAIS SAINT-GERMAIN.

1837.

ℓ. III, 330.

UNIVERSITY OF TORONTO



381758

UNIVERSITY OF TORONTO

W. 1936/67



Des Compagnons d'Exil.

L'Auteur.

5

THE COMPANIES OF THE



of the

W. H. C. / 18

PRÉFACE.



Est-il un seul homme dans le monde qui n'ait éprouvé une seule fois de ces vagues aspirations vers un bonheur en dehors de sa portée; un seul, qui n'ait tressailli d'aise à la contemplation d'une grande nature, d'une ravissante figure de femme ou d'une action héroïque? Alors une existence supérieure se révèle en lui: il voudrait exprimer son enivrement dans les termes les plus dignes de l'objet qu'il contemple; et, dans le calme absolu des passions, il éprouve une harmonie intérieure, pleine d'émotion et de charme. De ses

lèvres s'échappent alors, à son insu, des accens inspirés que jamais la plus soigneuse étude ne pourrait enfanter : et, de plus, s'il a senti la chaleureuse influence du ciel méridional, ces accens prennent d'eux-mêmes un rythme cadencé, deviennent un cri de douleur ou un hymne radieux : alors il est poète, et je défie le plus froid des hommes de ne pas éprouver quelque chose d'analogue devant une Madone de *Murillo*, ou bien sur les bords enchantés du *Léman*. Voici l'origine de la poésie et son apologie au besoin. Réunir en faisceau ces sentimens épars, qui sont le parfum et la fleur de la vie humaine, les seuls instans peut-être d'un bonheur sans amertume; chercher des émotions dans la lutte éternelle entre les lois de la nature et les conventions passagères des hommes, dans les tableaux remplis d'intérêt, qui se déroulent à chaque page de l'humanité, telle est, en résumé, la tâche des poètes. Ces éclairs d'enthousiasme, se rencontrant dans la plus stérile existence, ne sont-ils pas une preuve que la patrie de l'homme est le ciel, dont il semble exilé en expiation de quelque faute inconnue? Il se souvient d'avoir joui d'un être supérieur, où son esprit, encore libre et plus

rapproché de sa source, avait des vues plus complètes de sa divinité; où il éprouvait à chaque instant de sa vie, et dans toute sa plénitude, le sublime, qui n'en éclaire ici-bas que quelques périodes bornées. Toutes les religions nous l'attestent d'ailleurs, depuis le *brahminisme*, dans le dogme de la *réminiscence*, jusqu'au *panthéisme*, et jusqu'au système tout moderne de la *palingénésie*. La fable de Prométhée, cloué sur le Caucase et dévoré par le remords, ne semble-t-elle pas avoir une liaison intime avec la touchante tradition du Paradis perdu? L'état primitif, modifié par la déchéance, qu'on pourrait deviner au besoin, si elle n'était pas constatée par toutes les histoires écrites, cet état antérieur a laissé pourtant un souvenir ineffaçable dans le cœur de l'homme, un souvenir gravé en caractères distincts sur tout son élément moral et sur les actions qui en dérivent. C'est lui qui se réveille aux instans où nous voulons puiser des consolations dans le passé, chargé par notre imagination des plus attrayantes couleurs, ou deviner le secret de nos peines intimes, dont nous ne voyons pas la source apparente. C'est lui qui parle puissamment, lorsque nous éprouvons, pour un

objet à peine connu, la plus chaleureuse affection ou la plus vive répugnance ; aux instans où nous entendons une vérité nouvelle et qui semble retrouvée dans un recoin oublié de notre intelligence. C'est la pensée de l'âge d'or chez les anciens, idée gracieuse et inspiratrice pour tous les poètes, qui, plus que les autres, possèdent cette obscure révélation du passé. Mais l'erreur était seulement de la rapporter à des temps plus voisins, et de croire possible encore d'évoquer cette ombre merveilleuse de félicité.

Avec ces données, tout ce qui s'accorde avec l'idée de cette première existence, sera beau, poétique, bienfaisant : tout le reste en sera l'opposé, et je suis persuadé que cette manière de concevoir le beau idéal dans les arts, est bien plus large, plus générale que celle de le faire consister dans la recombinaison des beautés éparses sur la nature entière. L'état divin de l'homme est donc le type et le modèle de toute œuvre artistique, de toute création qui aspire à être parfaite. Développer les facultés humaines jusqu'à leur plus grande extension, n'est qu'un retour nécessaire à cet état primitif. Voilà pour le monde intellectuel.

Le besoin de sécurité matérielle a engendré les sociétés, puis les nations. Dans ces temps, il fallait à chaque pas disputer le terrain aux élémens hostiles et au crime sans répression : les hommes qui s'étaient signalés dans la lutte furent des héros ou des rois ; et l'on ne savait mieux reconnaître leurs services qu'en leur déférant un pouvoir illimité de vie et de mort, pouvoir à l'ombre duquel on espérait encore exercer quelques vertus privées. Cette souveraineté, qui fut d'abord celle du bien (comme nous l'indique le mot d'aristocratie ou *règne des meilleurs*), tomba bientôt entre des mains indignes et devint fort dure ; les sacrifices humains commencèrent, et notre pauvre humanité ne savait trop comment s'effacer entre les tyrans qui la dévoraient à l'intérieur et les monstres qui la menaçaient au dehors : toutes les nations ont commencé par là ; c'était dans l'ordre des choses. Plus tard l'indignation du peuple, ou la bonhomie accidentelle du *monarque*, permit de faire des lois ; et ces lois, bonnes ou mauvaises, leur ont procuré une époque paisible et florissante, ou bien pleine d'agitation et de tumulte, jusqu'à ce qu'un chef de hordes soit venu passer son niveau sur

ces demi-civilisations pleines de contrastes, et réconcilier toutes les sectes, toutes les castes, toutes les croyances ennemies, dans la plus parfaite égalité de l'esclavage. On croirait à tort que je parle des Assyriens ou des Mèdes : il s'agit tout également du dix-neuvième siècle. Mais à travers toutes ces bruyantes péripéties, parmi ces luttes désespérées rappelant celle de Hamlet et de Laërte dans la tombe d'Ophélie, l'homme a constamment soupiré vers un état plus heureux; il a senti un besoin impérieux de retourner à l'état libre dont on l'avait déshérité; et, par l'abolition des rapports le plus souvent hostiles de nation à nation de rajeunir les rapports plus intimes d'homme à homme. Quel qu'en soit le succès jusqu'ici, voilà le but vers lequel gravitent toutes les sociétés, voilà le vœu et la conviction des gens honnêtes de tous les pays.

Cela posé, tout ce qui aide l'homme à s'affranchir de la matière, tout ce qui tend à accélérer le mouvement des idées vers l'émancipation universelle, sera beau, vertueux, bienfaisant : tout le reste sera futile ou même corrupteur. L'état individuel, qui devait nécessairement subir toutes ces transformations,

est donc l'unité : tous les systèmes doivent se rapporter à l'unité, en elle est la résolution de toutes les intelligences; et le résultat de leur activité mutuelle ne sera qu'un retour prévu vers cet état primitif. Voilà pour le monde matériel.

Je crois donc que les efforts de l'homme qui cherche à idéaliser son être par la pensée et l'amour, de même que les efforts des sociétés, se subdivisant jusqu'à leur partie intégrale, et se comparant toujours à leur premier modèle, l'homme, sont deux objets également dignes de notre admiration. C'est dans cette lutte continuelle de l'infini contre le fini, c'est-à-dire de l'esprit contre la matière, et de l'homme asservi contre les chaînes qui lui sont imposées, que se trouvent les deux sources de toute poésie.

La première a donné le jour à l'école *romantique* ou *chrétienne*, dont Châteaubriand, en dernier lieu, a été l'organe et le législateur¹; et cette vérité se révèle sans cesse dans tout ce qui appartient à cette muse sacrée, depuis les livres de l'Ancien Testament, dont chaque parole est un retour plaintif vers le passé, jusqu'à l'ode nouvelle, selon André Chénier,

¹ Voir les notes à la fin du volume.

toujours caractérisée par quelque chose de triste et d'indéfinissable.

La seconde de ces sources a fait naître l'école que nous appellerons *libérale*, qui est, selon moi, celle de l'avenir, et dont les préceptes ont été formulés par les philosophes allemands. Aussi ancienne que la première, parce que le premier homme qui ait parlé de liberté. et de l'amour de la patrie à un peuple opprimé, en fut le premier fondateur, jamais elle n'eut autant d'éclat qu'à l'époque actuelle, où elle se résume en un grand nom : LAMENNAIS. Sa poésie, malgré les cris et les insultes des rhéteurs, s'est assise comme une divinité consolante sur les débris des sociétés vieilles et de l'ancienne civilisation. D'horribles bouleversemens ont présidé à sa naissance : elle a vu tour à tour vingt cultes, de persécutés qu'ils étaient, devenir persécuteurs et s'évanouir comme un rêve; vingt pouvoirs se faisant, de vive force, les héritiers du sang et des larmes d'une nation qui, après les efforts les plus inouïs, les enfantemens les plus douloureux, n'a recueilli que des tombeaux. Aussi le premier regard de cette nouvelle muse fut-il un regard de compassion. Ceux qu'elle a choisis pour sacrifica-

teurs ne prodigueront leur encens ni aux peuples ni aux rois; ils ne chercheront le beau idéal que dans les conceptions les plus sévères de justice et de vertu; de principes, que dans les limites que la nature oppose elle-même à la pensée humaine. Ils sanctifieront leur ame comme un temple, afin qu'il soit digne de leur culte éternel : l'HUMANITÉ.

Mais maintenant, dans ce calme politique, précurseur des tempêtes, tandis que l'Espagne paraît vouloir démontrer le vieil adage : que les mêmes causes produisent invariablement les mêmes effets; qu'en Angleterre le gouvernement, ayant changé de rôle avec la nation, la remorque vers un rivage encore bien éloigné, et qu'en France la nation remorque à son tour le gouvernement; que partout ailleurs, excepté en Belgique, on met le libéralisme sous clef, de même que Bertrand de Rantzen enferme son élève en politique; qu'enfin Nicolas calcule ses étapes; maintenant, dis-je, quelle est la mission du poète? C'est de désabuser tel peuple qui se croirait heureux et qui pourrait l'être mille fois davantage; de lui faire entrevoir et désirer sans cesse un type de grandeur et de prospérité que depuis long-temps il était

en son pouvoir de réaliser ; de se faire l'écho des cris et des larmes de tous les peuples qui l'étreignent comme un cercle sanglant, et surtout de lui répéter éternellement qu'il ne cessera de marcher de révolutions en révolutions, et de voir les laves de Pompéi toujours prêtes à l'ensevelir, que lorsqu'il n'isolera plus son bonheur du bonheur universel ; enfin , dans l'excès même du mal, lui faire espérer le bien. Ce n'est qu'avec le coupable désespoir de lui voir jamais reprendre sa force et sa fierté primitive , qu'on doit le prendre en pitié, lui élever des amphithéâtres , ou lui chanter des hymnes de résignation et de découragement. Alors on ne peut lui rendre de plus grand service que de dorer ses fers et de l'étourdir sur ses souffrances désormais irréparables. C'est ainsi que le *Pessimisme*, l'arme la plus puissante dont se soient servis dans le temps les ennemis de la liberté, devient entre les mains des hommes généreux une arme d'expiation et de justice.

La poésie, dans notre siècle de lutte et de progrès, trop affairé d'ailleurs pour prêter long-temps son attention à des choses étrangères à ses efforts, la poésie doit s'adresser directement au cœur de l'homme et aux passions

qui le préoccupe. « A l'adolescent elle parle
 « d'amour ; au père, de la famille ; au vieillard
 « du passé ; et, quoi qu'on fasse, il y aura tou-
 « jours des enfans, des jeunes filles et des vieil-
 « lards... » Voilà ce que disait, en 1832, un su-
 blime poète² ; on pourrait ajouter à cette énumé-
 ration : « aux peuples elle parle de liberté ; et,
 quoi qu'on fasse, il y aura toujours des peuples. »

L'harmonie, fille du ciel, souveraine toute
 puissante sur la pensée, fut confiée à quelques
 hommes choisis pour le bonheur de tous : cette
 mission est devenue aussi sainte que le sacer-
 doce, que le pouvoir de créer des lois : plus il
 y a de génie, plus il y a de devoirs à accom-
 plir ; et le ciel demandera à ses dépositaires sur
 quels autels ils ont allumé le feu divin qui leur
 a été départi. Du reste, les lauriers que dé-
 cerne l'humanité sont les seuls dignes d'envie
 et les services de ceux qui ont combattu
 pour elle sont inscrits sur des tables d'airain.
 Qui pourra jamais oublier, même après l'éman-
 cipation de l'Irlande, les ravissantes mélodies
 de Moore, ce poète national de tous les pays
 opprimés ? La Grèce effacera-t-elle jamais l'in-
 scription qu'elle a tracée en pleurant sur la
 tombe de Byron, dont l'épée et la lyre lui fu-

rent consacrées ? Les Messéniennes, auxquelles nous devons les premières fortes émotions du jeune âge, ne sont-elles pas un lien puissant de plus qui nous unit à la France ? Enfin, la verve toute méridionale des *douze journées*, ne nous a-t-elle pas fait amèrement pleurer d'avoir vu déchoir un ange..., un Abadonna peut-être ! Eh, comment nous plaindre de nos propres peines, de nos petites ambitions déçues, de nos rêves d'un jour décolorés, quand toute une part de l'humanité est là, gisante, éventrée, en proie aux étreintes convulsives de la tyrannie ! Oui, quand même ils nous auraient fait renoncer aux plus sublimes espérances, quand même ils auraient bouleversé notre ame, les motifs de ces plaintes seraient bien puérils, au milieu du cri de détresse de vingt nations qu'on égorge, et qui s'élève autour de nous comme un long gémissement. Les chants du poète qui n'a pas abjuré sa qualité d'homme, portent, à son insu même, l'empreinte de ce trouble inspiré par de si grandes douleurs ; et les fortes impressions éprouvées au commencement de son existence, jetteront sur toutes ses idées, sur tous ses rêves à venir, le charme indéfinissable de la mélancolie.

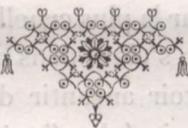
Qu'il me soit permis d'ajouter à ces réflexions quelques paroles au sujet de mon recueil. Loin de moi la pensée de le représenter comme un modèle des préceptes ci-dessus indiqués : ces vers , humbles recrues , n'ont peut-être d'autre mérite que celui de la cause pour laquelle ils combattent ; seulement j'ai obéi à l'inspiration d'une longue solitude : car il est dans l'isolement, seul malheur réel en ce monde, une envie irrésistible contre tout ce qui paraît se réjouir et prospérer autour de nous, qui nous rend odieuse toute félicité à laquelle nous n'avons plus l'espoir de participer. Alors, avec une profonde conviction de l'injustice du sort, ne croyant les autres hommes ni plus aimans, ni plus dignes de bonheur, il nous paraît étrange qu'il y ait encore du bonheur et de l'amour sur la terre, où tout ce qu'il y avait de noble et de beau, tout ce qui nous était cher et sacré, vient d'être profané par la plus cruelle infortune. Un cri d'indignation s'élève dans notre ame : nous voudrions pouvoir anéantir d'un seul souffle tout ce tableau animé de réjouissance et de fête qui nous environne, comme le vent du nord dissipe les visions enchanteresses de la fée *Morgana* : que le Sourire et la Joie, comme deux

divinités outragées, s'envolent aux cieus avec la Liberté pour n'en revenir qu'avec elle.

Ce n'est pas en couvrant de fleurs les chaînes d'un esclave qu'on lui inspire l'idée de les rompre : c'est en les secouant avec force, c'est en lui dévoilant, dans une perspective immense, son avenir d'infamie, toujours plus sombre, toujours plus irrévocable. Jadis il n'y avait de poésie que dans les passions des individus : aujourd'hui il n'y en a que dans les passions des peuples ; et du jour où les peuples seront libres, la tache des poètes sera terminée : tout sera poésie sur la terre.

1^{er} octobre 1835.

Christian Ostrowski.



au faire convenablement des vers français. Le
 prince de Prusse, Frédéric de Prusse, plus d'un
 Français qui jouait la comédie à Saint-Peters-
 bourg, vers 1787, se distinguait par son talent.



font aisément le vers; et si la poésie, à propre-
 ment parler, n'avait rien de commun avec ces
 déclamations de société, elle n'avait rien de
 commun non plus avec la plupart des sociétés
 gentillessees tenues par les auteurs français du

PRÉFACE

temps. A des époques, doit être

pendre des gens plus élevés que les secon-
 daires. M. Ostrowski, un des nobles

détachés de la nationalité polonaise, et l'un
 de ces dévoués à la cause, fort jeune, mais

d'autant plus nourri des idées de rénovation
 politique qui allaient à travers l'Europe, de

Ecrire des vers français, sans être Français
 soi-même, c'est là une tâche maintes fois dé-
 clarée impossible, et M. Ostrowski vient pour-
 tant de la tenter avec bonheur. Les hommes
 du Nord, il est vrai, ont une facilité merveil-
 leuse à descendre, en quelque sorte, la pente
 et le courant des langues, que nous autres,
 gens du Midi ou de l'Ouest, avons d'ordinaire
 tant de peine à remonter, à surmonter. Je ne
 sache guère d'Italiens, d'Espagnols, qui aient

su faire convenablement des vers français. Le prince de Ligne, Frédéric de Prusse, plus d'un Russe qui jouait la tragédie à Saint-Pétersbourg, vers 1787, avec M. de Ségur, tournaient fort aisément le vers ; et si la poésie, à proprement parler, n'avait rien de commun avec ces délassemens de société, elle n'avait rien de commun non plus avec la plupart des agréables gentillesses rimées par les auteurs français du temps. A des jours plus graves, doivent répondre des essais plus sérieux et plus accentués. M. Ostrowski, fils d'un des plus nobles défenseurs de la nationalité polonaise, et l'un de ces défenseurs lui-même, fort jeune, mais d'autant plus nourri des idées de rénovation poétique qui allaient à travers l'Europe, de Byron à Mickiewicz, M. Ostrowski, très enthousiaste en particulier de la jeune école romantique française, a essayé de produire ses inspirations d'exilé dans des formes et avec des couleurs qui font presque de lui un élève de Victor Hugo.

Les pièces qui composent ce que l'auteur appelle *Nuits d'Exil*, le *Goustek*, sur le *Monument de Kosciuszko*, le *Doute*, le *Délire*, le *Néant*, etc., sont remarquables par la no-

blesse et la tendresse des sentimens, et quelques unes par une fraîcheur de paysage et de couleurs qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans une imagination du Nord; la première pièce entre autres, *le Goustek*, a tout un parfum qu'on croirait venu d'Italie ou mieux d'Orient.

Ce volume, à coup sûr, lui mérite l'intérêt et les encouragemens sincères de la critique française. Ce serait un beau rôle, je me le figure, et qui ne serait pas impossible à prendre, avec la facilité merveilleuse qu'ont les Polonais en particulier à être Français même par la langue, ce ne serait pas un rôle impraticable à un jeune poète de cette nation, qui serait maître de notre rythme et de notre accent, que de nous donner, dans de petits poèmes, des images vives et touchantes de cette France du Nord; que de greffer, en quelque sorte, sur notre tronc poétique un rameau qui y mêlerait sa sève, tout en gardant sa physionomie à part; quelque branche de sapin au front du chêne gaulois. Un de nos charmans poètes, M. Brizeux, a fait dans son poème de *Marie*, pour le paysage et quelques unes des traditions de la Bretagne, ce qui serait possible d'autre part,

selon moi, à un poète polonais qui épouserait la France, et qui la voudrait doter d'un ap-
 nage poétique de plus. C'est moins là un con-
 seil que nous nous permettons d'adresser au
 talent aimable de M. Ostrowski, qu'une vue
 souriante que nous laissons aller sans consé-
 quence, de nation à nation fraternelle. Mais,
 pour réaliser ces rôles même secondaires dans
 le domaine de l'art, il faut presque toujours les
 concevoir, les composer soi-même longuement
 dans ce qu'ils ont de divers et de secret; ce
 genre d'originalité mixte et formé de tant d'é-
 léments n'est pas plus facile à provoquer que
 l'autre originalité manifeste et de première et
 haute venue; ni l'une ni l'autre ne se conseil-
 lent, elles apparaissent un jour, elles se pro-
 duisent, elles se conquièrent.

SAINTE-BEUVE.



SEMAINE D'EXIL.

—

1^{re} NUIT.

—

LE GOUSTECK.

GRAND D'AZILE

L'homme a appartenu à deux états bien différens, mais
il a emporté dans le second quelques souvenirs du premier.

JEAN SBOGAR.

LES DOUSTANES



LE GOUSTEK. ³



Goustek ! jardin d'amour, île verte et fleurie,
Oasis de bonheur au sol de ma patrie
Que ma voix dans l'exil tant de fois invoqua,
Dois-je écouter encor ton céleste murmure,
Ou bien, comme autrefois, livrer ma chevelure
Aux brises de la Volborka ?

Volborka ! nom chéri, tu le pleures toi-même
Le poète exilé qui te chante et qui t'aime :
Tu le pleures sans fin dans le bruit de tes eaux,
Dans les tristes concerts du saule et du zéphire,
La plainte du ramier qui roucoule et soupire,
Dans le frôlement des roseaux.

Le rossignol s'est tu sur les buissons de roses :
 Tendres myosotis sur tes rives écloses
 Inclinant leurs yeux d'or s'effeuillent à jamais ;
 De tes charmans concerts l'harmonie est dissoute ,
 Les échos de tes bois ont oublié sans doute
 Le nom de celle que j'aimais.

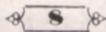
Tes bosquets ont perdu leur éclatant feuillage ,
 Tes vallons leurs parfums , tes chênes leur ombrage ;
 Languissant dans son cours la Volborka s'endort :
 Le silence est partout : les peupliers sublimes ,
 Ces orgues des forêts , en balançant leurs cimes
 Semblent dire : « Hélas , il est mort ! »

Goustek ! lorsque autrefois les enfans de mon âge
 Éveillaient , en jouant , les échos du village
 Ou faisaient retentir les voûtes du château ,
 Alors , seul et pensif , descendant le coteau
 Je me réfugiais à l'ombre de tes chênes.
 Là j'étais libre et fort , là je brisais mes chaînes :
 Les soupirs dès long-temps étouffés dans mon cœur
 S'exhalaient sans contrainte en hymnes de bonheur ,

Et me laissant aller à mes inquiétudes ,
 J'abordais au hasard tes vastes solitudes.
 J'étais seul avec toi , ma pensée et les cieux :
 O Goustek , quels secrets dévoilés à mes yeux !
 Quels prodiges brillans : la nature insensible
 S'animaît par degrés d'un esprit invisible.
 Alors chaque sommet que ployait le zéphir
 Se peuplait de lutins aux ailes de saphir :
 Tout devenait amour, mouvement ; les sylphides
 Soupiraient par la voix des fontaines limpides :
 Et de ces mille bruits qui sortaient à la fois
 Du penchant des coteaux , des profondeurs des bois ,
 Semblait naître un puissant, un sublime langage,
 Dans lequel à mon cœur la nature sauvage,
 Comme dans une belle et grande vision,
 Révélaît les secrets de la création.
 Tantôt ces bruits étaient comme un grave cantique
 Qui s'exhale à minuit d'un sanctuaire antique,
 Ou bien, comme un torrent qui jaillit d'un rocher,
 Ils semblaient s'éloigner, rebondir, s'approcher,
 Et puis ils imitaient la voix de la colombe
 Ou les pleurs d'un enfant à genoux sur la tombe.
 Ils s'éveillaient soudain, parcouraient l'univers ,
 Grondaient comme l'orage au sein mouvant des mers.
 Que de fois dans la nuit mes oreilles charmées
 Entendirent aux cieux le choc de deux armées ,

Des coups précipités, le sifflement des dards,
 Le bronze des combats, le bruit confus des chars,
 Puis ces voix s'apaisaient semblables aux murmures
 Des soldats expirant d'ardeur et de blessures.
 Alors on entendait mille clairons joyeux
 Saluant dans les airs le chef victorieux,
 Et les chants prolongés des lentes funérailles
 Conduisaient au tombeau les martyrs des batailles.
 Peut-être fut-il vrai que les géans de l'air
 Se livraient un combat aux lueurs de l'éclair?
 Que ces vagues accords, que ces flots d'harmonies
 M'arrivaient par instans du monde des génies?
 D'autres fois j'entendais un hymne solennel,
 Comme un grand Hosanna montant vers l'Éternel,
 Un chœur majestueux des soleils et des anges
 Entonnant au désert les divines louanges.
 Oh! j'éprouvais alors une félicité,
 Une extase au dessus de toute volupté.
 Si mon brûlant génie, alors déployant l'aile,
 Avait abandonné sa dépouille mortelle,
 Sans peine il aurait pris son essor vers les cieus
 Où semblaient le porter son trouble et tous ses vœux.
 Oh! ces vagues soupirs, cette mélancolie,
 Ne sont-ils pas un charme, un bienfait de la vie
 Et ne devons-nous pas les aimer, les bénir,
 S'ils préparent le cœur aux peines à venir!

Sombres pressentimens, ineffable tristesse,
 Étiez-vous dans mon cœur une voix prophétesse,
 Qui dans ces jours sereins, venait me révéler
 Les orages du cœur qui devaient m'accabler !
 Que j'étais affligé quand fuyant mes fantômes
 Je devais regagner les demeures des hommes,
 Pour reprendre ma chaîne, et sous de froids dehors
 Réprimer à leurs yeux mes sauvages transports.
 Goustek, mon beau Goustek, oui, toi seul sur la terre
 As connu tous mes vœux, mon âme tout entière,
 Car bientôt je connus les hommes que j'aimais,
 Et tu fus mon ami, mon frère désormais !
 Gloire, amour, amitié, bonheur, savoir, beaux songes,
 Vous n'étiez plus pour moi que d'aimables mensonges,
 Et vous laissiez mon cœur d'autant plus épuisé
 Que vous l'aviez jadis puissamment maîtrisé :
 Mais alors tes beautés, ô nature sublime !
 M'inspiraient un désir inépuisable, intime,
 Et qui me survivra durant l'éternité :
 Le désir infini d'immense liberté.
 Qu'elle était belle ainsi cette forêt profonde
 Semblable en sa vieillesse aux bois du Nouveau-Monde,
 Où jamais un mortel, de ses pas ennemis,
 A vant moi n'a troublé les échos endormis :
 Où Volborka la belle, à l'eau capricieuse,



Déroulait au soleil son écharpe soyeuse,
Comme un caméléon sinueux et changeant
Se divisait parfois en aigrettes d'argent,
S'unissait, retombait en cascade sonore
Et fuyait en serpent pour revenir encore.
Les chênes n'y tombaient que ployés par le temps
Ou bien déracinés par l'effort des autans.
Souvent un chêne mort unissait les deux rives :
Des lianes, des fleurs, des branches fugitives,
Venaient à ses débris s'attacher en flottant,
Et le pont s'élevait, de verdure éclatant.
Des oiseaux du Midi, des fauvettes nomades,
Des geais bleus, des moqueurs, volant par myriades,
Dans leur langue d'amour se parlaient dans les airs :
Leurs voix étaient d'accord, comme dans les concerts
De chanteurs exercés mille voix réunies
Produisent en vibrant de grandes harmonies.

Le Goustek était beau, quand l'Orient vermeil
Aux chênes endormis annonçait le soleil :
Quand le Soir dénouait sa ceinture dorée,
Des reflets du rubis richement colorée :
Le Zénith s'embrasait des flammes du Midi
Rafraîchi par ses eaux, par son ombre attiédi :
Et dans tous ces tableaux si parfaits et si vastes,
Dans la succession des plus charmans contrastes,

Cette voix qui séduit , qui parle à tous les sens ,
 Il m'offrait des objets cent fois plus ravissans ,
 Plus forts d'émotions , plus riches en miracles ,
 Que parmi les mortels les plus brillans spectacles.

Mais entre les géans qui peuplaient ce séjour
 Le grand chêne d'Alice avait tout mon amour.
 L'aigle du mont Krempak dans son essor sublime
 Tournoyait bien long-temps pour atteindre la cime,
 Et mes bras étendus l'ont embrassé dix fois
 Pour mesurer le tronc de ce prince des bois.
 Quand le jour se levait , sa cime la première
 Par-dessus les forêts saluait la lumière
 Et le ceignait en roi d'une couronne d'or.
 Puis le jour descendait , il descendait encor
 Sur les chênes voisins , et d'étage en étage
 D'un torrent de lumière inondant leur feuillage ,
 Venait se refléter au miroir des ruisseaux ,
 Ou dans le sein des fleurs embaumant les berceaux.
 Chêne majestueux ! je passai sous ton ombre
 Des jours d'enchantement dont j'oubliais le nombre.
 J'aimais à contempler , assis sur le gazon ,
 Le soleil s'inclinant au bord de l'horizon :
 De tes bras étendus , s'élevant en spirale ,
 Le rapide escalier , diaphane dédale ;

Par tes rameaux fleuris qu'agitait un zéphir,
 Des cieux immaculés j'admirais le saphir ;
 Ainsi dans l'Orient, par la riche arabesque,
 On voit glisser le jour sous la voûte mauresque.
 J'aimais à m'enlacer, comme un lierre pliant,
 A m'asseoir au plus haut de ton front verdoyant :
 Comme un rameau de gui, me penchant sur ta cime,
 Avec joie et terreur je contempiais l'abîme :
 J'aimais à me sentir sur ton faite mouvant,
 Comme un mousse au grand mâ, balancé par le vent.

Arbre saint de la vie au ciel de ma jeunesse !
 J'ai vu ton front chéri se courber de vieillesse,
 Pour la seizième fois je t'ai vu reflourir,
 Maintenant loin de toi je me sens dépérir,
 Sous un exil si long je fléchis, je succombe,
 Et l'aurore bientôt rougira sur ma tombe !
 Chêne des souvenirs ! tant de rudes hivers
 Sans flétrir ton feuillage ont passé dans les airs,
 Tant de cieux sont éteints, et la foudre impuissante
 Expira tant de fois sur ta cime géante :
 Un seul orage, hélas, loin de toi m'a jeté,
 Et m'a tout enlevé, tout, hormis la fierté...
 Vieillard des temps passés, c'est toi qui m'as vu naître,
 Et je meurs loin de toi, sans tes regrets peut-être !
 A l'heure du trépas, si je pouvais, mon Dieu,

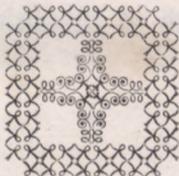
A mon chêne, au Goustek, dire un dernier adieu,
 De mes yeux expirans les chercher, leur sourire,
 Et m'envoler après comme un son de la lyre !
 Mais non ! le chêne antique au souffle du printemps,
 Doit encor rajeunir ses rameaux éclatans :
 D'autres feuilles viendront... hélas ! la feuille morte
 Que le vent des hivers de plaine en plaine emporte,
 Lors même qu'un zéphir saurait la ramener,
 A son ancien rameau doit-elle retourner ?

Si je dois te revoir aux champs de la patrie,
 Je couvrirai de fleurs ta couronne chérie.
 Jamais plus belle fête, essaim plus gracieux,
 N'aura dansé trois jours sous ton front spacieux ;
 Jamais plus de festons et plus belle guirlande
 Ne furent à tes bras suspendus en offrande.
 Désert jusqu'à ce jour, le Goustek révééré
 Pour toi va se changer en bocage sacré,
 Enrichi pour jamais, par un soin admirable,
 De tout ce que les arts ont de beau, de durable ;
 Le long de Volborka glissera le sentier,
 Des roses vont fleurir sur le rude églantier,
 L'odorant chèvre-feuil, la blanche clématite,
 Vont chasser le lichen et le gui parasite ;
 Tu verras à tes pieds, dans la belle saison,
 Comme un tapis de fleurs s'étendre le gazon ;

Parmi les peupliers et les chênes antiques,
 Bientôt vont s'élever des demeures rustiques,
 Des peuples vont fleurir sous ton ombre grandis,
 Et tu seras le dieu du nouveau paradis.

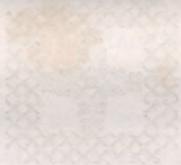
Mais, ô ciel, ce n'est plus qu'un vain rêve : que sais-je,
 Goustek ! déjà peut-être un Kalmouk sacrilège,
 En roulant des projets inspirés par l'enfer,
 A porté dans ton sein l'incendie et le fer !
 Les sylphes effrayés désertent les ombrages,
 Et s'en vont en pleurant vers de nouveaux rivages ;
 Déjà les rossignols s'envolent aux abois
 Redire ton désastre aux habitans des bois.
 Les cris des ouvriers, le grincement des scies,
 Le fracas des marteaux dans leurs mains endurcies,
 Ont remplacé partout le murmure des eaux,
 Les échos de tes bois, les chants de tes oiseaux ;
 La panthère a choisi tes dédales funèbres
 Pour gîte et pour royaume : et parmi les ténèbres
 Le passant voit un spectre au regard flamboyant,
 Qui disparaît dans l'ombre et gémit en fuyant.
 En tous lieux s'accomplit quelque mystère étrange :
 Au milieu des débris, un lourd ruisseau de fange
 Comme un fleuve infernal se glisse avec effort,
 Et répand alentour la tristesse et la mort.
 Le soleil se levant comme un spectre livide,

N'éclaire qu'à regret cette contrée aride :
Et l'Oubli, comme un ange éteignant son flambeau,
S'assied, morne et muet, sur ce vaste tombeau.



N'écrite qu'un regret cette lettre aïné :
Et l'abbé, comme un sage écrivain son lambeau,
S'assied, morné et muet, sur ce vaste tombeau.

Il se penche et voit un cercueil en sautoir,
Et ses regards se fixent sur son front d'ivoire,
Et son cœur se déchire au spectacle d'ivoire,
Et son âme se perd dans un tourbillon d'ivoire.



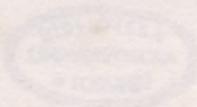
Le pauvre homme est là, dans son cercueil d'ivoire,
Et son âme se perd dans un tourbillon d'ivoire,
Et son cœur se déchire au spectacle d'ivoire,
Et son âme se perd dans un tourbillon d'ivoire.

II^e NUIT.



Sur le monument de Kosciuszko.

A FRÉDÉRIC C***.



THE MERCHANT OF VENICE.
The man that hath no music in himself
Nor is not moved with concord of sweet sounds
Is fit for treasours, stratagems, and spoils;
The motions of his spirit are dull as night,
And his affections dark as Erebus:
Let no such man be trusted.

THE MERCHANT OF VENICE.

Wilt thou be gone? it is not yet near day;
It was the nightingale, and not the lark,
That pierc'd the fearful hollow of thine ear.

ROMEO AND JULIET.



Sur le Monument

DE KOSCIUSZKO.⁴



Voici l'heure où la terre, avant de s'assoupir,
Au soleil fugitif donne un dernier soupir :
Où, comme Roméo, le pâle crépuscule
S'exilant à regret du sein de la Vistule,
Sur le front des glaciers va briser son flambeau.
C'est l'heure où les esprits désertent le tombeau.
Tout s'efface alentour : seulement les vieux Tatres⁵
Dessinent sur le ciel leurs cratères bleuâtres,
Où le démon Buhman, au dire des aïeux,
Cache depuis mille ans ses trésors merveilleux.



O soir plein de magie ! ô nature parfaite !
 Ainsi la jeune fille en désertant la fête
 Détache de son sein le collier chatoyant,
 Et rêveuse , timide , effeuille en souriant
 Des roses de son front l'inutile parure :
 Libre de ses liens , sa blonde chevelure
 Sur ses bras demi-nus s'épanche en rayons d'or :
 N'est-elle pas ainsi plus attrayante encor
 Par la beauté de l'ame et que l'ame devine ,
 Et par le talisman de sa grâce divine !

O ville des tombeaux ! vaste Nécropolis⁶ !
 Voici tes monumens , tes remparts démolis !
 Peut-on jeter les yeux dans ces triples enceintes ,
 Sans trouver en pleurant quelques gloires éteintes ?
 Ici le noir Vavel , la caverne de sang ,
 Où Krakus immola le monstre mugissant ;
 Là , ce château de Piast , ville de mausolées ,
 Qu'habitent de vingt rois les ombres désolées ,
 Où vingt peuples sans nom que l'Asie a vomis ,
 Sont venus se briser. Effroi des ennemis
 L'aigle de Boleslas avait bâti son aire
 Aux faîtes de ces tours voisines du tonnerre.
 C'est ici la colline où la belle Vanda ,
 Qu'au prix de la victoire un Germain demanda ,
 Au sein de la Vistule évitant l'esclavage ,



A légué ses appas aux roses du rivage.
 Du front de ce coteau j'embrasse d'un coup d'œil
 Les deux tertres amis, ces montagnes de deuil,
 Populaires tombeaux qui doivent leur naissance
 A la vertu sarmate, à la reconnaissance :
 De grandeur et d'amour sublime Trinité
 Du moderne Attila bravant l'avidité.
 O Vanda, Kosciuszko, salut monceaux de terre,
 Et toi morne Cracus ! triangle du mystère,
 Embrassant à la fois les objets les plus saints
 Qui d'orgueil et d'amour puissent grandir nos seins
 Sur tes flots consacrés, brillans comme l'armure,
 O Vistule ! un grand peuple élevait son murmure :
 Mais ces bruits ne sont plus, la tombe est sans réveil,
 Et tu brilles encore aux rayons du soleil !
 Oh, pour un peuple heureux et méritant de l'être,
 Les scènes de plaisir, d'abondance champêtre,
 Pour lui de beaux soleils et de rians séjours ;
Mais pour un peuple esclave il n'est plus de beaux jours.
 Qu'un esclave à la nuit aisément s'accoutume !
 La nuit il peut du moins rêver sans amertume ;
 A son ombre, évitant un perfide regard,
 Il peut sur les tombeaux aiguïser un poignard...
 Oh, quel serait l'effroi de l'ennemi farouche
 Qui s'endort en ces lieux, le blasphème à la bouche,
 Si le soleil qui fuit, oubliant son chemin ,

Ne devait plus briller au ciel du lendemain ;
 Et du sein des tombeaux sur cette vile engeance
 Comme un soleil de mort s'élevait la Vengeance !

Venez, entourez-moi, mes fantômes amis :
 Le zéphir est si doux sur les flots endormis,
 Qu'on entendrait au ciel les harpes des archanges,
 Des fleuves souterrains les murmures étranges,
 Et la fleur qui s'éveille avec un léger bruit,
 Et livre ses parfums aux zéphirs de la nuit.
 Mais, silence : écoutons si quelque voix chérie
 Ne m'a pas appelé des champs de la patrie :
 J'entendrais de ces lieux les plaintes d'une sœur,
 D'un ami dans les fers maudissant l'oppresseur,
 Les soupirs d'un beau sein qui retombe et s'élève
 Et le nom du proscrit murmuré dans un rêve...
 Hélas, je n'entends rien que le souffle des morts
 Et la voix de mon cœur qu'habite le remords !

Grands Dieux, n'est-ce qu'un songe, ou bien quelque génie
 A-t-il de cette voix emprunté l'harmonie ?
 Écoutons !... ce n'était qu'un souvenir plaintif,
 Le vent de Moghila ? réveillé sur un if.
 J'entends l'hymne sacré des guerriers d'Italie,
 Lorsque après cent combats la cohorte affaiblie
 Portait à son pays les restes de son sang,

J'écoutais au berceau cet hymne ravissant ,
 Et je l'aimais d'amour avant de le comprendre :
 C'est lui qui fait surgir un volcan sous la cendre ;
 Dans l'ardente mêlée , il tonne meurtrier ,
 Ainsi que la trompette au jugement dernier.
 C'est le refrain d'Alice : et toute poésie ,
 De bonheur et d'amour la plus douce ambroisie ,
 Divinisent pour moi cette simple chanson ,
 Avec tous mes transports vibrant à l'unisson.
 C'est la même aujourd'hui , mais encore embellie ,
 Plus touchante et plus douce en sa mélancolie ,
 Et par le souvenir des objets les plus chers ,
 Elle rend mes adieux mille fois plus amers !
 Oui , c'est toi , mon Alice , et faut-il que je meure ,
 Viens , viens auprès de moi de l'Éden , ta demeure :
 Hélas ! en poursuivant des fantômes si beaux ,
 Je fuirais sans effroi dans la nuit des tombeaux !
 O désirs insensés ! la voix douce et tremblante
 S'éloigne par degrés , plus timide et plus lente ,
 Et je n'entends plus rien , qu'un murmure des eaux ,
 Et la Vistule en songe agitant ses roseaux .

Connais-tu , Frédéric , l'invincible puissance
 Qui depuis le berceau , la calme adolescence ,
 Jusqu'aux cheveux blanchis du morose vieillard ,
 Nous fait aimer ces airs sans étude et sans fard ,

Ces strophes du pays, dont les ailes plaintives
 Nous portent les parfums de ses plaines captives ?
 N'est-ce pas que ces chants, ou tendres ou vainqueurs,
 Avant notre naissance ont fait vibrer nos cœurs ?
 Et s'emparant soudain de notre ame ravie,
 Ils lui font, en désir, recommencer la vie ?
 C'est qu'ayant d'un archange et le charme et la voix,
 Ils ont aussi vengeurs, son glaive quelquefois !
 Ami ! comme aux festins les roses fugitives
 Se meurent au harem sur le front des captives,
 Ainsi nous avons vu pâlir autour de nous
 Joie, amour, poésie, et leurs biens les plus doux.
 Tout est décoloré, mais un seul bien nous reste ;
 Les airs de la patrie et leur charme céleste,
 Ces ombres du passé, si belles dans leur deuil,
 Que ton art enchanteur évoque du cercueil !
 Que de fois, dans l'exil, elles font à mon ame
 Franchir l'immensité sur leurs ailes de flamme :
 Cédant à leur magie il me semble revoir
 Le vieux clocher d'Uïazd, son antique manoir
 Relevant ses créneaux, ses voûtes lézardées,
 Ses dentelles à jour par des sylphes brodées,
 Ses vitraux colorés des feux de l'arc-en-ciel,
 Et sa tour en spirale escaladant le ciel.
 Le voici mon beau parc et son riant dédale ;
 Mais ces murs ont perdu leur morgue féodale :

Loin d'ici les guichets, les remparts sourcilleux,
 Le bonheur et l'amour me suivent en tous lieux;
 Vois ces filles des champs qui tressent des guirlandes:
 Les villageois comblés de présens et d'offrandes
 Aux danses de la hache accordant leurs chansons,
 Préludent tout joyeux aux lunes des moissons.
 Mais le soir est venu : mille flambeaux de fête
 Du château par étage illuminent le faite.
 Les portes sur leurs gonds s'ouvrent à deux battans :
 Les filles aussitôt, les joyeux combattans
 Envahissent le seuil où règne l'abondance,
 Et jusqu'au lendemain ils prolongent la danse :
 Des jeux, durant lesquels maint tacite serment
 Échappa, plein de flamme, aux regards d'un amant,
 Et maint tendre baiser fut surpris en échange.

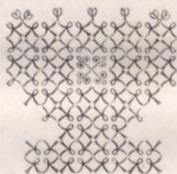
 Le rêve était divin : le réveil fut étrange !
 Le prestige est rompu : que ces chants de plaisir
 D'un pénible frisson reviennent me saisir !
 Mais quels sont les autels, les cieux que je contemple ?
 J'entends l'orgue sacré sous les voûtes d'un temple :
 Le bruit tonne, il se brise en mille échos divers,
 Comme la voix divine en créant l'univers.
 Sous les tableaux mouvans, sous les pâles statues,
 Une foule en prière, aux faces abattues,
 Comme un peuple de morts s'humilie à genoux.

Et prononce à la fois : « Seigneur délivrez-nous ! »
 Un flambeau vacillant au sein du sanctuaire
 Répand sous le portique une ombre mortuaire :
 Tout à coup mille éclairs ont jailli de ces lieux ;
 Le peuple entonne en chœur un hymne merveilleux ;
 Les tombeaux ont frémi ! c'est l'hymne de Marie^s
 Que chantait Boleslas , quand ma sainte patrie
 De Pérun , de Nïa , renversait les autels :
 Qui plus tard conduisait nos drapeaux immortels
 (Est-il un roi chrétien , un seul qui s'en souvienne)
 Pour sauver la foi sainte aux campagnes de Vienne !!

Oh ! même après mille ans de malheur , d'abandon ,
 Si du sang polonais quelqu'obscur rejeton ,
 Ignorant son pays , sa gloire , son langage ,
 Et marqué sur le front du sceau de l'esclavage ,
 Entendait une fois ces chants mélodieux ,
 Aussitôt il verrait les ombres des aïeux
 Se dresser devant lui , s'indigner de ses chaînes ,
 Un sang plus généreux bondirait dans ses veines :
 Il lèverait le front , et d'un sublime effort
 Braverait à leur voix les tyrans et la mort.
 Oui , tel serait l'effroi des anges des ténèbres ,
 Si , repoussant la nuit de leurs voûtes funèbres ,
 Les rayons de l'Eden pénétraient aux enfers ,
 Eclairant les sanglots , la torture et les fers.

O Nuit, brillante fée, ô reine des étoiles,
Long-temps autour de moi laisse ondoyer tes voiles ;
Je reviendrai souvent vers ces lieux , et l'écho
Redira bien long-temps le nom de Kosciuszko.
Toujours entretiens-moi de cet hymne céleste ,
Un bien si précieux et le seul qui me reste !

Mais le triste soldat au jour du lendemain
Reprenait vers l'exil un pénible chemin :
Et même dans l'exil , cette nuit de merveilles ,
Comme un rêve enchanteur, vient colorer ses veilles.



O nuit, brillante toi, ô reine des étoiles,
long-temps autour de moi laissas ondoyer les aurores
le soir quand sourient vers tes lieux, et l'écho des
fidèles bien long-temps le nom de Koscuzko, tout
Toujours en toi j'ai vu de cet hymne céleste, et si
Un jour si précieux et le seul qui me reste à cœur
Mais le triste soleil au jour du lendemain
Revenait vers l'œil un pénible chemin :
Et même dans l'œil, cette nuit de merveille,
Comme un rêve enchanté, vient colorer ses veilles

...

Comme dans les autres ouvrages de Lamennais, l'auteur s'adresse à son lecteur avec une franchise et une simplicité qui ont fait de ses écrits les plus populaires de son époque. Il expose ses idées sur la religion, la politique et la société, en un langage clair et accessible à tous.

III^e NUIT.

Le doute est le commencement de la foi. C'est par le doute que l'âme se libère de ses préjugés et se tourne vers Dieu. Le doute n'est pas une fin en soi, mais un chemin qui mène à la vérité. Il faut donc accepter le doute comme un passage nécessaire à la foi véritable.

LE DOUTE ET LA FOI.

Le doute est le commencement de la foi. C'est par le doute que l'âme se libère de ses préjugés et se tourne vers Dieu. Le doute n'est pas une fin en soi, mais un chemin qui mène à la vérité. Il faut donc accepter le doute comme un passage nécessaire à la foi véritable.

A M. DE LAMENNAIS

Cependant Amalec vint à Raphidim combattre contre Israël.
Et Moïse dit à Josué : Choisissez des hommes et allez combattre
contre Amalec. Je me tiendrai demain sur le haut de la colline,
ayant en main la verge de Dieu.

Josué fit ce que Moïse lui avait dit, et il combattit contre Ama-
lec. Mais Moïse, Aaron et Hur montèrent sur le haut de la colline.

Et lorsque Moïse tenait les mains élevées, Israël était victorieux ;
mais lorsqu'il les abaissait, Amalec avait l'avantage.

Cependant les mains de Moïse étaient lasses et appesanties : c'est
pourquoi ils prirent une pierre, et l'ayant mise sous lui, il s'y assit ;
et Aaron et Hur lui soutenaient les mains des deux côtés. Ainsi ses
mains ne se lassèrent point jusqu'au coucher du soleil.

BIBLE trad. de SACR.

• Votre malheureux pays, déchiré par la guerre civile, pour s'être
révolté contre l'autorité légitime... Il convient que pour l'avantage
et l'honneur des disciples de Jésus-Christ la perfidie et la méchanceté
de pareils prophètes du mensonge, soient mis dans leur jour...
Votre empereur magnanime..... Maintenant la tranquillité et
l'ordre sont rétablis...

GRÉGOIRE XVI, 1832.

3^e NUIT.

**LE DOUTE
ET LA FOI.**

Quand le soldat fuyant sa Pologne chérie
De la terre d'exil saluait la patrie,
Tu lui montrais le ciel, ô consolante Foi,
Et de tous ses trésors il n'emporta que toi.
Quand sur son océan pâlirent les étoiles,
Une brise de mort frissonnait dans ses voiles,
Et son ange gardien, les larmes dans les yeux,
Du bord de sa nacelle avait fui vers les cieus,
Foi sainte ! tu devins son étoile polaire :
Ta voix des ouragans maîtrisait la colère,

Et volant près de lui, toi seule, en souriant,
 Le guidais sur les flots vers le ciel d'Orient :
 Comme aux fils d'Israël la colonne enflammée
 Indiquait au désert le chemin d'Idumée.
 O ma belle patrie ! en délaissant tes bords
 Faut-il perdre à jamais les plus divins trésors ?
 Bonheur de l'amitié, souvenirs pleins de charmes,
 Angoisses de l'amour et délices des larmes,
 Dans ta tombe béante, hélas ! j'ai tout jeté,
 Oui, tout, jusqu'au désir de la félicité ;
 Comme aux bords de l'Indus la sauvage en détresse
 Meurtrit son sein d'ébène et s'arrache la tresse,
 Un flot de cheveux noirs, son plus bel ornement,
 Et les jette au bûcher où périt son amant.
 Éden délicieux où mes jeunes années
 Coulaient parmi des fleurs, paisibles, fortunées,
 Comme un rêve d'enfant, un souvenir du ciel,
 Pourquoi ce souvenir flamboyant, éternel,
 Comme au front des mourans une ombre vengeresse,
 Vient-il aux lieux d'exil me poursuivre sans cesse ?
 Heureux sont les mortels qui n'ont jamais douté !
 Et moi j'avais rêvé des mondes de beauté...
 Lorsque sur le Goustek éclatant de verdure
 Le soleil inclinait sa blonde chevelure :
 Sillonnant le ciel bleu de leur blanche toison

Des nuages légers aux bords de l'horizon
 Jouaient l'or et l'opale en mille heureux mélanges,
 Et portaient le soleil comme des chœurs d'archanges;
 Réflété dans le lac un sphérique arc-en-ciel
 Unissait au levant la terre avec le ciel;
 Seulement dans ces voix lointaines et profondes,
 Dans le parfum des fleurs, le murmure des ondes,
 Dans le chant qui partout vers le ciel s'éleva,
 La nature embellie invoquait Jéhova!

Les chênes du Goustek, ces antiques oracles,
 Semblaient en frémissant attendre des miracles;
 Les pieds silencieux de la Divinité
 Descendaient lentement avec l'obscurité;
 Tout respirait l'amour, l'infini, le mystère:
 Et j'unissais ma voix à l'hymne de la terre,
 Je chantais, je priais, quelque songe fuyant
 S'approchait de mes yeux, planait en tournoyant
 Et s'abattait sur moi: dans un ciel de lumière
 J'allais finir mes chants, mon rêve et ma prière,
 Et quand le rossignol m'éveillait de son nid
 Déjà l'ange des nuits rayonnait au zénith.

O jours pleins de bonheur, ô nuits pleines de songes!
 Quel que soit mon destin, vos aimables mensonges
 Dans mon cœur dévasté conservés pour toujours,
 Embelliront encor le reste de mes jours:

Comme au sein de l'oubli, l'immortelle dorée
 Couvre encor de ses fleurs une tombe ignorée.
 Je vous dois les premiers et les derniers instans
 De bonheur, d'innocence, ô nuits de mon printemps!
 Dieu dédaigna mon cœur que le doute profane;
 A mourir sans amour le destin me condamne,
 Et mon temple est désert, sans autel, sans foyer,
 Et je suis un proscrit... je ne sais plus prier !

Hélas ! depuis ces temps quelle voix implacable,
 Ajoutant sa rigueur à l'exil qui m'accable,
 A ravi de mon sein la foi de mes aïeux ?
 N'est-ce pas toi, vieillard, interprète des cieux,
 Dont la tête fléchit sous la tiare altière,
 Appelé successeur de Jésus et de Pierre ?
 De ta bouche, prélat, comme un torrent de miel
 Devraient couler des mots inspirés par le ciel,
 Et c'est toi qui pourtant, sur des tristes victimes,
 Sur un peuple martyr qui s'est offert pour tous,
 D'un Dieu juste et clément invoques le courroux,
 Et pour les maux cruels qu'il se créa lui-même,
 Comme par charité lui lança l'anathème !
 Connais-tu l'Évangile appris aux nations,
 Ce livre plein d'amour, de consolations,
 Prêchant la dignité, l'égalité des hommes,
 Et qui pour chaque plaie a de célestes baumes.

Oh , si tu comprenais, quand tu nous as maudits ,
 Les tourmens de l'exil par le temps agrandis ,
 Si ton cœur éprouvait un seul jour de ta vie
 Leurs limbes de cinq ans, tu n'aurais plus envie
 D'arracher sans pitié de leurs seins désolés
 La foi, dernier trésor des pauvres exilés.
 Plutôt, si tu songeais au fils de Samarie
 Accueillant le blessé; si loin de la patrie,
 Des tyrans conjurés défiant le pouvoir,
 Tes mains, au Capitole, allaient nous recevoir.
 Et tu nous as maudits !

— Mais le Christ nous l'ordonne,
 Nous t'avons pardonné : que le ciel te pardonne !
 Souviens-toi, souviens-toi du pacte solennel,
 Au premier de nos Piasts dicté par l'Eternel :
 Confirmé par Hedvige⁹ et la sainte victoire
 Des Christien, Zawisza, succombant pour sa gloire :
 Sous les murs de Varna, scellé du sang des rois,
 Et plus tard illustrant les drapeaux de Jean trois ;
 Souviens-toi du saint nom de la vierge Marie,
 Sous lequel respirait la poitrine aguerrie
 Des frères Pulawski : souviens-toi de Praga,
 D'Albert et Stanislas, de Dembek et Loga
 Qui, la croix dans la main, conduisait nos phalanges,
 Et mourait en chantant les divines louanges ;

Des martyrs de Human, des martyrs d'Oszmiana
 Qu'aux pieds de nos autels le glaive moissonna ;
 Accable les proscrits de tes saintes colères,
 Qu'importe leur destin ! mais épargne nos frères.
 Nous sommes criminels, mais ils sont malheureux :
 Ne frappe que nous seuls : grâce, grâce pour eux !
 O Christ, ô mon Sauveur ! quel avenir sinistre
 Prépare aux nations la voix de ton ministre !
 Si cet ange mortel doit faillir aujourd'hui,
 Que de pauvres pécheurs vont déchoir avec lui !
 L'homme va se plonger dans un torrent immonde,
 L'Espérance et la Foi s'enfuiront de ce monde,
 Et même les esprits, de leurs ailes en feu
 Abritant leurs regards, vont pleurer devant Dieu !
 Telle unissant les arts en sublime auréole,
 Brille au ciel d'Italie une ardente coupole,
 Et la croix rayonnant aux clartés du matin
 Semble un phare allumé sur un faite hautain :
 Je l'admirais encor, quand, pareille à la foudre,
 La clef du dôme échappe, et tombe dans la poudre.
 Et ce temple éclatant de la splendeur des arts,
 Qui défiait l'ame et charmaït les regards,
 Avec ses autels d'or et son superbe dôme,
 S'éroule et disparaît comme un sombre fantôme !
 Comment se plaindre encor, quand les peuples en deuil

Par générations descendent au cercueil ?
 Quand le czar Gingiskan , dévastant nos campagnes ,
 Des crânes des vaincus élève des montagnes
 Et construit de leurs os les remparts des cités ;
 Quand on voit au désert vingt peuples déportés ;
 Quand l'égoïsme est roi , la gloire est dans la tombe ;
 Quand le Russe à son Dieu faisant une hécatombe ,
 Et foulant les débris d'un grand peuple abattu ,
 S'écrie en ricanant : « Que lui sert sa vertu ! »
 O mon Dieu ! si mon culte avait pu te déplaire ,
 Et si j'étais moi seul l'objet de ta colère ,
 Bénissant ta rigueur , ne pesant que sur moi ,
 J'obéirais sans plainte à ta suprême loi.
 Mais quel crime a commis la vierge infortunée ,
 Par la main du Tartare en mourant profanée ,
 Mais qu'ont fait ces milliers de débiles enfans
 Qui meurent tous les jours dans ses bras étouffans ?
 Cent peuples aujourd'hui , tous meurtris sous leurs chaînes
 Implorent ta justice : et des sanglantes plaines
 S'élève un seul grand cri : La vengeance ou la mort :
 Et le crime est lui seul exaucé par le sort !
 Hélas ! j'ai contemplé les derniers de nos braves
 Luttant de désespoir contre un troupeau d'esclaves :
 Quand le fer défaillant ne servait plus leurs bras ,
 Ils cherchaient leur asile au sein d'un beau trépas .

Heureux, trois fois heureux, ceux qui dans la victoire
 Sont tombés en Pologne ! honneur à leur mémoire !
 Dans un rêve éternel de liberté, d'amour,
 Ils dorment dans le sol qui leur donna le jour !...
 D'un sang noble et bouillant ils épanchaient le reste :
 Au moment de mourir, une extase céleste,
 Un éclair de bonheur illuminait leurs fronts ;
 En tombant ils disaient aux soldats : « Nous mourrons,
 Mais la Pologne libre est notre mausolée. »
 Presque tous ont péri dans l'ardente mêlée ;
 D'autres, ne voulant pas leur survivre, en s'armant
 De vaincre ou de mourir ont prêté le serment :
 Et bien long-temps après les bois de Bialovièze
 Répétèrent au loin la foudre polonaise,
 Et le chant immortel qui de ses gais refrains
 Ramena Dombrowski du haut des Apennins.
 Toutes les nuits pourtant ils succombaient dans l'ombre
 Et toujours le soleil écartant la nuit sombre,
 De nouveaux combattans éclairait les tombeaux,
 Mais le jour et la nuit retrepait ces héros.
 Les ames des martyrs qui tombaient dans la plaine
 Passaient dans les vivans, leur transmettaient leur haine :
 Et pleins d'un noble espoir au moment de l'adieu,
 Il disaient aux soldats : « Frères, s'il est un Dieu,
 « Ce Dieu va se charger du soin de la vengeance.
 « La Pologne vivra. Patrie ! Indépendance !... »

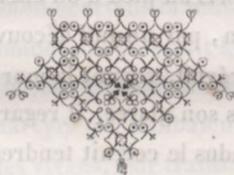
Ils mouraient. Car plutôt que d'en avoir douté
 Ils auraient abdiqué leur immortalité.
 Il n'en resta qu'un seul. Le dernier. Dans son ame
 La Pologne vivait d'une secrète flamme,
 Tandis qu'avec angoisse il attendait le jour
 Qui devait du tombeau la rendre à son amour.
 Des mille ames des siens son ame était formée :
 Il était fort aussi comme toute une armée ;
 Souvent on l'avait vu dans les camps ennemis
 Immoler les Kalmoucks dans l'ivresse endormis,
 Se frayer de son glaive une route sanglante ,
 Et disparaître au loin comme une ombre géante.
 Les Russes pleins d'effroi , voyaient en ce guerrier
 L'ombre de Hodkiewicz , ou l'ange meurtrier
 Qui de Sennachérib terrassa les cohortes ,
 Lorsque Jérusalem les vit devant ses portes.

Une nuit l'a surpris au pied d'un chêne vert ,
 Par un vil espion , par un juif découvert.
 Au moment du réveil, voyant la mort prochaine ,
 Ne trouvant plus son glaive, il regarda le chêne ,
 De ses bras étendus le ceignit tendrement ,
 Dans ce dernier regard , dans cet embrassement ,
 Salua sa patrie , et de sa propre épée
 Sa poitrine guerrière à l'instant fut frappée :
 Hélas ! jusqu'à ce jour, sans linceul , sans tombeau ,

De sa main vers le ciel il étend le lambeau,
 Comme pour l'implorer. Son fer résonne et vibre :
 Ainsi devait périr le dernier homme libre.

Oh ! ce doute est affreux !
 — Je suis, je suis Chrétien !

La Foi sera toujours mon appui, mon soutien,
 Ce rayon consolant de la sainte colombe
 Me charmait au berceau, qu'il m'éclaire à la tombe.



IV^e NUIT.



LE DÉLIRE.

Dien même en cette nuit ne serait pas le crime.
C'est ici que luit un œil qui se réveille.
C'est ici que fluit le pouvoir des tyrans,
Et que l'âme se propose aux vœux des mortels.
O nuit ! entoure-moi de tes voiles funèbres ;
Et toi mon seul mal qui suis dans les ténèbres,
Saisis ! depuis trois ans nourrissons mon délire.
Comme un serpent traîne le regard et mon œil ;
Le vas le délire d'un chaos qui le cache,
Et l'autre demain sera sur un cadavre.

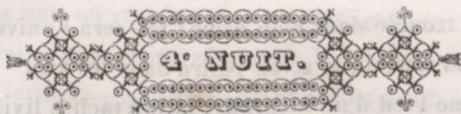
De sa main, vers le ciel et le fond de la tombe,
Comme pour l'explorer, s'éleva son âme,
Ainsi devant elle se dressent d'autres lieux,
Où l'en doute ou s'aligne.

ACTE VI

Le Roi, le Duc, le Comte, le Seigneur,
Ce royal conseil de la reine, le duc,
Me charment au spectacle, et se font à la mode.

I am not mad, I would to God I were.

K. LEAR.



LE DÉLIRE.



SIGISMOND (tenant un poignard).

Dieu même en cette nuit ne saurait voir le crime :
C'est ici que finit un exil qui m'opprime ,
C'est ici que finit le pouvoir des tyrans ,
Et cette ombre est propice aux adieux des mourans.
O nuit ! entoure-moi de tes voiles funèbres :
Et toi mon seul ami qui luis dans les ténèbres ,
Salut ! depuis trois ans nourrissant mon dessein ,
Comme un dernier trésor , je te garde en mon sein ;
Tu vas le délivrer d'un chagrin qui le navre ,
Et l'aurore demain luira sur un cadavre .

Quel trouble dans mon cœur ! tel sera l'univers
 Quand soudain le soleil pâlera dans les airs
 Comme l'œil d'un mourant ; et des taches livides
 Couvriront sa rougeur , et les cieux seront vides
 Et les mondes perdus , sans rayons , sans clarté ,
 Poursuivront leur chemin durant l'éternité.
 Je vois les jours passés chargés de leurs supplices ,
 De leurs rêves déçus ; leurs amours , leurs délices ,
 Ainsi que des témoins se levant des tombeaux ,
 Comme pour m'accuser agitant leurs flambeaux .
 Je croyais que l'excès de douleur , d'infortune ,
 Pouvait me délivrer d'une vie importune ;
 Plein d'espoir je disais : « Heureux celui qui dort
 Sans rêve , sans désir , du sommeil de la mort ! »
 C'est en vain ! la souffrance est un poison perfide
 Qui soutient : le bonheur lui seul est homicide !
 Mon poignard... (Il veut se frapper du coup.)

L'ANGE.

Sigismond !

SIGISMOND.

O divin messenger

Qui souvent dans mes nuits venais me protéger,
 Pourquoi donc aujourd'hui, quand la mort me délivre,
 Avec tous mes tourmens me condamner à vivre ?

Dans la nuit où sans toi je me serais jeté,
 Tu parais à mes yeux rayonnant de beauté,
 Et les sombres regrets, les élans pleins de flamme,
 Les désirs criminels qui dévoreraient mon âme,
 Apaisent leur furie à tes divins accens :
 Comme les aquilons sur l'onde mugissans
 Se calment au regard de la douce Madone,
 Et comme un port lointain que la voile abandonne,
 S'enfuit en déclinant aux yeux des matelots,
 Et pour eux va bientôt s'abîmer sous les flots,
 Ainsi quittant la vie avec tous ses mensonges,
 Ses tourmens bien réels, son bonheur dans les songes,
 Je n'ai plus conservé de mon sombre passé
 Qu'un vague souvenir, sous des pleurs effacé :
 Que veux-tu ?

L'ANGE.

Sigismond, tu dois me reconnaître :
 Je suis ton bon génie ! oui, Dieu nous a fait naître
 Sur une même étoile, éclos le même jour,
 Deux esprits différens, mais unis par l'amour,
 L'archange et le mortel ! Vois sous cette auréole
 Mes traits pareils aux tiens, ma voix qui te console
 Est l'écho de ta voix : hélas ! par les douleurs
 Je te ressemble encor, je puis verser des pleurs !
 Et j'ai pleuré pour toi !... J'ai nourri ton enfance

Des rêves de l'Éden, des chants de l'espérance,
 Toujours à tes côtés au plus fort des combats,
 Mon divin bouclier te sauvait du trépas.
 Trahi par tes amis, lorsqu'en proie aux alarmes
 Tu souffrais en silence et tu versais des larmes,
 C'est moi qui devant Dieu les recueillis encor :
 Quand tu chantais, c'est moi qui sur ma harpe d'or
 Accompagnais ta voix à l'ombre du mystère :
 Et souvent tes accords commencés sur la terre
 Comme un rêve d'enfant s'achevaient dans les cieux.

SIGISMOND.

Des célestes jardins habitant gracieux !
 Qu'ils sont doux tes accens ! bien plus que la rosée
 Et la fraîcheur du soir à la plaine embrasée ;
 Dans tes cheveux se joue un souffle parfumé
 Des roses de l'Éden encor tout embaumé ;
 Ta voix ressemble au chant de la harpe éolienne
 Soupirant aux zéphirs sa plainte aérienne ;
 De tes yeux attendris émane un feu plus pur
 Que l'étoile du soir rayonnant sur l'azur :
 Viens-tu me révéler au déclin de ma vie
 Quelque doux souvenir des champs de Mazovie ?
 Quelque rêve enchanteur qui doit durer toujours ?
 Bienheureux envoyé des célestes séjours,
 Viens-tu pour délivrer de ses chaînes mortelles

Mon ame , et comme toi , la douer de deux ailes !
 Ou viens-tu m'apporter l'irrévocable arrêt
 De réprobation ? oh ! parle ! je suis prêt !

L'ANGE.

Sigismond , ô mon frère , étoile abandonnée ,
 L'heure de ton salut n'est pas encor sonnée.
 Tu peux livrer ta vie au plus sublime emploi ,
 Mais une mort sans gloire est indigne de toi.
 Parcourant ton chemin de ronces et de sable ,
 Tu n'as donc pas cueilli de ta main périssable
 Une fleur du désert éclöse sous tes pas ?
 Et , sans avoir aimé , tu rêves le trépas !
 L'amour , ô Sigismond , est une sainte flamme
 Qui depuis le printemps s'allume dans notre ame ,
 Qui jette sur nos jours son éclat le plus beau ,
 Et nous éclaire encore au-delà du tombeau.
 Malheur aux hommes froids , ou qui , faute de zèle ,
 N'ont pas su conserver la divine étincelle
 Allumée en nos seins par la divinité ,
 Nous donnant et l'amour et l'immortalité.
 Oui , leurs ames bientôt gémissantes et mornes ,
 Et seules pour toujours dans un vide sans bornes ,
 Habiteront des cieux et des mondes déserts ,
 Aux lieux où le chaos enfante l'univers.
 Maudissant l'existence , et toujours consumées

D'un besoin infini d'aimer et d'être aimées,
 Elles ne verront rien, que l'horrible néant
 Qui sommeille à l'entour comme un noir océan.
 Et tu veux éprouver ces mortelles alarmes !
 Esprit qui vas déchoir, tu vois couler mes larmes,
 Frère, ce sont les pleurs de la compassion,
 Sentiment noble et pur, sublime émotion,
 De tendresse et de peine ineffable mélange,
 C'est la seule que l'homme ait conservé de l'ange :
 Et lorsqu'un ange pleure, oh c'est que Jéhova
 Réprouve ou justifie une âme qui s'en va.
 Sois heureux, Sigismond, c'est moi qui t'en supplie.
 C'est le première fois qu'un ange s'humilie
 Pour un être mortel, et moins parfait que lui.
 A genoux devant toi je me jette aujourd'hui ;
 Dieu va me rappeler, Sigismond, ô mon frère !
 Regarde-moi du moins, écoute ma prière :
 Pour toi seul j'ai quitté mon soleil et mes cieux,
 Pour toi j'ai pu voiler la splendeur de mes yeux ;
 Oh, tu peux maintenant me regarder sans crainte !
 De mon front obscurci l'auréole est éteinte,
 Et des célestes biens, dédaignés en ce jour,
 Je n'ai gardé pour toi que mon brûlant amour :
 Vois s'éteindre et languir mes ailes azurées
 Des feux de l'arc-en-ciel doucement colorées,
 Vois mon sein agité d'espérance et d'effroi :

Des anges à genoux t'implorent avec moi,
 Dans ce temple éternel de la sainte nature,
 Sur cet autel brillant de fleurs et de verdure,
 Et serré dans mes bras, fais-moi le doux serment
 De vivre pour l'amour, le ciel, jusqu'au moment
 Où tu dois me revoir, où ma voix immortelle
 Au sein de Jéhova pour toujours te rappelle;
 Lève tes regards, vois cet astre radieux,
 Ce globe d'harmonie à la lyre des cieux,
 Des esprits bienheureux la demeure enchantée,
 Qu'un mortel jusqu'ici n'a jamais habitée:
 Oui, c'est là que tu dois t'envoler pour toujours
 Avec l'être choisi, l'objet de tes amours.
 Aussi pure que lui, ta sublime tendresse
 Va nourrir dans vos seins une éternelle ivresse,
 Et même les esprits, jaloux d'un tel destin,
 Chanteront près de vous à l'aube du matin;
 Et tu verras le temps, dans sa pente insensible
 S'écouler à tes pieds comme un fleuve paisible;
 Là, parmi des soleils sans cesse renaissans,
 Ces nuits pleines d'extase et des jours ravissans,
 Tu pourras oublier la terrestre patrie.....

SIGISMOND.

Moi l'oublier ? ô ciel ! ma Pologne chérie,
 Si belle, tant pleurée ? Oh ! je lui dois le jour,

Elle fut mon premier et mon dernier amour !
 La patrie ? Oh ! c'est tout , les soupirs du jeune âge ,
 C'est l'aube du printemps qui précède l'orage ,
 C'est le chant du berceau , le regard maternel ,
 Le charme de la tombe et le désir du ciel ,
 Rêve de volupté qui séduit , qui dévore ,
 C'est l'amour , c'est l'Éden !... Oh ! c'est bien plus encore.
 Grands Dieux ! j'aurais donné mon immortalité
 Pour prolonger ses jours , sauver sa liberté ,
 Et moi je l'oubliais ! Oh ! ce serait infâme :
 Dans un lâche bonheur je plongerais mon ame ,
 Tandis qu'avec sa gloire et ses fils expirans
 Elle palpite encore sous le fer des tyrans !
 Fils ingrat que celui qui rayonne de joie
 Quand sa mère au cachot dans les larmes se noie :
 Hélas ! s'il ne peut plus la voir , la secourir ,
 Ou pleurer dans son sein , il n'a plus qu'à mourir !

(Il veut se poignarder.)

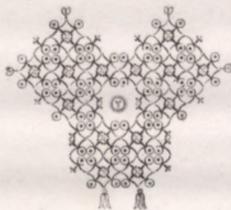
L'ANGE.

Arrête , de l'exil déplorable victime :
 Un démon t'a conduit jusqu'au bord de l'abîme.
 Le seul vrai misérable est le grand criminel ,
 Et pour l'homme il n'est point de malheur éternel.
 Viens , touche de ta main ma couronne sacrée ,
 Tu vois dans mes cheveux la pervenche azurée

Qui répand sur mon front l'éclat du diamant :
Mais Dieu m'a rappelé... sois heureux, mon amant !
Sigismond !

SIGISMOND.

O prodige ! Alice que j'adore.....
Elle s'évanouit, — et je respire encore !

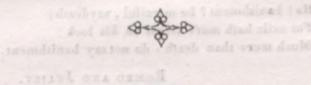


Qui répond sur mon front l'éclair du diamant :
 Mais Dieu m'a appelé... soit heureux, mon ami !
 Stasimond !
 O prodige ! Alice que j'adore.....
 Elle s'évanouit, -- et je respire encore !



Arrête, de l'exil dépourvu
 Et d'un bras qui se lève à jamais
 Le ciel va s'écrouler en grand criant
 Et pour l'honneur il est point de retour
 Vient, vaine de sa gloire
 Tu vois dans mon regard la mort s'approcher

V^e NUIT.



LE NÉANT.

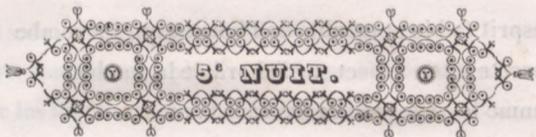
C'est dans toi que j'entre, et dans toi que
J'ai mis l'être et son être, le néant, le néant
Alors que le Dieu qui te créa te donna
Ses bras étendus de la Mort et de la Vie
Qui dans leur vol brillant sur l'éclat des cieux
L'âme de l'homme vout, ont suspendu sa vie
Néant de l'existence et de son être
Ces autres rayons de lumière de la vie
Que le Verbe jadis de son sein fit sortir
Et qu'à l'œuvre suprême il doit remettre.

.TIVN V

Ha ! banishment ? be merciful , say death ;
For exile hath more terror in his look
Much more than death : do not say banishment .

ROMEO AND JULIET .

.TIVN VI



LE NÉANT.



SIGISMOND.

C'est donc toi que j'évoque, ô fantôme géant,
Toi sans forme et sans nom, mystérieux Néant !
Abritant le Chaos sous tes ailes immondes,
Sombre époux de la Mort ! tu dévores les mondes
Qui dans leur vol brillant sur l'arène des cieus
Comme des chars vieillis, ont rompu leurs essieux.
Rival du Créateur ! tu vois avec envie
Ces astres rayonnant de jeunesse et de vie
Que le Verbe jadis de ton sein fit sortir,
Et qu'à l'heure suprême il doit anéantir !

L'esprit faible et troublé de l'homme qui succombe
 S'arrête à ton aspect sur le bord de la tombe,
 Comme le voyageur égaré dans la nuit,
 Devant un froid serpent s'épouvante et s'enfuit.
 Non, ici sur la terre, où tout rampe, où chaque être
 Naît, grandit, aime un jour, et puis meurt pour renaître,
 Où tout est force, esprit, matière, mouvement,
 Où la rose fleurit au pied du monument,
 Où chaque être vivant remplit la destinée
 Que le ciel lui désigne, horrible ou fortunée,
 Où la vie elle-même est fille du trépas,
 Ici, sombre Néant, on ne te comprend pas :
 Mais l'ame du malheur te conçoit, te désire ;
 Ainsi moi le premier je bravai ton empire,
 J'abordai sans retour ton rivage ennemi,
 J'ai vu ton front livide, et je n'ai pas frémi !
 Va ! je ne te crains plus. Habitant des ténèbres,
 Viens, viens m'envelopper de tes ailes funèbres,
 Je te livre mon cœur ! viens avec ton effroi,
 Tes glaces, tes frissons, tes horreurs ; viens, c'est moi !
 Que tous ceux qui portaient des lèvres plus avides
 Au nectar de la vie, à ses coupes perfides,
 Ces enfans du bonheur qui depuis le berceau
 Ont couru s'enivrer à son bruyant ruisseau,
 L'ont demandé sans cesse à toute la nature,

Au sourire vénal de la débauche impure,
 Faux semblant de plaisir; ceux qui l'ont savouré
 Sur les lèvres de miel de l'objet adoré;
 Ceux qui l'ont demandé dans un cri de victoire,
 Au fantôme sanglant qu'on appelle la gloire,
 Que ceux-là désormais, oppressés de remords,
 Descendent de leur ciel à l'empire des morts.
 Pour nous, pauvres proscrits que l'existence accable,
 Qui ne la croyons plus qu'un mal inévitable,
 Qui d'un monde étranger ignorant les bienfaits
 Ne l'avons reconnu qu'aux maux qu'il nous a faits,
 Qui n'avons pas goûté dans ce festin d'Armide
 Aux fruits remplis de cendre, au breuvage perfide,
 Aux poisons enivrans qu'il venait nous offrir,
 Nous seuls avons le droit, la force de mourir.
 Nous, pour qui l'amitié fut toujours un mystère,
 Méprisant les faux biens, les trésors de la terre,
 Nous y sommes venus sans espoir de bonheur,
 Et nous pouvons aussi la fuir sans déshonneur
 Comme un sol étranger, et sans laisser peut-être
 De soupirs, de regrets, dans le cœur d'un seul être.
 Oh! quand je reposais dans la nuit du chaos
 Avant que l'existence eût troublé mon repos,
 Parmi tous les esprits que la voix créatrice
 N'appelait pas encore à la vie, au supplice,
 Parmi les chars de feu, pourquoi donc l'Éternel

M'a-t-il, comme Satan, exilé de mon ciel !
 Oh ! peut-être aujourd'hui mon innocent génie
 Dormirait aux accords d'une douce harmonie,
 Parmi les soleils d'or, les mondes à venir,
 Dans un rêve enchanteur ne devant pas finir
 Ou déployant au vol son aile lumineuse,
 Autour de Jéhova, comme une étoile heureuse,
 Pourrait-il graviter avec son tourbillon,
 Entraînant des soleils dans son vaste sillon !
 J'en atteste le ciel ! du jour où la lumière
 D'un rayon douloureux a frappé ma paupière,
 Je n'eus qu'un seul amour (étrange sentiment,
 Précipice infini de bonheur, de tourment) :
 Je n'aimai que la tombe... une tombe ignorée
 Où reposait d'hier mon Alice adorée.
 Comme un ange sculpté pleurant sur un tombeau,
 J'y restais nuit et jour : le céleste flambeau
 Qui brûlait dans mon sein, ne vivait que pour elle.
 O prodige ! bientôt la divine étincelle
 Que mon souffle en son cœur avait pu ranimer,
 Jeta de vifs éclairs ; je la vis s'enflammer ;
 Ce corps sans mouvement où l'âme vient éclore,
 Se couvrait par degrés des teintes de l'aurore,
 Et du sein de la tombe, ô célestes momens !
 Je la sentais renaître à mes embrassemens.

Ses lèvres essayaient un sublime langage ,
 Comme la voix de l'ange apaisant un orage ,
 Dans ses traits s'éveillait un sourire divin ,
 Et son cœur doucement s'agitait dans son sein....
 Puis elle me rendait étreintes pour étreintes ,
 Des baisers les plus doux , des larmes les plus saintes ,
 Un amour immortel rayonnait dans ses yeux :
 Alors je me croyais à demi dans les cieux.....
 Je priais , je rêvais... ô prestige funeste !
 Des traîtres sont venus , et l'enfer fit le reste.
 Pour un rêve si beau , quel terrible réveil !
 Un moment d'un tel songe et d'un bonheur pareil ,
 Inconnu des mortels , sans crainte , sans mélange ,
 Aurait suffi sans doute aux désirs d'un archange.
 Alors , comme un reflet des ardeurs des enfers
 Brillèrent à mes yeux de sinistres éclairs :
 Je crus voir le Néant dans leur flamme homicide ,
 Et je n'embrassais plus qu'un cadavre livide ,
 C'était toujours Alice : oui , c'était son souris ,
 Sa longue chevelure et ses traits si chéris ,
 Et ce front virginal que la mort elle-même
 N'osait pas dépouiller de son charme suprême.
 Les mourantes clartés d'un regard qui s'éteint
 Jetaient un pâle éclat sur les lis de son teint :
 Comme au vent des tombeaux la rose du Bengale
 Reprend dans une nuit la blancheur de l'opale.

Des ombres à genoux l'entouraient en pleurant,
 Comme un essaim de morts près du lit d'un mourant.
 Aux tremblantes lueurs de cent torches funèbres
 Qui brûlaient sans éclat au milieu des ténèbres,
 Je voyais tour à tour ces fantomes en deuil
 Se lever, l'embrasser, et rentrer au cercueil.
 L'un d'eux, dans le maintien d'une grande souffrance,
 Comme un pâle miroir portait ma ressemblance.
 Et la Mort en ces lieux resta seule debout,
 Tout avait disparu, le Néant fut partout !

Faut-il avoir été le plus heureux du monde,
 Pour retomber si bas dans cette nuit profonde ;
 Avoir vu de si près les délices d'Éden,
 Entendu les échos du céleste jardin,
 Pour déchoir aussitôt en ces plages stériles,
 Et compter désormais des soleils inutiles !
 Oh ! celui qui sentit, ne fût-ce qu'un instant,
 Tout ce que l'existence a de beau, d'éclatant,
 Peut-il se contenter dans les routes communes
 Des faux biens de la vie et de ses infortunes ?
 Déchu de sa splendeur, pour toujours condamné
 A porter dans le monde un cœur passionné,
 Parmi des hommes froids et des Phrynés sans ame,
 Un cœur qui pourrait seul embraser de sa flamme
 Ce monde sourd-muet, qui ne l'a pas compirs,

S'il ne lui portait pas le plus profond mépris,
 Et s'il n'aimait pas mieux, avec un rire amer,
 S'éloignant des mortels, souffrir tout son enfer,
 Pour celui dont le cœur a dévoré d'avance
 L'avenir tout entier, il n'est plus d'espérance,
 De repos ni d'amours, il n'est plus de sommeil
 Que sur le lit de mort, dans la nuit sans réveil !

Un remords éternel me poursuit et m'opprime :
 Le malheur est-il donc aussi voisin du crime ?
 L'infortune en ce monde, ainsi que le forfait,
 Désire le néant et l'appelle un bienfait :
 L'une y trouve la fin de sa trouble existence,
 L'autre espère y plonger sa noire conscience ;
 L'une y cherche l'oubli, l'autre l'impunité,
 Et le bonheur lui seul, veut l'immortalité.
 Oh ! ce monde est infâme : une main vengeresse,
 Poursuivant la vertu, s'appesantit sans cesse
 Sur une malheureuse et belle nation,
 Comme un injuste arrêt d'extermination.
 Toujours elle combat, et semble condamnée
 A vivre sous le fer, sanglante, profanée,
 A subir tour à tour les plus horribles maux ;
 Quand des peuples entiers dans un lâche repos,
 En présentant leur front au joug de l'esclavage,
 Aux tourmens de l'exil ajoutent leur outrage.

Quand verrai-je le jour , ô terrible Néant ,
 Où tu dois engloutir dans ton vaste océan ,
 Avec tous ses faux dieux , cet univers inique ,
 Qui blasphémant le ciel , le défie en cynique
 De jamais concevoir rien de plus vil que lui :
 La vertu n'est qu'un nom , qu'un sarcasme aujourd'hui .

O toi Divinité des mortels ignorée
 Que le malheur lui seul a toujours implorée ,
 Entends mon dernier vœu ! si mon astre fatal
 Ne me ramène plus au rivage natal ,
 Reçois-moi dans ton sein ! je te fais l'héritière
 De mon éternité , reprends-la tout entière :
 Lorsque de son exil le terme est accompli ,
 Le ciel pour un proscrit n'est-il pas dans l'oubli ?
 Oh ! comment être heureux , lorsque dans ma pensée
 L'ombre de la patrie , ardente , courroucée ,
 Doit venir à toute heure , avec tout son effroi ,
 Se placer comme un crime entre le ciel et moi !
 Je suis donc à toi seule , ô Dêité terrible :
 Je te lègue la part de mon souffle invisible ,
 Mon corps qu'il habita quelques tristes momens ,
 Bientôt va retourner parmi les élémens .

Mais , ô chère patrie ! au jour de la vengeance

Si je dois te revoir brillante de puissance ,
Et mourir sur ton sein ; si tes fils dispersés
Dans tes bras maternels doivent être pressés ;
Que les derniers rayons de cette belle aurore
A mes yeux pâlissans viennent briller encore :
Que les derniers échos, les bruits de ta grandeur
M'arrivent en mourant , ô suprême bonheur !
Qu'on me dépose alors au tombeau de ma mère ,
Et mon génie heureux , s'envolant de la terre ,
Comme un parfum qui monte aux célestes séjours ,
Au sein même de Dieu te chérira toujours !



Si je suis le revêtir de l'habit de puissance
 Et mourir sur son sein ; si les fils dispersés
 Dans les pays étrangers doivent être pressés
 Que les derniers rayons de cette belle aurore
 A nos yeux pâles et mourants brillent encore
 Que les derniers efforts, inspirés de la grandeur
 M'arrivent en mourant , ô suprême bonheur !
 Qu'on me dépose alors au tombeau de ma mère
 Et que ces fleurs , s'échappant de sa terre
 Comme un parfum qui monte aux célestes hauteurs
 Aillent même de Dieu se offrir toujours !



Mais, chère patrie ! si tu n'es plus en vie

VI^e NUIT.

RÉSIGNATION.

A M. DE SAINTE-BEUVE.

Quel jour ce fut, dans le jour, seigneur des climats,
Tes rêves qui s'en vont, fragiles, éphémères,
Comme l'épi des champs sous le souffle de glorieux :
Et moi j'ai saigné la divine ambrosie,
Cherché dans les combats, l'absence, la prière,
Le rien, qu'on pense le bonheur !
Où, si mes yeux devaient se remplir de larmes,
Si les deux cotillons ne m'offraient plus de charmes,
Et seul, loin des cités, j'aimais à porter mes pas,

Auch ich war in Arkadien geboren
Auch mit hat die Natur
An meiner Wiege Freude zugeschworen
Auch ich war in Arkadien geboren
Doch Thränen gab der kurze Lenz mir nur.

SCHILLER.



RESIGNATION.

Oui, mon cœur, douce enfance, a connu tes chimères,
Tes rêves qui s'en vont, fragiles, éphémères,
Comme l'épi des champs sous la main du glaneur :
Et moi j'ai savouré ta divine ambrosie,
Cherché dans les combats, l'amour, la poésie,
Ce rien, qu'on nomme le bonheur!

Oh, si mes yeux souvent se remplissent de larmes,
Si les doux entretiens ne m'offrent plus de charmes,
Et seul, loin des cités, j'aime à porter mes pas,

Si jamais, en riant, une douce pensée
 Ne vient épanouir ma paupière baissée,
 Hélas ! ne me condamnez pas !

C'est que de trop d'ardeur mon ame fut nourrie :
 C'est que j'ai trop aimé la beauté, la patrie,
 Que sur mon sein maudit, les êtres que j'aimais
 Se sont évanouis comme de vains fantômes :
 Et je suis resté seul, errant parmi les hommes,
 Et la tombe ne rend jamais !

Malheur, trois fois malheur à ces enfans rebelles
 Qui des fleurs de l'Éden ont cueilli les plus belles,
 Et pour qui la pensée alluma son flambeau :
 Comme un rêve enchanteur laisse un regret dans l'ame
 Ainsi l'enthousiasme, en éteignant sa flamme,
 Ne laisse après lui, qu'un tombeau.

Les ombres de bonheur au sourire perfide
 En fuyant de mon sein, y creusèrent un vide
 Qu'aujourd'hui le ciel même à peine comblerait :
 Mais du moins j'éprouvai leurs voluptés étranges :
 J'ai vécu des instans comme vivent les anges,
 Et je puis mourir sans regret.

Mais faut-il que du ciel j'accuse la puissance,

Si la lune de mai brillait à ma naissance ,
 Si des Muses chantaient quand je reçus le jour ;
 Faut-il l'importuner d'une vile prière
 De me rendre pareil à ces hommes de pierre,
 Ignorant la haine et l'amour ?

Non ! il est dans mon cœur une voix qui me crie :
 « Prends ton vol, jeune barde, et chante la patrie :
 « Ne rien faire éprouver, rien sentir, c'est la mort !
 « Au vent des passions abandonne tes voiles ;
 « Amour et Liberté, voilà tes deux étoiles,
 « Et demain tu verras le port. »

Non ! un jour de grandeur, d'héroïque espérance
 Ne vaut-il pas un siècle ? est-ce à l'indifférence
 De dire en expirant : « J'aimai, je fus aimé ? »
 Oh non ! du ciel plutôt je ravirai les flammes ,
 Comme les fils d'Aaron dans leurs rites infâmes ,
 Dussé-je en être consumé.

Quels mondes de splendeur, quels rêves magnifiques
 M'entouraient au berceau de leurs voix séraphiques !
 Que la nature entière avait pour moi d'appas !
 Car à peine à douze ans réveillant notre extase,
 Le beau soleil des arts nous mûrit, nous embrase
 Et nous guide jusqu'au trépas.

Quelle inspiration s'emparait de mon ame
 A l'aspect du Goustek , d'un beau ciel, d'une femme,
 J'aimais les entretiens du chêne et des zéphirs ;
 Que de mondes plus beaux créait ma fantaisie !
 Et j'essayais déjà si quelque poésie
 Égalait mes premiers soupirs.

Dien sait combien j'aimais ce fils de la peinture
 Qui m'ouvrit les trésors de la belle nature :
 Hélas ! d'un lait plus fort la Muse m'a nourri,
 De mûres passions mon cœur était l'emblème.
 Et plus tard je devais le haïr à l'extrême ,
 Ainsi que je l'avais chéri.

J'ai versé bien des pleurs , quand cette ame inspirée
 D'un amour sans partage en secret dévorée ,
 Succombait sous le poids d'un morne désespoir ;
 Et bientôt outrageant sa gloire , ses fantômes ,
 Au sein des faux plaisirs, jusqu'au commun des hommes,
 Lentement , je l'ai vu déchoir.

Bientôt la volupté souilla ce front d'archange :
 Il jeta sa palette , en puisant dans la fange
 L'oubli des grands pensers qui fuyaient tour à tour ;
 Méconnaissant les pleurs de l'amitié flétrie ,
 Il trahit son génie et la sainte patrie
 Dont il fut l'espoir et l'amour.

Douloureuse Amitié ! déchirement céleste !
 Je t'ai fui désormais comme un présent funeste :
 O toi du bon Sarmate antique Dêité ,
 Les vieillards sous tes fleurs rajeunissent encore ,
 Et tu m'abandonnas à peine à mon aurore ,
 Hélas ! jusqu'à l'éternité.

O mensonge , ô blasphème inventé par un ange ,
 Tu m'as long-temps séduit par ta magie étrange ;
 Hors du ciel, ton berceau, tu n'es plus qu'un vain nom
 Et ne mérites plus qu'un dédaigneux sourire ,
 Ainsi que les accens d'une bouche en délire ,
 Ou le bruit lointain du canon.

Malheur , trois fois malheur à ces ames d'artistes
 Se prenant d'amitié pour des cœurs égoïstes.
 Sous des regards glacés qui les blessent toujours ,
 Sauraient-elles goûter ces liantes étreintes ,
 L'ineffable douceur de ces vœux , de ces craintes ,
 Le charme et l'espoir de nos jours ?

Hélas ! pour une flamme , un dévouement sans bornes ,
 Des sourires forcés , des discours froids et mornes ;
 Éprouver sans partage , oui , tel sera leur sort :
 Comme au sein de l'hiver , la liane flexible
 Eulace de ses bras le rocher impassible ,
 Sans y rien trouver , que la mort.

Printemps délicieux des premières années,
 Qui me rendra tes biens, tes larmes fortunées ?
 Sous ton prisme enchanteur que d'objets merveilleux !
 Le monde est pour toi seul d'une beauté suprême ;
 Car l'éclat souverain qui jaillit de toi-même ,
 Se reflète encore en tous lieux.

Il était une vierge aux champs de ma patrie...
 Belle comme ses fleurs , la timide Marie
 Semblait à peine enfant condamnée au trépas :
 La mort avait empreint sur ses jeunes appas
 Un signe, hélas ! trop sûr : la pâleur de la tombe...
 Oh ! c'était la candeur de la neige qui tombe
 Et s'efface aussitôt sous les roses de mars :
 Déjà de plus beaux cieux brillaient dans ses regards.
 Nos cœurs étaient unis depuis notre naissance
 Par un charme divin , celui de l'innocence.
 Pour prolonger sa vie , ou lui sauver des pleurs ,
 Mon Dieu , j'aurais subi d'éternelles douleurs.
 Quel aspect déchirant , quand à peine l'aurore ,
 La vierge doit quitter ce ciel qu'elle aime encore !

Approchons : sur un lit de mort "
 En souriant elle s'endort ,
 Comme l'aurore humide et pâle ,

Parmi des nuages d'opale.
 Un vieux prêtre est là , sur le seuil ,
 Ici des compagnes en deuil ,
 Plus triste encor je vois sa mère ,
 Et le plus triste parmi tous
 Son amant qui prie à genoux.
 De ses yeux l'éclat éphémère
 S'anime et s'éteint tour à tour ;
 Sa bouche où fleurissait la rose
 Se fane et pâlit sans retour :
 La violette y semble éclore
 Et le sourire s'y repose.
 Levant un front décoloré
 Elle nous sourit de tendresse,
 Et voyant le cercle éploré ,
 Elle retombe avec tristesse ,
 Blanche , comme le pain sacré
 Qu'un ministre pieux lui porte.
 Les bras raidis , le sein tremblant
 S'agite encor , toujours plus lent ,
 Il ne bat plus... Marie est morte !...
 Voyez ce dernier souvenir ,
 Ce diamant baigné de flamme :
 Ainsi dans ses yeux de saphir
 Brillait , au moment de mourir ,
 Un dernier rayon de son ame :

Imitant l'insecte argentin
 Qui charme nos ombrages,
 Ou les pleurs du matin,
 Qu'ont ternis les orages.
 Levant un front décoloré,
 Elle nous sourit de tendresse,
 Et voyant le cercle éploré,
 Elle retombe avec tristesse,
 Blanche, comme le pain sacré
 Qu'un ministre pieux lui porte.
 Les bras raidis, le sein tremblant
 S'agite encor, toujours plus lent,
 Il ne bat plus... Marie est morte! *

.
 Oui, l'âge de l'amour, âge délicieux,
 Un présage, ou peut-être un souvenir des cieux,
 Pour ses biens les plus doux, ses transports les plus tendres
 Ne m'offrit que des pleurs, des regrets et des cendres.
 Au soleil du printemps les roses de l'amour
 Du surcroît de bonheur fleurissent un seul jour;
 Et ce jour est passé : car la mélancolie
 Dans son propre linceul souffrante se replie :
 De notre ame blessée elle arrache les fleurs,
 On aime à souffrir seul, à dérober ses pleurs.
 La colombe se plaît autour du toit rustique,

Dans les vergers fleuris de l'enclos domestique :
 Mais vient-elle poser sur le front d'un écueil
 Battu par l'ouragan, ou bien près du cercueil ?

Comme un noble coursier agitant sa crinière
 Se redresse et répond au signal de la guerre,
 Ainsi je m'élançai, plein du dieu des combats,
 Dans le noir tourbillon qu'élevaient nos soldats.
 Les chants de liberté, la sanglante mêlée,
 Remplirent aussitôt mon ame désolée.
 J'aimais les feux du soir aux bandières des camps,
 Les reflets des canons, ces nomades volcans,
 Et l'obus s'élançant au signal de son maître
 Au cœur de l'ennemi, qu'il semble reconnaître.
 Dans ces instans d'éclat, si rapides, si beaux,
 Et qui valent pour moi des siècles de repos,
 Je croyais apaiser cette morne tristesse,
 Cette voix du destin, qui me criait sans cesse
 Comme un présage obscur des peines de l'enfer :
 « Tu porteras malheur à tout ce qui t'est cher ! »
 Alors je réunis toutes mes espérances,
 Tous mes rêves d'amour, mes désirs, mes souffrances,
 Dans ces deux mots divins : « Patrie et Liberté. »
 Trois cents jours de combats, de gloire, de fierté,
 Les cœurs d'un peuple entier battaient sous l'uniforme ;
 Ils se sentaient doués d'une puissance énorme :

Le lancier renommé, l'homicide faucheur,
 Le Krakus partisan, le centaure chasseur,
 Tous consacraient à Dieu leurs armes fortunées,
 Et croyaient accomplir de grandes destinées,
 Mais les peuples n'ont vu qu'un laurier disputé,
 Les rois seuls ont frémi, les rois l'ont emporté.
 O France, ô notre sœur, tes conseils sont funestes!
 Quand d'un sang généreux nous épanchions les restes,
 Le poète disait : « Frappez, frappez toujours,
 « Polonais, en avant ! il y va de vos jours ! »
 Des Talleyrands gagnés par l'or des Sibéries,
 Abusaient, désarmaient nos bandes aguerries :
 « Notre diplomatie ira vous secourir,
 « Attendez !... » Mais attendre, ô ciel, c'était mourir !
 Mais silence, ô mon ame : et pourquoi tant de plaintes
 Est-il pour de tels maux des paroles trop saintes ?
 On doit taire ici-bas de si grandes douleurs,
 Elles s'expriment mieux par un torrent de pleurs !

 Ainsi j'ai vu bientôt, comme un brûlant sarcasme,
 Finir tous les objets de mon enthousiasme :
 Comme l'octogénaire a vu tous ses amis,
 Et leur siècle, et leur foi, dans la tombe endormis.
 Qui me rendra ces jours de bonheur sans mélange,
 Les îles du Goustek, où seul avec mon ange,

Loin des écueils du monde, oubliant, oubliés,
 Nous aurions vu ses flots expirer à nos pieds ;
 Jusqu'au jour où, sans crainte, et pareils à deux cygnes
 Nous aurions pris l'essor vers des soleils plus dignes.
 Maintenant, du Midi jusqu'au pôle glacé,
 Est-il un seul abri pour mon front oppressé,
 Où l'on puisse pleurer ! partout, partout des hommes
 Qui passent tour à tour insipides fantômes,
 Et sur moi de mon sort rejetant la moitié,
 Ne donnent à l'exil qu'une froide pitié,
 Ou d'un œil protecteur me lancent les outrages !
 Hélas ! les souvenirs, les accens, les images,
 Qui me font tressaillir, ou me glacent d'effroi,
 Sans écho dans leurs seins ne vivent que pour moi !
 Que de fois parcourant les riantes campagnes,
 Des Vosges, de Zurich gravissant les montagnes,
 Je me souvins d'Uiazd, et mon cœur accablé
 A l'aspect enchanteur de ces lieux fut troublé.
 Alors un rien nourrit mes soupirs, mon envie,
 Une belle chaumière ; un vieillard plein de vie
 Assis dans les rayons d'un soleil éclatant,
 Un jeune laboureur qui revient en chantant,
 Une mère joyeuse, et l'enfant qui repose
 Et sourit dans ses bras, comme un bouton de rose,
 Des jeux sous le grand chêne et des danses le soir,
 Tout porte dans mon cœur un morne désespoir.

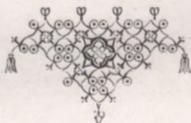
Que n'aurais-je donné de mes jours inutiles,
 Pour terminer ma vie en ces plaines fertiles,
 Pour goûter leur sommeil, partager leurs travaux,
 Tous les jours louer Dieu pour des bienfaits nouveaux,
 Pour m'entendre donner les noms d'ami, de frère,
 Et moissonner ma part de bonheur sur la terre ;
 Et, comme un pur encens s'évapore au saint lieu,
 M'endormir sans effroi, sûr de revivre en Dieu !
 Bonheur des champs, amour, félicité suprême,
 Recevez les adieux d'un enfant qui vous aime.
 Oui, de son désespoir se faisant un lineeul,
 Ainsi qu'il a su vivre, il saura mourir seul.

Mais que le présent me dévoile
 Tout un avenir de malheur,
 A mon Zénith pas une étoile,
 Sur mon chemin pas une fleur :
 Moi, l'héritier des vieux Sarmates,
 Dois-je sur des rives ingrates
 Par mes regrets compter mes jours ?
 Attendre qu'une mort commune
 Efface avec mon infortune
 Tous les objets de mes amours !
 Faut-il, en fuyant le naufrage
 Me jeter au sein du tombeau ?



Comme le soldat sans courage
La nuit désertant son drapeau.
Ou comme à Sparte, les esclaves
Oubliant d'ignobles entraves
Dans les bras de la volupté :
Sous le pampre de la folie
Ternir en ma face avilie
Le sceau de la Divinité ?

Non ! de nos jours faisons l'offrande
A l'avenir jeune et vainqueur :
Des bastilles la brèche est grande,
Pour l'enlever, il faut du cœur.
Chantons : et quand, pour mon délire,
Le glaive aura brisé ma lyre ,
Il est encore de beaux trépas !
Tu veux mourir, enfant timide ?
Quand de Curtius le gouffre avide
S'entr'ouvre et mugit sous tes pas !



Comme le soldat sans courage
 La nuit dévorant son drapeau,
 Ou comme à Sparte, les esclaves
 Oubliant d'être des esclaves,
 Dans les bras de la volupté
 Sous le poignard de la folie
 Tomber en ma face avilie
 Le sceau de la Divinité ?
 Non ! de nos jours laissez l'offense
 A l'aveugle jeune et vainqueur ;
 Les poésies la fécule est grande,
 Pour l'insister, il faut du cœur,
 Chantons ; et quand, pour mon délice,
 Le glaive aura trisé ma lyre,
 Il est encore de beaux trépassés
 Tu veux mourir, enfant timide ?
 Quand de Carthage le coullie avilie
 S'écrit, ôuvre et nuit sous les pas !

VII^e NUIT.

AUTREMENT

ou comme les autres

*

ou comme les autres

ou comme les autres

LES DERNIÈRES AMOURS.

Tu m'as aimé, & demain tu ne m'as plus aimé.
Belle comme au regard de la jeune épouse,
Comme du paradis un rayon descendit,
Qui sur un front s'enfant au berceau vient descendir,
Où, les yeux ne l'ont dit, et leur charme effleure
De ses yeux obscurcis vient colorer le front.
Pourquoi partir, Ah! tu n'as plus aimé,
L'image s'en va, les couleurs se font vaines,
Ses yeux d'un beau matin l'airpote d'été
Fait un instant sur leur visage.

ACT IV

MIRANDA.

I am your wife when you will marry me
If not, I'll die your maid : to be your fellow
You may deny me ; but I'll be your servant ,
Whether you will or no.....

TEMPEST

THE TEMPEST



Es

DERNIÈRES AMOURS.

Tu m'aimes? ô destin ! ô ma divine amante ,
Belle comme un regret de la patrie absente ,
Comme du paradis un vague souvenir
Qui sur un front d'enfant au berceau vient dormir ;
Oui, tes yeux me l'ont dit, et leur charme céleste
De mes jours obscurcis vient colorer le reste.
Pourquoi rougir, Alice ? on aime sans remords
L'image d'un ami, les enfans et les morts.
Souvent d'un beau matin l'auréole dorée
Éclaire en souriant une tombe ignorée ;

Mais l'aurore si jeune, et son éclat si beau,
Hélas ! n'échauffent plus les cendres du tombeau !

Oh je te reconnais ! Aux jours de mon jeune âge
Aux bords de Pilitza j'ai rêvé ton image.
Glissant comme un esprit dans les rayons du soir,
Alice à mes côtés souvent venait s'asseoir.
Je la voyais alors pensive et recueillie
Comme dans cet instant : mais la mélancolie
N'avait pas de son charme accompli sa beauté.
De son front s'épanchait la plus douce clarté :
De pensers radieux sa tête couronnée
Par autant de soleils semblait environnée,
Comme, dans cet instant, on voyait en ses yeux
Le reflet de son ame, un pur rayon des cieux,
Dont l'ange, trahissant sa céleste origine,
N'avait pu dépouiller sa paupière divine....
Et toute sa splendeur à mes regards épris
Semblait appartenir au monde des esprits.

Il n'est plus temps ! mon cœur est l'urne funéraire
Gisante sur la tombe, où la froide vipère,
Honteuse et repliée et pareille au remords,
Compose son venin de la cendre des morts.
Hélas ! il n'est plus temps ! pour mon ame flétrie
Il n'est plus d'avenir, de bonheur, de patrie !

Sur le triste récif où je fus rejeté
 Du naufrage du cœur je n'ai rien emporté.
 En saluant des yeux ses forêts et ses plaines,
 Du bord qui semblait fuir les chaumières lointaines,
 Doutant, au désespoir, s'il existait un Dieu,
 J'ai dit au monde entier un éternel adieu.
 Je voyais s'éloigner mon Goustek solitaire,
 Les chênes qui semblaient pleurer la mort d'un frère,
 Le beau clocher d'Uïazd, ses bosquets parfumés :
 Des fleurs du souvenir en tous lieux parsemés,
 La belle Pilitza, ses bords qui m'ont vu naître,
 Ces bords que l'exilé ne verra plus peut-être !
 Le riant Tomashov, lieux chéris de son cœur,
 Dans lesquels en fuyant il laissa le bonheur.
 Oui, mon ame exilée, errante sur la terre,
 Sera triste à jamais, pensive, solitaire,
 Jusqu'au jour où le ciel... peut-être le Néant...
 Viendra la recevoir dans son gouffre béant.
 Tel un ange déchu de la céleste enceinte,
 Exilé pour toujours sur une étoile éteinte,
 Contemple en gémissant les délices du ciel,
 Et blasphème son Dieu qui le fit immortel.

 Alice, connais-tu le ciel de Mazovie ?
 A ce ciel, mon berceau, ne dois-tu pas la vie ?

Te souvient-il encor des bosquets enchantés
 Où Pilitza, roulant ses voiles argentés,
 Parmi les chênes verts et les buissons de rose,
 Sème de diamans les rives qu'elle arrose?
 Où le beau Tomashov dans ses bras rétrécis
 Semble un Delta riant, quelque fraîche oasis :
 Pays d'enchantemens où l'azur est sans voiles,
 Les jours ont plus d'éclat, les nuits ont plus d'étoiles,
 Où les filles des champs, belles comme ses fleurs,
 Ou bien comme un sourire au sein même des pleurs,
 Pour l'amour, la patrie, osent voler aux armes,
 Et partagent souvent nos dangers, nos alarmes.
 Rose de la Pologne, ah! quel souffle fatal
 T'a portée aussi loin du rivage natal?
 Ne te pèse-t-il pas cet air que tu respirez,
 Peux-tu vivre en ces lieux? Dis-moi, quand tu soupirez,
 N'est-ce pas de ton ciel un vague souvenir,
 Ou le pressentiment d'un lointain avenir?

 Je puis t'aimer du moins, te chérir comme un frère :
 Je te cède ma part de bonheur sur la terre.
 Ton démon familier, enchaîné sur tes pas,
 Je te verrai sourire et ne me plaindrai pas :
 Quand un chagrin volage aura terni tes charmes,
 Dans l'aile du zéphir je cueillerai tes larmes.
 Ma sœur, tu me verras dans les jours de douleurs

Jeter sur ton chemin quelques célestes fleurs,
 Au milieu des sanglots dans ton âme oppressée
 J'éveillerai toujours une aimable pensée,
 Et quand le doux sommeil aura fermé tes yeux,
 J'invoquerai sur toi des rêves gracieux ;
 Veillant à ton chevet, mes ailes invisibles
 Ne laisseront passer que des songes paisibles,
 Des reflets de l'Éden, et la voix d'un ami
 Chantera doucement sur ton front endormi.

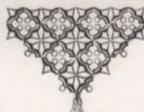
Je serai ton génie, et nos deux destinées
 Durant l'éternité resteront enchaînées :
 Mais je souffrirai seul, ah ! ne demande pas
 Un instant de sommeil sous l'homicide Upas,
 De l'amour, du bonheur à l'homme sans patrie,
 Et de l'onde au ruisseau dont la source est tarie.
 Ah ! ne demande pas au génie exilé
 Qu'il te presse d'amour sur son cœur désolé.
 Dès l'instant où livrée à ses flammes mortelles
 Sur ta tête inclinée il étendra ses ailes,
 Tu le reconnaîtras dans sa difformité.
 Unie à son destin pour toute éternité,
 Dans ses embrassemens palpitante, éperdue,
 L'infini du malheur va s'offrir à ta vue.
 Tout ce qu'un cœur mortel peut sentir, inspirer,
 Tous les biens, tous les maux qu'il ose désirer

Les larmes de bonheur, les chagrins de l'enfance,
 Les soupirs sans objets, l'amitié, l'espérance,
 S'enfuiront loin de toi : seulement l'avenir
 Pour comble de tes maux te laisse un souvenir...
 Parmi des cieux éteints et des soleils sans flamme,
 Un sombre désespoir s'empare de ton ame :
 Tes pleurs sont épuisés, les roses de ton teint
 Pâlissent à jamais ; ton sourire s'éteint,
 Pareil à la folie un sourire farouche
 Outrageant ta beauté s'imprime sur ta bouche,
 Et tes yeux qu'attendaient les baisers d'un amant
 S'allument des lueurs d'un sombre égarement...

Tu pleures, chère Alice : ah ! tes larmes si pures
 Devraient-elles rouvrir mes récentes blessures ?
 Faut-il donc que je voie au dernier de mes jours
 Pleurer le tendre objet des dernières amours ?
 Oui, je souffrirais tout ! mais toi seule, ô mon ange,
 Qui te rendra jamais ce bonheur sans mélange,
 Des jours qui ne sont plus le flot paisible et pur,
 Le feu de tes regards dont j'ai terni l'azur,
 Le bonheur et l'oubli de tes jeunes années,
 Et les fleurs de ton front que mon souffle a fanées ?
 Quand l'exil de mes jours éteindra le flambeau,
 Ah ! s'il m'était donné de choisir mon tombeau,
 Il serait en ces lieux, inconnu, solitaire,

Où les larmes d'un ange ont coulé sur la terre.
 Qui, ces pleurs précieux, fussé-je criminel,
 M'ouvriraient à la mort les saints parvis du ciel.
 Mais pour toi, belle enfant, plus jeune que l'Aurore,
 Les roses de l'amour refleuriront encore.
 Laisse-moi seulement des débris du bonheur
 Sauver ton amitié, seul besoin de mon cœur,
 Comme le lierre, amant des tombeaux et des ombres,
 Qui se plaît et fleurit sur de tristes décombres.

.
 Oh! si tu vois jamais mon œil en souriant
 S'éteindre et se tourner vers le ciel d'Orient,
 Et chercher dans les cieus, tout sanglans d'un orage,
 Le soleil qui se lève au milieu d'un nuage;
 Si jamais de mon luth un accord plus touchant
 S'exhale vers l'Éden, comme l'écho d'un chant,
 Si du sein d'un éclair paraît une aigle blanche,
 M'environne, et reçoit mon ame qui s'épanche,
 Livre ta chevelure au vent glacé du nord,
 Et chante auprès de moi les hymnes de la mort.



OÙ les laïnes d'un ruge ont coulé en la terre
 OUI, ces pleurs précieus, lassés de cristalliser
 M'ouvriraient à la mort les saints parvis du ciel
 Mais pour toi, belle enfant, plus jeune que l'Amour
 Les roses de l'amour effleurent encore ses laïnes
 Laisse-moi seulement des débris du bonheur
 Sauver son amitié, seul besoin de mon cœur
 Comme le lierre, avant des tombeaux et des ombres
 Qui se plaint et flémit en de tristes dévotions
 ...
 O! si j'avois jamais ton œil en souvenir
 S'écarter et se tourner vers le ciel d'Orléans
 Et chercher dans les cieux, tout angélique et d'un orgue
 Le soleil qui se lève au milieu d'un nuage
 Si jamais de moi-même un accord plus tendre
 S'échappe vers l'éther, comme l'écho d'un chœur
 Si du sein d'un éclair partent des aigles blanches
 M'environnent, et reçoit mon âme en sa splendeur
 Livre ta chevelure au vent glacé du nord
 Et chante après de quoi les hymnes de la mort
 ...
 ...
 ...
 ...
 ...

A MADAME.

Mon Portrait.

POÉSIES DIVERSES.

« Oh ! puisse ni soupire, ni prière, à point,
« Ne pouvant obtenir ton doux requête
« S'exhalant de nos vœux,
« En proie à ce double, quelque jour, au vent,
« Laisse ta souvenir au cœur de ton vœu,
« Ton image à ses yeux. »

Mon image, Elphé? Mais qu'as-tu qu'une image?
Quelques traits de pinçon! des lèvres sans langage,
Et des yeux sans regard,
De la vie et de l'âme, ingénieux mensonges
Trompant le passant, comme on voit dans les songes
Des fantômes regards.

SECRET

A ELDJÉNI.

Mon Portrait.

« Oh ! puisque ni soupirs , ni prière , ô poète ,
« Ne peuvent retenir ton étoile inquiète
 « S'exilant de nos cieux ,
« En proie à ta douleur quelques jours endormie ,
« Laisse ta souvenance au cœur de ton amie ,
 « Ton image à ses yeux. »

Mon image , Eldjéni ? Mais qu'est-ce qu'une image ?
Quelques traits de pinceau ! des lèvres sans langage,
Et des yeux sans regards,
De la vie et de l'ame , ingénieux mensonges
Trompant le souvenir , comme on voit dans les songes
Des fantômes hagards.

Les prodiges d'Apelle ont déserté la toile :
 La gloire est au tombeau ; j'ai vu pâlir l'étoile
 Du génie et des arts.
 Honte à nos Périclès ! le Paros ni le plâtre
 Ne vont plus s'animer sous la main idolâtre
 Des modernes Césars.

Et l'image des yeux ? oh ! quel Dieu peut-il rendre
 Ce rayon tour à tour si brûlant ou si tendre
 Aux yeux noirs d'Eldjéni ?
 Un rêve n'est-il pas un portrait plus fidèle ?
 Ce rêve qui m'enchanté et me rend si loin d'elle
 Un bonheur infini !

Si l'ame de Rosa, par un divin mélange,
 S'unissait au génie ardent de Michel-Ange
 En sublime faisceau,
 Comme dans un foyer qui resserre la flamme :
 Ce rêve, gracieux habitant de mon ame
 D'effraierait leur pinceau.

Garde aussi mon image, ô sœur douce et charmante,
 Souviens-toi du proscrit qu'une affreuse tourmente
 Naufragea loin du port :
 Dans ses yeux attristés, d'où la flamme est ravie,
 Et dans tout son maintien tu peux lire sa vie
 Et son arrêt de mort.

Le calme du foyer, les grâces de l'enfance
 Qui jadis y brillaient, surprises sans défense
 Par l'effroi du malheur,
 Une pensée unique, un ténébreux fantôme
 Et visible à lui seul, sur le front de cet homme
 Evoque la pâleur.

Sur ses traits déflorés qu'un mal secret dévore
 Un muet souvenir quelquefois fait éclore
 Des reflets plus touchans :
 Comme dans un herbier les roses trépassées
 Conservent en mourant leurs teintes nuancées
 Et le parfum des champs.

Quelquefois sur sa joue un sourire éphémère
 (On dit qu'en ces instans il rappelle sa mère)
 Vient s'asseoir à demi ;
 Mais bientôt il s'efface, et sa lèvre muette
 Jamais ne répandit son ame de poète
 Dans le sein d'un ami.

Souvent, pour échapper à sa mélancolie,
 Il accourt aux foyers où la douce folie
 Allume ses flambeaux :
 Mais son ame est bien loin ! elle fuit, elle nage
 Aux lieux où tant d'amour enivra son jeune âge,
 Et parmi les tombeaux.

Mais jamais une plainte échappée à sa lèvre
 N'a trahi le secret de cette intime fièvre
 Qui le tue aujourd'hui.

Il se plaît à souffrir : et même son génie
 Que toi seule connais , que le monde renie ,
 Doit mourir avec lui !

Evitant des festins l'enivrante magie ,
 Jamais dans le tumulte et les cris de l'orgie
 Il ne s'est avili :

Et jamais sa douleur outrageant sa pensée
 Ne puisa dans les eaux d'une joie insensée
 Le bienfait de l'oubli.

Sans doute , il fut créé pour d'autres destinées :
 D'un père patriote , au déclin des années
 Il eût fait le soutien ;

Sur le front, de l'audace il porte le stigmaté,
 Et tout atteste en lui l'origine sarmate
 D'un enfant de Christien¹⁴.

Son père (ô souvenir !), à l'instant où sa bouche
 Jeta le premier cri , déposa dans sa couche
 L'yatagan des aïeux ;

Et puis des visions de combats et de glaives ,
 Des bataillons sans fin , passaient comme des rêves
 Et brillaient à nos yeux.

Eh bien , pauvre exilé , qu'as-tu fait de ta gloire ?
De ce rêve importun maudissant la mémoire

Tu pleures aujourd'hui !

L'oracle en a menti ! mais du moins ce présage ,
Ce glaive de Christien te promet qu'au jeune âge

Tu mourras comme lui !

Oh ! ne m'écoute pas ! car ce portrait étrange
Au milieu de l'Eden ferait pleurer un ange :

Ma sœur , je n'ai rien dit ;

Hélas ! tu ne peux rien pour changer cet emblème ,
Il te rendrait bientôt aussi livide et blême ;

Va-t'en ! je suis maudit.

Mais le portrait de l'ame ? Oh ! fuyez , vains mensonges.
Regarde dans ton cœur , et repasse en tes songes

Les plus beaux de nos jours :

Et pardonne à Christien , à ton mauvais génie ,
Qui laissa dans ton sein sa tristesse infinie ,

Et te fuit , pour toujours !...



En bien, pauvre être, qu'as-tu fait de ta gloire ?
De ce trépas important n'as-tu pas la mémoire ?
Tu pleures aujourd'hui !
L'oracle en a menti ! mais du moins ce prestige,
Ce phantasme à jamais le premier de son genre
Tu montres comme lui !

Oh ! ne m'en compte pas ! car ce portrait étrange
Au milieu de l'Éden serait pleurer un ange ;
Ma sœur, je n'ai rien dit ;
Hélas ! tu ne peux rien pour changer cet emblème,
Il te rendrait bientôt aussi livide et pâle ;
Va-t'en ! je suis malade.

Mais le portrait de l'âme ? Oh ! non, vains mensonges,
Regarde dans ton cœur, et repose en tes songes
Les plus beaux de nos jours ;
Et pardonne à Christian, à ton mauvais génie,
Qui laisse dans ton sein sa tristesse infinie,
Et te fait, pour toujours !...

Adieu, adieu, je ne reviens plus !
Adieu, adieu, je ne reviens plus !
Adieu, adieu, je ne reviens plus !
Adieu, adieu, je ne reviens plus !

TABLEAU D'HISTOIRE.

A. M. Gigoux, peintre.

Henker, kannst du keine Lilje knicken?
Bleicher Henker zitter nicht.

SCHILLER.

Qu'as-tu fait, ô Vanda ! de ta blanche parure ,
Des charmes que sur toi répandit la nature ,
 Veuve de l'exilé !
Où sont tes bleus regards, ta chevelure blonde
Qui jadis de ton front s'épanchait comme l'onde
 Sous un ciel étoilé ?
Pourquoi, pourquoi sans cesse attacher sur la porte
Tes deux yeux sans regard , comme ceux d'une morte ,

Immobile et sans voix ?

Où sont-ils tes deux fils , heureuse et chaste épouse
 Que jadis tu montrais à ta mère jalouse ,
 Au guerrier de ton choix ?

Dieux ! peut-être le Czar !... ah, je comprends ta peine !
 Les enfans d'un proscrit vont assouvir sa haine....

O mère , je te plains !

Et peut-être déjà comme deux tourterelles ,
 Arrachés par un sbire aux rives maternelles
 Meurent-ils dans ses mains !

Mais, non ! ils étaient là, quel bonheur ! ils sommeillent.
 Tu n'oses respirer de peur qu'ils ne s'éveillent.

Et comme deux blancs lis

Venus le même jour et de la même branche ,
 Entrelaçant leurs bras , sur le berceau qui penche
 Ils se sont endormis.

Et pourtant la pâleur qui flétrit ton visage
 Atteste dans ton sein le plus terrible orage.

Pour qui donc ce poignard ?...

Il trahit dans tes mains un sanglant sacrifice.
 Vanda , toi criminelle ? et qui fut ton complice ?
 C'est Satan ! — c'est le Czar !

Toi naguère si belle enfant de Podolie,
 Comme le souvenir plein de mélancolie
 De ton pays natal dans un beau jour d'été ;
 De deux êtres divins adorable mélange :
 Les grâces de la femme et la candeur de l'ange
 Se mariaient dans ta beauté.

Est-ce toi, de pitié sublime et pur emblème,
 Q'une goutte de sang mettait hors de toi-même ;
 Toi, qui ne pouvais voir, sans répandre des pleurs,
 D'un léger papillon effacer les couleurs,
 Arracher un arbuste, effeuiller une rose ;
 Maintenant ton regard morne et glacé repose
 Sur la couche où tes mains ont semé le trépas,
 Et tu ne pleures pas !

Une porte s'entr'ouvre, et des Kalmouks sans nombre
 Comme de noirs démons apparaissent dans l'ombre ;
 Vanda, comme éveillée, embrasse ses amours,
 Pousse un cri de détresse et se tait pour toujours.
 Un lugubre flambeau par intervalle éclaire
 Le poignard tout sanglant, les enfans et la mère.
 Dans la mains des bourreaux qui reculent d'horreur
 On voyait un mandat signé de l'Empereur.
 Un seul Kalmouk s'approche, et d'un regard tranquille
 Il contemple un instant la défunte famille,

Et regrette déjà, que de sa propre main
 Elle se fût soustraite au courroux souverain.
 « Il sourira peut-être en apprenant un crime.
 « Des cadavres?... n'importe ! il lui faut sa victime. »
 Il fait un signe aux siens, et ces démons hideux
 Emportent les enfans et la mère avec eux.



AUX HEUREUX.



Ah ! qu'un front et qu'une ame à la tristesse en proie,
Feignent mal aisément et le rire et la joie !

ANDRÉ GRÉTIER.

Si vous voulez d'une gaîté sincère
Dans vos festins éprouver les transports,
N'invitez pas l'étranger solitaire
Qu'un jour l'orage a jeté sur ces bords ;
Car il viendra, fantôme hostile et sombre,
Troubler le cours de votre heureux destin,
Et parmi vous s'asseyant comme une ombre,
Souiller de pleurs la coupe du festin.

Voyez ce front courbé par l'anathème,
 Et de ses traits la mortelle pâleur,
 Dans son regard, un éternel blasphème
 Qui semble aux cieus reprocher son malheur.
 Il se souvient, hélas ! il veut sourire,
 Des pleurs amers s'échappent de ses yeux :
 Il veut chanter, il ne peut que maudire ;
 Il veut prier, il insulte les cieus.

A son aspect, la joie à peine éclore
 Se tait soudain : le rire est impuissant ;
 De vos bouquets voyez pâlir la rose,
 Le lis fané penche un front languissant.
 De la beauté disparaissent les charmes ;
 Vos entretiens ont perdu leur douceur,
 Il a parlé : vous pleurez, et vos larmes
 Comme du sang retombent sur son cœur.

Pourquoi le plaindre ? encor un jour de vie,
 Avant le soir ses peines vont finir :
 Car dans le monde il n'a d'autre patrie
 Que les tombeaux, et puis le souvenir.
 Salut, salut, ô jour de délivrance !
 Soleil brillant de l'Immortalité,
 Viens m'éclairer ! mais il vient, il s'avance,
 En m'apportant la sainte Liberté.

Fuyez, amis, fuyez le solitaire
 Qui n'a plus rien de commun avec vous :
 Il n'attend plus de bonheur sur la terre,
 Et du destin il méprise les coups.
 Car c'est en vain qu'une voix importune
 Vent de son sort adoucir la rigueur ;
 Retirez-vous : et loin de l'infortune
 Rêvez en paix le rêve du bonheur.



Voyez, amis, luyez le solitaire
 Qui n'a plus rien de commun avec vous ;
 Il n'attend plus de bonheur sur la terre ;
 Et de deuil il meurt les jours.
 Car c'est en vain qu'on voit impitoyable
 Tout de son sort aboucher la rigueur ;
 Retirez-vous : et loin de l'infortune
 Hévez en paix le voile du bonheur.

A son sort, il est si simple et si sage
 De ne point se plaindre de son sort ;
 De se contenter d'un simple langage
 De la beauté d'un simple caractère ;
 De se contenter d'un simple caractère
 Il a parlé : vous ne pouvez plus
 Comme il se fait, sans en avoir

Pourquoi le plaisir d'un simple langage
 Avez-vous dit, sans en avoir
 Car dit-il, sans en avoir
 Que les hommes, sans en avoir
 Sans en avoir, sans en avoir
 S'ils le veulent, sans en avoir
 Sans en avoir, sans en avoir

L'ANGE DE LA LIBERTÉ.



La liberté fut-elle donc montrée à l'homme pour qu'il ne pût jamais en jouir ? Fut-elle sans cesse offerte à ses vœux comme un fruit auquel il ne peut porter la main sans être frappé de mort ?

CARNOT, *Discours contre l'empire.*

Du fer ! du fer, disait la France :
A ce cri du Tage à l'Euxin,
Après une longue souffrance,
Vingt peuples sonnaient le tocsin,
Et concevaient la plus noble espérance.
Un ange alors éclatant de beauté
Du haut des cieux s'écria : « Liberté ! »
A sa voix le canon sonore
A grondé trois jours dans Paris,
Et le peuple rêvait encore
Sa gloire et ses droits reconquis,

Et saluait l'arc-en-ciel tricolore.
 Ah ! quel réveil après les trois grands jours :
 Tarquin n'est plus, les Czars règnent toujours !

Du fer ! du fer à la Belgique :
 Et le lion qui sommeillait
 Sortant d'un repos léthargique
 En rugissant se réveillait.
 Oui, c'est en vain que dans leur politique
 Quelques tyrans ont juré son trépas :
 Il se rendort ; ne le réveillez pas !

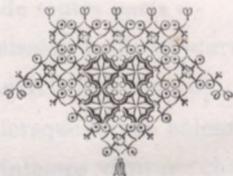
Du fer ! du fer aux fils du Tibre
 Par tant de malheurs abattus,
 Et l'Italie un instant libre
 Rêvait le retour des Brutus.

Au Capitole ! Écoutez... l'airain vibre :
 Quoi, vous fuyez?... où sont donc vos aïeux
 Que Brennus même avait pris pour des dieux !

Du fer ! la Pologne succombe ;
 Mais l'Europe a trahi sa foi.
 Pologne, elle t'ouvrit la tombe :
 Elle était indigne de toi,
 Et consacra ton immense hécatombe.
 Tu la faisais rougir par tes vertus :
 Peuples, tremblez ! vos remparts ne sont plus !

De l'or, de l'or à nos esclaves,
 Cria le Czar en frémissant :
 Ils veulent briser leurs entraves,
 Retrempons-les : il faut du sang !
 Pour l'épancher n'avons-nous pas des braves,
 Pour le payer n'avons-nous pas de l'or ?
 Versons le sang : versons, versons encor.

Du fer ! du fer, assez de crimes
 Ont souillé les mains des brigands.
 Attendez-vous, tristes victimes,
 De voir enlever vos enfans :
 Les rois aimés sont les seuls légitimes.
 Du fer ! du fer ! frappez ! le Czar est là !
 La Liberté sur ces mots s'envola.



De l'or, de l'or à nos esclaves, à nos captifs
 C'est le Czar en l'honneur : c'est à nous l'or
 Ils veulent le sang, le sang, le sang !
 Hélas ! le sang : il faut du sang !

Pour l'équilibre à nos nations, pour les frères
 Pour le payer à nos nations de l'or
 Versons le sang : versons le sang, versons le sang !

Du fer ! du fer ! sans de cimes, sans de cimes
 Ont souillé les mains des brigands
 Attendez-vous, tristes victimes, attendez-vous !

De voir enlever vos enfants
 Les rois ainsés sont les seuls héritiers
 De l'or ! du fer ! l'or ! le fer ! le Czar est là !
 La Liberté sur ces mots s'envoia.

...
 ...
 ...

...
 ...

...
 ...

...
 ...

...
 ...

...
 ...

...
 ...

...
 ...

Lorsque la brise harmonieuse
 Dans les bosquets frémit au soir,
 L'âme souvent triste et rêveuse
 Tout seul, tout seul je vais m'asseoir.
 Alors mon front avec tristesse
 Dans mes deux mains vient s'enfermer :
 Est-ce un tourment ? est-ce une ivresse ?

LE PRINTEMPS.

Pourquoi chérir les noirs orages,
 Rêver la gloire et les combats,
 Et suivre au sein des blancs nuages
 L'oiseau qui fuit de ces climats ?
 Hélas, sur les rives lointaines
 Mêmes ennemis vont se combattre !
 Go take a wyfe untoe thie armes, and see
 Wynter and browne hills wyll have a charme for thee.
 CHATTERTON.
 Besoin d'aimer.

Pourquoi pleurer, quand la nature
 S'épanouit de toutes parts :
 Quand le ruisseau brille et murmure,
 Que tout sourit à mes regards.
 Pourquoi, lorsque de son haleine
 Le doux printemps vient me charmer,
 Gémir sans maux, pleurer sans peine :
 Besoin d'aimer.

Lorsque la brise harmonieuse
 Dans les bosquets frémit au soir ,
 L'ame souvent triste et rêveuse
 Tout seul , tout seul je vais m'asseoir .
 Alors mon front avec tristesse
 Dans mes deux mains vient s'enfermer :
 Est-ce un tourment ? est-ce une ivresse ?

Besoin d'aimer.

Pourquoi chérir les noirs orages ,
 Rêver la gloire et les combats ,
 Et suivre au sein des blancs nuages
 L'oiseau qui fuit de ces climats ?
 Hélas , sur les rives lointaines
 Mêmes ennuis vont m'opprimer !
 Quelle est la source de mes peines ?

Besoin d'aimer.



Te souvient-il quand à l'ombre de chêne
 Tu m'apparues palpitante d'amour,
 Puis dans mes bras tu dressas mon Hélène
 « J'aspire à la mort je n'aimerais que toi ! »
 J'aspire à la mort je n'aimerais que toi !
 Dans les combats tout mon sang va partir,
 Et si pour toi je n'ai pu vivre,

ET LA MORT.

Ob, c'en est fait ! je quitte ce rivage,
 A l'Orient voici l'aube du jour,
 Puis de ces lieux où règne l'esclavage,
 Ange du ciel, remonte à ton séjour.
 Ange du ciel, pour nous nous délivre,
 Voici l'étoile où nos cœurs vont s'unir :
 Et si pour toi je n'ai pu vivre,
 Pour toi du moins j'ai su mourir.

Encore une heure, un baiser, quelques larmes,
 Mirza m'appelle et mon page m'attend.
 Et puis l'exil : l'exil ! mot plein d'alarmes !
 Hélène, adieu... je suis en combattant.
 Hélène, adieu : ton amour qui m'enivre
 Comme un beau rêve, hélas ! doit se flétrir ;
 Et si pour toi je n'ai pu vivre,
 Pour toi du moins je vais mourir.

Te souvient-il quand à l'ombre du chêne
 Tu m'apparus palpitante d'émoi,
 Puis dans mes bras tu disais, mon Hélène ·
 « Jusqu'à la mort je n'aimerai que toi ! ! »
 Jusqu'à la mort !... oui, je vais la poursuivre,
 Dans les combats tout mon sang va tarir,
 Et si pour toi je n'ai pu vivre ,
 Pour toi du moins je vais mourir .

Oh, c'en est fait ! je quitte ce rivage,
 A l'Orient voici l'aube du jour,
 Fuis de ces lieux où règne l'esclavage ,
 Ange du ciel, remonte à ton séjour .
 Ange du ciel, quand la mort nous délivre ,
 Voici l'étoile où nos cœurs vont s'unir :
 Et si pour toi je n'ai pu vivre ,
 Pour toi du moins j'ai su mourir .



L'ORAGE.

Chanson Vénitienne.

Provence, adieu.
DE LAVIGNE.

Étranger, dis adieu, O blancs,
A Saint-Marc, à ta belle, Adieu,
A genoux! prions Dieu, Protège-nous,
Car la vague est rebelle :
Entends-tu sur les flots
L'alcyon qui s'écrie, O spectacle,
Et la mer en furie, Tonnez soudain,
Réveillant ses échos. Je ne regrette
Protège-nous, sainte Marie! Parmi toi!

Fratello, sa fureur

Demande une victime :

Je te porte malheur,

Et t'entraîne à l'abîme.

Oh, mon cœur, c'est l'enfer :

Je n'ai plus de patrie !

Gondolier, je t'en prie,

Jette-moi dans la mer.

Protège-le, sainte Marie !

Que tu sois ou maudit,

Ou proscrit, un impie,

Condottiere, bandit,

Ton salut, c'est ma vie.

Mais le flot va s'ouvrir,

O ma mère chérie,

O Bianca, tendre amie,

Adieu, je vais mourir !

Protège-nous, sainte Marie !

O spectacle divin !

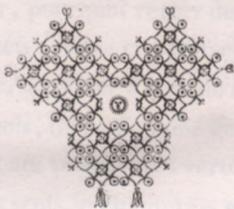
Tonnez sombres orages,

Je ne regrette rien

Parmi tous ces rivages :

Il était une fleur
 Aux champs de Varsovie;
 Mais elle s'est flétrie
 Au souffle du malheur.
 Protège-la, sainte Marie !

Vois, l'orage s'endort
 Aux accens du Zéphyre,
 Et Bianca sur le bord
 M'appelle d'un sourire.
 Déjà loin du Lido
 J'aperçois sous la brise
 Mon amour, ma Venise,
 Comme un Eldorado.
 Protège-la, sainte Marie !



A BÉRANGER.

L'EXILÉ,

Romance.

..... et dulces moriens.....

VIRGILE.

On me disait sur les bords de la Meuse :
Jeune étranger , pourquoi verser des pleurs ?
Vois nos bosquets , notre cité joyeuse ,
L'air est si pur , la plaine a tant de fleurs !
Heureux Liégeois , ô peuple aimé de Flore ,
Pays d'amour , des plus douces vertus ,
Ah ! pour vous seuls je chanterais encore ,
Mais l'exilé ne chante plus.

Peut-il chanter , quand la Pologne expire ,
 Quand les tyrans ont juré son trépas ?
 Contre une épée il a changé sa lyre ,
 Sur un tombeau la rose est sans appas ?
 Entendez-vous ? c'est le clairon sonore ,
 Le glas du bronze et les cris des vaincus ,
 Amis ! voilà les chants qu'il aime encore ,
 Mais l'exilé ne chante plus.

Peut-il chanter , ô comble de misères !
 Quand un Tartare assis sur des débris
 Veut s'enivrer des larmes de nos mères ¹⁶
 Et boit le sang dans les crânes des fils.
 Dans le cercueil, Alice qu'il adore
 Peut-être a-t-elle expié ses vertus...
 Pour la venger un jour il vit encore ,
 Mais l'exilé ne chante plus.

Peut-il chanter , quand le présent l'accable ,
 Quand le passé de pleurs fut inondé :
 Le sort pour lui fut-il inexorable ?
 Sur lui la foudre a-t-elle assez grondé ?
 Quand l'avenir entier se décolore
 Par tant d'espoir , tant de rêves déçus ,
 Pour son supplice , hélas ! il vit encore ,
 Mais l'exilé ne chante plus.

Il eut aussi son beau rêve de gloire ;
 Ce rêve seul vaut une éternité.
 Ah ! s'il tombait dans un jour de victoire ,
 Quel beau destin ! il l'avait mérité.
 C'est le trépas désormais qu'il implore :
 O ciel ! rends-lui les biens qu'il a perdus ,
 Il te demande un jour de gloire encore ,
 Mais l'exilé ne chante plus.

Comme les preux partant pour l'Italie ¹⁷,
 Il n'a pas pris, pour en couvrir ses yeux ,
 Un peu de terre à la sainte patrie ,
 Il n'a pas pris les os de ses aïeux :
 Leur sang coula du couchant à l'aurore ,
 O Waterloo ! tes guerriers les ont vus :
 Sur leurs tombeaux il vient pleurer encore ,
 Mais l'exilé ne chante plus.

.....
 On l'a revu—prodigue de sa vie ;—
 D'un sang impur son fer était trempé :
 Soudain il tombe en disant : « Varsovie ! »
 Et bénissant le plomb qui l'a frappé,
 Vers son pays son ame s'évapore ,
 Il devient libre et ses fers sont rompus :
 En expirant il souriait encore ,
 Mais l'exilé ne chantait plus.

Il est aussi son bras vif de gloire,
 Ce rêve seul vous avez dévoré,
 Ah ! c'est tombant dans un jour de victoire,
 Quel beau destin ! Il l'avait mérité,
 C'est le trépas d'horreurs qu'il implorait,
 O ciel ! rends-lui justice, qu'il a perdu,
 Il te demande un jour de gloire encore,
 Mais l'exilé ne chante plus.

Comme les grecs partant pour l'Italie,
 Il n'a pas pris, pour en couvrir ses yeux,
 Un peu de terre à la sainte patrie,
 Il n'a pas pris les os de ses aïeux,
 L'auréole coulé de son sang à l'autorité,
 O Waterloo ! les guerriers les ont vus,
 Sur leurs tombeaux il vient pleurer encore,
 Mais l'exilé ne chante plus.

On l'a tenu—prophète de sa vie—
 D'un sang impur son fort était trempé,
 Soudain il tombe en élan : à Waterloo,
 Et heurtant le plomb, au feu frangé,
 Vers son pays son sang s'évapore,
 Il devient blanc et ses forts sont rompus,
 En expirant il se fait encore,
 Mais l'exilé ne chante plus.

A Mademoiselle Lucie Michalowska.

LUCCIOLA.

Chanson Servienne.

Septembre 1835.

Lucciola, symbole de ma vie,
Qu'il est divin, l'éclat de tes couleurs !
Beau diamant des bosquets de Servie,
Viens près de moi, viens sourire à mes pleurs.

O perle sans seconde,
Que la fée aux doux yeux
Fit tomber sur le monde
En fuyant vers les cieus !
Que ton aile se pose
Et rayonne en ce lieu :
Étincelle de feu
Sur le cœur d'une rose,

Lucciola.

Lucciola, n'est-tu pas la sylphide
 De son haleine agitant ce ruisseau ?
 Les yeux d'une ombre éperdue et timide,
 Après la mort visitant son berceau ?

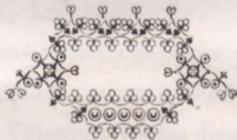
Est-ce bien toi qui donnes
 Aux bosquets leurs soupirs,
 Aux jardins leurs couronnes,
 Et leur baume aux zéphirs ?
 Rivale des pervenches,
 N'es-tu pas un fleuron
 Echappé du giron
 De Lucie aux mains blanches,
 Lucciola ?

Lucciola, j'aime tes étincelles
 Quand tu souris dans le feuillage obscur,
 En bourdonnant, agitant tes deux ailes,
 Dans ton palais d'émeraude et d'azur :

Et la fleur inconnue
 Que tu viens embraser,
 Rougissant d'être nue,
 Se livre à ton baiser.
 Étoile fugitive
 Changée en papillon,
 Sur le sein vermillon
 D'une rose captive,
 Lucciola.

Lucciola... mais d'où viennent ses ombres !
Le vent du nord dans les bois a gémi :
Et la terreur, planant sur les décombres ,
Couvre les cieux de son voile ennemi.

Seule, jusqu'à l'aurore,
Écoutant mes refrains,
Tu brilleras encore
Sur les Monténégrins.
Telle après le naufrage,
Dans la nuit de mon cœur,
Souvenir de bonheur
Brillera ton image,
Lucciola...



Inciola... mais d'où viennent ses ombres !
 Le vent du nord dans les bois a gémi :
 Et la terreur, planant sur les décombres,
 Couvre les cieux de son voile ennemi.
 Seule, jadis à l'aurore, au matin,
 Écoutant mes rêveries, quand j'étais
 Tu brillais encore, ô Montségur,
 Sur les Montségurs. Et quel est
 Telle après le naufrage, à l'éclaircie
 Dans la nuit de mon cœur, et
 Souvenir de bonheur, quand
 Brillait ton image, ô Montségur,
 Inciola...

Quand le vent du nord dans les bois a gémi :
 Et la terreur, planant sur les décombres,
 Couvre les cieux de son voile ennemi.
 Seule, jadis à l'aurore, au matin,
 Écoutant mes rêveries, quand j'étais
 Tu brillais encore, ô Montségur,
 Sur les Montségurs. Et quel est
 Telle après le naufrage, à l'éclaircie
 Dans la nuit de mon cœur, et
 Souvenir de bonheur, quand
 Brillait ton image, ô Montségur,
 Inciola...

SI J'ÉTAIS PEINTRE.

A Mademoiselle Adèle B***

Improvisation.

Si j'étais peintre, Andalouse jolie,
Pourrais-je, hélas ! imiter ces beaux yeux
Que l'on doit craindre, et jamais l'on n'oublie ?
Non ! il faudrait Velasquez ou les dieux.

Mais je ferais un océan sans bornes
Calme et profond comme le désespoir ;
A l'horizon, sous des cieus froids et mornes,
Une nacelle, et l'étoile du soir.

Puis, je ferais quelques récifs bien sombres,
 Les vieux débris d'un manoir espagnol
 Sur le sommet, et parmi ces décombres,
 Rose attentive aux chants du rossignol.

Puis, je peindrais les rapides losanges
 D'un trait de foudre éclairant le castel;
 Et l'arc-en-ciel, doux sourire des anges,
 Comme un encens qui fume sur l'autel.

Voile, arc-en-ciel, rose, c'est toi, ma belle :
 Mers sans rivage, ouragans, vieux manoirs,
 Oh ! c'est bien moi ! car mon destin rebelle
 Est sombre aussi comme tes cheveux noirs !



A toi, jeune fontaine, au rivage adurant,
 Les bosquets du Couster, les demeures des anges ;
 En Galicie, l'8. 8. 8.
 Et quand il va mourir en entraînant ses langes,
 Formels, jeunes, jeune, au montant,
 Sans sortir ton cristal, il dit les honneurs.

SONNET.

A Hélène ***.



.... Comme eraindront de voir finir leurs jours
 Ceux qui les passeront près d'elle.
 ANDRÉ CRÉNIER.

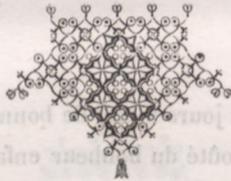
Le soleil de mes jours a pâli de bonne heure :
 A peine ayant goûté du bonheur enfantin,
 L'orage m'a surpris, et bientôt, ô destin !
 J'irai me reposer dans la froide demeure.

La vie, ô mon enfant ! n'est pas ce que je pleure :
 Mais je n'ai pas cueilli les roses du matin,
 Et le soir vient si tôt, mon gîte est si lointain,
 Sans ami, sans espoir, il faut donc que je meure !

A toi, jeune fontaine, un rivage odorant ,
 Les bosquets du Goustek , les demeures des anges :
 Laisse les noirs écueils aux ondes du torrent ;

Et quand il va mourir en entraînant ses fanges ,
 Permets, jeune ruisseau , que du moins en mourant ,
 Sans ternir ton cristal , il dise tes louanges .

Voile, arc-en-ciel, rose, ma belle,
 Meis sans rivage, en passant, viens m'embrasser,
 Oh! c'est bien moi! car mon destin rebelle
 Te l'a dit, ma belle, les cheveux noirs!



Le soleil de mes jours, bon jour,
 A peine ayant goûté du bon pain d'antan,
 L'orage m'a surpris, et bientôt, ô destin!
 J'ai me reposé dans la froide demeure.
 La vie, ô mon enfant! n'est pas ce que je pleure:
 Mais je n'ai pas cueilli les roses du matin,
 Et le soir vient si tôt, mon être est si lointain,
 Sans ami, sans espoir, il faut donc que je meure!

O ciel ! daigne accorder à cet ange si beau
Les restes d'une vie au malheur lancée :
Et puisque de nos jours tu peises le flambeau

Près du lac de Zurich, 1830.

O nature ! accomplis ma dernière pensée,
Et qu'Hélène la morte, comme mon tombeau
Les roses de l'été, et le passé !

SONNET.



Oh ! felice chi mai non pose il piede
Fuori della nativa sua dolce terra.

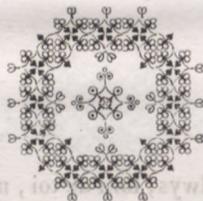
PINDEMONTE.

Me voici sur l'Alwys, loin de toi, mon Hélène,
Aalentour un ciel morne, un abîme effrayant,
Par la foudre allumé brûle un chêne géant :
Les fleurs et les amis sont restés sur la plaine.

Ha ! voici le sommet ! et je manque d'haleine.
L'infini sur ma tête : en bas c'est le néant ;
L'aigle plane à mes pieds, sur le gouffre béant :
A genoux ! prions Dieu, car mon âme est trop pleine.

O ciel ! daigne accorder à cet ange si beau
 Les restes d'une vie au malheur fiancée :
 Et puisque de mes jours tu brises le flambeau ,

O nature ! accomplis ma dernière pensée ,
 Et qu'Hélène du moins cueille sur mon tombeau
 Les roses de l'hymen , où mon ame est passée !



Me voici sur l'Alcyon , mon Hélène ,
 Absent en ciel morte , un âme chérissant
 Par la tombe allumée brûle un cœur géant :
 Les fleurs et les ruis sont restés sur la plaine.
 Là ! voici le sommet ! et je manque d'haleine.
 L'instinct sur ma tête : on pas c'est le néant ;
 L'aigle plane à mes pieds , sur le feuillage béant :
 A genoux ! prions Dieu , car mon âme est trop pleine.

CASSIDE,

L'Homage du Pharis^{is},

*A M^{lle} Eugénie D^{**}*

Elles sont tristes aussi parce qu'elles
viennent d'un monde où elles ont quitté
l'amour d'un Esprit ou d'un Dieu.

SMARRA.

O filles du Liban, à la moisson des roses

Respirez du matin les parfums et les pleurs :

Cherchez les douces primerozes

Aux baisers des sylphes écloses,

Et la perle embaumée au sein brillant des fleurs.

C'est toi, douce Eldjéni, mon guide, ma lumière,

Toi, qu'Allah fit descendre aux songes du Pharis!

A tes yeux qui font croire aux yeux noirs des Péris,

Tes couleurs, doux reflet de l'aube printannière,

A ton front de sultane, et d'un éclat si doux
 Qu'il fait pâlir d'envie et nos fleurs et nos filles,
 Hassan t'a reconnue, ô sylphe des familles,
 Sylphe devenu femme, oui, le plus beau de tous!
 Car le prophète a dit: « Il est de saintes races
 « Où du sein maternel des anges nouveau-nés,
 « Talismans de bonheur et des célestes grâces,
 « Apportent leurs bienfaits sous les toits fortunés¹⁹. »
 Dans les bois de cinname, aux vergers de grenades,
 Souvent, vers le matin, quelques sylphes nomades
 Se glissent dans les fleurs aux rayons du printemps,
 Et cachent leur abri de filets éclatans :
 Et la jeune sultane à nos cèdres pareille
 Reçoit en folâtrant l'haleine des Zéphirs,
 Ou, parmi les jasmins, en sa bouche vermeille
 D'un Génie amoureux recueille les soupirs.

O filles du Liban, à la moisson des roses
 Respirez du matin les parfums et les pleurs :

Cherchez les douces primeroses

Aux baisers des sylphes écloses,

Et la perle embaumée au sein brillant des fleurs.

Ces êtres ont souvent les yeux baignés de larmes :
 (Oh, combien la souffrance ajoute à tous leurs charmes!)
 Car ils ont le pouvoir, pouvoir qui fait mourir,

Don perfide et cruel pour un ange lui-même,
 D'embrasser d'un coup d'œil le sort de ceux qu'on aime,
 Et de prévoir des maux qu'on ne peut secourir ;
 Comme au fond lumineux de la source argentée
 Le pêcheur voit la perle et son lit de cristal,
 Sans secours, sans espoir, vers l'abîme emportée...
 Ce pouvoir, Eldjéni, te sera trop fatal !
 Autour de ces enfans un doux éclat s'épanche ;
 Comme si, dans leur sein, un céleste flambeau
 Versait une lueur mystérieuse et blanche,
 Et tout dans ses rayons, comme elle, devient beau.
 Anges par la candeur, la grâce enchanteresse,
 Ils sont femmes aussi, femmes par la tendresse
 Et le bienfait des pleurs : la foule sur leurs pas
 Les admire souvent, mais ne les conçoit pas ;
 Le méchant craint en eux un pouvoir qu'il ignore,
 L'inspiré seul les voit, les comprend, les chérit,
 Et Hassan le guerrier à genoux les adore,
 Car l'ange du malheur a touché son esprit.

O filles du Liban, à la moisson des roses
 Respirez du matin les parfums et les pleurs :
 Cherchez les douces primerozes
 Aux baisers des sylphes écloses,
 Et la perle embaumée au sein brillant des fleurs,
 J'ai vu le tulipier au milieu des fontaines

Arrosant les vergers de la belle Taès²⁰;
 Roi des bosquets voisins de santal, d'aloès,
 D'une moisson de fleurs il couvre ses domaines.
 Toujours de pourpre et d'or il semble pavoisé :
 Ses rameaux s'unissant d'une étreinte éphémère,
 Arrondis comme un voile, ou les bras d'une mère,
 Reçoivent dans leur sein le Pharis épuisé.
 On le dit enchanté par la reine des songes :
 Dans chaque rejeton demeure un songe ami,
 Et berçant le guerrier de ses plus doux mensonges
 Chante des chants d'amours à son cœur endormi.
 D'un enfant qu'il chérit il voit grandir les charmes,
 D'un père aux blancs cheveux il écoute la voix,
 Il rêve son désert, ses coursiers, ses alarmes,
 Il s'éveille et s'enfuit plus triste qu'autrefois.
 Mais ta vue est plus douce, Eldjéni, jeune rose,
 Qu'un rêve de patrie au Pharis qui repose :
 La pâleur de son front s'anime près de toi,
 Il oublie un instant ses demeures lointaines,
 Ses longs rêves de gloire, et l'exil, et ses peines;
 Son cœur long-temps glacé bat d'extase et d'émoi,
 Il est encor Hassan ! ses yeux lancent des flammes,
 Oh ! s'il pouvait aimer... hélas ! non... t'adorer !
 Eldjéni, dis-le moi, ravissante à pleurer,
 N'es-tu pas sans amour comme toutes les femmes ?

O filles du Liban, à la moisson des roses
 Respirez du matin les parfums et les pleurs :
 Cherchez les douces primeroses
 Aux baisers des sylphes écloses,
 Et la perle embaumée au sein brillant des fleurs.

Reste toujours ainsi, mon cœur, je t'en supplie :
 Quand ton regard s'anime et s'éteint tour à tour,
 Et des perles d'Ophir quand ta bouche embellie
 Sourit parmi des pleurs, comme en parlant d'amour :
 Quand tes cheveux bouclés se jonant de leur voile
 S'épanchent sur ton sein, trésor d'enchantemens,
 Tressés et dénoués par des sylphes charmans,
 Tu me sembles alors, Eldjéni, mon étoile,
 Quelque rêve trop beau pour mon triste chemin,
 Venu d'Eldorado pour s'envoler demain...
 Oh ! laisse une heure encore admirer tes merveilles,
 Mon coursier va bientôt m'emporter aux déserts,
 Où je n'entendrai plus que les cris des corneilles,
 Et la voix du simoun bondissant dans les airs.
 Que j'aime à contempler sur tes blanches épaules
 Ces ailes, que le soir a fait luire soudain
 Comme un papillon bleu sur les roses d'Eden,
 Ou l'arc-en-ciel des nuits aux triples auréoles.
 Au milieu de chaque aile, un anneau plus foncé
 Imitant le lapis au front de la sultane

Ou les yeux de Zoé, la blonde Frangistane²²,
 Étale aux yeux charmés son éclat nuancé.
 Ton pied semble, au moment de quitter la verdure,
 Comme un cygne onduleux se livrant au zéphir :
 Ta forme de Péri, si gracieuse et pure,
 Semble un nuage blanc sur un ciel de saphir.

O filles du Liban, à la moisson des roses
 Respirez du matin les parfums et les pleurs :

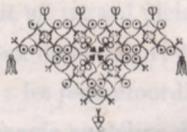
Cherchez les douces primerozes,

Aux baisers des sylphes écloses,
 Et la perle embaumée au sein brillant des fleurs.

Oh ! si tu vois jamais un être plein de charmes,
 Qui n'ait, comme Eldjéni, de sourire ou de larmes
 Que pour ceux qu'il chérit ; dont à chaque moment
 La vie à leur bonheur soit un pur dévoûment ;
 Dont l'accent mélangé d'abandon et de flamme,
 Console tous les maux, comme un saint talisman,
 Ou la lyre sacrée aux mains de Soliman ;
 Dont le sourire éveille une ame dans ton ame,
 Et quand tu l'aperçois, semble un long souvenir,
 Un rayon du passé pour dorer l'avenir ;
 Ne fuis plus, ô Pharis ! ne fuis plus de nos villes,
 Ton astre à ton berceau par Allah fut béni,
 Car voici devant toi le sylphe des familles,

Un esprit bienveillant et doux comme Eldjéni.
 Heureux, trois fois heureux les toits qui l'ont vu naître,
 Ces lieux de son amour trop indignes peut-être,
 Plus heureux est le sheik qui l'appelle : « Ma sœur ! »
 (Ma sœur ! ô nom chéri ! ta divine douceur
 De mille souvenirs anime ma pensée !)
 Oh ! plus heureux encor le guerrier d'Yémen
 Qui pourra l'appeler du nom de sa fiancée,
 Et la voir embellie aux trésors de l'hymen !

O filles du Liban, à la moisson des roses
 Respirez du matin les parfums et les pleurs :
 Cherchez les douces primeroses
 Aux baisers des sylphes écloses,
 Et la perle embaumée au sein brillant des fleurs.



Un esprit bienveillant et doux comme l'Élysée
 Heureux, trois fois heureux les toits qui l'ont vu naître
 Ces joies de son amour trop indigne s'éteignent
 Plus heureux est le dieu qui l'appelle : *Alas*
 Ma sœur ! ô non chéri ! ta divine douceur
 De mille souvenirs anime ma pensée
 Oh ! plus heureux encor le guerrier d'Yémén
 Qui pour te l'appeler du nom de sa fiancée
 Et la voit embellie aux trésors de l'hyman
 Cherchez les doux printemps
 O filles de Liban, à la maison des roses
 Respirez le matin les parfums et les fleurs
 Cherchez les doux printemps
 Aux baisers des aïeux décolorés
 Et la perle épanchée au sein brillant des fleurs
 Que l'on ne peut à tout jamais s'empêcher
 La vie à leur bonheur ne peut s'empêcher
 Dont l'accent négligé d'abandon et de flamme
 Conserve les vœux, dans les vœux
 O la lyre au son de Salomon
 Dont le son se mêle à l'air du jour
 Et quand tu l'aperçois, l'œil au long corridor
 Ce regard si doux pour l'avenir
 Ne fut plus, ô Pharis, ne fut plus de tes vœux
 Tu as été à ton herceau par Allah tut bém
 Car voici devant toi le style des familles

Nov 1837

A. M. ARY SHEFFER,

Peintre.



Je suis venu pour guérir ceux qui ont le cœur
blessé et pour annoncer aux captifs leur délivrance.

ÉVANGILE.

Le doute avait jeté son opprobre au génie,
Son sourire était plein d'une amère ironie,
Et pareil à celui de l'archange pervers,
Lorsqu'Ève dans sa chute entraînant l'univers,
Attacha sur le fruit un regard plein d'ivresse.
Il fuyait les tableaux de bonheur, de tendresse,
Il fuyait les ébats : les jeux étourdissans,
Empruntant leur magie au délire des sens ;
Car il ne voulait pas, dans son angoisse extrême,
Inspirer de transports interdits à lui-même.

Comme un preux terrassé, mais fidèle au drapeau,
Le proscrit dédaignait de s'enfuir au tombeau...
Ce qui charme et séduit en ce monde où nous sommes,
La sagesse des sots, les vertus des grands hommes,
Premiers songes d'amour, doux sermens d'amitié,
Le faisaient désormais sourire de pitié !
Car il avait ce don que le malheur amène,
De tourner le revers de la pensée humaine,
De voir de tout bienfait le sordide élément
Et les motifs honteux de tout beau dévouement.
A ce maintien superbe, à ce regard étrange,
Ce front toujours sublime, on devinait un ange,
Mais un ange déchu : peut-être Abadonna,
Moins le doux repentir que le ciel lui donna :
Et c'eût été Satan, s'il n'eût craint, comme un crime,
De faire partager le destin qui l'opprime.
Ainsi, dans sa douleur comme dans un linceul,
A travers le Néant il marchait triste et seul.
Cette nuit de son ame était calme et profonde
Comme le désespoir : et nul rayon du monde
Ne pouvait en troubler l'obscur immensité :
Même le vrai soleil de la Divinité
Toujours, toujours plus loin fuyait dans les ténèbres :
Ainsi que les lueurs de ces torches funèbres
Dont l'éclat vacillant, par l'espace brisé,
Nous guide jusqu'au fond d'un cratère épuisé.

Tout prestige avait fui. Dans ce malheur immense
 Son cœur comme un bienfait invoquait la démence.
 Hélas ! dans ces débris , sous ce voile profond ,
 Quelle mère aurait pu retrouver Sigismond ?

— Et pourtant c'est bien lui ! sans but et sans pensée
 Il se livre au torrent de la foule empressée ,
 Bouillonnant nuit et jour, hâte et les yeux flétris,
 Dans cet Eldorado qu'on appelle Paris.
 Le torrent le conduit jusqu'aux portes du Louvre ;
 Plongeant sur le château, d'un regard il découvre
 Ces temples dont l'équerre et le fil des maçons
 S'efforcent vainement d'aligner les tronçons ;
 Problème aussi pénible, en nos jours trop sinistres,
 Que celui d'accorder le peuple et ses ministres.
 Sans promettre à ses yeux une heure de plaisir,
 Il entre (car l'exil lui donne du loisir),
 Il entre dans ce grand réceptacle des arts,
 Où mainte Danaé, captivant nos regards,
 S'est changée en martyr sous le pinceau docile,
 Où la laideur grimace auprès d'une Cécile.
 Où chaque Raphaël, qu'un jury couronna,
 Expose le portrait de sa Fornarina
 Comme le flibustier découvre à des profanes
 La captive chrétienne aux appas diaphanes.
 Il s'écrie, étourdi, ballotté par ces flots

Tant de peintres, bon Dieu, pour si peu de tableaux !
 Voyez comme rêvant aux bois de la patrie
 Il parcourt au hasard cette tapisserie ;
 Mais son œil inquiet, plein d'un mâle dédain,
 Sur une inscription se repose soudain :
 « Je viens des cœurs blessés adoucir la souffrance,
 « Annoncer aux captifs le jour de délivrance ! »
 Soudain, Louvre et tableaux, tout ce peuple accouru,
 Désœuvrés et conscrits, tout avait disparu...
 C'est le Christ, c'est le Christ, ô divine lumière !
 C'est un jeune guerrier mourant sur sa bannière,
 Ce drapeau, Sigismond, soldat, tu le connais,
 C'est l'aigle du martyr, oui, l'aigle polonais,
 Ce jeune homme, c'est toi ! ton destin par miracle
 Te jette aussi, mourant, aux pieds du tabernacle !
 . . .
 Son cœur est soulagé ; car depuis bien long-temps
 Le torrent de ses pleurs se déverse en dedans,
 Sans pouvoir étouffer cette mortelle flamme
 Qui, pareille au serpent, enveloppe son âme.
 La lutte est consommée, oui, le ciel est vainqueur,
 Les sanglots dévorés s'échappent de son cœur :
 Un trouble le saisit comme à l'aspect d'un temple,
 Et dérobe à ses yeux le tableau qu'il contemple.
 Son accent d'autrefois, son feu s'est retrouvé,
 C'est encor Sigismond, il pleure, il est sauvé !

Achevant les contours de ton œuvre parfaite,
 Ta conscience, Ary, dut être satisfaite :
 Un muet témoignage a dû répondre en toi :
 Que c'était du talent le plus sublime emploi :
 Que toute nation, tout malheur sur la terre,
 Est venu t'apporter sa larme tributaire :
 Et qu'avec ce tableau tu donnais en ce jour
 Ton bras à nos efforts, ton ame à notre amour.
 Tu prends des parias que le monde renie
 Sous la protection de ton vaste génie,
 Et fidèle au malheur, courtisan pour lui seul,
 Du pan de ton manteau tu lui fais un linceul.
 Les arts de la Pologne ont consacré la gloire,
 Ils ouvrent aux proscrits leur ville expiatoire,
 Où les cris du méchant, où l'or des mauvais rois,
 Ne sauront plus flétrir son honneur et ses droits.

Ce n'est pas des partis la sanglante querelle
 Qui t'inspira pourtant cette page si belle,
 Ni les déceptions d'une âpre vanité,
 Les tourmens de l'envie : oh ! c'est l'humanité
 Avec tout ce qu'elle a de bonheur et de peines,
 De larmes dans les yeux et de sang dans les veines,
 Avec tout ce qu'elle a de puissant et de beau
 Entre un sein maternel et le sein du tombeau.
 Ce sont les premiers cris, les désirs de l'enfance,

Les sanglots étouffés des femmes sans défense ,
 C'est le Tasse outragé par des princes ingrats ,
 Délivré par le Christ , consolé dans ses bras :
 Un enfant qui se meurt en regardant sa mère.
 Ne pouvant comprimer sa peine trop amère
 Elle invoque le Christ , et jette sous ses pas
 Cette rose du ciel égarée ici-bas.
 C'est une jeune fille , au regard pur et tendre ,
 Et plaignant des douleurs qu'elle ne peut comprendre.
 Puis , c'est le paysan , c'est l'homme nourricier ,
 Un arbre qui grandit sous la flamme et l'acier ,
 Penché comme un vieux tronc sur le sol qu'il défriche ,
 Et toujours oublié dans les conseils du riche.
 C'est le mal du pays , ce sont les vœux amers
 Des marins par l'orgueil enchaînés sur les mers ,
 Quand leurs bras défaillans sont usés par les câbles ,
 Et leurs fronts tout blanchis sous des lois implacables.
 C'est le supplice ardent des moines du saint lieu ,
 Quand seuls dans leur cellule avec leur ame et Dieu ,
 De ce monde et du cœur voulant fuir les orages ,
 Ils entendent parfois l'écho de nos rivages ,
 Et le rire infernal profaner leur abri.
 C'est le fils de Pallas , de Marco Botzari ,
 Indigné de subir sur les cendres d'Athènes ,
 D'un enfant de Munich les allures hautaines.
 Plus loin , c'est Bug-Jargal sous le fouet des bourreaux

Tout un monde asservi par de vils Pizarros ;
 Du sein des mines d'or, de ses forêts de chênes ,
 Tendant vers le Seigneur deux bras chargés de chaînes.
 Mais quelle est cette femme , ô Christ ! à tes genoux ,
 Qui semble supplier pour le monde et pour nous ?
 Que ses traits sont divins ! Madeleine ? oui , c'est elle :
 Heureuse , elle a les pleurs d'une simple mortelle .
 Ces pleurs si résignés qui tombent sur ta main ,
 Demandant le salut de tout le genre humain ,
 Rachètent ses erreurs dans leur toute puissance :
 Par eux le repentir est encor l'innocence ;
 Avec quelle largeur ses beaux cheveux dorés
 S'épanchent sur tes mains et tes genoux sacrés :
 Comme sa bouche aussi qui sourit et qui pleure
 S'imprime doucement sur ce bras qu'elle effleure !
 Vois ce jeune guerrier sommeillant sous tes pas
 Des rêves de l'enfance ou de ceux du trépas ,
 Et transmettant son ame à sa belle patrie :
 Oui , c'est aussi ton frère et le fils de Marie ²³ .
 Ta mère en l'adoptant a rempli tes desseins ,
 Et tous deux vous puisiez la vie aux mêmes seins !
 Comme toi du martyre il vida le calice ,
 Ses membres sont brisés sous le fouet du supplice ;
 De même à son déclin Pilate a blasphémé ,
 Dieu , pardonne à ton frère ! il a beaucoup aimé !
 Hélas ! pour supporter ces mortelles blessures ,

Quand nos pharisiens l'ont accablé d'injures,
 Sous la ronce des bois le front ensanglanté,
 Il n'était pas doué de ta divinité ;
 Ce n'était qu'un mortel...

... O bonheur ! ô surprise !
 Le Christ touche ses mains, et la chaîne se brise :
 Ses yeux, comme oppressés par l'aile de la mort,
 Semblent faire en s'ouvrant un douloureux effort ;
 Mais vont-ils secouer ce long sommeil de pierre ?
 Ses deux bras supplians s'unir pour la prière ?
 La vie avec le sang, dans ce corps sans couleur,
 Doit-elle, en circulant, répandre sa chaleur ?
 Tu dis de cet accent qui résonne et qui vibre,
 « Sois libre ! » mais mourir c'est encore être libre !
 Le Sarmate expirant, dans les cieus transporté,
 Doit-il naître au soleil de l'immortalité ?

O moment solennel, incertitude affreuse !

A genoux, à genoux, cohorte bienheureuse,
 Anges, de vos regards et de vos ailes d'or,
 Entourez, protégez votre frère qui dort,
 Que l'ennemi ne puisse aborder ces enceintes :
 Chantez l'hymne sacré, prenez vos lyres saintes,
 Car voici s'approcher le suprême moment :
 Invoquez pour son ame un Dieu juste et clément.

Non, il ne mourra pas...
 ... Errant dans les ténèbres,
 Il descend visiter dans leurs limbes funèbres
 Les mânes des aïeux, gémissans, délaissés
 Jusqu'aux jours du salut par Dieu même annoncés.
 O femmes, apportez le linceul et l'arome,
 Car voici du tombeau surgir le Fils de l'homme ;
 Car, assis sur la pierre, un ange radieux,
 Doit vous dire: Elohim, il n'est plus dans ces lieux.
 Satan est terrassé : loin du Dieu qu'il outrage,
 Au plus noir de l'abîme il va cacher sa rage
 Et son front sillonné des foudres de Sion ;
 C'est comme au premier jour de la création :
 Le soleil s'est levé plein de charme et de gloire,
 Anges, sonnez des cieux l'hymne de la victoire !
 O peintre, et tout cela ton tableau nous l'a dit !
 L'ame en le contemplant se révèle et grandit.
 La lyre de David a gémi sur la toile,
 Comme au sein d'un miroir, le monde s'y dévoile.
 Un coup d'œil me suffit pour êtreindre en ce jour
 Toute l'humanité dans un immense amour.
 Et moi, fils de la Muse, en disant tes prodiges
 Il me faut de la lyre emprunter les prestiges,
 Et par de froids discours détailler longuement
 Ce que ton art divin nous offre en un moment.

La forme est un linceul entravant le génie :
 Et comme l'univers la pensée infinie ,
 Pour naître dans le luth , le marbre ou le pinceau ,
 Doit d'abord expirer dans l'ame , son berceau .
 L'Idée est un parfum qui nous charme et s'envole .
 Si je pouvais plutôt d'une seule parole
 Exprimer aux mortels l'irrésistible émoi ,
 Ce profond sentiment qui se réveille en moi ,
 Cette parole , Ary , serait forte et profonde
 Comme sur l'Océan le tonnerre qui gronde ,
 Le bruit de l'avalanche : et si douce à la fois
 Que les pleurs du ramier soupirant dans les bois .

Quel désert alentour ! oh cette foule morte
 Que l'ennui nous amène et l'ennui nous emporte ,
 Ne sent pas avec nous : elle voit du même oeil
 Les parures de fête et les fleurs du cercueil ;
 Mais ton ame inspirée a vidé goutte à goutte
 Le calice profond du malheur et du doute ,
 Et d'un oeil fraternel , sous des pleurs obscurci ,
 Parmi tous ces martyrs , je t'y cherchais aussi !

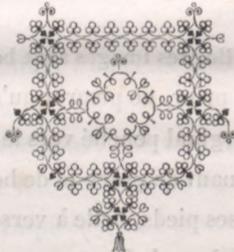
Peut-être au même instant où je trace ces lignes
 Ta toile va passer entre des mains indignes ,
 Oui , des mains qui n'auront pour elle que de l'or :
 Et puis , comme un avare enfermant son trésor ,

Vont mesurer le cadre et compter ce qu'on use
 Pour cinq pieds de peinture en étoffe et céruse.
 Avant l'instant fatal hâtez-vous d'accourir,
 Vous tous qui d'amertume avez dû vous nourrir :
 Qui deviez supporter en ce monde où nous sommes,
 La haine et le mépris pour le bonheur des hommes ;
 Vous qui portez le ciel en vos seins désolés ,
 De la patrie absente et des jours écoulés :
 Le génie appartient, quoi qu'en dise l'envie ,
 Au pays tout entier qui lui donna la vie ;
 Venez de l'Évangile éprouver le bienfait :
 C'est pour vous, pour vous seuls que ce prodige est fait.

Enfant de Murillo, tes images sont belles,
 On voudrait ne prier, ne pleurer qu'avec elles :
 Voir ce front virginal penché vers le Seigneur,
 Se lever rayonnant de grâce et de bonheur,
 Cette femme à ses pieds, belle à verser des larmes,
 D'un sourire divin embellir tous ses charmes.

Et ce vœu, Sigismond le formait aujourd'hui ,
 Mais déjà de la nef le soleil avait fui :
 Aux ombres de l'hiver, à ses pieds écroulées,
 Il dut s'apercevoir des heures écoulées.
 Il sentait désormais sous leur charme vainqueur
 La Résignation éclore dans son cœur :

Car Dieu même en ce jour comme aux jours du jeûne âgé
 Montrait le ciel au bout de son pèlerinage,
 Et vers d'autres soleils qu'il salûra demain,
 Consolé, repentant, il reprit son chemin.



XXIX NOVEMBRE.



A Słowo ciałem się stało , i mieszkało
między nami.

Apparent rari nantes in gurgite vasto

Arma virum, tabulæque, et Troia gaza per undas.

ÆNEIDOS, I.

Il a fallu de toutes les fautes de leurs généraux, de
toutes les turpitudes de leur diplomatie, pour réduire
à rien ces dévouemens sans bornes, cet immense
besoin de sacrifices dont tout le pays semblait embrasé.

ANONYME.

Voici donc s'accomplir en ces calmes séjours

La semaine d'exil au dernier de ses jours :

Ce pénible chemin de sueurs et d'alarmes ,

Où chacun de nos pas fut trempé de nos larmes.

Six jours l'Esprit de Dieu reposa sur les flots ,

Et le monde achevé s'échappa du chaos :

Acceptons ce symbole offert par la Genèse :

Six jours ont désolé la race polonaise ,

Le septième est venu , rayonnant de clarté ,
 Et du sein de l'exil naîtra la Liberté !
 Assemblés pour pleurer tout ce que vous aimâtes ,²⁴
 Proscrits , rappelez-vous vos aïeux , les Sarmates :
 Que leurs ombres planant sur un peuple abattu
 A nos cœurs déchirés inspirent la vertu.
 Hélas ! dans ce moment , aux tombeaux de leurs pères ,
 Soit de la Sibérie habitant les repaires ,
 Soit aux champs de l'exil affrontant le mépris ,
 Les Slaves opprimés unissent leurs esprits .

Qu'il fut beau ce moment où la patrie en larmes
 Déchira son linceul , en s'écriant : « Aux armes ! »
 Comme au jour où soudain la parole de Dieu
 Remplit tout l'univers d'harmonie et de feu ;
 Pour la première fois , au cantique des mondes
 L'aurore souriant , se leva sur les ondes ;
 Et bientôt sur ses pas le globe du soleil
 Parut sur l'Océan , radieux et vermeil ;
 Eblouis , éperdus , les anges des ténèbres
 Se couvrirent les yeux de leurs ailes funèbres ;
 Une zone écarlate embrassa l'horizon ,
 Le zéphyre endormi déserta sa prison ;
 Pour la première fois , la prière touchante
 S'éleva sur l'Eden , où tout brille et tout chante ;
 On crut voir Jehova dans les cieux entr'ouverts :

Ainsi la Liberté vint charmer l'univers.
 O souvenir de gloire ! hélas ! à pareille heure
 Des enfans , des guerriers , que la Pologne pleure ,
 Dévouant leur jeune âge au plus affreux destin ,
 Des murs de Varsovie expulsaient Constantin.
 Voyez ! des conjurés la troupe solidaire
 S'élance dans les murs du sombre Belvédère :
 Mais l'ange protecteur éclairant leur chemin ,
 A l'œuvre du trépas les conduit par la main.
 Dans le noble courroux que la patrie engendre ,
 Ils repoussent du pied le cadavre de Gendre²⁵.
 Parcourant le château jusqu'au dernier réduit ,
 Jusqu'au lit du grand-duc Trzaskowski²⁶ les conduit :
 Gloire aux jeunes guerriers que l'esclave dénigre !
 Seuls , jusque dans son antre, ils ont bravé le tigre ;
 L'arrêt est prononcé : mais le tigre aux abois
 Eut peur de leurs regards et s'enfuit dans les bois.
 Voici donc s'accomplir cette œuvre expiatoire
 Qui de nos légions recommence l'histoire !
 Voyez ces jeunes gens ! ils vont offrir leurs seins
 Au sabre machinal des baskirs assassins ;
 Par des flots d'habitans la cohorte agrandie
 Aux sanglantes lueurs d'un immense incendie
 Allumé sur leurs fronts comme un rouge fanal ,
 Brise d'un seul effort les gonds de l'arsenal
 Ce dépôt de vengeance : et la foule accourue

Partage les faisceaux répandus dans la rue.
 Sur les fronts des soldats qui meurent pour un czar
 Un ange avait écrit les mots de Balthazar.
 O momens fortunés ! ô nuit chère à nos armes !
 Vous veniez étancher un océan de larmes :
 Les horreurs des cachots , les tourmens du passé ,
 L'opprobre de nos fers , tout semblait effacé
 Par ces mots qui faisaient bondir toutes nos fibres ,
 Ces mots dignes du ciel : « Amis, nous sommes libres ! »
 On oubliait ses pleurs pour ne se souvenir
 Que des jours fortunés qu'annonçait l'avenir ;
 Cet instant consolait de quinze ans de supplices :
 Hélas ! nous rêvions tous d'éternelles délices !
 Qui de nous résistant à ce charme vainqueur
 A l'ennemi mortel n'a pas ouvert son cœur ?
 Dans le réveil d'un peuple il est des jours sublimes
 Où les hommes communs devenant magnanimes ,
 Eprouvent sans effort d'héroïques élans :
 Le cœur avec transport palpite dans les flancs.
 Quand un tel jour de gloire à nos yeux se révèle ,
 C'est la prédiction d'une époque nouvelle ,
 D'un bonheur infini qui doit durer toujours ,
 Où le grand , l'héroïque embelliront nos jours.
 O prodige ! voyez l'aurore boréale
 De nos antiques tours couronnant la spirale :
 C'est le sang des guerriers morts sous d'autres climats ,

Qu'ont versé quarante ans de gloire et de combats :
C'est le sang des martyrs ! et cette ombre mouvante
Planant sur l'ennemi , le glace d'épouvante.

Et mille cris de guerre éclatent à la fois ,

Et mille bras armés se lèvent à leur voix.

Les portes des cachots ⁷⁷ qu'une aveugle furie

Refermait sur tous ceux qui rêvaient la patrie ,

Cédant à nos efforts , gémissent sur leurs gonds ,

Dans le feu meurtrier des farouches dragons.

O triomphe ! voyez sous les voûtes plombées ,

Des mains des prisonniers les chaînes sont tombées ;

Et montrant les baskirs enchaînés aux piliers ,

Les forçats à leur tour deviennent des geôliers.

Bientôt les vrais enfans de la terre natale ,

Les soldats de Szembek , cernent la capitale.

Ils ont tous , en marchant , arraché de leurs fronts

Les signes odieux d'esclavage et d'affronts.

Voyez sur leurs schakos le glorieux stigmaté ,

La cocarde sans tache et si chère au Sarmate ,

Sur leurs vieux étendards cet aigle éblouissant

Qu'ils veulent racheter au prix de tout leur sang.

Le peuple tout joyeux , partageant leur ivresse ,

Tend la main aux soldats , les entoure et les presse ,

Leur donne son pain noir , les abreuve , et l'écho

Répète jusqu'aux cieus le nom de Kosciuszko.

De lui-même à l'envi grossissant leur phalange ,
 Dans le troisième rang il s'ordonne, il se range ,
 Il s'avance au grand pas , ingénieux conscrit ,
 Et sur un front ouvert le succès est écrit .
 Il combattra bientôt , le bouillant volontaire ,
 Ce n'est plus cette fois pour les grands de la terre :
 De ses nobles transports que tous nous partageons
 Renaîtront les exploits des saintes légions ;
 Du rustique foyer , du simple toit de chaume ,
 Demeures du bon Piast , ²⁸ naîtra plus d'un grand homme ;
 L'amour de la patrie animant ce héros ,
 Lui donne plus d'aplomb qu'à de vieux généraux ;
 Il combattra bientôt , oubliant ses blessures ,
 De la soif , du besoin supportant les injures ,
 Et mourra sans gémir , haletant et blessé ,
 Auprès de l'ennemi qu'il aura terrassé .
 Sublime fantassin ! que te sert la victoire ,
 Que te sert de lutter , de mourir avec gloire ,
 Si ton vieux dictateur , sans amour et sans foi ,
 Vient d'ouvrir ses conseils aux démons de l'effroi ?
 Si quelques apostats ²⁹ , de la vieille noblesse ,
 Fatigués du grand jour qui les frappe et les blesse ,
 Dès la nuit du réveil hâtant leur mission ,
 Signèrent l'acte impur de la transaction ³⁰ .
 De cette nuit d'amour encore toute ravie ,
 Reine de nos cités , la belle Varsovie ,

Se jeta dans les bras d'un général caduc ,
 Qui, plus digne autrefois, sut braver le grand-duc ;
 Et gardant les lauriers conquis au Capitole ,
 Des guerriers polonais l'étendard et l'idole ,
 A Naples , à Sarragosse , émule des Français ,
 De la place de Saxe évitait les succès .
 La reine Liberté, belle de son enfance ,
 Sur le sein du soldat se jeta sans défense ,
 Et le vieux Chlopicki , l'impassible géant ,
 La reçut dans ses bras pour la rendre au néant !
 Arrêtez ! arrêtez ! conseillers d'infamie
 Qui livrez au tyran la Pologne endormie !
 Epargnez à son sein vos baisers de Judas ,
 Voyez dans le repos s'indigner vos soldats ;
 Elles saignent encor les larges cicatrices ,
 Stigmates flétrissans de vos mains protectrices ;
 Mais le peuple est croyant , seul il peut les guérir ,
 Arrêtez ! il est temps de vaincre ou de mourir !
 Oui, ces jours sont passés , où nos amis , nos frères ,
 Confiaient leur salut à vos mains arbitraires :
 Tous leurs songes de gloire , et leurs biens les plus doux
 Jusqu'à l'indépendance, ils vous les donnaient tous ;
 Et la dernière goutte arrachée à leurs veines ,
 N'a pas su vous fléchir, leurs attentes sont vaines !
 Ils se créaient déjà l'avenir le plus beau ,
 Et vous leur promettiez en retour, le tombeau !

Oui, jadis nous étions dans ce brûlant marasme,
 Pour vous seuls tout amour et tout enthousiasme !
 Le peuple à vos désirs prodiguant ses faveurs,
 D'avance vous nommait ses anges, ses sauveurs ;
 Avec un tel levier, cette mine féconde,
 Vainqueurs, vous auriez dû régénérer le monde.
 Peut-être la couronne aurait été le prix,
 Et vous n'avez conquis que l'horreur, le mépris !
 Vos regrets maintenant, sauraient-ils nous la rendre
 Cette patrie en pleurs, et ses villes en cendre ?
 Anges déchus du ciel, le martyre et les fers
 Sauraient-ils racheter les maux qu'elle a soufferts ?
 Nous n'aurions plus d'espoir en notre délivrance,
 Si votre bouche seule en offrait l'espérance.
 Si, malgré ses tourmens, le peuple désolé
 N'était pas immortel, vous l'auriez immolé.
 Mais si jamais terrible, en saisissant le glaive,
 Et frappant ses bourreaux ce peuple se relève,
 Oubliant les erreurs de vos jours évolus,
 Il vous épargnerait, mais vous ne serez plus !
 Hélas ! les pas du Slave, habitant des campagnes,
 Sont mal accoutumés à gravir les montagnes :
 Sur le sol aplani par ce peuple habité,
 Devrait seule à jamais régner l'égalité ³⁹ !
 Ne soyons pas épris de cet écho sonore
 Qu'illustre le passé, le présent déshonore :

Aimons l'humanité de cet immense amour
 Qui produit les hauts faits au réveil du grand jour :
 Mais l'éclat fastueux d'un nom héréditaire
 Doit-il faire oublier que le sang prolétaire
 Est aussi rouge au moins que celui de nos rois ;
 Que la foudre en frappant remonte quelquefois ?

O ciel ! où m'a conduit ce souvenir qui tue !
 Moi , poète , maudire une race abattue !
 Des vieillards dont les yeux sont noyés sous les pleurs,
 De l'exil avec nous partageant les douleurs. . . .
 Oh ! quand viendra la fin de ce pèlerinage ,
 Quand le ciel nous rendra nos rêves du jeune âge ,
 Et la sainte Pologne aura tous ses enfans
 Réunis pour jamais dans ses bras triomphans ,
 Le mot de ralliement , le pardon , l'indulgence ,
 Sur le sein maternel , sera notre vengeance.
 Après un dur exil , des limbes de six ans ,
 Ils éprouvent aussi des regrets bien cuisans :
 De la liberté sainte embrassant la querelle ,
 Afin qu'elle pardonne , il faut mourir pour elle !

O jeunes citoyens accablés sous des fleurs ,
 De la seule folie arborant les couleurs ,
 Pourquoi tant vous presser de jouir et de vivre ?
 Pâles des voluptés dont le flot vous enivre ,

Pourquoi tous vos transports, vos plaisirs, sont-ils faux
 Comme ceux des forçats au pied des échafauds ?
 Ecoutez, écoutez la voix de vos prophètes !
 Car l'ombre de Banquo vient s'asseoir à vos fêtes :
 Vos parures de bal, vos femmes de satin
 Ne peuvent conjurer les ombres du festin.
 Comme dans le marasme enfanté par la fièvre,
 L'onde s'évanouit, et tarit sous la lèvre :
 Ou comme les pêcheurs s'enivrent en dansant,
 Quand l'Etna sur leurs fronts s'éroule mugissant.
 Au fond de vos plaisirs qu'engendre la folie,
 De vos calices d'or vidés jusqu'à la lie,
 Dans ce philtre vermeil égarant la raison,
 Un livide serpent distille son poison.
 Même au sein des baisers, sur un front diaphane
 La rose du bonheur, le sourire se fane,
 Et l'enfance ingénue en pleurant ses appas,
 Se couvre à son matin des ombres du trépas.
 Ecoutez, ô Français ! cette voix inconnue
 D'un pays dans les fers jusqu'à vous parvenue,
 Et qui tantôt ressemble à l'hymne des vainqueurs,
 Tantôt comme un frisson se glisse dans vos cœurs :
 C'est la voix des guerriers au fond de l'ossuaire,
 A demi du cercueil découvrant le suaire,
 Et les bras soulevés, comme avec un remords,
 Prononçant à voix basse un cantique de morts.

Entendez-vous gémir les ombres désolées,
 Par l'oracle éternel de la tombe exilées,
 Ne devant remonter aux célestes séjours,
 Que lorsqu'à leur pays Dieu rendra ses beaux jours?
 N'entends-tu pas d'ici, jeunesse citoyenne,
 Les féroces clameurs que pousse la hyène?
 La gueule tout en sang, les pieds sur un tombeau,
 D'un cadavre au cercueil disputant le lambeau!
 N'entends-tu pas d'ici le torrent des prières,
 S'échappant des cachots et du sein des carrières?
 Les enfans du proscrit dans le baigne entassés,
 Et même le bourreau s'écriant : « C'est assez !!!!! »
 A nos yeux s'accomplit un sacrilège infâme :
 Un cadavre attaché sur le sein d'une femme ;
 Gisante, elle se meurt, et semble s'endormir ;
 Honte et malheur à ceux qui l'ont vu sans frémir !
 Quelle joie a rempli le cœur de ces athées,
 Quand le Slave a dû fuir ses plaines dévastées !
 A peine déguisant leurs transports inhumains,
 Ils ont dit « Barrabas » en se lavant les mains :
 D'avance ils nous livraient aux fers de la Russie ;
 Mais déjà le Seigneur dément leur prophétie :
 Écoutez !... n'est-ce pas le bronze qui gronda
 Sur les bords assoupis du fleuve de Vanda ?
 Quelle étoile a brillé sur ses ondes ? -- Silence !

D'où viennent ces guerriers qui brandissent la lance?
Ces mille coursiers noirs au panache mouvant,
Qui semblent transportés sur les ailes du vent?
Comme un nomade essaim d'abeilles printannières,
Ils sortent des forêts, des profondes tanières;
Leur galop retentit sur le sol frémissant,
Et leur gonfalon rouge est trempé dans le sang.
Le signal est donné : tous ces anges funèbres
S'assemblent, et bientôt volent dans les ténèbres ;
Un feu surnaturel luit dans leurs yeux hagards :
Malheur à l'étranger affrontant ces regards !
Il n'ira plus conter leurs exploits et leur nombre ;
Car le glaive invisible, et qui frappe dans l'ombre,
Fouille comme l'aimant au cœur de l'ennemi,
Demandez au baskir, dans l'ivresse endormi,
Aux appels du matin, combien de places vides
S'entr'ouvrent tous les jours dans ses bandes livides ;
Demandez à la Nuit, si les riches coussins
Reposent doucement et caressent leurs seins,
Si le glaive en tombant, au milieu de leurs fêtes,
Ne vient pas les changer en clameurs de défaites.
Ils tremblent ces vainqueurs, que la voix du remords
N'ait soulevé contre eux tout le peuple des morts.
Dévorant tous les jours d'immenses hécatombes,
Des tombes ont surgi sur les anciennes tombes ;
Sur leurs fronts pâlissons pèse la main de Dieu :

On ne voit alentour que villages en feu ,
 Et le vaste incendie allumé par l'esclave ,
 Le presse et le poursuit comme un torrent de lave .
 Déjà pour l'Empereur , commençant les enfers ,
 A ce nouvel Oreste , apparut dans les fers ,
 L'ombre de la Pologne , ardente , échevelée ,
 Et du czar assassin la raison s'est troublée .
 Il n'est plus désormais ni trêve , ni repos
 Pour ces vils ravisseurs , jusqu'au seuil des tombeaux .
 Sauraient-ils oublier cette haine sacrée
 Qu'au moment du départ nous nous sommes jurée ?
 Nos étreintes de sang ? nos regards vénimeux ?
 Mieux vaut fuir comme nous que triompher comme eux .

Hélas ! loin de ces bords , nos vierges condamnées
 A compter dans l'oubli de stériles années ,
 Regardant au lointain les villages fumans ,
 Sur le seuil paternel attendent leurs amans .
 Que ce voile funèbre ennoblit tous leurs charmes !
 Quand la nuit les protège , elles versent des larmes ,
 Nourrissant leur tristesse aux magiques récits :
 Et du jour sur leur bouche un sourire est assis .
 Talismans protecteurs contre un amour indigne ,
 J'aperçois sur leur sein , gracieux comme un cygne ,
 Des croix de ce bocage , où le fer prodigua
 Tant de sang héroïque alentour de Praga³³ .

Anges de la Vistule, aux chevelures blondes,
 Que vos larmes d'enfant se mêlent dans ses ondes !
 Et sur la rive en fleurs vous jetant à genoux,
 Priez la Vierge aux cieus, qu'elle ait pitié de nous !

Quoi ! faut-il abjurer cette unique espérance
 Qui soutient l'exilé sur le sol de la France ?
 Devraient-ils le trahir, tous ces rêves si beaux,
 Qui le suivront encor dans la nuit des tombeaux ?
 Non ! jamais le Seigneur n'aurait touché sa lèvre
 Du charbon enflammé ! n'aurait mis tant de fièvre,
 Tant d'amour en son sein qu'habite la valeur,
 S'il devait pour toujours le vouer au malheur.
 Non, non ! le despotisme étayé sur le crime,
 Secondé par l'effroi des peuples qu'il opprime,
 Avec tous ses trésors, l'ignoble minéral,
 Que des bras indignés arrachent à l'Oural,
 Avec ses vils prôneurs et les foudres de Rome,
 Ne saurait de ses nuits conjurer le fantôme.
 Quelle bouche impassible a-t-elle répété
 Ce doux mot : « La Pologne ! » et puis « la Liberté ! »
 Les uns en l'écoutant frémissent de colère,
 Les autres l'ont nommé leur ange tutélaire :
 Ces transports si distincts semblent nous prévenir
 Que ce mot porte en soi les âges à venir.
 Pour les peuples vaincus, cette simple parole

De la rédemption est le sacré symbole,
 Et pour les oppresseurs, c'est le gouffre effrayant
 Qui doit les engloutir et les rendre au Néant.

Pologne, objet constant de mon idolâtrie,
 Mes premières amours, Pologne, ô ma patrie!
 Si je pouvais un jour recevoir dans mon sein
 Tes stigmates sanglans du poignard assassin ;
 Et si toute l'horreur de ta longue agonie
 S'épuisait sur moi seul, en faisceau réunie,
 Transmettant le bonheur à nos derniers neveux,
 Alors, j'aurais atteint le comble de mes vœux !
 Grands dieux ! hier encor tes campagnes riantes
 Se couvraient de cités, de moissons verdoyantes ;
 Tes filles rayonnaient de candeur et d'appas,
 Et tes fils en chantant s'élançaient au trépas.
 Oui, le ciel te doua d'un bonheur trop intense
 Pour te faire oublier dix siècles d'existence,
 Et chasser à jamais le rêve du passé
 Pesant comme un linceul sur un front trépassé.
 Quand on a savouré ce bonheur sans mélange,
 Ces extases d'amour que le ciel donne à l'ange,
 Tous les fruits de ce monde ont perdu leur parfum,
 Et la vie à nos yeux n'est qu'un songe importun.
 Mère du Polonais, la plus tendre des mères !
 Fallait-il nous charmer d'enivrantes chimères ?

Nous apprendre au berceau ces chants passionnés
Aux aïeux combattans par les anges donnés ?
Fallait-il dans le lait de ta mamelle sainte
De la haine aux tyrans nous mélanger l'absinthe ?
Et séduire notre ame, au printemps de nos jours,
Par des songes dorés d'héroïsme et d'amours ?
Mon Dieu, chaque sillon du sol de la patrie
N'est-il pas d'un martyr la dépouille chérie ?
Pourquoi, dans ses bosquets, le parfum de ses fleurs
Se trouve-t-il pour nous un langage de pleurs ?
Comment ne pas l'aimer d'une flamme éternelle !
Nous avons tant souffert, tant résigné pour elle !
Son charme est tout-puissant, même pour l'étranger.
Peut-il voir son beau ciel ? peut-il interroger
Cet antique terrain, pétri de tant de larmes,
Sans éprouver lui-même un émoi plein de charmes ?
O Français ! j'en appelle à vos nobles transports,
A vous tous qui veniez partager nos efforts...
Vous surtout, vieux drapeaux, vétérans de l'empire,
Dans vos cœurs généreux la Pologne respire ;
Nos pères comme vous avaient le cœur français,
Nous sommes vos enfans, oui, vous nous connaissez !
Votre sang se mêla, dans plus d'une campagne,
Sur le Rhin, sur l'Adige, en Russie, en Espagne ;
Ils ont légué leurs fils à vos bras triomphans :
Nous voici devant vous ! nous sommes vos enfans !

THOMASOV.

The world was all before them, where to choose
Their place of rest, and Providence their guide ;
They hand in hand, with wand'ring steps and slow
Through Eden took their solitary way.

PARADISE LOST. XII.

Dans la vallée de Sclessin : on voit Liège à l'horizon.

Sigismond. — Eldjéni.

SIGISMOND.

Il faut partir : adieu, l'heure a sonné....

ELDJÉNI.

Demeure

Attends auprès de moi que le soleil se meure.

De montagne en montagne en fuyant répété

Il allume sur nous des feux de liberté.

SIGISMOND.

Que le soir est sercim sur les flots de la Meuse!

Sous les feux du berger cette belle dormeuse
 Caresse le gazon d'un flot d'azur et d'or,
 Soupire mollement, étincelle, et s'endort.

ELDJÉNI.

Le zéphir a gémi de la forêt prochaine :
 Asseyons-nous encore à l'ombre du vieux chêne.
 Dis-moi, quand Uriel éteignait son flambeau,
 Sous l'étoile du soir, Goustek, fut-il si beau?

SIGISMOND.

Que ces bords, ta patrie à mes yeux ont de charmes !
 Ces vallons que l'aurore émaille de ses larmes,
 Ces étoiles sur nous inclinant leurs yeux d'or
 Et ces fleurs de la Meuse, et toi plus belle encor !
 Tout sourit, excepté le proscrit las de vivre :
 Le soleil va déchoir, bientôt, je vais le suivre.
 Mais avant de jeter dans l'éternel oubli
 Ce rivage d'exil par toi seule embelli,
 Je voudrais te conter pourquoi sur cette terre
 Le destin me condamne à vivre solitaire :
 De la vie avec toi remonter le torrent,
 Puis m'enfuir comme un cygne, et chanter en mourant.
 Hélas ! qui me rendra ces paroles de flamme
 Que l'ame fait éclore et qui vont jusqu'à l'ame,
 Ces cris de l'alcyon qui vibraient dans ma voix :

Je ne puis que gémir... je chantais autrefois !
 Sur mon ciel obscurci tant d'étoiles éteintes !
 Ma sœur, qui me rendra la fraîcheur de ces teintes,
 Et mon luth printannier, où bientôt n'est resté
 Que la corde des pleurs et de la Liberté !
 Habitante des cieus où mon ame s'élève,
 Toi qui tiens de l'archangé et la voix et le glaive,
 Douce Religion, muse de Jocelyn,
 Viens avec ta couronne et ta robe de lin
 Sur mon front ténébreux secouer tes deux ailes :
 Et versant à mon ame un torrent d'étincelles,
 Fais revivre à mes yeux l'image du passé,
 Ce brûlant souvenir par l'exil effacé.
 Et toi, mon Eldjéni, dont l'amitié sublime
 Devine la douleur sans comprendre le crime,
 Accueillant ces tableaux sous des pleurs obscurcis,
 Que ton ame en silence achève mes récits.

Et moi je suis Sarmate ! oui, je sais quelle extase,
 A ce nom trois fois saint, nous ravit, nous embrase ;
 Et moi dès le berceau j'ai connu ce transport
 Qui nous laisse, en fuyant, tristes, jusqu'à la mort !
 Un ange maternel, à mon ame inquiète
 Avait donné son cœur et la voix du poète :
 Devais-je refuser, ou bénir ces présens ?
 Ont-ils fait la torture ou le ciel de mes ans ?

Je l'ignore aujourd'hui : mais mon ame ravie
 Dès l'enfance épuisa tout l'amour d'une vie !
 Ce fut jadis un noble et splendide séjour
 Que la ville d'Uiazd où je reçus le jour ³⁴.
 Plus tard l'incursion des hordes meurtrières ³⁵
 A fait crouler ses murs , rapproché ses barrières.
 Du rivage sarmate , hélas ! tel fut le sort :
 Sur ses vastes cités pèse un arrêt de mort.
 Leur antique splendeur , les vestiges des rues ,
 S'effaçaient tour à tour sous le fer des charrues ;
 Puis la guerre arrachant le peuple à ses sillons
 Des soldats-laboureurs formait des bataillons :
 Et parmi les tombeaux , dans ces plaines sans bornes ,
 D'eux-mêmes s'élevant , silencieux et mornes ,
 Le sapin taciturne et le chêne géant
 Des humaines grandeurs attestaient le néant.
 L'antique sol d'Uiazd , cette poussière antique,
 De même est composé d'une cendre héroïque.
 Oh ! si l'on soulevait ce linceul éclatant ,
 Ce sable qui partout sur nos plaines s'étend ,
 Si jamais le tombeaux trahissaient leur mystère ,
 Que de cités sans nom surgiraient de la terre !
 Partout sous ces débris par le fer excavés
 Bien loin dans la campagne on heurte des pavés ;
 Partout vous rencontrez dans nos bois séculaires ,
 Des collines sans nom , des roches tumulaires ,

Pesant sur ces héros que le monde chrétien
 Trois siècles appelait sa gloire et son soutien.
 Les miasmes impurs promenés par la peste ³⁶,
 Des enfans du désert ce messager funeste,
 Au moment d'envahir le monde frémissant
 S'arrêtait sur nos fronts, qu'il frappait en passant.
 Des siècles de combats, pour quelques jours prospères !
 O brave Kasimir ! ³⁷ surnommé par nos pères
 Le roi des laboureurs, le vrai digne et bon roi,
 Quels seraient aujourd'hui ta douleur, ton effroi,
 Si perçant les silex qu'érigea Cracovie,
 Tu voyais du tombeau ta Pologne asservie !
 Ce berceau de guerriers, scène de tes exploits,
 Pays de tes amours fécondé par tes lois,
 Cette grandeur sarmate, œuvre de ta pensée,
 Et que tes héritiers ont si tôt dépensée !
 Mais le grand homme, hélas ! n'eut jamais d'héritier :
 Les marbres du tombeau le couvrent tout entier,
 Et pleurant de laisser un œuvre mal finie
 Il emporte au cercueil le secret du génie.
 Souvent près du château, le front dans les deux mains,
 Méditant sur le sort des ouvrages humains,
 J'admirais ces vieux murs, et la reine des astres
 Se levant comme un phare au milieu des pilastres.
 Alors pierre par pierre et débris par débris
 Le château s'élevait à mes yeux attendris ;

Je voyais se former le portail et le dôme :
 Ainsi dans le délire apparaît un fantôme.
 Puis les fûts des piliers, les créneaux des remparts,
 Les socles, les trônçons, les chapiteaux épars,
 D'eux-mêmes accouraient sous les voûtes de pierre,
 Abîmes suspendus qui charmaient ma paupière.
 Unissant les deux bords, la solive d'un pont
 A travers le fossé se jetant d'un seul bond :
 Je voyais à l'entour huit portes revêtues
 De chiffres inconnus, de bizarres statues :
 Sans doute du Slavon quelques dieux mutilés
 De leurs bois consacrés par le Christ exilés.
 Représentant les mois, je voyais douze salles
 Enchaîner tour à tour leurs voûtes colossales ;
 Autant de longs vitraux que l'année a de jours
 Entouraient les parois de ces vastes séjours.
 Hélas ! quand je naquis, déjà la mousse et l'herbe
 Couvraient de ce manoir la ruine superbe,
 Dont les murs inclinés, dans leur chute arrêtés,
 Accusaient la vigueur et les mâles beautés.
 Jadis un châtelain secondé par ses braves³⁸,
 Défendant le château contre les Scandinaves,
 Avant que Czarnecki n'ait pu le secourir,
 Avait fait le serment de vaincre ou de mourir.
 Après plusieurs assauts repoussés avec gloire
 Par ces preux dont les noms revivent dans l'histoire,

Après tous les tourmens , les horreurs de la faim ,
 Le castel ruiné dut se soumettre enfin :
 Lorsqu'avidé de sang , le démon de la peste
 De leurs corps amaigris eut dévoré le reste.
 Le fer de ces vitraux et le plomb de ces toits
 A servi le courroux des vainqueurs suédois.
 Bientôt l'avidité , plus que la guerre impie ,
 A rongé ces débris de sa dent de harpie :
 Par la main du démon des trésors inouïs
 Dans ces sombres caveaux devaient être enfouis :
 Il devait , disait-on , les rendant à ses maîtres ,
 Relever ce manoir qu'habitaient leurs ancêtres ;
 Mais avec son dépôt il déserta la nuit ,
 Jusqu'à ses fondemens le château fut détruit ,
 Et le soir seulement , les sorciers et les ombres
 Vont danser et mugir sur ces noires décombres.
 Enfin de ces granits pêle-mêle entassés
 Plusieurs temples fameux aujourd'hui sont dressés :
 Des chants religieux , des parfums diaphanes
 S'élèvent aujourd'hui de ces roches profanes ,
 L'orgue saint retentit dans ces débris sans nom
 Qui jadis répétaient les éclairs du canon ;
 Les blasphèmes obscurs , les flammes de l'orgie ,
 Ou le cri solennel que pousse la vigie.
 C'est ainsi que naquit cet asile pieux
 Élevé par la main de nos braves aïeux :

Dominant les coteaux de son blanc diadème,
 Où Sigismond reçut les ondes du baptême.
 Hélas ! vers quel autel, quel funèbre réduit ³⁹
 L'ange de la douleur par la main me conduit !...

.
 Quels tableaux merveilleux , quels fantômes de gloire
 Dès la première enfance ont frappé ma mémoire !
 Des colonnes sans fin , d'orgueilleux bataillons ,
 Les ombres des drapeaux flottant sur les sillons ,
 Les aigles de l'empire , éclatans météores ,
 Panaches ondoyans aux flammes tricolores ,
 Et puis les généraux , des éclairs dans les yeux ,
 Portant leur avenir sur leurs fronts soucieux :
 Oh ! j'ignorais encor que ces bandes si belles ⁴⁰ ,
 Pour prix de nos amours nous traitaient en rebelles !
 Les Teutons attelés au char de l'empereur
 Sur nous, oui, sur nous seuls, répandaient leur fureur ;
 Et comme le sillon d'une étoile qui tombe ,
 Enivrés , délirans , ils allaient à la tombe !
 O spectacle d'horreur ! avec ses deux enfans
 Une femme échappait à leurs bras triomphans.
 Hélas ! elle fuyait , quand un soldat féroce
 Dans le sein découvert lui porte un coup de crosse ,
 Et frappant sur le front de son fils innocent ,
 Fait jaillir sur ses traits des lambeaux et du sang !
 Le frère courroucé , dans un transport de rage ,

Enfant de quatorze ans , grandi par son courage ,
 Arrache le poignard des bras de l'assassin ,
 Et trois fois , tout sanglant , le plonge dans son sein !
 Ceci fut le signal d'immenses funérailles :
 Les hordes exerçaient le droit des représailles.
 On ne vit à l'entour que villages fumans ,
 Incendie et pillages étaient leurs rallîmens.
 Ma mère à cet aspect , cédant à ses alarmes ,
 Dans les bois du Goustek alla cacher ses larmes.

Un vieux chêne excavé par les feux du berger
 De ses vastes parois semblait nous protéger.
 Oui, l'amour le plus saint , et que le monde exile ,
 A trouvé dans ces bois son temple et son asile.
 Qu'ils étaient solennels ce calme merveilleux ,
 Cette horreur des forêts répandue en tous lieux ,
 Cette plage inconnue entourant une mère
 Qu'un zéphire saisit d'une crainte éphémère ,
 Avec ses quatre enfans , simple et timide essaim
 Dont le dernier encor se cachait dans son sein !
 O bonheur maternel ! ineffables délices !
 Tous ces chênes vieillards de ses craintes complices
 Étendaient sur nos fronts leur feuillage discret ,
 Et semblaient de l'amour comprendre le secret.
 Étonné du repos qui partout l'environne ,
 Souvent un cerf altier à la triple couronne

S'arrêtait pour nous voir, ou la biche aux abois,
 Des lointains frayeurs respirant dans ces bois,
 Du groupe caressant se rapprochait sans crainte
 A travers les sentiers de ce vert labyrinthe,
 Ces détours sans issue inconnus au chasseur,
 Et fixait sur nos yeux des yeux pleins de douceur.
 A nos pieds Volborka, naïade familière,
 Franchissant des troncs d'arbre et des festons de lierre,
 Les obstacles fleuris retombés dans ses eaux,
 Avec sa voix d'enfant caressait les roseaux.
 On entendait les cris des colombes sauvages
 D'harmonie et de bruit remplissant ces rivages,
 Et le pic forgeron, au collier chatoyant,
 Qui frappait la cadence et riait en fuyant.
 Au milieu de ces bois s'élevant jusqu'aux nues,
 Il était des signaux, des places convenues :
 Souvent on entendait à l'heure du sommeil,
 Quand le jour déclinait sous l'horizon vermeil,
 Deux longs cris dans les cieux se croiser, se répondre,
 Puis changer de chemin, s'approcher, se confondre,
 Et que l'écho des bois, ce messenger d'amour,
 Sur ses ailes de flamme échangeait tour à tour.
 C'était les doux accens de la voix paternelle
 Qui venait réunir les enfans sous son aile.
 Quels transports renaissans et quels joyeux concerts,
 Après les jours d'absence éclataient dans les airs !

Asiles fortunés habités par un ange !
 Vous seuls pourriez conter quel bonheur sans mélange,
 Des baisers maternels quel était le butin
 Entre le crépuscule et l'aube du matin !
 Bienheureux exilés que le ciel même envie,
 Jouissez sans terreur au printemps de la vie
 De ces jours de bonheur, de ces derniers beaux jours
 Que le ciel vous accorde en ces calmes séjours !
 Vous ne soupçonnez pas quel tableau de carnage
 Aux lisières du bois attend votre jeune âge :
 Que la guerre déjà comme un pâle vautour
 Devine votre asile et tournoie à l'entour :
 Que le bruit du canon, le cliquetis des chaînes,
 Expire quelquefois jusqu'au pied de vos chênes !
 Entourez votre mère, enfans, soyez heureux ;
 Car le ciel vous prépare un réveil douloureux :
 Le vautour ennemi planant dans les ténèbres
 Étendra sur vos fronts ses deux ailes funèbres,
 Et remplissant vos cœurs de lugubres frissons,
 Il ravira la mère aux faibles nourrissons.
 Écoutez, écoutez le bruit de l'avalanche !
 La foudre va frapper l'aire de l'aigle blanche
 Au sommet du vieux chêne ; et les aiglons proscrits,
 Rempliront l'univers de plaintes et de cris.

 O bonheur de l'enfance ! ô délire éphémère !

Ainsi le même trait qui frappait une mère
 Dans le même tombeau replongeait mon pays !
 Et sa gloire n'est plus ! ses enfans sont trahis !
 Les soldats de Moscou , ces nouveaux Prométhées ,
 Quand le fer se brisa dans leurs mains indomptées ,
 Réclamaient nos secours , fugitifs dans nos champs .
 C'est en leur prodiguant les soins les plus touchans ,
 En pansant des frimas les morsures cruelles ,
 Que cet ange d'amour a déployé ses ailes !
 Hélas ! si je pouvais après les jours d'exil ,
 Sur le seuil paternel déposant mon fusil ,
 M'envoler aussitôt vers la funèbre enceinte
 Pour mouiller de mes pleurs le tombeau d'une sainte ,
 Ah ! malgré mes remords , je mourrais sans effroi ,
 Car cet ange du moins aurait prié pour moi !

 Au milieu du Goustek il est une colline ,
 Où parmi les buissons la verdure s'incline
 Jusqu'à la Volborka , roulant sur le gazon
 De feuillage et de fleurs une molle toison .
 C'est là que vint s'asseoir un castel fantastique ;
 D'abord on ne voyait qu'une maison rustique ,
 Souvenir d'une mère , et plaisant à nos yeux
 Par sa diversité , son style gracieux :
 Une ferme bientôt , à ses toits réunie ,
 De ses légers contours compléta l'harmonie ;

Un jardin l'entourait, et le castel naissant
 Devenant un château, charmait en grandissant.
 Sur les toits de métal qui s'abaissaient pour elle
 S'éleva par étage une blanche tourelle :
 Un drapeau rouge et bleu dominait les bosquets,
 Et les arbres voisins, disposés en bouquets,
 Étendant leurs rameaux, le tilleul ou le frêne,
 Jusque dans ses foyers, fêtaient leur souveraine.
 Les horreurs de la guerre et le bruit des combats
 S'éteignant tous les jours désertaient nos climats.
 Le pays reprenait sa féconde apparence :
 Dans nos cœurs désolés renaissait l'espérance,
 Et venant habiter ces agrestes séjours,
 Nous priions le Seigneur d'y terminer nos jours.
 Mais je vois commencer une époque nouvelle ;
 A mes yeux éblouis *Tomashov* se révèle,
 Ce chef-d'œuvre sorti des mains de Morgana,
 Ce tableau que la fée en riant dessina.
 Ici devrait finir la tâche du poète :
 Et brisant les accords de sa lyre muette,
 Pour graver *Thomashov* sur des tables d'airain,
 Il devrait à *Clio* remettre son burin :
 Ton cœur, de l'amitié le plus parfait modèle,
 N'a-t-il pas demandé ce récit trop fidèle ?
 Je puis donc lui livrer sans détour, sans effroi,
 Ces détails qui n'auraient d'intérêt que pour moi.

Admirez en passant les champs de Mazovie⁴²,
 Où Pilitza répand l'abondance et la vie.
 Et suivant ses détours, vous rencontrez soudain
 Une riche oasis, magnifique jardin,
 Suspendu dans les airs avec ses clos superbes,
 Ses dômes de forêts, ses cascades en gerbes.
 Comme un serpent d'azur glissant parmi les fleurs,
 Ici la Volborka l'arrose de ses pleurs :
 Et fuyant du Goustek le tortueux dédale,
 Se jette dans les bras du beau fleuve Vandale⁴³
 Avec la Pilitza qui l'a prise en son sein,
 Et s'enfuit de concert au pays du succin⁴³.
 C'est là que les castors, peuplade pacifique,
 Établirent jadis leur morne république :
 Puis l'homme et l'industrie, usurpateurs nouveaux,
 Y vinrent apporter leurs biens et leurs travaux
 Et leurs mains fécondant cette terre encor vierge,
 Qu'entravent les forêts, ou que l'onde submerge,
 Lui surent arracher les bienfaits inouïs,
 Les trésors jusque là sous leurs pieds enfouis.
 Bientôt dans ce désert, un système de digues
 Comprima les efforts des cascades prodigues ;
 L'écluse des canaux régla leur mouvement :
 La hache vint frapper avec discernement⁴⁴
 Les taillis de bourgène et les ronces informes :
 Et parmi les bosquets de tilleuls, de vieux ormes,

Bientôt on vit surgir de riantes maisons :
 Des sentiers bien tracés partageaient les gazons,
 D'une belle cité présentant le spectacle,
 De toutes les tribus bizarre réceptacle ⁴⁵,
 Avec tous les atours d'un splendide jardin :
 Oui, ces fleurs, ce Goustek, c'était toujours l'Eden,
 Mais l'Eden cultivé par l'homme après sa chute,
 Arrachant les bienfaits que le sol lui dispute,
 Et devant par lui-même embellir aujourd'hui
 Ce monde vieillissant et déchu comme lui.

Le nouveau Manchester grandit sous les auspices
 Des plus beaux élémens, des lois les plus propices.
 Thomashov était libre : une nouvelle loi
 De sa force à chacun garantissait l'emploi :
 Favorisant surtout cette classe nombreuse,
 En tous lieux la meilleure et la plus malheureuse,
 Les pauvres ⁴⁶ ! Le désir de prendre son essor,
 D'étendre ses besoins et d'embellir son sort,
 L'invitait au travail, et la mère-nature
 Lui donnait aisément asile et nourriture.
 Faut-il donc s'étonner si la jeune cité,
 Modèle d'industrie et de félicité,
 Grandissant tous les jours sous sa loi libérale,
 Fut bientôt du pays la gloire sans égale ?
 De sa création le spectacle enchanteur

Caressait et charmaït les yeux de son auteur,
 L'artiste citoyen, lui, de sa colonie,
 De ce monde nouveau le centre et le génie :
 Son cœur se dilatait en voyant les moissons
 Remplacer dans les champs de stériles buissons ;
 Le peuple concevant la plus noble espérance
 De la prospérité revêtit l'apparence.
 L'Hébreux devenait homme et quittait ses haillons ⁴⁷,
 Et le bon paysan, courbé sur les sillons,
 Du peuple polonais la meilleure partie,
 En sortant par degré de sa morne apathie,
 Rayonnait de bonheur, et son front souverain
 Semblait se dérider sous un ciel plus serein.
 Le pays du Sarmate avait en peu d'années
 Peut-être surpassé ces plages fortunées
 Qui goûtent dès long-temps des douceurs de la paix,
 Après la Liberté, le plus grand des bienfaits.
 Dans les marchés fameux, les bazars des deux mondes,
 Brillaient de Thomashov les merveilles fécondes ;
 On admirait partout ces tissus précieux,
 Ces draps d'or qui flattaient le toucher et les yeux ;
 Les nuances de pourpre et leur trame choisie
 Charmaient par leur éclat les harems de l'Asie ⁴⁸,
 Les beautés de Pékin : et voilà les présens
 Et les fruits déjà mûrs d'une paix de quinze ans ⁴⁹.
 Et comme sous les cieus toute divine chose

Est humble en son berceau comme un bouton de rose :
 Comme la chrysalide enfante un papillon ,
 Comme le dieu Brama naquit dans un sillon ,
 De même ce jardin , qui partout nous atteste
 Les prodiges féconds de la grâce céleste ,
 Ce tableau de bonheur qui ne dura qu'un jour ,
 Eut aussi , comme toi , son berceau dans l'amour .

.
 Digne auteur de mes jours , ô mon guide et ma gloire ,
 De mes premiers essais patient auditoire ,
 Je voudrais t'emprunter ces couleurs , ces crayons
 Où la muse imprima de célestes rayons ,
 Et peindre le berceau cher à ma rêverie ,
 Salué par nos yeux en quittant la patrie ,
 Dans ce dernier regard d'espérance et d'adieu
 Que banni de l'Eden l'homme adressait à Dieu .
 Déjà la nuit tombante avait jeté ses voiles
 Sur un ciel de décembre ensemencé d'étoiles .
 Nous étions près du lac , sous l'immense horizon
 Où le fleuve enchaîné , désertant sa prison ,
 Des usines d'acier entraîne les rouages ,
 Et rapide , écumeux , s'enfuit de ces rivages .
 Tel un jeune taureau , bondissant de fureur ,
 Arrache un front superbe au joug du laboureur .
 Comme avant les combats , la prudente vigie
 Du sommeil importun chasse la léthargie ,

Tel l'homme et l'industrie habitant ces caveaux
 Sous les voiles des nuits prolongent leurs travaux :
 On voit se façonner dans leurs mains toujours pleines
 L'acier qui doit un jour fertiliser les plaines,
 Le soc de la charrue, et le fer meurtrier
 Qui doit les protéger dans la main du guerrier :
 Tandis qu'ailleurs Hécate et sa douce lumière
 Du calme laboureur protège la chaumière,
 Lui fait voir l'abondance habitant son foyer
 Et de riches moissons sur la plaine ondoyer.
 Inondé tour à tour de poussière et de cendre,
 L'intrépide artisan, farouche salamandre,
 Enlève du creuset le liquide cristal :
 Ou dans ses doigts d'acier torturant le métal,
 Sous le lourd martinet ou la cisaille énorme
 Le moule à sa pensée et lui donne une forme.
 Sa voix tonne et s'élève au bruit des laminoirs,
 On voit blanchir les yeux sur les visages noirs,
 Une tiède sueur brille au front du cyclope,
 Un ardent tourbillon le poursuit, l'enveloppe,
 Et fantôme échappé de l'Averne fumant,
 Il retourne au brasier comme à son élément.
 Admirez au dehors ces panaches superbes,
 Ces colonnes de feu qui s'élancent en gerbes ;
 Puis, comme un arc-en-ciel s'inclinant sur les eaux,
 Enlacent le torrent de mobiles réseaux :

Et la flamme avec l'eau, par un prestige étrange,
 Pour le charme des yeux accomplit son mélange.
 Mais l'Esprit du silence élevant son flambeau
 Sur le ciel des hivers, si profond et si beau,
 Préside cependant, recueilli, taciturne,
 A ces enchantemens de son règne nocturne.
 De son aile argentée il fait par millions
 Pleuvoir des diamans sur les pâles sillons :
 Du paisible castel illumine les marbres
 Et jette son linceul aux squelettes des arbres,
 Aux chênes renversés, aux saules protégeant
 Le lac de Thomashov et sa nappe d'argent.
 Ainsi tout dans ces lieux, sous ces dômes funèbres,
 Rappelle ce combat du jour et des ténèbres,
 Que proclame aujourd'hui dans un autre horizon
 Aux anciens préjugés l'éternelle raison :
 Quand des rites vieillis, des doctrines sans nombre,
 Renaissent et bientôt disparaissent dans l'ombre,
 Avant que le soleil prédit aux nations
 N'éteigne ces lueurs usurpant ses rayons.
 Voici les souterrains dont l'immense cratère
 Semble se prolonger jusqu'au sein de la terre.
 On n'y voit en tous lieux que les yeux des cristaux
 De leurs rayons de flamme éclairant les métaux,
 Des cubes aimantés ornent ces labyrinthes,
 Ammonites brisés, végétales empreintes,

Ossemens calcinés dans les feux des volcans,
 Et des mondes éteints ces témoins éloquens,
 Ces têtes de mammoth qu'engloutit le déluge,
 Et qui dans ce limon trouvèrent un refuge,
 Sans pouvoir nous trahir les secrets inouïs
 Des siècles primitifs, avec eux enfoius ^{so} !
 Qui saurait imiter les mâles harmonies
 D'un beau soir de décembre en faisceau réunies ?
 Les soupirs de la bise et les vagues concerts
 Des bois cristallisés se choquant dans les airs ?
 Les murmures des flots, les murmures des frènes ;
 Les magiques accens des cités souterraines ;
 Les danses de la nuit où frissonne l'archet,
 Les coteaux répétant la cloche du guichet ?
 Qui saurait imiter les prismes des cascades,
 Les sonores jets d'eau, leurs mouvantes arcades,
 Cet hymne universel que l'écho prolongeait ?
 Que la pensée au moins les groupe d'un seul jet :
 (Quel langage mortel, poétique symbole,
 Saurait les exprimer d'une seule parole !)
 Tous ces vastes accords, ce tumulte et ce bruit,
 A peine te peindront Thomashov dans la nuit.

ELDJÉNI.

Oh quelle vision ! les scènes que tu vantes
 Deviennent à mes yeux palpables et vivantes,

Et comme tes regrets , leur charme est infini :
Je comprends ta douleur.

SIGISMOND.

T'avouerai-je , Eldjéni,
Quels noirs pressentimens , quelle voix prophétesse ,
Au milieu du bonheur m'accablaient de tristesse ?
J'ai rêvé bien souvent tout ce charme détruit :
Ce riant Thomashov s'écroulant avec bruit :
Et ses restes tombant dans un sombre cratère ,
Comme après les fureurs d'un tremblement de terre.
Thomashov n'était plus qu'une autre Pompéi :
Ce prodige des arts s'était évanoui :
L'absynthe des tombeaux , le lierre des décombres ,
Enveloppaient les murs et rampaient dans les ombres.
Oui , l'ange protecteur semblait s'être envolé
Du donjon paternel sur la plage écroulé :
Le vent même était mort , et la froide vipère
Enlaçait de ses nœuds la couche de mon père.
Comme fiers de tomber du trépas le plus beau ,
Les martyrs de Praga , sans linceul , sans tombeau ,
Et les yeux vers le ciel ensanglantaient la grève ,
De même je voyais , frémissant de mon rêve ,
Les chênes du Goustek abattus , dépouillés ,
Etendant vers le ciel leurs rameaux effeuillés ,
Comme d'un Dieu vengeur invoquant le tonnerre.

L'aigle du mont Krempak avait quitté son aire :
 L'idole des amans de ces bois avait fui,
 Le divin rossignol, et la rose avec lui.
 Oh ! des rêves d'enfance ineffable folie !
 Vous dévoilez souvent à sa mélancolie
 Une prédiction qui semble un souvenir,
 Le symbole vivant de tout son avenir !
 . . .
 Faut-il te dire encore ce temple du silence,
 Cette « eau bleue »⁵ où toujours ma mémoire s'élançe ?
 A travers les bosquets il était un sentier
 Voilé par des lilas, des touffes d'églantier,
 Et conduisant mes pas sur des feuilles de rose
 Au mystique réduit que la fontaine arrose.
 A peine j'approchais de ces lieux ravissans,
 Une douce fraîcheur s'emparait de mes sens :
 Une vague harmonie appelait mon oreille,
 Et soudain je voyais, ô vivante merveille !
 Un bassin de cristal, étincelant de fleurs,
 Où de mille arcs-en-ciel se croisaient les couleurs.
 Recevant du midi la lumière étouffée,
 Ses bords semblaient brodés par la main d'une fée :
 Plusieurs vastes jets d'eau, sur un fond de saphir,
 Lançaient des diamans et des perles d'Ophir.
 Le sable était jonché de brillans coquillages :
 Et les saules voisins, étendant leur feuillage,

Plongeaient leur chevelure au milieu du bassin.
 On voyait quelquefois émergeant dans son sein
 Un large nénuphar, des racines énormes
 Affecter des serpens les couleurs et les formes.
 Jetez dans cet abîme un fragment de métal :
 Aussitôt traversant les couches du cristal,
 Il se couvre à vos yeux d'un éclat insolite,
 Et de cuivre, il devient turquoise ou chrysolite.
 Tel dans un cœur aimant le moindre des bienfaits
 S'ennoblit et produit de magiques effets.
 Approchant de la source, à la voir aussi pure,
 Vous diriez un parterre émaillé de verdure :
 Et quand vous descendiez, si quelque papillon
 Traçait en s'effleurant un liquide sillon,
 Si des bois d'alentour une feuille jaunie
 Se posait doucement sur la glace aplanie,
 Aux orbes lumineux à vos pieds expirant,
 Aux ondulations du gouffre transparent,
 Vous distinguiez l'abîme aux sourires perfides,
 Et vous reconnaissiez le bassin des sylphides.
 Sans haleine, oppressé des ardeurs du chemin,
 Une fois j'en puisai dans le creux de ma main :
 J'en rafraîchis ma lèvre, et tombant sur la mousse,
 J'inondai mes cheveux de cette onde si douce.
 Aussitôt je sentis un songe gracieux

Comme un voile d'azur s'abattre sur mes yeux :
 Et dans ce vacillant crépuscule d'un rêve
 Que la terre commence et le ciel même achève,
 Je crois voir un génie... oh ! ce moment si beau
 Je ne l'oublirai pas jusqu'au seuil du tombeau !
 Des saules d'alentour balancés par les vagues
 J'entendis s'exhaler des accens doux et vagues
 Tournoyant sur la source un rapide zéphir,
 En mille anneaux de flamme agita le saphir,
 Et les fleurs du rivage inclinant leurs corolles
 Me semblaient murmurer de mystiques paroles :
 Et soudain, ô transport ! du cristal nébuleux
 Je vis s'épanouir une vierge aux yeux bleus !
 Partagés sur le front, ses cheveux d'un noir sombre
 Ruisselaient sur sa taille en cascades sans nombre.
 Leurs magiques reflets et leur douce fraîcheur
 De ses purs vêtemens relevaient la blancheur.
 Vivantes de plaisir, les roses de sa joue,
 Où comme un papillon le sourire se joue,
 Avaient cet incarnat, transparent, velouté,
 De l'enfant et de l'ange indicible beauté.
 Riche de sentiment, sa figure, où les grâces
 De leurs doigts déliés avaient laissé les traces,
 D'une ovale légère imitait le contour.
 Ses sourcils longs et noirs, ce double arc de l'amour,
 Ombrageaient un regard d'améthyste foncée

Où de tout son éclat rayonnait la pensée
 Qui semblait du soleil, défiant le pouvoir,
 Lui donner sa lumière et non la recevoir.
 Le sein de cet esprit, si pur de son essence,
 Recérait une blanche, intime incandescence,
 Et trahissant du cœur les égaux mouvemens,
 Initiait mon ame à tous ses sentimens :
 Comme un vase d'albâtre où la flamme repose,
 Se colore à nos yeux des teintes de la rose,
 Je crus le reconnaître : et je cherchais en vain
 De quels cieus je gardais ce souvenir divin :
 Une ame s'éveillait dans mon ame immortelle,
 Et de toute ma voix je m'écriai : « C'est elle !
 « C'est-elle que j'ai vue au printemps de mes jours,
 « Le génie adoré des premières amours ! »
 Je la vis aussitôt, approchant du rivage,
 Cueillir parmi les fleurs la pervenche sauvage,
 Et venir la poser sur mon front endormi.
 A son approche, ô ciel ! tout mon corps a frémi :
 Je l'entendis alors de la voix la plus tendre
 Prononcer quelques mots : je n'ai pu les comprendre ;
 Mais pleurant aujourd'hui, loin du pays natal,
 J'ai trop bien deviné ce symbole fatal !
 Oh ! comment oublier ces oracles étranges !
 Ils s'éveillent tantôt comme la voix des anges,
 Ou comme des amans les murmures secrets,

Tantôt comme l'orage ébranlant les forêts !

ELDJÉNI.

Quelle était, Sigismond, cette voix du mystère ?

SIGISMOND.

Oh ! pourquoi, mon enfant, répéter sur la terre
 Le langage des cieux ? tu ne l'entendrais pas :
 C'était « seul » et « toujours » : oui, seul, jusqu'au trépas !
 Je voulus m'élancer dans l'ardeur de ma fièvre,
 Mais son doigt doucement se posa sur ma lèvre,
 Je ployai le genou : le songe gracieux
 Avec tout mon bonheur avait fui dans les cieux !
 Je l'ai nommée Alice, et dès lors dans mon ame
 Son image est restée empreinte en traits de flamme,
 Et parmi les mortels je la cherchai long-temps,
 Et je l'ai retrouvée... hélas, il n'est plus temps !
 Oh bien souvent depuis, plein d'espoir, vers la source,
 Le cœur tout palpitant, je dirigeai ma course :
 Et passant ma journée en ces lieux enchanteurs,
 Sur la mousse étendu, je lisais mes auteurs.
 Là, vous veniez sourire à ma mélancolie,
 Ombres de Velléda, de René, de Julie ;
 J'appelais tour à tour ces fantômes chéris :
 Et toi, fier Venceslas, le plus beau des Pharis,

Unissant de Hafiz la tendre poésie
 A la force d'Antar, l'étoile de l'Asie.
 Ne pouvant t'imiter, puissé-je dans mes vers
 Célébrer tes exploits et tes nobles revers,
 Sans permettre, ô Pharis! qu'un oubli qui t'outrage
 Enveloppe à jamais ta lyre et ton courage.
 Maintenant pour un seul de ces jours aussi doux,
 Les siècles de l'exil, je les donnerais tous!...
 Poèmes décevans, lectures de l'enfance,
 Vous savez vous glisser dans les cœurs sans défense:
 Ils brûlent de connaître, en leur donnant des pleurs,
 Ces exploits glorieux, ces augustes malheurs;
 Hélas! qu'ils ont bientôt épuisé leur calice!
 La stérile existence est un affreux supplice,
 Et l'obscur exilé maudit le souvenir
 Des fantômes divins qu'il aurait dû bannir!

 Oui, voilà le récit des heures fortunées
 Que le ciel prodiguait à mes jeunes années!
 Mais combien de détails suaves, séduisans,
 Effacés sous le poids d'un exil de six ans!
 Comme un fleuve obscurci par les pleurs de l'automne
 Roule jusqu'à la mer sa pâleur monotone,
 Tels les chants du proscrit, trop désolans pour eux,
 Sauraient faire pleurer les anges bienheureux.

Je ne suis à présent qu'une feuille flétrie
 Arrachée à jamais aux champs de la patrie,
 Et qui dans le désert, sans plainte, sans soupir,
 Loin du ruisseau natal doit bientôt s'assoupir.
 Zéphir de la colline, effluve d'ambrosie,
 Du bonheur enfantin première poésie,
 Qui plus tard de l'amour as reçu les aveux,
 Viens encore du poète agiter les cheveux !
 O prodige ! il accourt, il m'emporte, il m'enivre,
 Des chaînes de l'exil son pouvoir me délivre !
 Te voici, mon Goustek, seul objet de mes pleurs :
 Bénis soient tes concerts, ton ombrage et tes fleurs !
 Toi, jadis de ma mère harmonieux refuge !
 Aux feux de l'arc-en-ciel, les vagues du déluge
 Se retirant jadis du sein de tes déserts,
 Ont laissé leur tumulte et leur voix dans les airs,
 Ont donné leur murmure aux sommets de tes chênes
 Régnant avec orgueil sur les forêts prochaines !
 Goustek ! toutes les fois que ton nom révééré
 Eveille les accens de ton luth inspiré,
 Il me semble écouter cette immense harmonie
 Qu'à mon ame jadis soupirait un génie,
 Ces airs nationaux, radieuses chansons,
 Faisant naître en mon cœur de rapides frissons,
 Que l'aile des zéphirs et des sylphides blanches
 Comme au sein d'une lyre éveillaient dans tes branches !

O ciel ! j'étreins encore tes rameaux gracieux ,
 Quels concerts dans les bois, quels parfums dans les cieux :
 Que jusqu'à mon trépas ce bonheur se prolonge !
 Au sein de Volborka, tout joyeux, jè me plonge,
 Que ce flot mollement se joue autour de moi !
 Mon cœur s'agite encore d'espérance et d'émoi ,
 Mes cris, c'est le torrent grossi par un orage ,
 Ou la conquë marine au milieu du naufrage :
 Un ange m'a touché de ses ailes de feu
 Et me porte haletant jusqu'au trône de Dieu.

Non ! l'exil me poursuit sans espoir et sans trêve :
 L'ange était un démon, et ce n'était qu'un rêve !

ELDJÉNI.

Quel feu surnaturel dans ses regards à lui ?
 Il parle à des esprits qui passent devant lui.
 Sa voix tombe et se meurt, mais ses lèvres tremblantes
 S'efforcent d'exprimer des paroles brûlantes.
 Souvent à pareille heure, aux feux de l'occident,
 Quand le soleil s'éteint dans un nuage ardent,
 Il donne un libre cours à sa mélancolie.
 Ami, reviens à toi, c'est moi qui t'en supplie.
 Mais son front s'obscurcit des ombres du trépas :
 Sigismond, tendre ami, ne me connais-tu pas ?
 Je suis ton Eldjéni.

SIGISMOND.

Quelle blanche colombe

Me rappelle incliné sur le bord de la tombe

Et m'ordonne de vivre ? Un aigle radieux

Déjà tout palpitant m'emportait vers les cieux.

Que tes pleurs soient taris : pardonne, ô mon génie !

Hélas ! on ne meurt point d'une peine infinie !

O vous tous, qui peuplez ces rivages charmans

Puissiez-vous de l'exil ignorer les tourmens !

Dans vos calmes foyers couler des jours prospères

Et ne quitter jamais les tombeaux de vos pères !

L'exil ! c'est le désert ; l'exil ! c'est le Néant ;

C'est le cri du pêcheur qu'engloutit l'Océan ;

Le chant du rossignol ou du ramier sauvage,

Qui tombent dans les flots près d'atteindre un rivage ;

Le trépas prolongé du palmier d'Eugaddi,

Transplanté sous un ciel par la bise attiédi,

Expirant de langueur dans nos tristes murailles ;

L'effroi du pélican, lorsqu'ouvrant ses entrailles

Pour nourrir ses petits, il les voit tour à tour

Humecter de leur sang les serres d'un vautour !

Peuples chéris du ciel, heureux par nos alarmes,

Savez-vous du proscrit les soupirs et les larmes ?

Savez-vous qu'à l'instant où les bois du pays

A ses derniers regards se sont évanouis,

Il a sacrifié ce bonheur sans mélange,

Ce parfum de famille apporté par un ange,
 Le plus digne de soins, agréable à son Dieu,
 Il a dit à l'hymen un éternel adieu !
 Vivre dans son linceul et mépriser la vie,
 Ignorer tous les biens, les douceurs qu'on envie,
 Les larmes du plaisir et les enivremens
 Qui font le désespoir ou le ciel des amans,
 Endurer les bienfaits ou la haine des hommes,
 S'asseoir à leurs festins comme de noirs fantômes,
 Supporter le mépris, la torture ou les fers,
 Oui, voilà tous les maux qu'il a déjà soufferts.
 Vous qui lui reprochez ce manteau de souffrance,
 Cette bure d'exil que lui jette la France
 Pour cacher sa blessure, et ces miettes de pain
 Que du haut du rostrum lui dispute Agrippin,
 Oh ! si vous connaissiez que de pleurs et de cendre,
 Avant de le goûter, sur ce pain va descendre,
 Vous-même trembleriez qu'un jour le ciel vengeur
 Ne vous force à saisir le bourdon voyageur !
 Ajoutez-y l'affront de vos lois flétrissantes
 Qui, pour ses dévoûmens, ses blessures récentes,
 Pour le sol bien aimé dont il s'expatria,
 Au sein de vos cités en font un paria :
 Et qui, le dépouillant de tous les droits de l'homme,
 De la mendicité lui donnant le diplôme,
 Le livrent au malheur, sanglant, les poings liés,

Et par dérision lui disent : « Travaillez ! »
 Oh! le rêve est affreux ! et quand après ce rêve,
 Altéré, défaillant, il tombe sur la grève,
 Un ami ne vient pas sous le saule vermeil
 Répandre sur ses yeux la terre du sommeil :
 Un ange protecteur, une fille chérie,
 Jamais ne vient gémir sur la tombe fleurie,
 Le pieux pèlerin ne vient pas à genoux
 Réciter en chantant : « Seigneur, délivrez-nous ! »
 Et jamais pour son ame une douce prière
 Ne monte vers le ciel du sein de la bruyère :
 Seulement les vautours font un affreux repas
 Du cadavre étranger.... Oui ! c'est un beau trépas !
 Mais trois fois fortuné, si sa misère immense
 N'a pas su dans son cœur susciter la démence,
 Et s'il meurt dans l'amour, l'espérance, et la foi !
 Faut-il donc s'étonner, si reculant d'effroi
 Devant sa destinée, et ces lois ennemies,
 Qu'en prônant ses bienfaits l'égoïsme a vomies,
 Le proscrit des heureux méprisant le repos
 D'autres sociétés arbore les drapeaux :
 S'il déclare la guerre avec tous ses fidèles
 A ces communions qui l'expulsent loin d'elles ;
 Si lui, le devancier des mondes à venir,
 Aimant l'humanité qu'il voudrait rajeunir,

S'il veut réaliser la Solime nouvelle
 Qui brillant de lumière à ses yeux se révèle :
 Et sur le tronc vieilli de vos lois , de vos mœurs ,
 De l'Arbre de la Vie il ente les primeurs ?
 S'il hait ce pacte impur n'engendrant que des crimes ,
 Des sacrificateurs , ou d'obscurcs victimes ,
 Sans laisser un espoir à son cœur abattu ,
 Un foyer , pour qu'il puisse y cacher sa vertu .
 La vertu ? s'il pouvait !... sa vertu c'est la haine ,
 Avec tous les tourmens , les forfaits qu'elle entraîne :
 Qui , pareille au serpent de ses veines nourri ,
 Ronge souvent le cœur lui donnant un abri .

ELDJÉNI.

Faut-il toujours pleurer un mal irrévocable ?
 Oublie , ô Sigismond , un passé qui t'accable :
 Et songe à l'univers ! à tous ces millions
 Qu'emportent vers la mort les mêmes tourbillons !
 Songe à l'éternité ! cette grande pensée
 Saura te consoler de ta gloire passée ,
 Et ton cœur plein d'amour , enrichi de tes pleurs ,
 Trouvera le ciel même au sein de tes douleurs .
 La vie est bien pénible ! oui , mais avant que l'âge
 N'ait blanchi tes cheveux et glacé ton courage ,
 Attendant que le ciel pour nous daigne s'ouvrir ,
 Il faut vivre , prier , consoler et souffrir .

Oh ! sur le monde entier tu lances l'anathème !
 N'est-il pas une voix qui te dise : Je t'aime ?
 Qu'importe que la nuit s'étende autour de toi :
 N'as-tu pas dans le cœur le flambeau de la foi ?
 Qu'importe qu'aujourd'hui le monde te renie :
 N'as-tu pas sur le front l'aurore du génie ?
 Un amour dévoué , plein de sérénité ,
 Réconcilie un homme avec l'humanité ,
 Et lui donne ici-bas quelque bonheur paisible ,
 Si son cœur à la joie est encore accessible .
 Tout décline et finit dans ce morne univers :
 Les roses de l'automne annoncent les hivers ,
 Et même le soleil , ce foyer de lumière ,
 Se dépouille à nos yeux de sa gloire première...
 Un jour viendra sans doute où ces taches de sang
 Étendront sur sa face un linceul flétrissant ;...
 Alors sur les tombeaux , les ruines des mondes ,
 Comme l'arc du déluge éclatant sur les ondes ,
 Doit flotter à jamais un triangle de feu ,
 Symbole d'alliance et de salut : c'est Dieu ;
 Et le soleil vivant , sans déclin , sans aurore ,
 De la nuit du chaos , radieux , doit éclore !
 Mais tu ne mourras pas en ces tristes séjours :
 Ami , le ciel encor te promet de beaux jours :
 Car il est en mon ame une voix qui me crie !

Que l'enfant du Goustek reverra sa patrie.
 Que deviendrai-je alors, ô Sigismond? ta sœur
 Doit-elle du retour partager la douceur?

SIGISMOND.

Quels tableaux décevans Eldjéni me présente!
 Belle comme un regret de la patrie absente,
 Hélas! que n'ai-je un cœur plein de calme et de foi,
 Une ame jeune encor qui fut digne de toi!
 Tu me parles d'amour? oh! que ne puis-je y croire!
 Me bercer avec toi d'un bonheur illusoire!
 Jadis!... écoute-moi. La fontaine d'azur
 De l'été dans ses eaux répétait le ciel pur,
 De rubis et de fleurs sa corbeille était pleine,
 Lorsqu'un jour elle dit au ruisseau de la plaine :
 « Je te donne, ô ruisseau, mes trésors infinis,
 « Je te donne mes fleurs; et tous deux réunis,
 « Fuyons jusqu'à la mer sur un tapis de rose. »
 Le ruisseau du Goustek lui répondit : « Je n'ose ;
 « Ces trésors, garde-les en ton sein transparent :
 « Car l'automne s'approche, et le vague torrent
 « Grossi par l'eau du ciel en sa course lointaine,
 « Ternirait le ciel pur au sein de la fontaine. »
 Tu parles d'avenir! cet avenir si beau
 N'existe plus pour nous qu'au delà du tombeau.

Quand même l'exilé reverrait sa patrie,
 Saura-t-il retrouver dans son ame flétrie
 Ces roses de bonheur de jeunesse et d'amour
 Que le vent de l'exil dispersa sans retour ?
 Peut-être le vieillard en des jours plus prospères
 Venu pour visiter les tombeaux de ses pères,
 Oublié, méconnu, le bourdon à la main,
 De l'exil en pleurant reprendra le chemin !
 Tu me parles du ciel ! je m'incline et je tremble :
 Les proscrits doivent-ils s'y retrouver ensemble ?
 Connais-moi tout entier : j'ai pour l'éternité
 Perdu jusqu'au désir de la félicité.
 Je suis un exilé !

ELDJÉNI.

Puissances immortelles !
 Contre le désespoir couvrez-le de vos ailes.

SIGISMOND (à genoux.)

Tes deux mains sur mon front ! la nuit s'avance. Adieu !
 (se relevant.)

ELDJÉNI.

Ton pays renaîtra, car il existe un Dieu.

Malheureux pour la vie... anges sauvez son ame !

— Et le ciel exauça sa prière de flamme.
 Sigismond avait fui... les deux étoiles sœurs
 D'une sainte amitié prolongeant les douceurs,
 Se tenaient d'une chaîne éternelle, infinie :
 Elles se ressemblaient : la Vierge et le Génie
 Qui lui-même est doué de la virginité.
 Et bien long-temps après, la pensive beauté,
 Par ses pleurs résignés mille fois embellie,
 Ressemblait à l'Esprit de la mélancolie.
 Sigismond le banni, sur le point de déchoir
 Jusqu'aux égaremens d'un morne désespoir,
 De se précipiter dans le fleuve du vice,
 S'arrêta, frémissant, au bord du précipice,
 Car il avait déjà son ange protecteur.
 L'infortune, un amour divin, mais destructeur,
 En passant sur ses jours comme un torrent de flamme,
 Avaient en la brisant, purifié son ame :
 Et jusqu'au repentir lui frayant un chemin,
 Y surent allumer l'amour du genre humain.
 Le proscrit disparut de ces lieux pleins de charmes :
 Eldjéni seule encor lui donnait quelques larmes ;
 Mais bientôt un message est venu l'avertir,
 Que Dieu reçut un fils, la Pologne un martyr.

— Et le ciel craqua sa prière de flamme, et son bruit
S'éleva sur les deux étoiles comme un bruit
D'une sainte unité prolongeant les honneurs de son
Seigneur dans chaque étoile, dans sa prière et son
Effort semblait : la Vierge et le Génie et son
Qui lui-même est donc de la virginité, et son
Et bien longtemps après, la poésie, beauté, et son
Par ses pleurs résignées mille fois embellies, et son
Ressemblait à l'esprit de la mélancolie, et son
S'éleva sur le pain, sur le point de sécher, et son
Jusqu'aux éternités d'un monde de sport, et son
De se précipiter dans la fosse du vice, et son
S'arrêta, s'écroulant, au bord du précipice, et son
Car il avait déjà son ange protecteur.
L'instinct, un amour divin, mais destructeur,
En passant sur ses jours comme un torrent de flamme,
Avait en la priant, purifié son âme :
Et jusqu'au repentir lui faisait un chemin,
Y avait allumé l'amour du genre humain.
Le prosaïque départ de ces lieux plains de charmes :
Et même seule encore lui donnait quelques larmes ;
Mais bientôt un message est venu l'arrêter,
Que Dieu reçut en fils, la Pologne un martyr.
L'âme des héros, et son esprit, et son

ÉTUDES

D'après le Polonais.

CHOR.

Que de fois, ô prophète! en traînant ces lignes,

J'ai senti des pleurs dans mes yeux!

Hélas! il est pour moi des objets bien plus dignes

Que ce grand judaïsme!

Avec ses hautes rocs, son déluge de signes,

Parant le néant jusqu'aux cieux!

C'est le front de guerrier, c'est une main triomphante

Mêlé des revers accablants!

La palme du martyr, le buvier de Tyrée

Mélangés sur des chevaux blancs!

ÉTUDES

Sur le Polonais.

M. Julien W. Niemcewicz

ENVOI.

Que de fois, ô prophète! en traduisant ces lignes,
J'ai senti des pleurs dans mes yeux :
Hélas ! il est pour moi des objets bien plus dignes
Que ce granit audacieux ,
Avec ses flancs rosés, son déluge de signes ,
Portant le néant jusqu'aux cieux ;
C'est le front du guerrier, c'est une ame indomptée
Malgré des revers accablans :
La palme du martyr, le laurier de Tyrtée
Mélangés sur des cheveux blancs ;

C'est l'ami de Thadée * en ces jours d'égoïsme ,
 Digne héritier de ses vertus,
 Attestant la grandeur d'un âge qui n'est plus
 A la face du despotisme.
 Puissé-je lire aussi sur le front du Luxor :
 « Crois-en le Dieu qui te pénètre ,
 « O Barde, encore un jour, ton pays va renaître,
 « Et vers lui tu prends ton essor ! »

Christien Ostrowski.

REVUE

Mélangés sur des chevaux blancs ;
 La palme du martyr, le laurier de Tyrée
 Malgré des rêves accablans :
 C'est le front du guerrier, c'est une ame indomptée
 Portant le néant jusqu'aux cieux ;
 Avec ses bandes roses, son déluge de signes,
 Que ce granit austère
 Hésite ! il est pour moi des objets bien plus dignes
 L'ai senti des pleurs dans mes yeux :
 Que de fois, ô prophète ! en traduisant ces lignes

* Kosciuszko.

ODE A L'OBÉLISQUE,

Par l'octogénaire Niemcewicz,

Le 26 Octobre 1836.

Conamur tenues grandia.

HORAT.

Oracle du passé, témoin des splendeurs mortes,
Que Lutèce hérita de la ville aux cent portes,
Quel peuple de géans a taillé ce granit ?
Et jetant son image à la terre française,
Sur le grand piédestal où mourut Louis seize,
Te fit retomber du zénith !

Les siècles à tes pieds ont passé comme un rêve...
 Des peuples surgissaient, succombaient sur la grève :
 L'Erythrée élevant deux liquides parois,
 Creusait un chemin libre aux enfans de Moïse,
 Guidés par le Seigneur vers la terre promise,
 Et puis s'éroulait sur tes rois.

Sous ton ombre jadis les mages solitaires
 Du Soleil et d'Isis enseignaient les mystères,
 A Platon du savoir entr'ouvraient le trésor,
 Disaient les élémens, les orbites des mondes,
 Arcanes qu'un déluge engloutit sous ses ondes,
 Que toi seul retiens, ô Luxor !

Oh ! de combien de sang ta colonne est trempée !
 Sur ton socle a roulé la tête de Pompée ;
 Tu sais tout le néant de l'héroïsme humain :
 Expirant près de toi, l'altière Cléopâtre
 Enlaçait la vipère à sa gorge d'albâtre,
 Plutôt que de suivre un Romain.

Tandis qu'avec sa pompe et ses palais en cendre,
 Avec ses monumens, la cité d'Alexandre
 S'éroulé sous le fer des fils de Mahomet ;
 Que le temps a brisé les faux dieux et leurs temples,
 Toi seul restes debout, et toi seul nous contemples,
 Accroupis autour du sommet !

Quelle histoire est écrite où ton faite s'élève !
 O terreur ! c'est ici que tombaient sous le glaive
 La fille des Césars, un fantôme de roi :
 Tant de jeunes beautés coupables de leurs larmes,
 Des sages, des guerriers blanchis dans les alarmes,
 Montaient l'échafaud sans effroi !

Un autre Mahomet, vainqueur des Pyramides,
 Du Caire et de Ghizé visitant les djamides,
 S'emparait de l'Asie au nom de l'Alcoran ;
 Souillé par deux mille ans d'un esclavage immonde,
 Il devait sur le Nil régénérer le monde :
 Le monde en a fait son tyran.

Oui, tel fut son destin ! lorsque l'Europe esclave
 Le suivait vers le pôle, il méconnut le Slave ;
 Il repoussa du pied la Pologne à genoux :
 Déjà de ses succès la mesure était pleine ;
 Ce crime, il l'expia proscrit à Sainte-Hélène,
 Pleurant, outragé comme nous !

Aujourd'hui triomphant, et les yeux pleins d'ivresse,
 Le flot parisien t'environne et te presse
 Comme un champ printanier aux mouvantes couleurs
 Tout rayonne et sourit ; mais quels sont ces fantômes
 Pâles et soucieux, errant parmi les hommes,
 Et les regards baignés de pleurs ?

Sur le front du courage ils portent le stimate :
 Oh ! je les reconnais , c'est le peuple Sarmate ,
 Aujourd'hui sans patrie , et d'exil en exil
 Suivant son aigle blanc en sa longue Odyssee ,
 Des murs de l'Alhambra jusqu'à Laodicée ,
 Du Delaware jusqu'au Nil.

Tant des leurs ont péri ! les enfans et les femmes ,
 Sous les glaces du nord maudissant des infâmes ,
 Attendent qu'un sauveur vienne les secourir :
 Partout de notre sang la terre est assouvie ;
 Et les puissans ont dit : Oublions Varsovie :
 « La Pologne devait mourir ! »

Les peuples sont saisis d'une torpeur profonde :
 Le torrent du Caucase envahira le monde ;
 Toi seul , Dieu d'Israël , tu sauras nous venger ;
 Des mortels ont dressé ce pompeux mausolée :
 Toi seul dois relever une race accablée ,
 Errant sur le sol étranger.

O stériles désirs ! les rois sans conscience ,
 Les peuples sans vertu lassent ta patience.
 Quel orage nouveau dans les cieus s'éleva ?
 D'où tombent ces soleils , et quels signes étranges !
 Est-ce le jour suprême annoncé par les anges ?
 Est-ce le jour de Jéhova ?

Sur un nuage ardent le Juge va descendre :
 Le soleil s'obscurcit comme un monceau de cendre ;
 Les volcans ont ouvert leur cratère béant ,
 Et la main créatrice, en déchaînant leurs laves,
 Brise comme un faisceau les rois et les esclaves,
 Et les jette ensemble au néant.

Symbole du trépas ! colonne du mystère !
 Tu vis naître les temps au berceau de la terre,
 Tu les verras tomber dans l'éternel oubli ;
 Et puis quand le Seigneur fera déchoir les astres,
 Tu crouleras aussi , témoin des grands désastres,
 Sous leur poussière enseveli !

Versailles, le 15 Janvier 1836.

Et les jours ensemble au regard
Et le malin esprit, le malin esprit
Et le malin esprit, le malin esprit
Et le malin esprit, le malin esprit

Et le malin esprit, le malin esprit
Et le malin esprit, le malin esprit
Et le malin esprit, le malin esprit
Et le malin esprit, le malin esprit

Et le malin esprit, le malin esprit
Et le malin esprit, le malin esprit
Et le malin esprit, le malin esprit
Et le malin esprit, le malin esprit

Et le malin esprit, le malin esprit
Et le malin esprit, le malin esprit
Et le malin esprit, le malin esprit
Et le malin esprit, le malin esprit

NIEMCEWICZ

Au général Hniaziewicz.

Épître traduite du polonais.



Montmorency, 1834

Camarades vieillis sous les mêmes drapeaux,
Puisque avant de goûter le calme des tombeaux
Le sort dans ce vallon nous réunit encore,
Permetts, qu'à ton déclin rappelant ton aurore,
Je repasse avec toi, dans ces rians séjours,
Les jours de notre enfance et la fin de nos jours.

Grands dieux ! que de combats, de revers et de gloire,
 Comme un songe brillant passent dans ma mémoire !
 Dès l'enfance, un guerrier, que tous nous bénissons,
 Nous donnait son exemple et ses grandes leçons.
 Te souvient-il des temps où nous venions entendre
 Les discours inspirés de cette ame si tendre,
 Quand il nous redisait : « Mes enfans, mes amis
 « Que l'amour paternel à mes soins a commis,
 « Vous êtes les soutiens d'une race guerrière :
 « A vos yeux va s'ouvrir une noble carrière ;
 « Le pays gémissant sous le fer étranger
 « Compte sur vos efforts, vous devez le venger.
 « La crainte du Seigneur, l'amour de la patrie,
 « Sont les purs élémens dont votre ame est nourrie ;
 « Conservez le dépôt des antiques vertus ;
 « Jamais par les revers ne soyez abattus ;
 « Fuyez la fausse gloire, et l'astuce et l'envie,
 « Vous devez au pays et l'honneur et la vie. »
 Ces conseils ont germé dans nos cœurs enfantins :
 Quelque fussent alors nos goûts et nos destins,
 Comme une voix du ciel, nous sentions dans notre ame
 Sa féconde parole empreinte en traits de flamme.
 Comme Hercule au berceau, tu signalais ton bras :
 Moi, poète et guerrier, je chantais nos combats,
 Ou bien, contre l'orgueil sapant la république,
 J'élevais aux conseils ma parole civique.

Aux champs de Maciéïow par les armées trahis,
 Dans les cachots du Czar nous pleurons le pays.
 Mais le ciel te sauva ! car bientôt fier et libre
 Tu suivais l'aigle blanc aux campagnes du Tibre,
 Et parmi cent exploits où tu les secondas
 Enchaînais la victoire au char de nos soldats.
 Près d'un chef adoré, fidèle à son étoile,
 Vers un monde nouveau je dirigeai ma voile.
 Hélas ! au fond du cœur j'emportais mes regrets !
 O chênes du déluge ! ancêtres des forêts,
 Dites combien de fois parcourant les savannes,
 Le désert vierge encor du pas des caravanes,
 Poursuivant le repos, mon ame s'égara
 Parmi les noirs écueils de la Niagara !
 J'allais sur les rochers rêver au bruit des vagues,
 Cherchant à l'horizon quelques voiles bien vagues ;
 Mais de ces grands tableaux nul ne me consola :
 Mon cœur saignait toujours, ma patrie était là !
 O ciel ! avec quel charme il me souvient de l'heure
 Où, d'un héros sans tache abordant la demeure,
 Des Romains au tombeau ce dernier rejeton,
 Pour la première fois j'aperçus Washington !
 Colomb trouvait un monde — il brisa ses entraves.
 Jamais je n'oublierai ses regards doux et graves :
 Ses cheveux étaient blancs, son front large, et sa voix
 Captivait tous les cœurs, douce et forte à la fois.

La franchise des camps, le dévoûment sublime
 Formaient une auréole à ce front magnanime.
 Que de fois accourant, tressaillant à son nom,
 J'écoutai ses récits dans le frais Montvernon !
 Et quand je lui contai par quelles sourdes trames
 La Pologne est tombée entre des mains infâmes,
 Ce qui nous fit déchoir du rang de nos aïeux,
 J'ai vu des pleurs furtifs s'échapper de ses yeux.
 O larmes ! don sacré de son ame attendrie,
 Que n'ai-je pu vous rendre à ma belle patrie !
 Vous diriez qu'un grand homme, effroi de ses tyrans,
 Avait des pleurs pour elle et ses fils expirans.
 Tandis que dans l'exil, je fléchis, je succombe,
 Toi, de nouveaux lauriers tu couronnais sa tombe,
 Et, conquis sur le Tibre à force de succès,
 Jetais trois cents drapeaux sous les pieds des Français ;
 Ou, pressant l'étendard de Jean III, ton idole,
 Signais : « Ordre du jour, daté du Capitole * . »
 Quand chaque heure grandit le guerrier que tu sers,
 Tu venges ton pays, je parcours mes déserts,
 Tu croyais le sauver, mais le sang de nos veines
 Coule pour des ingrats, nos attentes sont vaines.
 Respirant pour lui seul, ton cœur avec mépris
 De tes nobles nobles travaux sut rejeter le prix ;

* Voyez l'Histoire des Légions polonaises en Italie, par Léonard Chodzko.

Las d'être un marchepied au tyran qui s'élève,
 Au foyer paternel tu suspendis le glaive,
 Et tu vis prospérer les champs que tu semais.

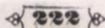
Tandis que séparé de tout ce que j'aimais,
 Seul, souffrant, fugitif, je dévorais mes larmes,
 Mon destin sut toucher un être plein de charmes :
 Si d'abord ce ne fut qu'une douce pitié,
 Plus tard, de mes chagrins réclamant la moitié,
 Par les nœuds les plus saints elle me fut unie.
 Quelque bonheur suivit cette union bénie.
 Oh ! que de fois depuis, l'aurore du matin
 Me surprit dans les champs au mirage argentin,
 Armé du long ciseau, de la courbe faucille,
 Émondant les buissons, fauchant l'herbe docile,
 Ou sur un sauvageon, plus habile fermier,
 Greffant avec prudence un rameau de pommier !
 De quels soins attrayans, de quels loisirs célestes
 Nous entourent les champs et les travaux agrestes,
 Loin des sombres ennuis qui planent sur nos toits,
 Loin des malheurs du peuple, et des crimes des rois !
 L'ambition, l'envie, avec tous leurs mensonges,
 Y viennent rarement inquiéter nos songes :
 Certain que son esprit doit survivre au trépas,
 L'homme, plus résigné, souffre, et ne se plaint pas.
 O jours de vrai bonheur, jours sans impur mélange

Que le ciel m'accorda par la main de mon ange :
 Oui, vous m'auriez suffi, si, pour tout l'avenir,
 J'avais pu loin de moi chasser un souvenir,
 Mais sans cesse mon ame à mes amours fidèle,
 Volait vers la patrie et ne rêvait que d'elle,
 Et j'enviais ton sort, car je savais que là
 Sur tes champs où souvent le sang russe coula *,
 Consacrant tes longs jours à de plus douces veilles,
 Tu cultivais les fleurs, les fruits et les abeilles.
 Tandis que je bêchais mon paisible jardin,
 La voix de l'empereur a retenti soudain :
 « Polonais, nous disait cette voix si connue,
 « Pour vous seuls jusqu'ici mon armée est venue,
 « Levez-vous et marchez ! car aujourd'hui je veux
 « Donner l'indépendance à vos derniers neveux. »
 Comme un essaim bruyant d'abeilles printanières,
 Les Polonais ardents volent vers les bannières,
 De leur aigle chéri saluant le réveil.
 Des lances, des drapeaux rayonnent au soleil,
 Le fer brûle les flancs, et le coursier tressaille ;
 Il s'élançe et s'enivre au vent de la bataille.
 Pologne, ô mon pays ! on les vit tous frémir,
 Aux noms de Dombrowski, de Gora, Sandomir ;
 L'ennemi fugitif reconnu avec rage
 Que ton nom peut mourir, mais jamais ton courage.

* Zielincé.

Des champs plus renommés, de plus larges travaux
 T'appelèrent bientôt à des combats nouveaux.
 Un envoyé du ciel en ce monde où nous sommes,
 Pour montrer la grandeur et le néant des hommes,
 Des rangs de ses soldats faisait surgir des rois,
 Broyait comme du verre un vieux trône et ses droits,
 Volant où l'appelait son étoile obscurcie,
 Traînait l'Europe entière aux champs de la Russie.
 Oui, cette fois encor, l'aigle blanc étendit
 Son aile, et vint s'asseoir sur le Kremlin maudit,
 Ce Kremlin où jadis trois Czars de Moscovie
 Aux pieds de Zolkiewski mendiaient la vie.

Pour de si beaux succès quel affreux lendemain !
 Que peut contre un ciel mort tout le génie humain ?
 Quel aspect déchirant ! un ouragan de neige
 Tourbillonne à l'entour, nous poursuit, nous assiège ;
 Des glaciers de l'Oural le souffle flétrissant
 Comme un simoun du nord pénètre jusqu'au sang ;
 Terrassés sans combat, les débris des armées,
 Ombres des bataillons sur la plage semées,
 Sur les os des coursiers, squelettes demi-nus,
 Encombrent par milliers des chemins inconnus.
 La lune, en se levant, d'un rougeâtre suaire
 Semble couvrir au loin cet immense ossuaire ;
 On voit parmi le sang des membres écrasés,



Des restes de chevaux et des affûts brisés.
Que de nobles guerriers, que de peuples victimes,
D'un seul ambitieux ont expié les crimes!
A quels maux inouïs, à quels longs jours de deuil
Des rois usurpateurs les expose l'orgueil!
Plus d'un jeune héros, né sur l'Èbre ou le Tage,
Qu'attendait au retour un riant héritage,
Sur le Dniepr ou le Don a trouvé le trépas,
Et sa mère et ses sœurs ne le reverront pas!

.....

Le temps peut réparer cette perte funeste.
Les peuples sont nombreux, tout l'avenir leur reste.
Ils ressèment leurs champs, relèvent leurs autels,
Ils sont libres enfin, car ils sont immortels!
Un Kalmouk ne vient pas, avec sa vile engeance,
Sur les petits enfans assouvir sa vengeance;
Mais la Pologne, hélas! amer jouet des dieux,
Haletant sans repos sous un joug odieux,
N'est heureuse qu'un jour, et puis elle succombe,
Et son dernier refuge est au sein de la tombe.
Survivre à sa grandeur, à sa gloire, ô destin!
Gémissant depuis lors sous l'affreux Constantin,
Quand un noble courroux lui fit prendre les armes,
Dieu voulut l'abreuver d'un océan de larmes.

.....

O principe éternel ! immuable pouvoir,
 Les pleurs des orphelins n'ont-ils pu t'émouvoir ?
 N'entends-tu pas les morts qui demandent justice ?
 Combien doit-il durer le sanglant sacrifice ?
 Sommes-nous seuls pécheurs , Dieu terrible et jaloux ?
 Ta foudre ne doit-elle anéantir que nous ?
 Malgré ta sainte loi , des peuples fratricides
 Jouissent à nos yeux des jours les plus splendides ,
 Et la Pologne meurt , et ses fils sont proscrits.
 Pardonne , ô Dieu clément , ces plaintes et ces cris ;
 Est-ce à moi de gémir , atome périssable ,
 A peine né d'hier sur ce vil grain de sable ?
 Ah ! plutôt jusqu'à terre humiliant nos fronts ,
 Ayons foi dans le ciel , adorons , espérons ,
 Espérons le bonheur , car le mal est extrême :
 Suivons sans murmurer la volonté suprême ,
 Assurés que celui qui nous donna le jour ,
 Est un Dieu de bonté , de clémence et d'amour :
 Quand même les proscrits mourraient tous en offrande ,
 Il fera la Pologne indépendante et grande :
 Ses pleurs seront vengés et ses droits reconquis
 Aux noms des Kniaziewicz et des Poniatowskis !

 Je rêvais , je priais , recueilli sous l'ombrage ,
 A mes pieds s'étendait un brillant paysage

De vignobles en fleurs, de sonores bosquets,
 De villages groupés comme autant de bouquets ;
 Le soleil cependant s'inclinait sur les ondes,
 Et l'azur plus profond resplendissait de mondes.
 Alors je m'écriai : « Lorsque viendra le jour
 Où cet astre éclatant s'éteindra sans retour ;
 Quand la mort sur mes yeux étendra ses deux ailes,
 Me voilant pour jamais ces campagnes si belles,
 Et lorsqu'à la patrie, avant de m'assoupir,
 Je ferai mes adieux dans un dernier soupir,
 Où donc ira mon ame ? où donc revivra-t-elle ?
 Peut-être abandonnant sa dépouille mortelle,
 L'esprit doit parcourir sur un trône d'éclairs
 Des cieux toujours plus beaux, de plus grands univers ;
 Au soleil du Très-Haut ses paupières écloses,
 Verront dans son essor de merveilleuses choses ;
 De tout être créé le principe et la fin,
 Mystères dévoilés aux yeux du Séraphin ;
 L'ame de la nature et sa chaîne infinie,
 Des mondes fugitifs l'éternelle harmonie :
 Le jour de liberté promis aux nations,
 Et surtout le bonheur de ceux que nous aimons.

 Et tout cela peut-être, ami, n'est qu'un beau rêve,
 Bientôt nous le saurons, notre chemin s'achève,
 Aujourd'hui que le temps a sillonné nos fronts,

Qu'abreuvés de dégoûts, d'injustice et d'affronts,
 Nous trainons dans l'exil le poids de nos années;
 Jusqu'à ce que la mort les ait toutes glanées.
 Et que faire en ces jours? D'un sein calme et constant
 Braver et recevoir le sort qui nous attend :
 Fidèles au passé, quand la mort nous délivre,
 Sachons mourir ainsi que nous avons su vivre.

Le temps sur les cités s'abaisse tour à tour.
 Rome, Athènes, Palmyre, ont péri sans retour.
 Un peuple rajeunit sur un peuple qui tombe :
 Creusez le sol : partout on trouve quelque tombe.
 Vois le cirque immortel qu'un pape mutila.
 La Pologne eut un Czar, Rome eut un Attila.
 Mais il est une main dont la juste énergie
 Atteint les mauvais rois au milieu de l'orgie ;
 La pompeuse cité qu'un despote éleva,
 Comme un vaisseau de marbre au sein de la Néva,
 En un jour doit périr sous les eaux corrosives
 Du lac de Ladoga, qui franchiront leurs rives ;
 Périr, avec ses tours, son emprunt de grandeur,
 Les trésors à l'Europe arrachés sans pudeur,
 Et le pêcheur verra l'indolente nacelle
 Flotter sur ces palais où l'ivresse étincelle.
 Sans doute aussi l'écharpe, ou les soyeux coussins
 D'un illustre boïar appuyant les desseins,

Ce mal héréditaire et qui frappe dans l'ombre,
 Des jours de l'empereur vont abréger le nombre,
 Les peuples décimés, dépouillés de leurs droits,
 Ne seront pas toujours la pâture des rois.
 Eux aussi seront rois : sans haine et sans contrainte,
 Libres, ils s'uniront d'une éternelle étreinte....
 Ami, voici l'aurore : où donc est le soleil ?
 Nous-mêmes, déjà vieux, altérés de sommeil,
 Nous ne le verrons plus, et mon cœur me l'atteste.
 De nos amis communs j'ai vu périr le reste.
 Où sont des anciens jours les compagnons chéris,
 Nés sur le même sol, du même lait nourris ?
 Peu d'entre eux ont connu la vieillesse glacée ;
 Oh ! combien ont péri dans la longue Odyssée,
 Succombant sous le poids d'un morne repentir !
 Combien sont couronnés des palmes du martyr !
 L'un dédaigna la vie à sa première phase ;
 Un autre eut pour tombeau les mines du Caucase ;
 Nous sommes restés seuls : nos jours sont révolus,
 Étrangers à ce monde, on ne nous connaît plus ;
 De la liberté sainte émérites apôtres,
 Il est temps de partir, de faire place à d'autres,
 Et comme un pur encens s'évapore au saint lieu,
 Sur l'aile de la Foi, remontons jusqu'à Dieu !



PHARIS, CASSIDE,

FAIT EN L'HONNEUR DE L'ÉMIR TADGE-ULFÈCHRE ⁵².

(Traduit du polonais, de Miciewicz.)



Аway : away :
BYRON, *Mazeppa*.

Comme un esquif joyeux, se livrant à la brise,
Glisse avec volupté sur la vague soumise,
Et frappant de la rame un flot paisible et pur,
Balance un cou de cygne au dessus de l'azur ;
Tel l'Arabe aime à voir son cheval qui s'élance
De la cime d'un roc dans le désert immense,
Quand le steppe entr'ouvert sous les pas du coursier
Bouillonne comme l'onde où l'on trempe l'acier,

Et, requin du désert, quand rapide, indomptable,
Il disperse les flots de l'océan du sable.

O mon coursier, prends ton essor
Dans le tourbillon de poussière ;
De tes pieds effleure la terre,
Vole plus haut, plus haut encor !

Il est noir mon coursier, comme un ciel de tempête,
Son crin est un panache ondoyant dans les airs ;
De ses pieds argentés jaillissent des éclairs,
Et l'astre du matin rayonne sur sa tête.

Dépasse, ô mon coursier, sur le sable mouvant
Les rochers et les bois ; en avant ! en avant !

En vain la palme aérienne
M'offre son ombrage et ses fruits :
Je la dépasse et je m'enfuis.
La palme va cacher sa peine
Au sein d'une verte oasis,
Et semble en murmurant pleurer de mon mépris.

Puis les rochers, gardiens de la déserte plage,
Menacent le Bédouin d'un sinistre visage,
Ils veulent l'arrêter, et d'échos en échos
Poursuivant son cheval, ils répètent ces mots :

Où vas-tu , Bédouin téméraire ?
 Là, point de palme hospitalière
 Qui te cache aux yeux du soleil :
 Là , tu n'as pas dressé de tente
 Dont la corolle bienfaisante
 Te protège au sein du sommeil.

Le rocher seul ici peut s'endormir sans peine,
 Car il n'est au désert qu'une tente, — les cieux.

Vains mensonges ! menace vaine !

Je presse mon coursier poudreux :

Je vole, et déjà sur la plaine

J'avais fui bien loin, bien loin d'eux ;

Et déjà les rochers, honteux de leur défaite,

L'un à l'abri de l'autre allaient cacher leur faite.

Un vautour était là : me voyant fugitif,

Il jura, l'insensé, de me faire captif ;

Il déploya son aile, et sûr de sa victoire,

Il me ceignit trois fois d'une auréole noire.

Puis, il cria : Je sens un cadavre en ces lieux ;

L'Arabe et son cheval sont à moi tous les deux.

Le cheval cherche un pâturage,

L'Arabe se fraie un chemin :

L'un et l'autre espèrent en vain

Le terme de leur long voyage.

Qui vient ici n'en revient plus :
 Oui, le vent seul passe et repasse
 En ne laissant aucune trace
 Des sentiers qu'il a parcourus ;
 Et dans ces campagnes stériles,
 Lorsque l'Ange du jour s'enfuit,
 Les vautours, les morts, les reptiles
 Seuls, osent affronter la nuit.

Trois fois me menaçant de ses serres avides
 Le vautour me lança des regards homicides.
 Lequel eut peur ? — C'est lui : car il prit son essor ;
 Et lorsque de mes yeux je le suivais encor,
 Que je bandais mon arc pour punir son audace,
 De vautour qu'il était il se change en aiglôn ;
 En papillon, puis en frelon,
 Et puis il disparaît, effacé dans l'espace.
 Dépasse, ô mon coursier, sur le sable mouvant,
 Les rochers, les vautours ; en avant ! en avant !

Un nuage léger croyait courir plus vite.
 Blanc sur un ciel d'azur il fond à ma poursuite :
 D'un vol aussi rapide il veut fendre les airs,
 Que l'Arabe à cheval mesurant ses déserts ;
 Et déployant sur moi deux ailes diaphanes
 Il m'adresse en sifflant ces paroles profanes :

« Où vas-tu, Bédouin insensé ?
 Ici, pas de pluie argentine
 Qui rafraîchisse ta poitrine
 Ou lave ton front oppressé.
 Ici, point de fontaine pure
 Dont le cristal et le murmure
 Charme ton oreille et tes yeux ;
 Et même avant que la rosée
 N'ait touché la terre embrasée,
 Les vents l'emportent dans les cieux. »

Vains propos ! je m'élançai et m'enfuis de plus belle ;
 Je laisse loin de moi le nuage rebelle ;
 Sans couleur, sans haleine il semble se pencher,
 Puis il tombe sur un rocher. —
 Et lorsque, dédaigneux, je me tourne en arrière,
 Je le vois ardent de colère
 A l'autre extrémité du ciel,
 Et je lis sur son front la douleur qui le navre ;
 Jaloux, il se teint de fiel ;
 Et puis il s'effaça, noir et hideux cadavre.
 Devance, ô mon coursier, sur le sable mouvant,
 Les rochers, les brouillards ; en avant ! en avant !
 Alors, nouveau soleil, j'embrassai tout l'espace

D'un regard immense, orgueilleux :
 Mes rivaux n'étaient plus : et sans laisser de trace,
 Ils avaient fui loin de ces lieux,
 Jamais un mortel téméraire
 N'a de ces noirs séjours pénétré le mystère.
 Ici règne à jamais le calme de la mort ;
 Les échos sont muets, la nature s'endort,
 Comme sur de nouveaux rivages
 Les troupeaux des bêtes sauvages
 De l'homme, hôte inconnu, ne craignent pas l'abord.

Dieux ! je n'étais pas seul ! sur un rempart de sable
 J'aperçois de guerriers une troupe innombrable ;
 Voyageurs ou brigands guettant un voyageur,
 Je ne sais ; — mais ils sont d'une horrible blancheur.
 Je cours, — je crie, en vain ! ces ombres sont muettes.
 C'est une caravane enfouie au désert

Qu'un simoun aura découvert⁵³ !
 Sur les os des chameaux des cavaliers squelettes
 Attachés pour toujours ; et des trous de leurs têtes,
 Des mâchoires sans chair, et des yeux sans regards
 Le sable en longs ruisseaux coule de toutes parts,
 Et semble murmurer une sinistre plainte :
 Où vas-tu, Bédouin insensé ?
 Ici le simoun a passé !
 Mais le fils du désert ne connaît pas de crainte.

Dépasse, ô mon coursier, sur le sable mouvant,
Les morts et les simoun ; en avant ! en avant !

Un simoun , le plus fort des enfans de l'Afrique ,
Remuait le désert de son pied frénétique.
Soudain il m'aperçoit, il s'arrête, et surpris,
Tournoyant sur lui-même, il crie avec mépris :
Quel est donc ce simoun au vol bas et timide ?
Qui foule le désert dont j'ai seul hérité ?
Il mugit, se dressa comme une pyramide ;
Et voyant que j'étais mortel, mais intrépide,
Il frappa le désert de son pied irrité ;

Et sous sa colère puissante,

L'Arabie entière a tremblé.

Il saisit dans sa main géante

Mon corps de douleur accablé.

Il me brûle comme la foudre,

M'abat sous deux ailes de poudre,

Me lance des cailloux ardents ;

Mais furieux, je me redresse,

Je le mords, l'écrase et le presse,

Et je le broie entre mes dents.

Le simoun voulait fuir, mais mon bras redoutable

Le retenait : son corps se brise en deux moitiés,

Et retombe en grêle de sable,
 Et mort, comme un rempart il s'étend à mes pieds.
 Alors je respirai ! mes paupières mortelles
 Embrassaient fièrement les étoiles des cieux :
 Toutes semblaient aussi me sourire des yeux ;
 Car dans tout l'univers j'étais seul avec elles.
 Que j'aime à m'enivrer du nectar embaumé
 Que des jardins du ciel m'apporte le zéphire !
 Tout l'air d'Arabistan à peine peut suffire
 De chaleur et de soif à mon sein consumé.
 Que j'aime à contempler la superbe étendue
 Qu'à mes yeux enchantés déroule ce désert
 Qui maintenant d'azur et d'étoiles couvert
 Par delà l'horizon se déploie à ma vue !
 Je lui tends de ces lieux une étreinte d'amour :
 Ah ! je l'embrasserais du couchant à l'aurore !
 Mon esprit devient libre : il monte, il fuit encore
 Jusqu'au faite brillant du céleste séjour ;
 Et comme avec son dard l'abeille perd la vie,
 Ma pensée est au ciel, mon ame l'a suivie.



LE FORT D'ORDON

Narration d'un Adjudant.

(Traduit du polonais, de Mickiewicz.)



..... et quorum pars magna fui •
VIRGILE.

« Nos canons se taisaient : — j'étais sur les remparts. —
Ieux cents bronzes sur nous tonnaient de toutes parts :
Déjà les ennemis en colonnes sans nombre
Autour de la cité ⁵⁴ s'étaient formés dans l'ombre.
Paskéwitsh est leur chef : il accourt, à sa voix
L'armée a replié son immense pavois.
Voici les artilleurs : l'infanterie esclave
S'avance lentement comme un ruisseau de lave

Semé de mille éclairs , et , volant sur ses pas ,
Un aigle à double front les conduit au trépas.
Vis-à-vis voyez-vous comme une île lointaine
Le fort du brave Ordon qui domine la plaine ?
Six canons de ses flancs vomissent tous leurs feux :
Et la rage est moins prompte en mots injurieux ,
Le ciel a moins d'éclairs , que durant la bataille
Ces bronzes n'ont lancé de flamme et de mitraille.
Vois cet obus qui plonge au sein d'un bataillon ,
Il laboure en courant un lugubre sillon ;
Comme un volcan sous l'onde , il fume , siffle , tonne ,
Et d'un désastre immense il frappe la colonne.
Vois ce pesant boulet : il roule , se débat ,
Mugit comme un taureau qu'irrite le combat ,
Et boa furieux il bondit , il se traîne ,
Écrasant de ses bords , brûlant de son haleine.
Quelquefois sur sa route on ne voit , on n'entend
Que le choc d'un cadavre ou le cri d'un mourant ,
Comme si , d'un seul trait franchissant tout l'espace ,
Un ange de la mort avait laissé sa trace.
Mais le roi , dont l'arrêt les envoie à la mort ,
Est-il parmi les siens ? partage-t-il leur sort ?
Non ! du pôle lointain il contemple la guerre.
C'est lui qui fait trembler la moitié de la terre :
Quand du haut de son trône il fronce les sourcils ,
Mille mères en deuil ont dû pleurer leur fils.

C'est lui, c'est l'empereur, dont le terrible oukaze
 Frappe soudain de mort du Niémen au Caucase.
 Au signal de sa main le knout obéissant
 Ne cesse de frapper un peuple gémissant.
 O toi, dont tous les jours se comptent par victimes,
 Toi, Dieu par ta puissance et Satan par tes crimes,
 Quand les Turcs du Balkan redoutent ton courroux,
 Quand la diplomatie est toute à tes genoux,
 La Pologne bravant l'éclat qui t'environne,
 Fils orgueilleux des Czars, t'arrache une couronne,
 Héritage sacré des Jean, des Boleslas,
 Que tu souillas d'un sang qui ne t'appartient pas !
 Le Czar est étonné, ses courtisans soupirent,
 Le Czar est furieux, et de crainte ils expirent.
 Mais voici les soldats dont la Divinité,
 Dont la Foi, c'est le Czar : « Le Czar est irrité,
 « Mourons tous, disaient-ils, pour calmer sa colère. »
 Paskéwitsch conduisant un nomade hémisphère
 Actif comme le knout dans la main du bourreau,
 Venait dans notre sol lui creuser un tombeau.
 Houra ! houra ! voyez ces immondes peuplades
 Gravissant par milliers nos blanches palissades :
 Comme au lieu de fascine, ils comblent les fossés
 De leurs troncs mutilés, de membres entassés ;
 Comme un seul bastion de son bronze sonore
 Rougit tous ces débris et les foudroie encore.

Tel un beau papillon qu'insultent les fourmis
 Brille avant de mourir. Déjà les ennemis
 Ont couronné le fort, quand sa dernière foudre
 Tout à coup démontée a roulé dans la poudre,
 Et quand serrant sa pièce un ancien canonnier
 La teignit de son sang, et mourut le dernier.
 Les feux avaient cessé ; le Russe est aux barrières.
 Où sont donc les fusils ? Leurs balles meurtrières
 Ont mille fois autant résonné ce matin
 Qu'aux combats simulés du grand-duc Constantin.
 Pourquoi se taisent-ils ? Ah ! c'est qu'une poignée
 Dans le sang des milliers aujourd'hui s'est baignée ;
 C'est que les bataillons à la crainte étrangers
 N'entendent que la voix qui leur dit : Feu ! chargez !
 C'est que leur sein brûlant aspire la fumée,
 Que leur bras défaillant soutient l'arme enflammée ;
 C'est que depuis le jour, sans reculer d'un pas,
 Le héros fantassin affronte le trépas :
 Alors, ivre de sang, muet, presque en délire,
 Sans crainte et sans mémoire, il charge, il arme, il tire ;
 Ses bras, comme agités par un secret ressort,
 Font mouvoir son fusil, et l'instrument de mort
 Semble emprunter l'instinct de l'œil qui le gouverne.
 Lorsque enfin en fouillant au fond de sa giberne
 Il cherche une cartouche, il n'y trouve plus rien,
 Il sent que le fusil s'embrase dans sa main,

Une pâleur mortelle a couvert son visage ,
 Et le soldat succombe en écumant de rage.
 Cependant l'ennemi pénétrait dans le fort
 Comme les vers impurs qui s'emparent d'un mort .
 Ici des pleurs brûlans obscurcirent ma vue .
 J'entends mon général : — que sa voix est émue !
 Le télescope en main , il avait bien long-temps
 D'un regard soucieux suivi les combattans ,
 « Perdu ! » dit-il enfin , trahissant ses alarmes ,
 Et je vis de ses yeux s'épancher quelques larmes .
 « C'est là , me disait-il , qu'Ordon a combattu ,
 « Ordon , le brave Ordon ! ami , le connais-tu ?
 « Vois , ton jeune regard vaut bien mieux que ces verres .
 — Ah , si je le connais ! Ordon ? mille tonnerres !
 Que de fois l'ai-je vu , debout sur le rempart ,
 Animant ses soldats du geste et du regard .
 Oui , — je le vois encore — à travers la fumée —
 Menaçant l'ennemi d'une lance allumée :
 On le saisit : — il meurt ! — Oh non ! la flamme en main ,
 S'échappant de leurs bras , il court au souterrain . . .
 « Bon ! dit le général , ils n'auront pas les poudres . »
 Ici luit un éclair , et le bruit de cent foudres
 Épouvante aussitôt et la terre et les cieux .
 La terre en mille éclats rejaillit à nos yeux ;
 Les affûts ont croulé sous leurs pièces brisées ,
 Le sol s'est ébranlé , les mèches embrasées ,

D'étincelles sans nombre ont parsemé les airs ,
 Et le vent nous couvrit d'un tourbillon d'éclairs.
 On n'entendait plus rien que le bruit de la bombe
 Qui tombe en éclatant, se disperse et retombe :
 Je regardai le champ, les soldats et le fort ,
 Tout avait disparu comme un rêve de mort :
 Seulement du rempart la ruine isolée
 S'élevait tristement, informe mausolée ,
 Où ceux qui le gardaient, ceux qui l'ont emporté,
 Pour la première fois conclurent un traité.
 Si même l'empereur lui disait de renaître ,
 Pour la première fois, à la voix de son maître
 Le Moskal serait sourd. Ici tant d'ennemis
 Dans le même tombeau se trouvent endormis...
 Où vont après la mort l'homme libre et l'esclave ?
 Qui le sait ! mais Ordon ! il est le saint du brave ,
 Le patron des remparts. Car la destruction
 Est un acte aussi saint que la création ,
 Lorsque d'un Dieu vengeur s'accomplit la justice.
 Dieu prononça : « Qu'il soit ! » — et dira : « Qu'il périsse ! »
 Quand un jour les vertus du monde ensanglanté
 Fuiront avec la Foi, la sainte Liberté,
 Et quand le despotisme, assis sur des victimes,
 Comme le fort d'Ordon, l'inondera de crimes,
 Dieu punira le monde envahi par les Czars,
 Et le fera sauter comme Ordon ses remparts.

A UNE MÈRE POLONAISE.

Traduit d'A. Michiewicz.

Alas poor country !
Almost afraid to know itself ! It cannot
Be called our mother but our grave ; where nothing
But who knows nothing is once seen to smile ;
When sighs and groans, and shrieks that rend the air
Are made, not marked, where violent sorrow seems
A modern ecstasy, the dead man's knell
Is there scarce ask'd for who ; and good men's lives,
Expire before the flowers in their caps,
Dying ere they sicken.

МАСЯЖУ, act. IV.

O mère polonaise ! alors que le génie
Brille au front de ton fils de sa plus vive ardeur,
Dans ses regards si beaux de grâce et d'harmonie
De ses nobles aïeux rayonne la grandeur :

Et quand loin des enfans, compagnons de son âge,
Il s'en va du vieux barde écouter les beaux vers,
Et qu'alors tout pensif et penchant son visage
De sa belle patrie il entend les revers ;

Que ton fils est à plaindre , ô mère infortunée !
 Va , contemple plutôt la mère du Sauveur ,
 Et regarde les maux qui l'ont environnée...
 Car un trait bien cruel va déchirer ton cœur.

Lorsque des nations , reniant leur histoire ,
 S'abandonnent sans crainte au plus lâche sommeil ,
 Son destin le condamne à des combats sans gloire ,
 Au trépas du martyr , sans espoir de réveil !

Ah ! qu'il aille plutôt , solitaire et farouche ,
 Du souffle des tombeaux respirer le poison ;
 Avec le vil serpent qu'il partage sa couche ,
 Qu'il se fasse aux horreurs de l'humide prison.

Qu'il couve dans le sein sa joie et sa colère ,
 Que ses discours prudens distillent le venin ,
 Que son cœur soit un roc et son ame un mystère ,
 Qu'il soit comme un serpent perfide en son maintien.

Le Christ à Nazareth , aux jeux de son enfance
 Associait la croix , symbole de sa mort :
 Mère du Polonais ! qu'il apprenne d'avance
 Le combat qui l'attend , les outrages du sort.

Accoutume ses mains à la chaîne pesante,
 Qu'il apprenne à traîner l'immonde tombereau,
 A mépriser la mort sous la hache sanglante,
 A toucher sans rougir la corde du bourreau.

Car ton fils n'ira point, sur les tours de Solime,
 Parmi les chevaliers, détrôner le croissant,
 Ni comme les Gaulois, dans son pays sublime,
 Semer la liberté, l'arroser de son sang.

Il lui faudra combattre un tribunal parjure,
 Recevoir le défi par un agent secret :
 La lice du combat, c'est la caverne obscure ;
 Un puissant ennemi va signer son arrêt.

Il meurt : pour monument et pour pompes funèbres
 Il aura d'un gibet les horribles débris ;
 Quelques pleurs d'une femme, et parmi les ténèbres
 Les tristes entretiens de quelques vieux amis.



Accablant ses mains à la chaîne pesante,
Qu'il aggrave à traîner l'immonde tombeau,
A mériter la mort sous la hache sanglante,
A tomber sans courir la corde du bourreau.

Car ton fils n'est point, sur les tours de Solime,
Parmi les chevaliers, détrôner le croissant,
Ni comme les Gahes, dans son pays sublime,
Semer la liberté, l'artoux de son sang.

Il lui faudra combattre au tribunal perfide,
Recevoir le déh par un agent secret;
La lice du combat, c'est la caverna obscure;
Un puissant ennemi va signer son arrêt.

Il meurt : pour monument et pour pompe funèbre,
Il aura d'un gibet les horribles débris;
Quelques pièces d'une femme, et parmi les téniers,
Les tristes reliques de quelques vieux amis.

Il meurt : pour monument et pour pompe funèbre,
Il aura d'un gibet les horribles débris;
Quelques pièces d'une femme, et parmi les téniers,
Les tristes reliques de quelques vieux amis.

LE JOUEUR DE LYRE,

Esquisse des Mœurs Lituanienes⁵⁵.

TRADUIT DE MICKIEWICZ.

Despair and die.

CHATELTON.

Vois ce vieillard aux vêtemens étranges,
Sa barbe et ses longs cheveux blancs;
Deux beaux garçons, roses comme deux anges,
Guident vers nous ses pas tremblans.

Il suit la route en jouant de la lyre,
Les gars jouant du chalumeau:
Sur son passage on se presse, on admire,
On veut l'amener au hameau.

« Viens égayer la fête du village,
 Les fruits ne nous manqueront pas:
 Les dons du ciel, gaîment on les partage,
 Et notre gîte est à deux pas. »

En inclinant son front couvert de neige,
 Sous un tilleul il vient s'asseoir :
 A ses côtés s'établit son cortège,
 Admirant la fête du soir.

Ici l'on danse, un bûcher fume et brille ;
 A l'entour filles et garçons,
 Formant la ronde où le plaisir pétille,
 Célèbrent les jours des moissons.

A son aspect on s'arrête : — Silence !

Tout se tait : fifre, tambourin ;
 Le feu pâlit, et la foule s'élance
 Vers le siège du pèlerin.

« Digne étranger, salut ! le ciel t'amène,
 La joie habite nos séjours,
 Tes pieds sont las d'une course lointaine,
 Chez nous viens passer de beaux jours. »

Ils l'entraînaient vers de riches corbeilles,
 Et vers un siège de gazon :

« Veux-tu goûter ce vin de nos abeilles,

Ou bien les fruits de la saison ?

Voici ta lyre et voilà nos offrandes :

Que ces enfans suivent ta voix ;

Chargés par nous de présens, de guirlandes,

Chantez-nous un air tous les trois. »

— C'est bien, dit-il, écoutez, je commence :

(L'essaim à l'entour se serra) ;

Que voulez-vous, chansonnette ou romance ?

Un sonnet ? — Ce qu'il vous plaira. »

Il prit son luth, et vidant une coupe

D'où jaillissait l'ambre du miel,

Il fit un signe aux enfans, à sa troupe,

Et chanta les yeux vers le ciel :

« Amis, je vais de village en village,

Longeant le rapide Niémen,

Chantant toujours en mon pèlerinage

Les tourmens d'amour et l'hymen. »

« A m'écouter aucuns trouvent des charmes,

Pourtant ils ne comprennent pas ;

Je vais plus loin, en essuyant mes larmes,

Et le Niémen guide mes pas. »

« Si dans ces lieux quelqu'un pouvait m'entendre :

Il viendrait me presser la main ;

Mêler aux miens les pleurs d'une ame tendre :

Ici finirait mon chemin. »

Le vicillard cesse, et d'un regard humide

Parcourt les bosquets et les champs.

Quelle est au loin cette vierge timide,

Debout, attentive à ses chants ?

Sa main commence une écharpe de roses,

Faisant, défaisant tour à tour ;

Heureux berger ! pour toi seul sont écloses

Ces fleurs, premier gage d'amour !

Vers le gazon sa paupière est baissée,

Sous l'or de ses cheveux bouclés

Son front est calme ; hélas ! mais sa pensée

S'enfuit vers les jours écoulés.

Comme la feuille au rosier se dérobe

Dans le silence des zéphirs,

Sur sa poitrine ainsi frémit la robe,

Et l'on n'entend pas de soupirs !

Bientôt sa main cherche une feuille morte

Qu'elle gardait près de son cœur ;

Elle la jette , et la brise l'emporte :

Le nouvel amant est vainqueur !

Elle la jette , elle lui parle encore ,

Lève ses regards vers les cieux ;

Son teint si pur d'incarnat se colore ,

Des larmes roulent dans ses yeux.

Le barde observe alors , d'un œil de flamme ,

Les traits gracieux de l'enfant :

En préludant il pénètre son ame

D'un regard vengeur , triomphant.

Et de sa lèvre il approche l'amphore ,

Le luth s'anime sous ses doigts ,

Il fait un signe , et d'un accent sonore

Ainsi commencent tous les trois :

« Pour qui fais-tu si belle tresse

De lilas , de rose et de thym ?

Ô quel transport et quelle ivresse

A celui qui prend cette tresse ,

De son bonheur gage certain !

Mais pourquoi pleurer , ô maîtresse !

Quand ta main achève une tresse

De lilas , de rose et de thym !

« A celui-ci donne la tresse
 De lilas de rose et de thym ;
 L'autre t'adore avec ivresse
 Et son jour pâlit au matin :
 Garde les pleurs et la détresse
 Pour celui qui meurt , ô maîtresse !
 Puisque l'heureux obtient la tresse
 De lilas , de rose et de thym . »

Le chant finit : et partout sur la plage
 S'étend un bruit multiplié :
 « On l'a connu chez nous , dans le village ,
 L'auteur , nous l'avons oublié . »

Le barde alors soulève un front austère,
 Les doigts sur les cordes d'airain.
 « Je vais , dit-il , démêler ce mystère
 Je connais l'auteur du refrain !

« Lorsque autrefois , guidé par mon étoile ,
 Je vis le château des croisés⁵⁶ .

Un beau jeune homme arriva sous la voile ,
 Des bords par Niémen arrosés .

« Il souffrait tant ! le secret de ses larmes
 Aux siens fut toujours étranger ;

Dieu seul connut ses soupirs , ses alarmes ,

Et Dieu seul pourra les venger.

« Soit que la mer à l'orient s'enflamme ,

Que la lune brille au zénith ,

Je l'ai vu fuir la tristesse dans l'ame

Parmi les brisans de granit.

« Sur les écueils battus par la tempête

Il bravait les vents et les flots :

Des noirs récifs il gravissait la crête ,

Aux mers confiant ses sanglots.

« Je m'approchai du jeune homme en délire ;

Il ne semblait pas m'éviter !

Sans dire un mot , je fis parler ma lyre ,

Et puis je me pris à chanter.

« Il s'attendrit , de loin me fait un signe

Que mon luth endort ses douleurs :

A m'approcher bientôt il se résigne ;

Alors nous mêlâmes nos pleurs.

« Depuis ce jour il chercha ma présence ,

Il partagea mon amitié ,

Comme autrefois il gardait le silence ,

Et je me taisais par pitié.

- « Lorsque bientôt sa peine trop amère
 L'eut brisé, mourant, il pâlit ;
 Je lui donnai tous les soins d'une mère ,
 Sans cesse au chevet de son lit.
- « Quand tous les jours il s'éteint, il succombe,
 Un jour il m'attire vers lui :
 Je sens, dit-il, le frisson de la tombe ,
 Ami , Dieu m'appelle aujourd'hui.
- « Faut-il pleurer que mes jeunes années
 Dans l'exil s'écoulent en vain ?
 Un seul amour les a toutes fanées ;
 Mais le rêve , ami , fut divin !
- « Tu sais ! depuis que ce roc solitaire
 Ensevelit tous mes remords ,
 Je n'avais plus de désirs sur la terre :
 Mon ame était parmi les morts.
- « Jusqu'au tombeau tu me restes fidèle. »
 (Mêlant ses pleurs avec les miens),
- « Dieu, disait-il, reconnaîtra ton zèle :
 Mais prends les derniers de mes biens.
- « Te souviens-tu, barde qui me consoles,
 Du chant que j'aimais autrefois ?

Tu dois savoir les plaintives paroles,
 Tu connais le rythme et la voix.

« Regarde encor cette boucle si blonde,
 Voici le rameau de cyprès,
 Ce sont pour moi les seuls biens dans ce monde,
 Les seuls dignes de mes regrets.

« Prends-les : peut-être, en remontant le fleuve,
 Tu verras l'objet de mes feux ;
 Dis-lui ce jour qui la fait libre et veuve :
 Rends-lui ce refrain, ces cheveux.

« Comblé de soins par ma Vierge chérie,
 Dis-lui... » Mais son œil s'est glacé ;
 Il murmurait le saint nom de Marie,
 Un ange aux cieux l'a prononcé.

« Dans les douleurs d'une lente agonie
 Il voulait me parler encor ;
 Montrait son cœur, et la plage bénie
 Vers où son ame a pris l'essor. »

Le barde achève, et d'un regard oblique
 Semble chercher autour de lui :
 De sa ceinture il tire la relique,
 Mais le couple heureux avait fui.

Au loin, pourtant, il voit comme un fantôme,

La vierge étouffant ses sanglots :

Il aperçoit à son bras le jeune homme,

L'entraînant parmi les bouleaux.

Et du vieillard on envahit le siège :

Quels sont ces secrets étonnans ?

Il les ignore ou les connaît, que sais-je ?

Mais il ne dit rien aux manans.



GRAJINA⁵⁷.

LÉGENDE LITHUANIENNE,

Traduite d'Adam Michiewicz.



Le vent du nord se lève au milieu des ténèbres :
La lune dans un flot de nuages funèbres
Répand au sein des nuits sa brumeuse clarté ;
Et l'univers entier semble un dôme argenté ;
Et le pâle croissant est une meurtrière
Par où le feu du ciel se répand sur la terre.

Un antique manoir, comme un nid de vautours ,
Du mont de Novogrod⁵⁸ domine les contours.
Comme un phare écroulé, son ombre formidable
Gisant sur les remparts de verdure et de sable,
Se perd dans le marais qui de ses bras noircis
De l'antique château couronne le glacis.

Tous les feux sont éteints : seulement la vigie
 Du château par instans trouble la léthargie
 Et mêle son qui-vive aux murmures du vent.
 Soudain dans le vallon paraît un point mouvant ;
 Puis on voit des guerriers qui courent hors d'haleine ;
 Leur ombre, en s'agitant, les poursuit sur la plaine :
 Ce sont des cavaliers tout incrustés de fer,
 Car ils brillent de loin, aussi prompts que l'éclair.

Sous les pieds des chevaux les pavés retentissent :
 Au tour des vieux fossés trois chevaliers se glissent ,
 Ils se sont arrêtés : l'un d'eux sonne du cor,
 Il crie à haute voix, il sonne, il sonne encor ;
 Sur une tour voisine on entend la trompette,
 Un flambeau de la tour illumine le faite ,
 Les verrous ont crié, la lumière descend,
 Et le pont suspendu retombe en gémissant.

Attentive à ce bruit, la garde avec prudence
 S'approche des guerriers, les entoure en silence.
 Le premier est armé comme pour les tournois :
 Son large manteau blanc est noirci d'une croix ,
 Une étoile en brillans décore son armure,
 Un pieux chapelet lui pend à la ceinture,
 Un cornet de métal sur son dos est jeté,
 Sa lance est en arrêt et son glaive au côté.

A ces signes certains les soldats reconnurent
 Un Komtour des Croisés, et tout bas ils murmurent⁵⁹ :
 Voyez cet échappé du bercail des Germains⁶⁰,
 Engraisé par le sang qui rougit ses deux mains !
 Oh ! si nous étions seuls, bientôt sa tête altière
 Au fond de ce marais plongerait tout entière.
 Que du haut de ce pont je voudrais l'y jeter !
 Il l'entend, mais il feint de ne pas écouter :
 Cependant la terreur se peint sur son visage,
 Et tout croisé qu'il est, il comprend ce langage⁶¹.

 Il demande aussitôt : « Le prince est-il chez lui ? »
 — « Oui, mais vous ne pouvez lui parler aujourd'hui :
 C'est bien tard pour frapper ainsi à sa demeure.
 Adieu donc, à demain. » — « A demain ? tout à l'heure,
 Certes, je veux le voir, lui parler à l'instant.
 Mandez à Litavor un message important,
 Allez. Tout le danger, je le prends sur ma tête.
 Mais je veux que ce seing me serve d'interprète :
 Et s'il veut reconnaître un signe convenu,
 Il saura qui je suis, pourquoi je suis venu. »

 Quel silence à l'entour ! c'est une nuit d'automne ;
 Elle jette en tous lieux son ombre monotone :
 Mais pourquoi de la tour qu'habite Litavor
 Par la grille un flambeau rayonne-t-il encor ?

Il a fourni pourtant une longue carrière,
Et le sommeil devrait planer sur sa paupière.

Il veille cependant. — On envoie à la tour :
Il veille ; mais aucun des nobles de sa cour,
Ni des gens du château, n'ose franchir sa porte.
Le messager teuton les supplie et s'emporte :
Impuissante prière ! inutile courroux !
On va trouver Rymvid ; car lui seul parmi tous
Était son confident, son ministre suprême,
Litavor en disait : « C'est un autre moi-même. »
Ame de ses conseils, de ses travaux guerriers,
Il se couvrit jadis des plus nobles lauriers ;
Au château, dans les camps, en tous lieux, à toute heure,
Il pouvait de son maître approcher la demeure.

Rymvid va le trouver. Luttant contre la nuit,
Une lampe mourante éclairait le réduit :
Le prince tout pensif, qu'un sombre ennui dévore,
Se promène à grands pas sur la dalle sonore.
Il s'arrête un moment et son front s'obscurcit :
De son vieux conseiller écoutant le récit,
Il change de couleur, il gémit, il soupire,
Tout son maintien trahit le plus sombre délire ;
Il s'approche soudain du flambeau pâlisant,
Il feint de ranimer son éclat impuissant ;

Mais sous un doigt distrait la flamme s'est éteinte,
Et la nuit aussitôt se répand dans l'enceinte.

Sans doute voulait-il déguiser ses transports,
Faisant, pour les calmer, d'inutiles efforts;
Voulait-il éviter que Rymvid pût connaître
Le funeste secret qui tourmente son maître.
Il parcourt le réduit d'un pas plus assuré :
Mais lorsqu'il dépassait le grillage éclairé,
On pouvait distinguer aux rayons de la lune
Projetant sur ses traits sa lueur importune,
La sombre expression de son front soucieux,
Les sinistres éclairs jaillissant de ses yeux,
Ses lèvres où la rage, où le mépris se joue,
Et la vive rougeur empreinte sur sa joue.

Dans un fauteuil enfin Litavor s'est jeté :
Et voilant son courroux d'un sourire affecté,
Par le digue vieillard il fait fermer la porte,
Prend un accent plus calme, et parle de la sorte :
« Rymvid, tu m'apportas la nouvelle en ces lieux,
Que le prince Vitold, mon frère gracieux ⁶²,
Souverain de Vilna, dans sa toute-puissance,
Voulut bien m'octroyer la juste récompense
De mes nombreux travaux, et qu'il se décida
A me donner enfin le pays de Lida,

La dot de mon épouse et mon propre héritage,
Comme un sol envahi qu'aux soldats on partage. »

« Hélas ! oui, Monseigneur. » — « C'est avec dignité
Qu'il nous faut recevoir les dons de sa bonté.
Qu'avec tous mes drapeaux à me suivre on s'apprête,
Éclairez le château comme en un jour de fête,
Que de nombreux clairons, à l'heure de minuit,
Sur la place publique assemblés à grand bruit,
Sonnent aux quatre vents le signal des alarmes
Et partout dans ces murs fassent courir aux armes.
Que tous les combattans se lèvent à leurs voix,
Qu'ils aiguissent l'épée, emplissent le carquois,
Que tous, en se couvrant du cimier, de l'armure,
D'un glaive et d'un poignard garnissent leur ceinture.
Que chacun avec soi prenne assez d'aliment
Et puisse tout un jour se nourrir aisément.
Amenez les chevaux restant au pâturage,
Qu'on les fasse seller, qu'on prenne du fourrage ;
Et sitôt qu'à Chorsé rallumant son flambeau ⁶³,
Le soleil de Mendog rougira le tombeau,
Pour marcher sur Lida que tout se réunisse,
Qu'on soit prêt et dispos : — Allez, qu'on m'obéisse. »
Il se tut. — Le vieillard le regarde étonné :
Il est vrai, pour la route il a tout ordonné ;
Mais d'où vient ce courroux ? Pourquoi cette heure indue ?

Pourquoi, lorsqu'il parlait, la pensée éperdue
 Semblait-elle à moitié s'arracher de son sein
 Et mourir sur sa lèvre, étouffée à dessein ?
 Tout son discours trahit une affreuse pensée,
 Cet accent est celui d'une ame courroucée.

Litavor se taisait : on voyait son regard
 Exprimer le désir d'éloigner le vieillard ;
 Rymvid, de son côté, semblait encore attendre :
 Car plus il réfléchit, tout ce qu'il vient d'apprendre,
 Sous des dehors brillans, sous un luxe apprêté,
 Lui semble révéler une affreuse clarté ;
 Mais que faire aujourd'hui ? lorsque le prince ordonne,
 Il ne veut écouter les conseils de personne :
 D'une discussion haïssant les lenteurs,
 Il arrange en secret ses desseins destructeurs :
 Aussitôt arrangés ils deviennent oracles,
 Et son ame de feu ne connaît plus d'obstacles.
 Mais Rymvid, dès long-temps fidèle conseiller
 Et connu parmi tous pour un preux chevalier,
 Se couvrirait de honte au déclin de son âge,
 S'il n'essayait encor de conjurer l'orage.
 Faut-il se résigner ou parler aujourd'hui ?
 Enfin il se décide, et, s'approchant de lui :
 « Quel que soit, Monseigneur, le but de vos pensées,

Vos troupes, en tout temps, à vous suivre pressées,
Voleront avec joie au devant du trépas,
Le vieux Rymvid aussi ne vous trahira pas.
Mais il est, ô mon maître! il est une distance
Entre ceux que leur âge et leur expérience
Placent bien au dessus du commun des humains,
Et la foule profane, instrument de vos mains
Il est vrai, Monseigneur, que votre auguste père
Cachait aussi ses plans aux regards du vulgaire;
Mais avant de verser le sang de ses sujets,
Il allait aux anciens soumettre ses projets.
Alors, je m'en souviens, dans le conseil suprême,
Je pensais librement et je parlais de même.
Veuillez donc pardonner, ô prince bien aimé!
Si j'énonce le vœu que mon cœur a formé.
Seigneur, voyez ce front couvert de cicatrices,
Ces cheveux qu'ont blanchis cinquante ans de services
Non, jamais le vieillard sur la tombe incliné
N'a vu de tels périls son prince environné.
Oui, cette invasion, comme un flot qui déborde,
Parmi tous vos sujets va jeter la discorde.
Vos soldats en vainqueurs attendront le butin,
Et vos fiefs de Lida, le plus sombre destin.
Alors la Renommée, en déployant son aile,
Va semer en tous lieux la sinistre nouvelle:
Ces germes produiront les plus funestes fruits;

Et l'envie aussitôt, s'emparant des faux bruits,
 Publira que, jaloux d'élargir vos domaines,
 Vous entrez à Lida pour lui donner des chaînes.

« Jadis de ce pays les vaillans potentats
 Allaient bien autrement recevoir leurs états :
 Ils marchaient entourés de splendeur et de gloire ;
 Que ces temps sont toujours présents à ma mémoire !
 Imitiez, Monseigneur, l'exemple des aïeux,
 Comptez sur moi : Rymvid fera tout pour le mieux.

« D'abord nous enverrons un message du prince
 Aux guerriers de la ville, à ceux de la province,
 Pour qu'ils s'assemblent tous avec rapidité
 A la cour souveraine, au sein de la cité.
 Que les grands magistrats, les seigneurs tributaires,
 Avec toute leur suite, arrivent de leurs terres :
 Et moi, je vais partir demain de grand matin
 Avec tous les apprêts d'un splendide festin,
 Sur les moindres détails veillant avec prudence :
 Hydromel et gibier seront en abondance ⁶⁴.

« Ainsi que les sujets, bien souvent les seigneurs
 D'un festin délicat recherchent les douceurs :
 Et les grands, de leur prince admirant les largesses,
 Se font pour l'avenir les plus douces promesses.

Ainsi firent toujours les Samogitiens
Et vos nobles aïeux : demandez aux anciens. »

Et puis il ajouta , s'approchant du grillage :
« Quel vent ! pour la journée il annonce l'orage.
Mais au pied de la tour j'aperçois un coursier,
Près de lui sur l'arçon s'appuie un chevalier :
Un second... un troisième!.. oh! des Germains, je jure,
J'ai pu les reconnaître à leur brillante armure ;
Faut-il faire appeler ces guerriers ennemis ,
Ou plutôt par ma voix que vos ordres transmis... »

Tout en parlant ainsi , non sans dessein peut-être ,
Il fermait les panneaux de l'étroite fenêtre :
Mais Rymvid hasardait sa demande en passant
Pour savoir quel était ce guerrier menaçant.
Litavor lui répond avec impatience :

« Si jamais , incertain de ma propre prudence ,
Je réclame un secours dans les conseils d'autrui ,
Les tiens seront toujours mon plus fidèle appui.
Toi seul as mérité ma confiance entière ;
Toi , vieillard au conseil et jeune homme à la guerre.
Pourtant je n'aime pas que des yeux indiscrets
Puissent impunément pénétrer mes secrets.
Que germant dans le cœur , la tardive pensée

A sortir au dehors ne soit pas trop pressée :
 Qu'un projet assez mûr pour paraître au grand air
 Soit prompt comme la foudre et frappe avec l'éclair;
 Nous partons aujourd'hui pour la Samogitie :
 Par ces mots ta demande est assez éclaircie. »
 — « Impossible, Seigneur. » — « Il le faut, je le veux !
 Mais je vais tout entier me montrer à tes yeux.

« J'ai su par des agens, qu'aposté sur ma route,
 Vitold avec les siens veut m'assailir; sans doute
 Le félon à Lida m'attirant à dessein,
 Veut me faire captif ou me percer le sein :
 Voilà pourquoi soudain il faut courir aux armes,
 Et sonner dans les camps le clairon des alarmes.

« Aussitôt que j'ai su le projet avorté,
 Avec l'Ordre teuton j'ai conclu ce traité :
 Avidé du butin qu'avec nous il partage,
 A me prêter appui le Grand-Maître s'engage⁶⁵ ;
 Si, comme je l'entends, ses nonces sont venus,
 On voit qu'il se souvient des traités convenus.

« Donc, avant le coucher des pléiades brumeuses⁶⁶,
 Nous irons ajouter à nos forces nombreuses
 Trois mille chevaliers armés jusqu'aux mentons⁶⁷,
 Avec deux fois autant de lansquenets teutons.

Et j'ai choisi moi-même à la cour du Grand-Maître
 Les hommes, les chevaux... oh ! tu dois les connaître.
 Tu sais combien le glaive est terrible en leurs mains,
 Nos dards n'égalent pas les lances des Germains ;
 Dépassant nos soldats en vigueur, en stature ^{os},
 Ils sont de pied en cap garantis sous l'armure.
 Chacun d'eux est armé d'une couleuvre en fer,
 Il la nourrit de plomb, sortilège d'enfer !
 Tournant vers l'ennemi sa gorge meurtrière,
 Soudain d'une étincelle il frappe la vipère,
 L'éclair brille, et celui que son œil exercé
 A choisi dans nos rangs succombe terrassé.
 Tel l'aïeul Gédimin, d'honorable mémoire,
 Sous les murs de Viélonne expirait avec gloire.
 Demain, lorsque Vitold, ne se doutant de rien,
 Ne laisse dans Vilna qu'un très faible soutien,
 Au sein de la cité, tombons comme la foudre :
 Tout sous nos bras vengeurs va se réduire en poudre.

Rymvid, le vieux Rymvid écoute stupéfait
 Le projet forcené d'un semblable méfait.
 Il ne peut supporter cette horrible pensée ;
 Il voit de quels dangers sa tête est menacée ;
 Enfin ne pouvant plus de sa juste douleur
 Retenir le torrent, il s'écrie : « O Seigneur !
 Hélas ! faut-il encor que le soleil m'éclaire,

Pour que je voie un frère égorgé par un frère !
 Celui qui du Germain ose appeler l'appui ,
 Hier encore levait sa hache contre lui ⁶⁹.
 Quoi ! nous et les Germains ! que plutôt se confonde
 Le ciel avec la terre et la flamme avec l'onde.
 On a vu cependant des peuples ennemis ,
 Auxquels de père en fils le courroux fut transmis ,
 Sur les autels des Dieux déposant leurs colères ,
 Se prodiguer les noms d'alliés et de frères.
 On a vu quelquefois le Sarmate odieux
 Et le Lithuanien de sa gloire envieux ,
 Aux tournois , à la guerre , associer leurs armes
 Et sous les mêmes toits reposer sans alarmes.
 La vieille inimitié de l'homme et du serpent
 Est plus ancienne encor : si l'homme cependant
 Invite le reptile à ses foyers rustiques ⁷⁰ ;
 Et sur l'autel sacré de ses dieux domestiques
 Cet homme le nourrit de laitage et de pain ,
 Le serpent désarmé vient ramper dans sa main ,
 Réclame à ses repas sa place journalière ,
 Boit au même bassin l'eau qui le désaltère ,
 Et souvent au berceau , l'hôte reconnaissant ,
 Entoure ses deux fils d'un anneau caressant.

« Mais l'hydre des croisés, cette hydre aux mille têtes,
 Fut avide en tout temps de nouvelles conquêtes.

Les peuples de la Prusse et les ducs mazoviens
 Lui jetèrent tant d'or, de soldats et de biens !
 Mais le monstre odieux , dans sa rage funeste ,
 De ces biens morcelés veut engoulir le reste .

« Pour sauver la patrie il faut nous réunir .
 C'est en vain que nos chefs , jaloux de les punir ,
 S'épuisent chaque année en efforts inutiles ,
 Vont briser leurs remparts , incendier leurs villes ,
 Sur leurs murs abattus plantent nos étendards ;
 Cet amas de Germains est une hydre aux cent dards :
 Vous coupez une tête à l'horrible vipère ,
 Et dix autres soudain remplacent la première .
 Tranchons-les d'un seul coup ! Il n'est point de traité
 Qui puisse nous forcer à la fraternité .
 Est-il parmi nous tous un seul qui ne connaisse
 Leur esprit conquérant , leur ruse , leur bassesse ;
 Qui n'aimât mieux cent fois le trépas de leurs mains ,
 Que de demander grâce aux plus vils des Germains :
 Un seul qui n'évitât leur présence funeste ,
 Comme dans la Crimée on évite la peste :
 Qui n'aimât mieux saisir un tison embrasé ,
 Que de serrer la main d'un chevalier croisé ?

« Mais Vitold nous menace ! Ah ! des mains aussi viles
 Devraient-elles calmer nos discordes civiles ?

Et ne saurions-nous plus entre amis et parens,
 En champ clos, sans témoins vider nos différens ?
 Ah ! plutôt , Monseigneur, que des mains fraternelles
 Apaisent à jamais nos luttes criminelles
 Sans réclamer l'appui du perfide étranger,
 Et gardant nos efforts pour un commun danger.

« Qui vous dit que Vitold , dans sa démence extrême ,
 Foule aux pieds des traités proposés par lui-même ?
 Veuillez m'entendre , ô prince ! et que j'aie aujourd'hui
 Resserrer les liens contractés avec lui. »

« C'en est assez, Rymvid : je connais mieux mon frère ⁷,
 Et de tous ces projets la durée éphémère.
 Ce prince est indécis et changeant comme l'air :
 Il repousse aujourd'hui ce qu'il voulait hier,
 Entre deux volontés il hésite sans cesse.
 Naguère trop crédule à sa belle promesse,
 Je croyais sans obstacle hériter de Lida :
 Mais soudain autrement ce prince en décida.
 Sachant qu'à ses foyers j'ai rendu mon armée,
 Tandis que dans Vilna la siennè s'est formée,
 Il proclame aujourd'hui que tous ses habitans
 Du nouveau souverain paraissent mécontents :
 A lui donc de Lida le superbe héritage ;
 A nous, certe, un désert sera notre partage,

Au fond de la Russie un stérile pays,
 Ou les marais finois, par nous seul envahis ?
 Et proscrivant ainsi des frères qu'il renie,
 Perfide usurpateur de la Lithuanie,
 S'étant assis lui-même au trône de Vilna,
 A l'éternel exil Vitold nous condamna.
 Voilà comme il voudrait écraser sur sa route
 Et tous ceux qu'il déteste, et tous ceux qu'il redoute.
 • Grands Dieux ! jusques à quand tiendra-t-il nos guerriers
 Enchaînés pour le suivre aux combats meurtriers !
 Le fer ne quitte plus la sanglante poitrine,
 Sur nos fronts tout meurtris le casque s'enracine.
 De succès en succès, de revers en revers,
 Nous avons avec lui parcouru l'univers,
 Combattant les Croisés, les Tartares nomades,
 Des Sarmates voisins dévastant les bourgades,
 Ou chassant devant nous sur les sables mouvans
 Les tentes du Mogol que transportent les vents.
 Et tous les prisonniers des fréquentes batailles,
 Tous les trésors conquis dans les fortes murailles,
 Ce qu'épargna le fer, ou la flamme, ou la faim,
 De Vitold sous nos yeux vient grossir le butin.
 S'il grandit tous les jours, il le doit à ce glaive,
 Et c'est sur nos travaux que son pouvoir s'élève.
 Déjà du Pont-Euxin aux rivages finois

Cent peuples terrassés sont soumis à ses lois.
 Dirai-je ses palais ? leurs orgueilleux portiques ?
 Connais-tu des Croisés les châteaux magnifiques
 Qui furent de tout temps la terreur des païens ?
 Ces châteaux cependant sont moins forts que les siens⁷³.
 Connais-tu du Niémen les rives amoureuses ?
 Où parmi cent bosquets les Ondines joyeuses
 Sèment toujours de fleurs les gazons toujours verts ?
 Il n'est rien de pareil dans ce vaste univers.
 Le dirai-je, Rymvid ? Dans son palais superbe
 J'ai cru voir en hiver et des fleurs et de l'herbe :
 Tellement ils sont beaux, ces tapis merveilleux,
 Ces festons éclatans suspendus en tous lieux,
 Ces ouvrages dorés des Sarmates captives,
 Plus charmans mille fois que l'émail de nos rives,
 Que les travaux brillans de nos divinités
 Et du plus beau vallon les détours enchantés.
 Au château de Vitold les immenses croisées
 De cristaux transparens me semblaient pavoisées,
 Amenés à grands frais du bout de l'univers,
 Brillant comme Niémen, lorsqu'au sein des hivers
 Il découvre au soleil sa face étincelante,
 Ou comme un Polonais dans l'armure éclatante.

« Et moi, qu'ai-je gagné pour prix de tout mon sang !
 Qui depuis le berceau, soldat presqu'en naissant,

Échangeant mes maillots pour la pesante armure,
 Du lait de la cavale ai fait ma nourriture ?
 Tout le jour aux combats, précoce cavalier,
 Le crin de mon coursier me servait d'oreiller ;
 Puis, avant le matin, la trompette sonore,
 A de nouveaux combats me rappelait encore.
 Et lorsque chevauchant sur des morceaux de bois
 Les enfans de mon âge, au bruit de leurs exploits,
 Charmaient leur jeune sœur, ou leur vieille grand'mère,
 Je m'élançais déjà dans la lice guerrière :
 J'écrasais les Bédouins, ou bien je moissonnais
 Les plus nobles lauriers dans les champs polonais.

« Pourtant depuis Erdvil, mes labeurs et mes peines
 N'ont jamais d'un seul pas agrandi mes domaines.
 Vois ces remparts de bois, ce palais écroulé,
 De mes nobles aïeux asile désolé ;
 Parcours ces vieux réduits et ces salles désertes,
 D'une froide sueur et de mousse couvertes ;
 Où sont les beaux tapis, les carreaux de métal,
 Les trésors des vaincus, les vases de cristal ?
 Je n'ai rien emporté des bras de la victoire,
 Ni pays, ni trésors : rien, — rien, hormis la gloire !

« La gloire ! mais Vitold, ce prince audacieux,
 N'a-t-il pas élevé la sienne jusqu'aux cieux ?

Déjà nos Vaydelots le prônant d'harmonie ⁷⁴,
 A l'égal de Mindove encensent son génie ;
 Et couvrant ses hauts faits d'un éclat emprunté
 Le transmettent vivant à la postérité.
 Le front resplendissant d'une fausse auréole,
 Des siècles à venir Vitold sera l'idole :
 Mais qui pourra sauver du gouffre de l'oubli
 Le nom de Litavor, par lui-même ennobli !

« Cependant à l'éclat qui jaillit sur sa vie
 Ma fière pauvreté ne porte point envie.
 Mais du moins observant des traités solennels
 Qu'il respecte les droits et les biens fraternels.
 Te souvient-il encore quand sa ruse fatale
 Au milieu de la paix troubla la capitale ?
 Et chassant Skirgiello du trône de Vilna,
 Au joug le plus pesant il nous abandonna.
 Une terre envahie est la seule qu'il aime :
 Il voudrait qu'un agent de son pouvoir suprême ⁷⁵,
 Comme le messager du puissant Kriveitas,
 Reprenne tour à tour et donne des États.
 Il est temps de fixer un terme à ses conquêtes,
 De broyer ce tyran qui marche sur nos têtes.
 Tant qu'une ame de feu fera battre mon sein,
 Tant qu'au glaive vengeur obéira ma main,
 Tant que dix palefrois de la belle Crimée ⁷⁶

(Seul butin remporté des débris d'une armée),
 Au regard flamboyant, aux ailes de vautour,
 En frappant sur le roc henniront dans ma cour:
 Rymvid en aura deux en retour de son zèle ;
 Oui, tant que mes coursiers, que mon sabre fidèle... »
 Il ne put achever : de son brûlant discours
 Un transport de fureur interrompit le cours :
 Et comme s'il s'était élancé de sa place,
 On entendit gémir sa pesante cuirasse.
 Quel est donc cet éclair qui brilla dans la nuit ?
 Comme du haut des cieux une étoile s'enfuit
 En traçant un sillon lumineux sur sa route,
 Tel son glaive irrité, tournoyant sous la voûte,
 Vint frapper sur le marbre, et des milliers d'éclairs
 Du sol retentissant jaillirent dans les airs. —

— Il se fit un silence, et d'épaisses ténèbres
 Les entourent tous deux de leurs voiles funèbres.
 Litavor reprenant : « Trêve à ces vains propos ;
 La nuit presque à moitié nous invite au repos :
 Bientôt le second coq va proclamer l'aurore.
 Moi, je vais un instant me reposer encore :
 Peut-être le sommeil, descendant sur mes yeux,
 Va rendre un peu de calme à mon front soucieux :
 Depuis trois jours, Rymvid, il a fui ma paupière.
 La nuit la plus obscure enveloppe la terre,

Mais la lune aujourd'hui doit remplir son croissant.
 Nous marchons sur Lida, bientôt, au jour naissant,
 Pour céder à Vitold, qui veut nous la reprendre,
 Un héritage honteux de débris et de cendre. »

A ces mots, il s'assit et frappa dans sa main.
 Quelques vieux serviteurs s'avancèrent soudain.
 Litavor se jeta sur un lit. Mais les songes
 Vont-ils l'environner de leurs brillans mensonges ?
 Voulait-il rester seul ? Rymvid au désespoir,
 Connaissant d'un soldat l'impérieux devoir,
 Descendit dans la ville. Au son de la trompette
 Il assembla les chefs de la troupe inquiète,
 Et revint au château. Veut-il tenter encor
 D'ébranler le dessein du bouillant Litavor ?
 Non, il tourna ses pas vers l'aile solitaire
 Qui donnait sur la route; asile du mystère,
 Par l'épouse du prince en ce temps habité,
 Et d'où le pont-levis tombait vers la cité.

D'un seigneur de Lida la fille enchanteresse
 (Grajina fut son nom, ou la belle princesse),
 Des rives du Niémen la plus divine fleur,
 Avait de Litavor accompli le bonheur.
 Et bien que la beauté, brillant sur son visage,
 Semblât unir l'aurore au midi de son âge,

On admirait toujours sur ce front enfantin
 Les grâces d'une vierge et l'éclat du matin
 Qu'embellissaient encor les charmes d'une mère.
 On eût dit à la voir la rose printanière
 Brillant de mille appas sous les feux de l'été :
 Tel au même rameau le regard enchanté
 Voit le fruit qui déjà de vermillon se colore,
 Tandis qu'après de lui la fleur sourit encore...
 Son front majestueux se lève au-dessus tous :
 Elle seule à la cour égale son époux :
 Couple bien assorti ! digne de la couronne !
 Lorsque des serviteurs l'essaim les environne,
 On dirait au jardin deux flottans peupliers
 Élevant leurs sommets parmi les églantiers.
 L'imitant par ses traits, par sa taille élancée,
 Son cœur de Litavor exprime la pensée.
 Méprisant la quenouille et les jeux féminins,
 Souvent elle saisit le glaive des deux mains.
 On la voyait alors, aux travaux endurcie,
 Guider un palefroi de la Samogitie ⁷⁶ ;
 Le léopard au front, la pesante peau d'ours
 Enlaçait rudement ses gracieux contours ;
 Et le prince riait en voyant les hommages
 Que souvent lui portaient les vassaux des villages ;
 Et lorsque les guerriers, par ses formes trompés,
 Lui rendaient au château des honneurs usurpés.

Grajina partageant ses plaisirs et ses peines ,
 Du puissant Litavor gouvernait les domaines ,
 Et réclamait toujours par un charme vainqueur
 Sa part dans les ennuis, comme dans son bonheur.
 Ils régnaient en commun. Les traités et les guerres
 Ont souvent attendu ses avis salutaires.
 Cependant les guerriers et le peuple indiscret
 Jamais de son pouvoir n'ont surpris le secret.
 Heureuse de l'amour souverain qu'elle inspire,
 La princesse avec soin lui cachait son empire ;
 Même les serviteurs, qui suivaient tous ses pas,
 Ignoraient l'ascendant qu'exerçaient tant d'appas.

Rymvid seul se doutait, dans sa haute sagesse,
 Qu'il n'avait d'autre espoir que la belle princesse.
 Il la trouve et lui fait un fidèle récit :
 Lui dit quelle tempête autour d'eux s'épaissit :
 Quelle tache à jamais sanglante, ineffaçable ,
 Va souiller son pays et son prince coupable.

Grajina, que ces mots pénètrent de frayeur,
 Dissimule pourtant son trouble intérieur :
 Feignant de ne pas croire au message sinistre
 Qui lui vient aujourd'hui par la voix du ministre ;
 Et voilant son effroi d'un sourire affecté
 « Je ne sais, lui dit-elle avec sérénité,

Si les faibles conseils, les avis d'une femme,
 Auront plus que les tiens d'empire sur son ame :
 Mais je sais que ses vœux, prudens et modérés,
 Par la saine raison sont toujours éclairés.
 Si pourtant quelquefois un accès de colère
 Éveille dans son sein un orage éphémère,
 Si dans l'emportement de son jeune désir
 Il fait de ses dangers son suprême plaisir,
 Attendons un moment, et le temps, la prudence,
 Remèdes souverains, calmant la violence
 Et les premiers transports reniés par son cœur,
 Nous rendront aussitôt la paix et le bonheur. »

— « Oh ! non , ce ne sont pas , ô princesse chérie ,
 Des paroles sans frein d'une bouche en furie,
 Qu'on ne retrouve plus, quand le cœur est calmé,
 Un projet qu'un instant de délire a formé ;
 Qui pareil au nuage offusquant la lumière
 Se dissipe et la rend à sa splendeur première :
 Cette flamme sinistre est un avant-coureur
 Du volcan mal éteint qui couve dans son cœur.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais mon maître,
 Je l'ai servi vingt ans, avec gloire peut-être,
 Mais jamais Litavor à l'homme aux blancs cheveux
 N'a parlé si long-temps, n'a fait de tels aveux :

Les ordres sont donnés : que le ciel nous seconde !
 Je conduis son armée à l'étoile seconde,
 Aux lieux où de Mendog s'élève le tombeau :
 La nuit va s'éclaircir, le chemin sera beau ! »

— « Qu'entends-je ? cette nuit ? ô femme infortunée.
 A quel excès de maux suis-je donc condamnée !
 On dira que pour moi deux frères courroucés
 Sous un fer fratricide expirent terrassés.
 Oh ! je vais lui parler, je vais aujourd'hui même...
 Il ne peut refuser, je le connais, il m'aime...
 Et bientôt dans ces lieux devant le matin ,
 Je reviendrai vers toi : mon succès est certain.

Après cet entretien le guerrier se retire ;
 Mais la même pensée aussitôt les inspire :
 Grajina que l'amour et la crainte conduit ,
 Par ses appartemens vole vers le réduit
 Du guerrier son époux. Le vieillard moins crédule
 Traverse le château, se rend au vestibule ;
 Du seuil de Litavor il s'approche craintif,
 Et par les ais disjoints glisse un regard furtif.

Bientôt il voit s'ouvrir la porte latérale :
 Un fantôme de femme a paru dans la salle.
 Le prince réveillé lui demande en courroux

Son nom: «C'est moi, dit-elle, oui, c'est moi, mon époux.
 Ils parlèrent long-temps, le vieillard les écoute;
 Mais les sons de leur voix répétés sous la voûte,
 Ou bien avec l'écho des parois confondus,
 Par le vieux conseiller ne sont point entendus.
 Leurs paroles tantôt semblent plus animées,
 Tantôt semblent mourir, renaissent plus calmées,
 Plus souvent de la femme on distingue la voix :
 Litavor est muet, il sourit quelquefois,
 La femme à ses genoux se jette en suppliante,
 Elle semble emprunter la voix la plus touchante,
 Litavor lui répond du plus sévère accent,
 Et la princesse alors le quitte en gémissant.

Le silence revient : la porte latérale
 S'entr'ouvre de nouveau : quelqu'un sort de la salle ;
 Soit qu'elle ait su fléchir le cœur de son époux,
 Soit qu'elle ait redouté d'éveiller son courroux,
 Nourrissant dans son sein une triste pensée,
 La princesse à pas lents gagne son gynécée.
 Le prince se rendort et pressant l'oreiller,
 Sous l'aile du Silence il semble sommeiller.

N'espérant plus rien voir, Rymvid descend l'étage,
 Dans le fond de la cour il aperçoit un page
 Qui parle vivement aux chevaliers chrétiens.

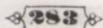
Il ne peut d'aussi loin saisir leurs entretiens,
 Car la bise en soufflant loin de lui les emporte.
 Le page étend la main : il indique la porte :
 Rymvid a bien compris ce geste impératif,
 L'orgueilleux chevalier fut blessé jusqu'au vif :
 Car soudain hors des murs s'élançant en furie,
 Il se jette à cheval, se retourne et s'écrie :

« Si je ne portais pas le nom de messager,
 Je jure qu'à l'instant je saurais me venger :
 Et que pour cet affront ma formidable épée
 De votre sang païen bientôt serait trempée.
 J'en jure par la croix, signe de commandeur.
 Vingt ans auprès des rois je fus ambassadeur :
 Mais au sein de leur cour l'Empereur ni le Pape
 Ne m'ont jamais traité comme votre satrape.
 C'est à la belle étoile, au pied de cette tour,
 Qu'on m'a fait du matin attendre le retour !
 M'en aller sans réponse ! et qui l'ordonne ? un page !
 Ton sang ne suffit pas pour laver cet outrage !
 Nous ferons de vous tous un exemple éclatant,
 En tournant contre vous ce piège qu'on nous tend.
 Ainsi contre Vitold ton prince nous appelle,
 Pour nous porter ensemble une atteinte mortelle !
 Nous verrons si Vitold saura parer les coups
 De ce glaive vengeur déjà trop près de vous !

« Allez dire à celui qui me fait cette offense
 Que sa mort pourra seule assouvir ma vengeance ;
 Pour tromper un Komtour que n'est-il plus rusé !
 N'allez rien oublier : des discours d'un Croisé
 On ne peut rien ôter, comme de la prière :
 Et ce que j'ai promis, ma main saura le faire.
 L'abîme que ton maître a creusé sous nos pas,
 Va bientôt s'entr'ouvrir pour son propre trépas.
 Il se repentira de son indigne fraude,
 Aujourd'hui, cette nuit. — Moi, Didier de Kniprode,
 Je l'annonce à ton maître, et j'engage ma foi
 Qu'il sera fait ainsi. — Chevaliers, suivez-moi ! »

Cependant il hésite : il semble attendre encore ;
 Il s'élançe bientôt dans la plaine sonore.
 Par momens les échos répètent dans la nuit
 Le galop cadencé du groupe qui s'enfuit :
 De plus bas en plus bas on entend leurs murmures,
 De plus loin , en plus loin scintillent les armures ;
 Un point de feu s'agite , enfin il disparaît
 Caché par la colline et la sombre forêt.

« Allez, chrétiens maudits ! que votre tyrannie
 Disparaisse à jamais de la Lithuanie. »
 Ainsi disait Rymvid en les suivant des yeux.
 « Mais à qui devons-nous ce retour merveilleux ? »



Litavor cède enfin après tant de menaces.
O belle Grajina, faut-il te rendre grâces !
Toi seule as pu calmer ton époux irrité.
Qui pourra maintenant dire sans vanité
Que du cœur des humains il connaît les mystères ?
Ce maintien menaçant ! ces regards si sévères !
Il aurait emprunté les ailes d'un vautour
Pour tomber sur Vitold, lorsqu'un seul mot d'amour,
Une douce prière, un gracieux sourire,
Désarme sa vengeance, assoupit son délire,
Le glaive impatient s'échappe de ses bras,
Et le prince apaisé retourne sur ses pas !
Vieillard aux cheveux blancs, faut-il qu'on te rappelle
Que le prince a trente ans, que la princesse est belle ! »

Ainsi parle Rymvid, regardant alentour
Si nul feu ne s'allume au sommet de la tour.
Mais non ; cher Litavor, la croisée était sombre
Et le château dormait enveloppé dans l'ombre.
Alors au vestibule il dirige ses pas :
Il écoute long-temps, on ne l'appelle pas :
A la porte mal close il applique l'oreille :
La chambre est sans lumière et le prince sommeille.
« Un mystère, dit-il, se passe en vérité,
Naguère Litavor, par son zèle emporté

Fit rassembler l'armée en toute diligence :
 Maintenant il diffère une douce vengeance,
 Et les soldats chrétiens que sa voix appela,
 N'attendent qu'un signal : — les ennemis sont là !
 On renvoya leurs chefs : qui porta ce message ?
 Peut-être la princesse... ô ciel ! c'était son page !
 Oui, dans leur entretien, je crois me souvenir :
 Mon oreille, il est vrai, n'a rien pu recueillir,
 Mais ce front menaçant, cette longue prière...
 Quel soupçon ! Grajina, défiant sa colère,
 Aurait-elle en ce jour fait plus que son devoir ?
 Peut-être, connaissant l'invincible pouvoir
 Que toujours sur le prince ont exercé ses charmes,
 Son courage a-t-il fait ce que n'ont pu ses larmes ?
 Il est vrai que son cœur à la crainte étranger,
 A toujours avec calme affronté le danger :
 Mais ce serait ici passer toute mesure. »

Il disait. — Cependant de sa retraite obscure
 Une femme s'approche et l'appelle tout bas.
 Par des détours secrets elle conduit ses pas
 Vers l'aile du château qu'habitait la princesse.
 Rymvid obéissant à la suivre s'empresse,
 Il trouve Grajina dans son appartement,
 Et la porte sur eux se ferme doucement.

« Vénéralde guerrier, le sort nous est contraire ;
 Mais mon cœur prévoyant jamais ne désespère.
 Si du ciel aujourd'hui nos vœux sont repoussés,
 Demain , Rymvid , demain ils seront exaucés.
 Mais soyons patiens , et que surtout l'armée
 Par de vagues soupçons ne soit point alarmée.
 Renvoyons des chrétiens l'orgueilleux messager :
 Pour que de Litavor le courroux passager,
 Aux guerriers aujourd'hui ne lui fasse promettre
 Ce qu'apaisé demain il renâtrait peut-être.
 Toi, Rymvid, ne crains rien : quoi qu'il puisse arriver,
 Son plan doit réussir, rien ne peut l'entraver.
 Demain il sera temps de rappeler aux armes,
 Si la nuit ne vient pas dissiper nos alarmes.
 Il avait résolu de marcher ce matin :
 Mais un départ si prompt me paraît incertain.
 A peine a-t-il revu ses foyers domestiques,
 Suspendu son armure à ces voûtes antiques ;
 A peine reposé de ses récents travaux ,
 Pourrait-il aspirer à des combats nouveaux ? »
 « Qu'entends-je ! c'est bien vous qui me parlez d'attendre,
 Combien dans votre espoir vous devez vous méprendre :
 Après tous ses efforts , pourrait-il, l'inconstant ,
 A voler aux combats tarder un seul instant ?... »

Le pas d'un cavalier retentit sur la plaine :

Un page, dans le fort s'élançant hors d'haleine,
 Leur apporte le bruit qu'un poste lui manda
 (Parcourant nuit et jour le chemin de Lida,
 Il a su des chrétiens déjouer la prudence) :
 « Que le camp des Croisés de la forêt s'avance,
 Qu'un gros de cavaliers décampé dans la nuit,
 Suivi de fantassins, se rapproche sans bruit.
 Qu'ils veulent, assurés d'un succès trop facile,
 Avant l'aube du jour s'emparer de la ville,
 Et dans un seul assaut prendre le château-fort.

« Que Rymvid aille donc à son prince qui dort
 Demander si les murs doivent seuls nous défendre,
 Ou bien si dans les champs nous devons les attendre.
 Le messager soutient que sans doute il vaut mieux
 Sur l'heure, dans l'instant se rendre au devant d'eux ;
 Avant que les canons n'arrivent à leur suite,
 Fonçant sur les chevaux, nous les mettons en fuite ;
 Leurs pesans cuirassiers, sans peine terrassés,
 Sur les marais voisins sont bientôt repoussés ;
 Puis, sur les lansquenets retombant d'un pied leste,
 De cette race impie on égorge le reste. »
 Rymvid fut sans parole et comme foudroyé :
 Mais l'œil de Grajina dans les pleurs s'est noyé.

— « Où sont les messagers ? où sont-ils, ô mon page ! »

Il se tait : mais bientôt fixant sur son visage

Un regard méfiant, il s'écrie étonné :

« O princesse, tantôt vous avez ordonné...

« Avez-vous oublié vos récentes paroles ?

« Le prince, disiez-vous, commande que tu voles

« Avertir les chrétiens qu'avant l'aube du jour

« Ils doivent de ces lieux s'éloigner sans retour.

« Tu les reconduiras à la porte toi-même !... »

— « C'est vrai, » dit la princesse avec un trouble extrême

Et détournant les yeux : le désordre des sens,

Se peignait vivement dans ses vagues accens :

« C'est vrai, je m'en souviens : oh ! qui pourrait le croire

Comme tout aujourd'hui se perd dans ma mémoire,

Je cours—ou bien, restons—ces momens précieux... »

Elle se tait alors, mais on voit dans ses yeux

Qu'elle voile à demi, dans sa tête oppressée,

Poindre quelque lointaine et sinistre pensée :

Elle erre sur son front, s'efface, reparait,

Soudain elle mûrit et devient un arrêt,

Éclaire son visage ; alors elle s'avance

Vers les deux serviteurs avec plus d'assurance.

« Oui, je cours chez le prince, et que tout sans retard,

Dans l'armée, au château, se dispose au départ.

Page il faut un cheval : fais amener Hestère⁷⁷,

Je vous prescrite le zèle et surtout le mystère.
 Qu'on soit prêt à l'instant, et je l'ordonne à tous,
 Au nom du Litavor, de mon auguste époux.
 Rymvid de tout cela me répond sur sa tête :
 Et quels sont nos desseins, quel voyage s'apprête,
 Qu'importe à nos guerriers ; ils le sauront un jour.
 Allez, leur chef bientôt paraîtra dans la cour. »

A ces mots Grajina dans sa chambre s'élançe.
 Rymvid court aux guerriers. Chemin faisant il pense :
 Où vais-je, et dans quel but ? ici chefs et soldats
 N'attendent qu'un signal pour voler aux combats...

C'est en vain que je cherche : oui l'aurore prochaine
 Doit finir mes tourmens et l'effroi qui m'enchaîne.
 Mais je dois lui parler, s'il dort ou ne dort pas.
 Vers le sombre réduit il marchait à grands pas,
 Il montait les gradins, lorsque entr'ouvrant la porte,
 Le prince dans la cour s'avance sans escorte.
 On se presse aussitôt autour de Litavor :
 Ses riches vêtements brillent de pourpre et d'or,
 Toujours ils les mettait pour voler aux batailles :
 Le cimier sur le front, une cotte de mailles,
 Au lieu de la cuirasse a revêtu son sein ;
 Un léger bouclier s'arrondit dans sa main,
 Et de l'autre avec force il embrasse l'épée.

Son ame en cet instant semble préoccupée
 De quelque ancien labeur ou de nouveau soucis,
 Car parmi les seigneurs il s'avance indécis.
 Quand les chefs, les soldats, environnent leur maître,
 A peine son regard daigne les reconnaître.
 Il reçoit en tremblant ses dards et son carquois :
 Et le glaive à sa droite attaché cette fois
 Des seigneurs, des guerriers éveille la surprise.
 Nul n'ose cependant relever sa méprise.

Il approche. Déjà son étendard doré
 Des feux de l'Orient s'agite coloré.
 Il s'élançe à cheval. Aussitôt tous ses gardes
 Le veulent accueillir de leurs cornes criardes,
 Mais il donne du geste un signal de départ,
 Et bientôt avec eux dépasse le rempart.
 Par ses ordres des serfs les nombreuses cohortes
 S'éloignent du château, fermant toutes les portes.
 Bientôt abandonnant la route de Lida,
 Vers la droite au vallon le prince le guida.
 Ils parcourent les champs, les bruyères arides ;
 Alors vers le chemin tournant leurs pieds rapides,
 Ils entrent au galop dans un col plus étroit,
 Qui plus près du chemin s'arrondit en détroit.
 Aussi loin du glacie de la ville ducale

Qu'un mousquet allemand peut porter une balle ,
 Coule un ruisseau sans nom : et paisible , ignoré ,
 Il traverse le bois d'un feston azuré .

Arrivant au grand lac , il élargit ses ondes
 Et se jette avec bruit dans ses grottes profondes .

Dominant le désert , un mont audacieux
 Près du lac argenté s'élève jusqu'aux cieux .

Les guerriers engagés dans la rase campagne
 Aperçoivent soudain , au pied de la montagne ,
 Des armes , des drapeaux , qui rayonnent la nuit .
 L'éclair brille , un coup part , et soudain à ce bruit
 De soldats , de chevaux , une troupe innombrable
 S'arrête devant eux comme un mur redoutable .

Tels les bois suspendus au front de Ponari
 Livrent aux aquilons leur feuillage flétri :
 Quand la rosée attache à leurs cimes flottantes
 Des colliers de rubis , des aigrettes brillantes ,
 Le voyageur croit voir sous leur dais colossal
 Des festons argentés , des feuilles de cristal .

Le prince à cette vue enflammé de colère
 Fait briller son épée et s'élançe en carrière
 Suivi des cavaliers à sa suite entraînés .
 Mais les chefs , plus prudents , demandent étonnés

Pourquoi leur souverain laisse au loin son armée
 Qui sortant de la gorge à peine s'est formée :
 Quels sont les combattans qu'il confie à leur voix ,
 Et lui-même où veut-il diriger ses exploits ?

Alors le vieux Rymvid , par ses ordres sans doute ,
 Parcourt les légions , les range sur la route ,
 Les dispose en croissant tourné vers les rochers :
 Les triaires au centre , aux ailes les archers :
 Ainsi toujours nos rangs pour combattre s'ordonnent.
 Le signal est donné : des cordes qui résonnent
 S'envole dans les airs un nuage mouvant :
 Jésus et Notre-Dame ! — Ourra , hop ! en avant ⁷³ !

Alors des deux partis en agitant la lance ,
 Chacun vers l'ennemi comme un aigle s'élance.
 Oh ! pourquoi cette nuit , de ses voiles jaloux ,
 Couvrit-elle à jamais leurs exploits et leurs coups !
 Les vainqueurs , les vaincus , se frappent , se saisissent ,
 Ils luttent corps à corps : les armes retentissent ,
 Les fronts heurtent les fronts , les cimiers sont brisés ,
 Ceux qu'épargne le fer , expirent écrasés.
 Litavor intrépide au milieu du carnage
 Toujours aux premiers rangs signale son courage.
 Tout cède à son aspect : les Teutons en fuyant
 Reconnassent de loin son manteau flamboyant :

La foule sans combat se retire en détresse ;
Le prince triomphant les poursuit et les presse.

Mais quel dieu, quel prodige a détruit sa vigueur ?
Que lui sert maintenant de poursuivre en vainqueur,
Et de frapper toujours, s'il n'immole personne ?
Que son glaive impuissant sur les casques résonne,
Oufrape sur le fer par l'armure trompé,
Ou semble défaillir quand le fer l'a frappé ?

Les fuyards avertis, et reprenant courage
Reviennent sur leurs pas poussant un cri de rage,
Sur le prince entraîné fondent de toutes parts
Et l'entourent soudain d'une forêt de dards.
Le prince abandonné de ses forces éteintes
Ne sait plus se défendre et parer leurs atteintes.

Quel prodige aujourd'hui pourra sauver ses jours !
Les Croisés de leurs traits le menacent toujours,
Lorsqu'un détachement de guerriers intrépides
Délivre Livator, le prend sous les égides,
L'entoure comme un mur, et d'un commun effort
Répand autour de lui l'épouvante et la mort.

La nuit semble au déclin : des roses de l'Aurore
Le ciel oriental doucement se colore ;

La lutte cependant ne se ralentit pas :
 Aucun des combattans n'a reculé d'un pas ;
 Et le Dieu des combats , qui préside en silence
 Au sort des nations , dans sa juste balance
 Pèse le sang versé ; mais l'arrêt du Destin
 Parmi les combattans flotte encore incertain .

Tel le père Niémen se redresse et s'arrête
 Quand du roc de Rumchis il rencontre la crête :
 De ses bras furieux il presse le géant ,
 Bat le roc suspendu sur son gouffre béant :
 Celui-ci le retient. — Ses épaules nerveuses
 Compriment les efforts des ondes furieuses ;
 Le Niémen écumant lui dispute son cours ,
 Et le roc ébranlé lui résiste toujours .

Les ennemis lassés d'une lutte incertaine
 Du pied de la montagne appellent sur la plaine
 Un dernier bataillon conduit par le Komtour ,
 Qui devait protéger et couvrir leur retour .
 Par de si longs efforts les troupes épuisées
 Leur cèdent le terrain , les lignes sont brisées ,
 Les Germains secourus triomphent en tous lieux ,
 Lorsqu'un long cri de guerre a traversé les cieux .

Tous les regards soulain se tournent d'épouvaute :

Et comme un frêne altier de sa cime mouvante
 Ombrage autour de lui les neiges d'un glacier,
 Tel parut un guerrier sur un sombre coursier.
 Il porte un manteau noir agité par la brise :
 Tout est noir, son cimier, son casque, sa devise :
 Il a rugi trois fois, il fond comme l'éclair :
 Dans quel sang ce guerrier va-t-il baigner son fer ?

Il court sur les Germains, dans leur foule il se noie :
 Le carnage, l'horreur semble exciter sa joie ;
 On ne voit pas son fer, mais au râle des morts
 On devine en quels lieux il porte ses efforts.
 Là, s'abîme une enseigne, ici tombe une tête ;
 La troupe se retire haletante et muette.

Comme des bûcherons, ébrêchant leurs outils,
 S'entourent dans un bois d'un immense abattis,
 On entend retentir la pesante cognée,
 De temps en temps s'affaisse une cime éloignée ;
 Enfin on aperçoit dans les bois renversés
 L'acier brillant au loin, des hommes empressés :
 Ainsi le guerrier noir, entouré d'épouvante,
 Se frayait vers les siens une route sanglante.

O guerrier, presse-toi de rallier leurs rangs,
 De ranimer encor ces braves expirans !

Hélas ! ils vont toucher à la crise dernière !
 De dards, de boucliers, la puissante barrière
 N'existe déjà plus : le Komtour furieux
 Demande Litavor et le cherche en tous lieux :
 Et le prince paraît, court à son adversaire :
 L'un ou l'autre bientôt va mordre la poussière.

Litavor se lançait penché sur l'étrier,
 Quand l'autre l'atteignit d'un tube meurtrier.
 Les soldats ont gémi : de ses mains défaillantes
 Le fer s'échappe et tombe, et les rênes sanglantes
 Flottent au gré des vents sur le dos du coursier.
 Son front pâle fléchit sous le casque d'acier :
 Sous le pied des Germains il succombait peut-être,
 Quand Rymvid accourut au secours de son maître.
 L'homme noir a rugi. Comme un rapide éclair
 Tonne et frappe en tombant des plaines de l'éther,
 Ainsi vers le Komtour, le fer haut, il s'élance.
 A peine sur son casque a-t-il rompu sa lance
 Le Germain roule à terre, et déjà son rival
 Sur son corps palpitant fait passer le cheval.

Puis il court à l'endroit où Litavor expire
 Entouré de soldats : il saisit, il déchire
 Les liens de l'armure et le fer teint de sang :
 Cherche le plomb fatal, le sonde en gémissant,

Quand soudain de la plaie un sang nouveau ruisselle :
 A la vie un instant la douleur le rappelle,
 Il promène à l'entour un regard qui s'éteint,
 Baisse le morion sur les lis de son teint,
 Éloigne avec effroi la foule bienveillante,
 Et pressant en secret d'une main défaillante
 La main du vieux Rymvid, il lui dit : « Bon vieillard,
 Ne me découvre pas, hélas ! il est trop tard !
 De mon sort mérité respecté le mystère...
 O ma patrie, adieu ! toi qui me fus si chère !...
 C'est en vain que tes soins veulent me secourir.
 Rymvid... c'est au château que je voudrais mourir. »

Il disait : du guerrier qui peindra la détresse :
 Il croit qu'un rêve affreux le poursuit et l'opresse.
 Son front est inondé de mortelles sueurs.
 Laisant tomber la main qu'il mouillait de ses pleurs ;
 Il entend cette voix qu'il a pu méconnaître :
 O dieux ! ce n'étaient pas les accents de son maître !

Cependant le vainqueur en pressant le départ,
 Abandonne la rêne à la main du vieillard,
 Il étanche avec soin la blessure saignante,
 Embrasse le mourant d'une main caressante,
 Et tous trois aussitôt d'un vol précipité
 Quittant ces lieux d'effroi, rejoignent la cité.

Ils approchent du fort : une foule nombreuse
 Accourt au devant d'eux, s'attroupe curieuse ;
 En piquant leurs chevaux, les guerriers empressés
 Par des flots d'habitans traversent les fossés ;
 Alors le pont se lève, et l'homme noir ordonne
 Aux gardiens du château, de n'ouvrir à personne.

Bientôt, dans la cité, rentrent les combattans :
 Et, bien que couronnés de succès éclatans,
 Partout ils ont trouvé la crainte et la tristesse.
 Chacun veut tout savoir : on demande sans cesse :
 Le prince est-il en vie, ou déjà dans les cieux ?
 Le deuil est dans les cœurs, l'effroi dans tous les yeux.
 De l'horrible secret, rien ne transpire encore :
 Tous les ponts sont levés, on espère, on ignore...
 Cependant des soldats descendent dans les champs
 Et les bois d'alentour, sous leurs glaives tranchans,
 Tombent en mille éclats : les sapins et les ormes,
 Les arbustes rampans et les chênes énormes,
 Au sein de la cité sont traînés sur des chars
 Et sèment en passant l'effroi dans les remparts.

Dans ces lieux pleins d'horreur où le dieu du tonnerre⁷⁹
 Auprès du dieu des vents, avait son sanctuaire,
 Où les bœufs, les chevaux et les béliers dorés,
 Rougissaient tous les jours sur les autels sacrés

Les idoles des dieux , de leur sang inondées ,
Là , s'élève un bûcher haut de trente coudées.

Un chêne est au milieu. Muet et consterné ,
Un prisonnier Germain sous l'arbre est enchaîné **
A cheval , sous le casque , et dans sa panoplie.
Trois fois , autour de lui , la chaîne se replie :
C'est Didier de Kniprod qui tomba dans nos mains ,
C'est l'assassin du prince et le chef des Germains.

Le peuple , les soldats l'entourent en silence.
Dominés tour à tour par l'effroi , l'espérance ,
Du destin de leur prince ils attendent leur sort :
Ils jettent quelquefois un regard sur le fort ;
Recueillant tous les bruits d'une oreille attentive.
Uné lueur d'espoir quelquefois les captive.

Le cor a retenti du faite de la tour.
Le pont tombe : un convoi s'avance dans la cour
Portant sur un écu les dépouilles sacrées
De drapeaux éclatans et d'aigles entourées.
Près d'elles , l'arc , le glaive et les épieux polis ,
La pourpre d'un manteau les couvre de ses plis ,
Voilà ses vêtemens , son casque , son armure ,
Mais le heaume baissé dérobe sa figure.

C'est lui ! c'est Litavor ! glorieux souverain ,

Prince aux vastes États, homme à la longue main :
 Qui saura, comme lui, se montrer équitable,
 Aux Kosaks, aux Teutons se rendre redoutable?...
 Mais pourquoi des anciens les rites révévés,
 O prince! pour leurs fils ne sont-ils pas sacrés?
 Non! ce n'est pas ainsi que jadis nos ancêtres
 Honoraient, à la mort, tes aïeux et leurs maîtres.

Pourquoi, comme jadis, ô prince gracieux,
 Ton serf ne suit-il pas son maître dans les cieus?
 Et des sanglans périls compagnon intrépide,
 Ton cheval en drap noir, avec la selle vide?
 Et ton faucon chéri, tes fidèles limiers
 Aux naseaux pénétrants, et tes prompts lévriers?

La foule murmurait. Les chevaliers déposent
 Le corps sur le bûcher, et les prêtres l'arrosent
 De torrens parfumés de lait et d'hydromel ⁸¹.
 Les Vaydelots alors approchent de l'autel,
 Ils entonnent en chœur le chant des funérailles.
 Les cors ont résonné : déjà dans les entrailles
 Des béliers Kriveïtas va plonger son acier...
 Arrêtez. — Voici l'homme au funèbre coursier.

Quel est cet homme noir et quel dessein l'amène,
 On ne sait; — mais c'est lui qui tantôt sur la plaine

Quand les Lithuaniens fuyaient de toutes parts,
 Quand leur chef succombait, leur servit de remparts,
 Au bruit de ses exploits, ranima leur courage
 Et des Croisés vainqueurs commença le carnage.

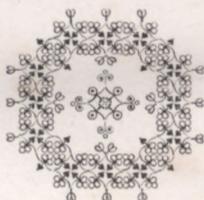
Aujourd'hui voilà tout ce qu'on pouvait savoir.
 C'est le même coursier, le même manteau noir;
 Mais quel est son destin, son nom, que vient-il faire?
 Arrêtez et voyez! il lève sa visière,
 Il découvre son front : Litavor, dieux puissans!
 La surprise ravit la parole et les sens,
 Mais le bonheur enfin dissipe leurs alarmes.
 C'est lui pour qui leurs yeux ont versé tant de larmes,
 C'est lui, c'est Litavor! mille cris à la fois
 Ont volé jusqu'aux cieux comme une seule voix.

Litavor immobile et les yeux sur la terre,
 Des applaudissemens accueillait le tonnerre.
 Il jeta sur la foule un regard passager,
 Lui payant ses transports d'un souris mensonger.
 Ce n'était pas celui qui part du fond de l'ame,
 Qui brille dans les yeux d'une céleste flamme,
 Mais c'était ce sourire éphémère, contraint,
 Qui se pose un moment sur la bouche et s'éteint,
 Et qui prête son charme à la mélancolie
 Comme au front de la mort une rose flétrie.

« Allumez ! » l'incendie a monté jusqu'aux cieux.
 « Connaissez-vous, dit-il, ces restes précieux,
 « Ces restes du guerrier que dévore la flamme ? »
 On se tait. — « Apprenez que c'était une femme :
 Femme par ses attraits, héros par ses vertus ⁸²...
 Amis, je suis vengé : mais elle ne vit plus ! »
 Il dit, court au bûcher près de sa bien-aimée
 Et périt dans l'enfer de flamme et de fumée ⁸³.

AMOURS DES ANGES.

Par le Signor Blais.



Quand les deux se virent, elle dit
 « Allons ! l'incendie a monté jusqu'au ciel, il faut
 « Connaissez-vous, dit-il, ces tentes précieuses ? Il n'y
 « Ces tentes du genre de celles de vos jacobins ? »
 On se tait. — « Apprenez que c'était une femme
 L'homme par ses attitudes, par ses paroles, par son air
 Mais, je suis vengé : mais elle ne vit plus, et il n'y
 Il dit, courut au bûcher près de sa bien-aimée, se pencha
 Et prit dans l'écarter de l'anneau de l'anneau
 L'anneau, et dit : voilà, voilà, voilà, voilà
 La surprise fut si grande, qu'il ne put
 Mais la douleur eût été plus grande, si
 C'est là, c'est là, c'est là, c'est là
 Qui n'est pas, qui n'est pas, qui n'est pas

L'homme, l'homme, et l'homme, et l'homme,
 Des applaudissements, des applaudissements,
 Il jeta sur la table un papier, un papier,
 Lui, jeta sur la table un papier, un papier,
 Ce n'était pas un papier, ce n'était pas un papier,
 Qui lui dit dans la nuit d'une nuit,
 Mais c'était un papier, un papier, un papier,
 L'homme se pencha sur la bouche et dit :
 L'homme se pencha sur la bouche et dit :
 Comme un papier, un papier, un papier

Thomas Moore.

LES

AMOURS DES ANGES.

Poème de Thomas Moore.

Prepète balançaient des peuples qu'en l'univers,
Quel est donc le pouvoir de ta sainte parole ?
D'où te vient la splendeur de ta front étoile,
O Moore ! n'es-tu pas un orphange exilé ?
De tes hymnes d'amour partageant le délire,
Enfant je m'émerveillais des accords de ta lyre,
L'orgue blanc appartenait sous son ciel plus vermeil
Les chants mélodieux de la harpe d'Érin,
Et souvent à ma voix l'écho de la Vierge
Redisait les soupirs du moderne Tibulle.

222

AMOURS DES ANGES.

Paris chez la Citoyenne Lesclapart.

à

Thomas Moore.

ALLOCUTION.

Prophète consolant des peuples qu'on immole,
Quel est donc le pouvoir de ta sainte parole ?
D'où te vient la splendeur de ce front étoilé,
O Moore ! n'es-tu pas un archange exilé ?
De tes hymnes d'amour partageant le délire,
Enfant je m'enivrais des accords de ta lyre :
L'aigle blanc apportait sous un ciel plus serein
Les chants mélodieux de la harpe d'Érin,
Et souvent à ma voix l'écho de la Vistule
Redisait les soupirs du moderne Tibulle.

Quel bonheur fut le mien quand tes hymnes vainqueurs
 Des tigres altérés surent toucher les cœurs,
 En chantant le plaisir lorsque ta voix de fée
 Marianant ses concerts à la lyre d'Orphée,
 Endormit les abois du Cerbère aux trois fronts ;
 Quand ta gloire d'Érin a vengé les affronts ;
 Et soudain à tes chants les rois que tu désarmes
 Sur les fers qu'ils rivaient ont versé quelques larmes ⁸⁴.
 Vois, ton peuple irlandais, après de longs ennuis,
 Déjà de tes combats peut goûter quelques fruits,
 Un soleil plus brillant, du sein de tes montagnes,
 Répand ses doux bienfaits sur les vertes campagnes ;
 Mais la belle Pologne, avec tous ses enfans,
 Sanglante, se débat sous les rois triomphans.
 Ses destins sont toujours plus obscurs et plus mornes,
 Et comme nos amours, nos regrets sont sans bornes.
 Ombres du beau Zaraph, de Léa, Tamïel,
 Venez, entourez-moi des images du ciel,
 Reprenez vos discours, que votre voix chérie
 Me parle de passé, d'enfance, de patrie,
 De vos ailes de flamme entourez son cercueil,
 Et voilez à mes yeux sa blessure et son deuil.
 O peintre des Périss ! pour tes divins fantômes
 Qui ne voudrait s'enfuir de ces sombres royaumes,
 Et des tristes mortels désertant les séjours,

Avec eux , avec toi s'exiler pour toujours.
 Oui, deux astres jumeaux , deux anges que tu pleures ,
 Ont déjà pris l'essor vers les saintes demeures :
 L'un dans la fleur de l'âge , entouré de soldats
 Sur le sol où jadis mourut Léonidas ;
 L'autre , enfant d'Ossian , a rejoint dans les nues
 Des héros qu'il chantait les ombres bien connues ;
 Mais que ton front sacré, blanchi sous les travaux ,
 Se couronne long-temps des lauriers de Téos ;
 Que fidèle à ta voix , la lyre de Tyrtée
 Vibre encor bien long-temps sous ta main redoutée.

Ainsi quand le soleil , descendant sous les mers ,
 Abdique ses rayons qui charmaient l'univers ,
 Et que l'astre des nuits aux flottantes images ,
 Comme d'un noir linceul , s'entoure de nuages ,
 Toujours belle à nos yeux , l'étoile du matin
 Répand sur la nature un éclat argentin.



Avec eux, avec toi s'exiler pour toujours.
 Qui, deux autres jumeaux, deux anges que la plume,
 Ont déjà pris l'essor vers les saintes demeures ;
 L'un dans la fleur de l'âge, entouré de soldats
 Sur le sol où jadis mourut L'oubli ;
 L'autre, volant d'Ossian, a rejoint dans les nues
 Des héros qu'il chantait les ombres bien connues ;
 Mais que son front sacré, blanchi sous les travaux,
 Voit se couronner long-temps des lauriers de l'éos ;

Que l'advent en ces jours que les fils des hommes
 se furent multipliés, qu'ils eurent des filles belles
 et gracieuses; et lorsque les anges, les fils du ciel,
 les eurent vues, ils en tombèrent amoureux⁸⁵.

Livre d'Enoch, chap. vii, sect. 11.

Ainsi quand le soleil, descendant sous les monts,
 Adieu ses rayons qui charmaient l'univers,
 Et que l'astre des nuits aux hostesses innées,
 Comme d'un noir lincol, s'entoure de nuages,
 Toujours belle à nos yeux, l'étoile du matin
 Répond sur la nature un éclat argentin.



LES

AMOURS DES ANGES.



C'était dans l'Orient au principe du monde.
 Les astres commençaient leur course vagabonde,
 Le temps venait de naître, et le ciel enchanté
 Du soleil jeune encore admirait la beauté.
 Sur les flancs des coteaux, aux sommets des collines,
 Les anges, les humains, deux natures divines,
 Se rencontraient souvent dans de joyeux ébats :
 Avant qu'un jour le Crime, enfantant le Trépas,
 Entre un ciel en courroux et le monde coupable
 Eût jeté pour jamais un voile impénétrable.

L'Innocence unissait d'un lien solennel
 Les bosquets de l'Éden au séjour éternel :
 Et souvent l'on voyait dans ce berceau du monde
 Les yeux bleus et naïfs, la chevelure blonde
 D'un ange suspendu dans le vague des airs,
 Et d'un regard d'amour contemplant l'univers.
 Oh ! pourquoi le Remords, à peine dans l'enfance,
 Devait-il de ce monde obscurcir l'Innocence !
 Fallait-il que l'Amour, au printemps de leurs jours,
 Dût fermer aux mortels les suprêmes séjours ;
 Que le Crime, ô douleur ! comme une ombre funeste,
 Dût tomber sur des fronts d'origine céleste !

Au déclin d'un beau soir, quand le soleil couchant
 D'un paisible coteau colorait le penchant,
 Recevant les parfums des fleurs à peine écloses,
 On vit trois étrangers s'asseoir parmi les roses.
 A leurs yeux qui souvent levés avec amour
 Vers l'espace où déjà fuyait l'aile du jour,
 Semblaient interroger la splendeur pâissante
 Et les bruits expirans de la patrie absente,
 On aurait reconnu des esprits immortels,
 Messagers du Seigneur, desservant ses autels,
 Échos mélodieux de sa sainte parole⁸⁰,
 Et jadis l'entourant d'une triple auréole.
 Ils parlaient de l'Éden, et plus souvent encor

Des premières amours, des premiers rêves d'or,
 Jusqu'à l'heure où cédant à la molle influence
 Aux suaves conseils du Soir et du Silence,
 Aux mobiles parfums que prodiguaient les fleurs,
 A l'Aurore étalant ses plus riches couleurs
 Comme aux jours tant pleurés de l'aimable jeunesse,
 Chacun d'eux raconta sa première tendresse :
 L'histoire de cette heure, où, comme un jeune oiseau
 Qui déserte son nid bâti sur un roseau,
 Fasciné d'un regard qui le charme et l'attire,
 De même il a quitté le ciel, pour un sourire.

Le premier qui parla fut celui dont les yeux
 Ne semblaient plus briller du souvenir des cieux :
 Un ange inférieur, dont les gloires éteintes
 Cédèrent aisément aux terrestres empreintes.
 Même avant son exil, étranger aux Esprits
 Qu'on nomme Séraphins, d'un chaste amour épris,
 Cet ange appartenait aux célestes milices
 Du funèbre Chaos gardant les précipices,
 Dont les ailes d'azur, des saintes régions
 Reçoivent moins d'éclat, de plus pâles rayons.
 Toujours beau, toujours fier; pourtant son origine
 Parmi les trois Esprits semblait la moins divine :
 Une sainte auréole entourait sa pâleur,
 Mais ternie, altérée au souffle du malheur.

L'amour avait empreint dans ses traits diaphanes
 Sa morne expression : mais des feux plus profanes ,
 Plus communs que l'amour , en passant sur ce front
 Y laissèrent aussi leur éternel affront.

L'ange ayant soupiré , comme si la Mémoire
 Réveillant un passé de bonheur et de gloire
 Écartait le linceul de ses jours obscurcis ,
 Reprit avec fierté ces magiques récits :



HISTOIRE

DU PREMIER ANGE.



C'était dans l'Yémen , le jardin de l'Asie ,
Ce pays où la Nuit , céleste poésie ,
Éprise du Soleil , se livre en souriant
A son beau fiancé qu'annonce l'Orient :
Un matin que , chargé d'un modeste message ,
Je flottais dans les airs , je vis sur mon passage ,
(Souvenir fortuné d'un prestige fatal !)
Brillant parmi les flots d'un ruisseau de cristal ⁸⁷ ,
Une enfant , une vierge aux formes séraphiques .

Dans leurs jeux caressans, les ondes pacifiques
 Jetant un arc-en-ciel sur sa blanche beauté
 Révélaient mille appas à mon œil enchanté :
 Et cédant à l'extase où son aspect me plonge
 Je crois voir un génie à travers un beau songe.

J'arrêtai mon essor dans mon ravissement :
 Cependant le ruisseau, liquide diamant,
 Divisait à l'entour sa vague familière,
 Et semblait la baigner d'un torrent de lumière.
 Vaincu par l'ascendant d'un magique pouvoir,
 Lentement de l'éther je me laissai déchoir :
 Au murmure lointain de mes ailes de flamme,
 Que je sentais frémir du trouble de mon ame,
 Je la vis se couvrir d'un brillant coloris
 Et descendre aussitôt sur les gazons fleuris.
 Telle brille au printemps la neige pure encore
 Que le soir embellit des teintes de l'aurore.
 Oh ! pourrai-je oublier la beauté de ces yeux,
 Ce sourire enchanteur, ce trouble gracieux,
 D'extase et de pudeur le céleste mélange,
 Quand tournés vers le ciel, ils y virent un ange !
 Comme l'héliotrope, amante du soleil,
 Ainsi levant aux cieus son visage vermeil,
 Sur moi seul, sur moi seul sa vue était fixée
 Comme si dans ses yeux son ame était passée.

M'arrachant à regret à cette vision ,
 Et voulant conserver sa douce illusion ,
 J'inclinai la paupière, et sous l'or de mes ailes
 Je voilai de mon front les gloires immortelles ,
 Les feux de mes regards , qui , je le sentais bien ,
 Répandaient trop d'éclat pour son cœur et le mien .
 Et lorsque découvrant ma paupière craintive
 Je regardai les eaux , et les fleurs , et la rive ,
 Elle avait déjà fui dans l'épaisse forêt .
 Telle sur un beau ciel la lune disparaît
 Quand soudain un nuage , envoyé des fantômes ,
 La porte dans ses bras à leurs sombres royaumes .
 Oh ! comment exprimer l'irrésistible émoi ,
 L'impérieuse ardeur qui s'empara de moi
 Quand nuit et jour j'allais demandant son image
 Au cristal du ruisseau , aux ombres du bocage ,
 Et cherchant mon idole , à ses traces lié ,
 Mon devoir et mon ciel , j'avais tout oublié :
 Hélas ! tout , excepté le rêve trop rapide
 Sorti du sein brillant de la vague limpide .
 J'ai pu , dans peu de jours , m'asseoir à ses côtés ,
 L'entendre murmurer de ces mots enchantés
 Qui peuvent égaler les saintes harmonies
 De la lyre des cieux , des chœurs de nos génies ,

Quand le feu de l'amour fait vibrer leurs accens,
 Mais sans lui, sans lui seul, oh ! bien plus ravissans !
 J'ai pu voir ces beaux yeux, dont l'ardeur est pareille
 A l'image du ciel dans le flot qui sommeille,
 Où brillait pour mon cœur un Éden plus charmant
 Que l'Éden mon berceau, trahi dans ce moment !
 Que m'importait le ciel dont j'osai redescendre
 Quand je pouvais sans cesse et la voir et l'entendre !
 Lorsque je respirais un élément impur,
 Des roses sans parfum, sous un ciel sans azur,
 Son amour leur prêtait sa candeur, sa lumière :
 Je voyais devant moi dans la nature entière
 Deux mondes séparés : l'un ces flots, ce gazon,
 Où je voyais toujours dans le même horizon
 L'image de Léa ; l'autre vide et néfaste
 Où Léa n'était pas : le plus grand, le plus vaste !
 Tous mes feux étaient vains, mes soupirs impuissans :
 Quoique pour obtenir de ses charmes naissans,
 Un terrestre regard, de plus douces étreintes,
 J'aurais, sans hésiter, brûlant mes ailes saintes,
 Répandu leurs lambeaux sur ces gouffres maudits,
 Ces feux qu'on n'ose point nommer au paradis ;
 Hélas ! c'était en vain : son ame était limpide
 Et pure comme un lis, dont la terre candide
 Brave, sans se flétrir, tous les feux du soleil ;

Et bien qu'elle m'aimât d'un amour sans pareil, elle
 Cet amour fut bien loin d'une terrestre flamme :
 Jamais la volupté n'approcha de son ame.
 Non ! elle aimait en moi l'être supérieur,
 Le divin messenger de ce monde meilleur,
 Qu'elle ne chérissait et ne voyait qu'en rêve,
 Vers lequel au matin sa prière s'élève,
 Et vers lequel au soir elle se tourne encor,
 Désirant, jeune fille, avoir deux ailes d'or,
 Pour quitter ce bas monde, et d'un vol sésaphique
 Remonter vers le ciel, son berceau magnifique !

Hélas ! je m'en souviens, à l'aurore du soir,
 Souvent à mes côtés Léa venait s'asseoir.

Un jour elle admirait une amoureuse étoile
 Pareille à de beaux yeux souriant sous leur voile.

Le silence régnait dans les bois, sur les flots,
 Alors en soupirant, elle me dit ces mots :

- « Oh ! si j'étais, mon Dieu, le gardien, le génie »
 « De cet astre que j'aime, à ses feux réunie ;
 « Et seule comme un ange, habitant pour toujours
 « Ses rayons animés, ses magiques séjours :
 « Hélas ! luire et prier serait ma seule peine,
 « En hymnes de bonheur épancher mon haleine,
 « Allumer au soleil mon céleste encensoir,
 « Et l'agiter vers Dieu, le matin et le soir. »

Telle était cette enfant, angélique nature,
 Et d'esprit et de corps exempte de souillure,
 Chef-d'œuvre de beauté, de candeur, et jamais
 On n'aima rien au monde ainsi que je l'aimais !
 Oh ! si vous aviez vu son long regard de flamme
 Quand le fatal aveu s'échappa de mon âme !
 Ce n'était pourtant pas un regard de courroux :
 Elle l'eût ignoré : plus tranquille et plus doux
 C'était un repentir, un regret plein de charmes,
 Une mélancolie invisible et sans larmes,
 Tellement tout son cœur était plein jusqu'au bord !
 Tellement douloureux lui paraissait l'effort
 De songer désormais qu'un céleste génie,
 Dont l'amour solennel, d'une chaîne infinie
 Devait la rehausser jusqu'à sa pureté,
 Pût déchoir aussitôt de sa sublimité
 Jusqu'aux viles amours, jusqu'aux terrestres fanges
 D'un désir qui flétrit même le cœur des anges,
 Désir, qui le plus tôt étouffe en notre sein
 L'éternité de l'âme et son germe divin !
 Et tandis qu'elle-même aussi faible et fragile,
 Comme aux mers du midi l'Exocet volatile,
 Essayait de son aile un élément plus pur,
 Hélas ! moi, qui suis né dans un berceau d'azur,
 En tombant sans espoir du ciel qui me rebute,
 Je devais la heurter, la froisser dans ma chute,

La forcer à me suivre en ce monde fatal,
 Pour puiser avec moi dans les sources du mal.

De l'amour, du bonheur que les jours sont rapides !
 Les cieux me rappelaient : et les gardiens lucides⁸⁹,
 Si quelque météore au brûlant tourbillon
 Partageait le ciel bleu d'un rougeâtre sillon,
 Croyaient voir les reflets de mon aile empourprée
 D'un essor radieux traversant l'empyrée.
 Que de fois dans ce jour le Verbe solennel
 Confié par Dieu même aux envoyés du ciel
 Pour qu'il soit prononcé quand leur message expire,
 Fut-il près d'échapper à ma bouche en délire !
 Une fois qu'à demi je l'avais murmuré
 Je sentis tout mon cœur par Dieu même inspiré,
 Et mes ailes s'étendre à la brise céleste :
 Quand une voix chérie... ô prestige funeste !
 La force m'a quitté : le charme fut détruit,
 Ébauchée à demi la parole est sans fruit,
 Et prêt à s'élever mon débile plumage
 Retombe à mes côtés, sans force et sans courage.
 Oh ! comment de ces lieux m'exiler sans retour,
 De ces lieux, si sacrés au nom de son amour,
 Que je renonce à Dieu, je l'oublie et l'offense
 Dès l'instant qu'en mon sein je nourris l'espérance,

Que je puis sans effroi l'adorer, la chérir,
 Ou qu'à force d'amour du moins je puis mourir,
 Désormais je n'ai plus d'avenir, de patrie
 Que le cœur de Léa, ma seule idolâtrie :
 Plutôt que de la fuir, tous les maux des enfers,
 Avec elle, à ses pieds, je les aurais soufferts !
 . . .
 Reprenons le récit : Une fête joyeuse
 Eut lieu ce même soir : La jeunesse rieuse
 Accourut d'alentour aux accens du plaisir,
 Comme fleurs du printemps qu'apporte le zéphir.
 Dans le flot tournoyant de l'essaim qui murmure
 Ma Léa s'élevait, toujours candide et pure,
 Bien qu'un voile léger étendu ce matin,
 Eût terni la beauté de ce front enfantin . . .
 Le premier que jamais sur sa candeur de neige
 En passant eût jeté le chagrin sacrilège.
 Un noir linceul pesait sur mon ame ce soir :
 Dans les sombres accès d'un profond désespoir,
 J'ai livré tout mon être à cette fausse joie,
 A ces transports fiévreux qu'un cœur saignant déploie,
 Où ceux qui n'ont jamais connu l'immensité
 Dans les peines de l'ame, ont cru voir la gaité !
 Faux semblant de plaisir, enjouement trop perfide,
 Empruntant son vernis à la flamme homicide

Du choc des passions : et pareil aux éclairs
 De deux glaives aigus se croisant dans les airs.
 Puis ce philtre vermeil engendrant des fantômes,
 Ce nectar , ce poison pour le cerveau des hommes,
 Ce breuvage sorcier , qui devant nos regards
 Fait surgir mille erreurs , mille monstres hagards,
 Ou comme l'arc-en-ciel souriant aux orages
 De nos fronts quelquefois écarte les nuages ,
 Souvent autour de nous fait descendre les cieus ,
 Et des êtres chéris environne nos yeux.
 Hélas ! ce fut alors que ce nectar perfide
 Dans mon sein pur encor versa son feu liquide :
 Étouffant sans pitié ce qu'il m'était resté
 En souvenir du ciel , de vertu , de fierté ,
 Et remplissant mon cœur de lugubres pensées,
 De désirs effrénés et d'ardeurs insensées ,
 Images de l'enfer : comme ces bleus flambeaux
 Qui s'agitent la nuit sur le flanc des tombeaux.
 Voici le dénoûment : La fête consommée
 J'allai dans le bosquet chercher ma bien-aimée.
 Là , quand le soir régnait , sous les calmes rayons
 De l'astre des amours , souvent nous nous trouvions
 Qu'elle était belle alors ! Grand Dieu , toi qui la venges,
 Pourquoi de la lumière as-tu doué les anges ?
 Ou pourquoi dans l'Éden devais-je recueillir

Des roses que Léa pouvait faire pâlir,
 Comme aux jours écoulés sa paupière attendrie,
 Se tournait dans les cieus vers l'étoile chérie
 Qui semblait ce jour-là plus pure que jamais :
 Son regard s'animait de magiques reflets,
 Comme si dans cet astre allumant son extase
 Il puisait tout son charme et le feu qui l'embrase.

Oh ! dans ce doux aspect régnait une vertu,
 Un charme que mon cœur n'aurait pas combattu,
 Comme si de Dieu même il contemplait la gloire,
 Si le vin n'eût troublé mes sens et ma mémoire.
 Tandis que j'étais là, plein d'aveugles transports,
 Ainsi qu'un criminel tremblant sous ses remords,
 Lorsque je contemplois cette tête chérie
 Un vague souvenir de l'absente patrie,
 Un rayon de l'Éden se répandit sur moi :
 Et quoique mon regard dût trahir mon émoi,
 A ce cœur féminin, qu'un amour sans mélange
 Plaçait dans cet instant bien au dessus de l'ange,
 Elle a pourtant dû voir mon tendre dévouement
 Cet amour immortel d'un immortel amant,
 Lorsqu'avec un accent plein de mélancolie,
 Auquel de mes désirs l'enivrante folie
 Avait encor prêté son magique pouvoir,
 Je lui dis, incliné sous le rayon du soir :

« C'en est fait, si je dois malheureux, solitaire,
 Sans tes pleurs, ta pitié, m'exiler de la terre,
 Sans emporter le seul, oui, le seul souvenir
 Qui pût me consoler pour tout mon avenir
 Et serait désormais bien plus cher à ton ange
 Que tout ce que le ciel lui promet en échange,
 Sans un regard d'amour, comme un dernier regard
 Jeté par deux enfans à l'heure du départ.
 Oh ! de voir une fois cette tête charmante
 Se pencher mollement sur ma main frémissante,
 Et ces yeux attendris, sans peine, sans effroi,
 Humides de bonheur se reposer sur moi :
 De sentir une fois sur ma joue enflammée
 Se presser un instant sa bouche tant aimée ;
 Ou si c'est trop encor, d'éprouver en mourant
 L'ineffable douceur de son souffle odorant...
 Léa, pourquoi trembler ? une seule parole,
 Un regard, un sourire, et soudain je m'envole.
 Vois s'étendre et frémir ce beau plumage d'or,
 Bientôt vers mon exil je vais prendre l'essor :
 Je pars, et pour jamais ! un baiser, un sourire,
 Dieu peut-il châtier un instant de délire...
 Oui, toi seule entendas ce mot mystérieux
 Qui me rends les zéphirs pour m'envoler aux cieux. »
 Tandis que je parlais, frémissante, effrayée,

Sous ma parole en feu la Vierge était ployée
 Comme les jeunes fleurs dans le sein du vallon
 S'inclinent jusqu'à terre au souffle d'Aquilon.
 Mais lorsque je parlai du talisman céleste
 (Il m'en souvient encor, quoiqu'un trouble funeste
 Eût égaré ce jour et ma vue et mes sens),
 Je vis soudain ses yeux de désirs ravissans
 Se lever sur les miens, et d'une voix plus fière
 Qui trahissait dans l'ame un rayon de lumière :
 « Oh ! ce Verbe sacré, dis-le-moi ! dis-le-moi !
 Cria-t-elle aussitôt, et je puis être à toi. »
 Éperdu, plein d'orgueil, et réprouvé dans l'ame,
 J'imprimai sur sa bouche un baiser plein de flamme,
 Et je lui révélai ce mot mystérieux
 Inouï jusqu'alors sous la voûte des cieux.
 A peine avais-je dit, l'écho de ma parole
 De ma bouche aussitôt vers la sienne s'envole
 Plus prompt que la pensée ; et sa main et sa voix
 S'élevèrent au ciel en le disant trois fois :
 Avec ce fier regard de l'amour, du courage,
 Qui ne laisse aucun voile, aucun douteux nuage
 Entre le ciel ouvert et le désir fervent,
 Lorsqu'aux yeux de la Foi paraît le Dieu vivant,
 Et dans ce même instant cette Vierge adorée
 Devant moi dans l'azur parut transfigurée,
 Et je vis, ô transports ! s'ouvrir à ses côtés

Deux ailes qui brillèrent de changeantes clartés,
 Pareilles dans leur forme aux ailes magnifiques
 Ombrageant les contours des esprits sérapiques :
 Oui, lorsqu'elle étendit aux nocturnes zéphirs
 Sur mon front ébloui ces ailes de saphirs,
 Je vis par leurs rayons une flamme connue,
 Pure et pleine d'amour, du ciel même venue !
 O sainte vision ! non, rien de si brillant
 N'a surgi devant Dieu, dès le jour effrayant
 Où Satan révolté, l'auteur de nos désastres,
 Entraîna dans sa chute un tiers de tous les astres ⁹¹ :
 Et cet astre nouveau rendait à l'univers
 L'éclat qu'il a perdu par l'archange pervers ⁹².
 Hélas ! pouvais-je voir sa fuite sur la terre,
 Sans prononcer aussi le Verbe du Mystère,
 Qui devait dans les lieux que j'habitai jadis
 (Oh ! bonheur qui tout seul vaut bien le paradis !)
 Rénir pour toujours en une seule flamme
 Son cœur avec mon cœur, son ame avec mon ame.
 Je prononçai trois fois le talisman divin,
 Je pleurai, je priai, grand Dieu, ce fut en vain !
 A mes cris, mes soupirs, le ciel fut insensible :
 Je me sentis étreint d'une chaîne invisible,
 Qui, lorsque j'essayais de la suivre en son vol
 De tout son poids, hélas ! m'attachait sur le sol

Morte depuis ce jour , mon aile est condamnée
 A ne plus voir les cieux : telle est ma destinée !

Ce fut vers cette étoile , il m'en souvient encor ,
 Qu'en fuyant de la terre elle prit son essor.
 Cette île dans l'azur parmi toutes choisie ,
 Dont l'éclat si souvent charmait sa fantaisie ,
 Vers laquelle tendaient ses plus tendres souhaits ,
 Et qui , de l'innocence oui , tels sont les bienfaits ,
 Deviendra pour toujours la splendide demeure
 De celle qui m'a fui , de celle que je pleure !

N'était-ce pas un rêve ou quelque illusion ?
 Une fois je crus voir dans son ascension
 Un regard de pitié pour l'ange solitaire
 Que son aile en fuyant ombrage sur la terre ,
 Celui qui l'adorait , qu'elle chérit toujours
 S'il est des souvenirs aux célestes séjours :
 Celui dont elle voit la tristesse profonde
 Si son regard parfois s'incline vers le monde.

Mais ce rêve rapide avant peu fut détruit.
 Plus loin , toujours plus loin son image s'enfuit ,
 Et je ne vis bientôt de ma charmante idole
 Qu'une trace légère , une pâle auréole ,
 Pareille aux derniers feux que le jour épuisé

Épanche en points brillans sur le ciel embrasé :
 Et lorsqu'elle plongeait, bienheureuse et ravie,
 Dans l'astre fortuné qui lui donna la vie,
 Quand ses derniers rayons à mes yeux éblouis
 Avec tout mon bonheur furent évanouis,
 Dans ce moment aussi je sentis en mon âme
 S'éteindre pour jamais toute céleste flamme ;
 J'oubliai mon amour, mon berceau, ma vertu,
 Et j'inclinai le front, insensible, abattu,
 Des terrestres plaisirs je savourai la fange,
 Et bientôt... plaignez-moi, je ne suis plus un ange !

L'esprit baissa le front de pudeur, de regrets.
 Pudeur, douce vertu, toi seule nous dirais
 Combien digne de pleurs est le séjour sublime
 D'où cet ange est déchu dans les chemins du crime,
 S'il n'était plus d'éclat, de grâces sur ce front
 Où de vives douleurs ont laissé leur affront.
 Quand l'innocence a fui, ta rougeur est l'aurore
 Qui par le repentir la fait renaître encore ! —
 Une fois seulement à la fin du récit
 L'ange leva le front, son regard s'éclaircit
 En contemplant de loin l'étoile radieuse
 Qu'habitait sa Léa, toujours sainte et joyeuse.
 Il semblait s'enivrer d'un souvenir charmant,
 Puis, comme s'il sentait quelque horrible tourment

Saisir à son aspect son ame tout entière,
 Résigné, taciturne, il baissa la paupière.

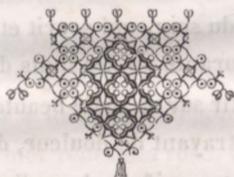
Quel est donc ce génie éclatant de beauté,
 Dont le front, du malheur porte la majesté?
 Son regard de saphir, beau de flamme et d'audace,
 Paraît en souverain commander dans l'espace,
 Et semble découvrir, à travers l'infini,
 Les secrets immortels des cieux qui l'ont banni,
 Dans le calme et le frais d'une belle soirée,
 Cent mobiles couleurs sur son aile sacrée
 Paraissent tour à tour, et s'éteignent soudain
 Comme un dernier reflet des roses de l'Éden :
 Quoiqu'elle ait vu pâlir l'innocence première
 Et l'éclat virginal de sa blanche lumière,
 Un mortel en voyant ses contours gracieux,
 Ébloui, sans parole, aurait baissé les yeux.

Cet ange est Tamiel⁹³. . . Parmi tous les Archanges
 Entourant le Seigneur de leurs saintes phalanges,
 Les brillans Chérubins, les Esprits du Savoir⁹⁴
 Sur le Temps et l'Espace étendent leur pouvoir,
 Ne cédant qu'à celui dont les gloires sans nombre
 Sont à leur propre éclat comme un jour est à l'ombre :

Entre eux et le Seigneur l'intervalle est pareil
 Au chemin que parcourt un rayon de soleil
 Jusqu'aux vagues confins du jour et de l'abîme.
 Tamiel fut l'un d'eux... sa paupière sublime
 Brillant d'un souvenir par l'exil effacé,
 Ranime par instans tous les feux du passé.
 Sa parole rappelle à l'ame qui l'écoute
 Le timbre harmonieux de l'écho sous la voûte
 Dans un vaste manoir dès long-temps oublié
 Par une voix amie en sursaut éveillé.
 Son sourire enchanteur a conservé la grâce
 De l'arc-en-ciel du soir, qui sourit et s'efface,
 D'une gloire mourante ou des nuits de l'été :
 Un vague repentir sur sa mâle beauté
 Jette un voile attrayant de douleur, de tristesse :
 Bien que ce front pensif que le malheur redresse,
 Exprimât quelquefois le courroux, le dédain,
 Ces rapides lueurs se modéraient soudain
 Comme un dernier éclair, prompt, mais terrible encore
 D'un édifice altier que la flamme dévore.

Tel était l'étranger, dont l'organe charmant
 Suspendit en ces lieux le saint recueillement,
 Et vibra dans les airs, quand le premier Génie
 De son ame eut conté la souffrance infinie :
 Tandis qu'en ce moment un sourire léger

Colorait sa pâleur d'un carmin passager,
 Que tout parlait en lui : sa bouche ardente et pure,
 Son front plein de pensers, ses yeux, sa chevelure
 Pareille aux vagues d'or qu'embrase le couchant,
 Il leur fit en ces mots son récit attachant.



HISTOIRE

DU DEUXIÈME ANGE.



Vous souvient-il du jour, ô célestes génies,
Où laissant échapper ces mondes d'harmonies
Le Verbe créateur nous appela soudain
Parmi les beaux vallons, les bosquets de l'Éden,
Pour témoigner encor de la merveille étrange
Qu'il devait accomplir après l'homme et l'archange,
En donnant désormais à la Création
Le dernier sceau de grâce et de perfection.
Alors nous avons vu naissante à son image
La femme, son dernier et son plus bel ouvrage :

Elle ouvrit ses beaux yeux sur le ciel et sur nous ;
 Autour de son berceau nous étions à genoux ,
 Et nos cœurs ont vibré d'une ineffable extase ,
 Comme l'azur des mers, au soleil qui l'embrase :

Vous souvient-il encor comme l'esprit des cieux
 S'éveillait doucement dans ses traits gracieux ,
 Et ce corps diaphane, où l'ame était éclosé ,
 S'animait par degrés des teintes de la rose :
 Ainsi que nous voyons, à l'heure du midi ,
 Au soleil du printemps le zépher attiédi ,
 D'un lac silencieux effleurer la surface
 Et de mille contours nous dévoiler la grâce :
 Ou bien comme parfois l'auréole du soir
 Sur la cime d'un temple en riant vient s'asseoir ;
 Son front, qui tout le jour avait dormi dans l'ombre ,
 Lentement nous trahit ses prestiges sans nombre ,
 Jusqu'à ce qu'il devienne, à nos yeux enchantés,
 Un objet rayonnant de gloire et de beautés.

Pourriez-vous oublier, quand charmée et surprise,
 Ouvrant sur l'univers sa paupière indécise ,
 Elle vit la merveille et des cieux et des flots :
 Puis, à la voix divine, elle ouït les échos
 D'un essaim qui fuyait avec des bruits étranges ,
 Et surprit alentour les derniers yeux des anges ,

Peut-être aussi les miens , ne laissant qu'à regret
Cet objet séduisant , dont l'éclat m'enivrait.

Depuis cette heure , hélas ! trop douce , trop rapide ,
L'existence et le sort de cet être candide ,
D'un pouvoir inconnu , d'un charme clandestin ,
A semblé désormais s'unir à mon destin.

Quel que soit mon désir , ma pensée ou mon rêve ,
Toujours dans mon esprit son image s'élève
Comme une ombre charmante , et vient m'entretenir
D'elle et de sa famille aux siècles à venir.

Alors elle occupa mon ame tout entière :
Tous les charmes divins , la grâce printanière
Dont brillaient son esprit et ses jeunes attraits ,
Éveillaient en mon cœur les plus tendres souhaits.
J'admira sa beauté , son cœur plus admirable ,
Ce chef-d'œuvre du ciel , prodige inexplorable !

Mon destin l'a voulu ! dès le jour solennel
Où réunis soudain par le Verbe éternel
Nous vîmes des soleils la poussière dorée
S'élançer du néant au sein de l'empyrée ,
Et ces fleurs de l'Eden , ces mondes radieux
Autour de Jéhova scintillant tout joyeux :
Hélas , tel fut mon sort ! ce trouble , ce vertige
Qui m'enchaînait sans cesse à tout nouveau prodige ,

Et la soif de savoir : ce désir séduisant
 Qu'on attise et grandit en le satisfaisant,
 Et qui devient bientôt, en dévorant des mondes,
 Pareil à l'Océan qui lui prête ses ondes :
 Ce désir fut le mien ; et c'est lui dont l'attrait
 D'un perfide venin me charmaît, m'enivrait ;
 Quelle que soit l'idole et l'objet de mon culte,
 J'explorais sans repos sa destinée occulte,
 Sa première origine, et son intime loi,
 Comme si l'existence en dépendait pour moi.

Oh, combien j'admire les étoiles sans nombre,
 Quand je les vis sourire et s'élançer dans l'ombre
 Comme des chars de feu pour porter les esprits !
 Elles furent depuis mes séjours favoris,
 Les témoins de mes jeux, ma passion première ;
 J'aimais à me plonger dans leur douce lumière :
 Que de fois tous mes sens éblouis, enivrés,
 De leur douce chaleur semblèrent pénétrés !
 J'aimais à mélanger leurs flammes nuancées
 Comme des arcs-en-ciel l'une à l'autre enlacées ;
 Et puis je m'enfuyais vers ces vastes déserts
 Où commence le vide et finit l'univers,
 Où les yeux des soleils, lucides sentinelles,
 Veillent sur les confins des clartés éternelles.
 Et la fuyant toujours, d'un vol silencieux,

Je suivais leurs chemins par l'abîme des cieus ,
 Demandant à chacun quel était le génie
 Habitant ses ardeurs , guidant son harmonie ,
 Et désirant apprendre aux feux de leurs rayons
 Le langage secret de leurs émotions.

O plaisirs innocens ! que de peines cruelles
 J'aurais pu m'épargner , si paisible avec elles
 Je n'eusse pas cherché de profanes transports
 Apportant avec eux le crime et le remords !

Oh que ces jeux divins plaisaient à mon audace !
 Que de fois tout un jour je suivis dans l'espace ,
 Jusqu'à ce qu'à mes pieds le ciel se fût voilé ,
 Quelque soleil ardent , rapide , échevelé ,
 Promenant dans l'éther ses ailes vagabondes ,
 Pour visiter au loin les frontières des moudes .
 Je n'oublierai jamais , comme au plus haut des cieus
 Je chantais de bonheur , quand soudain à mes yeux
 Des constellations , des étoiles nomades ,
 Dans la nuit du chaos naissaient par myriades .

Tels étaient mes plaisirs , éternels , ravissans ,
 Ma seule ambition et mes jeux innocens ,
 Avant d'avoir connu cette terre où nous sommes ,
 Et la plus belle étoile aux demeures des hommes ,
 Qu'en ce jour tant pleuré , je vis naître soudain

Dans un berceau de fleurs du céleste jardin.
 Dès lors tout fut perdu ! mon ame et ma pensée
 Déchurent à jamais de leur gloire passée :
 Et celui qui jadis, d'un essor impuni,
 S'élançait comme un trait dans l'espace infini
 Sans pouvoir le franchir, devenu moins superbe,
 Ne cherchait qu'une femme et ses traces sur l'herbe :
 C'est en vain que depuis les astres adorés
 Me souriaient encor de leurs trônes dorés ;
 J'étais devenu sourd à la sainte harmonie
 Qui jadis transportait mon ame de génie ;
 A la terre, à la terre inclinaient désormais
 Mes désirs dépravés, les vœux que je formais :
 Tel un pic orgueilleux semble porter la foudre,
 Et son ombre à nos pieds repose dans la poudre.
 Mais ce n'est pas l'amour, dont les entraves d'or
 Avaient presque au berceau comprimé mon essor ;
 Ni la flamme des sens, qu'un chaste amour effleure
 Ainsi qu'un papillon, jusqu'à ce qu'il se meure ;
 Mais l'admiration, cet ascendant vainqueur
 Que tout nouvel objet exerçait sur mon cœur,
 Un attrait, qui dès lors embrassant de ses flammes,
 Dans un même rayon, tout le peuple des femmes,
 N'attendait cependant qu'un regard, un souris,
 Pour ne choisir qu'un seul de tant d'être chéris.
 Oh ! comment exprimer ce zèle intarissable,

De voir au fond du cœur de cet être admirable,
 De surprendre un instant les prestiges secrets,
 Et l'âme qui rayonne en ces yeux pleins d'attraits :
 Si comme au fond des eaux, dans le cœur d'une pierre,
 Pour en faire un rubis, pénètre la lumière,
 Ils pouvaient en dedans réfléchir tous leurs feux,
 Pour que l'âme devint aussi brillante qu'eux !
 Oui, plus je contemplais ces filles de la terre,
 Plus je leur découvrais de charme et de mystère.

Lorsqu'Ève s'éveilla sous un berceau de fleurs
 De l'Éden fortuné, cet objet de mes pleurs,
 Créé pour recevoir la merveille naissante
 De ses jeunes regards, de sa voix innocente,
 J'ai vu dans ses bosquets, les plus purs d'entre nous,
 Pleins d'extase et d'amour l'admirant à genoux :
 Mais l'homme, *oui, l'homme seul*, d'un cœur qui s'abandonne
 Et de tant de beautés recevant la couronne.
 J'ai vu tout leur bonheur fugitif, mais divin,
 Germe de tous les maux, j'ai vu naître en son sein :
 Cette foi si crédule à la voix la plus tendre ;
 Lorsque son cœur la porte à la croire et l'entendre ;
 Le langage d'amour sur ce cœur tout puissant,
 Lorsque des passions il emprunte l'accent ;
 Puis ce brûlant désir, désir que je partage,
 Qui m'a dépossédé du céleste héritage,

D'explorer, de sonder tout objet inconnu :
 Qui de pur qu'il était, du ciel même venu,
 Profané maintenant, jette sa nuit profonde,
 La nuit du repentir, sur nous et sur le monde.
 J'ai vu l'homme entouré de raison, de pouvoir,
 A ses premiers accens se laisser émouvoir,
 Succomber sans défense et lui rendre les armes ;
 L'orgueilleuse raison cédait à tant de charmes,
 Comme un rempart de glace au soleil de l'été.
 Même en fuyant le seuil de l'Éden enchanté,
 J'ai vu l'homme, avec force étreignant son amante
 Sur son cœur qu'elle exile, abattue et tremblante,
 Oublier tous ses maux et la nommer toujours,
 Comme aux jours les plus doux, sa vie et ses amours !
 Sa Vie ⁹⁵... oui, tel était le nom tendre et sublime
 Que l'homme lui donna, bientôt après son crime :
 Même quand pour ses feux, pour cet amour si beau,
 Comme un premier présent il reçut le tombeau.
 Et celle qui porta la mort à la nature
 Était là, devant lui, toujours brillante et pure ;
 Les rayons de l'Éden, dont ils sont exilés,
 Se reflétaient encore en ses cheveux bouclés,
 Ces cheveux qui tombaient en cascade soyeuse ;
 Si douce de maintien, simple et mélodieuse,
 Qu'il semblait qu'elle aurait par ses divins appas

De tous ceux qu'elle aimait racheté le trépas ;
 Excepté le sien même , ou l'aurait auprès d'elle
 Fait paraître plus doux qu'une vie immortelle.

Oh ! comment résister, se défendre d'aimer
 Un être si plaintif, si bien fait pour charmer,
 Auquel le ciel confie un empire si tendre
 Pour donner le bonheur ou bien pour le reprendre,
 Dont les traits sont encor si doux, si gracieux,
 Qu'ils semblent dans le monde un souvenir des cieus.

Ici ne finit point ma brillante chimère :
 Toutes les filles d'Ève ont reproduit leur mère,
 Aussi riches d'appas, faciles à déchoir,
 Arbitres des mortels soumis à leur pouvoir
 Par la honte ou l'orgueil, le blâme ou la louange,
 Elles, que l'homme adore au dessus de l'archange ;
 Si dignes de régner, que le ciel à leurs mains
 Semble avoir confié le monde et les humains,
 Pour les dévouer tous, au bonheur, au supplice,
 Les perdre ou les sauver, au gré de leur caprice.

Oh ! depuis, quelle ardeur s'empara de mon sein,
 De trouver quelque jour dans ce brillant essaim
 Quelque femme choisie entre toutes les femmes,
 Idéal merveilleux de leurs corps, de leurs ames ;

Dont je pourrais apprendre, enlacé dans ses bras,
 Tous les enchantemens de leurs divins appas,
 Ce pouvoir souverain de charmer, de séduire,
 Ou, si Dieu l'eût permis, de frapper et détruire.
 Dont l'ame un seul instant, dont le cœur virginal
 Aurait pu m'enivrer au parfum matinal
 De toutes ces beautés, pour le ciel même écloses,
 Comme l'abeille aux champs butine au cœur des roses;
 Qui m'aurait pu trahir le mystère charmant
 De tout ce que la femme a de tendre et d'aimant !
 Je blasphémai le ciel, oui, j'osai sans trembler
 Le prier en secret de me la révéler;
 Enfin, pour le malheur de mon ame insensée,
 Ma prière coupable un jour fut exaucée;
 Dans le ciel ou l'enfer? anges, écoutez-moi :
 Vous saurez mon destin plein de honte et d'effroi.

Il était une enfant parmi tous ces fantômes
 Qui passent comme un rêve aux demeures des hommes,
 Une enfant, dont le cœur fut le plus digne autel
 De l'amour d'un jeune ange et d'un cœur immortel ;
 Par sa démarche aussi, pleine d'un doux mystère,
 Tandis qu'inaperçue elle effleurait la terre,
 Elle semblait plutôt à mes regards épris,
 Faite pour s'envoler au monde des esprits,
 Et planer librement dans cet azur sans voile

Où chacun de ses pas trouverait une étoile.
 Ce n'est pas seulement ce charme ravissant
 Qui captiva mon cœur d'un lien tout puissant :
 Ni ses lèvres de rose exhalant l'ambrosie ,
 Ni ses fraîches couleurs pleines de poésie ,
 Ni ses yeux pleins de flamme aux instans de courroux ,
 Mais que l'instant d'après voit si bleus et si doux ;
 Semblables , quand l'amour a su calmer son ame ,
 A l'oiseau du soleil qui renaît de sa flamme ;
 Ni sa taille ondoyante ainsi que les rameaux
 Que mai voit reverdir sur les jeunes ormeaux ,
 Mais aussi florissante et pleine de richesse ,
 Comme un fruit du printemps accomplit la promesse.
 Ce n'est pas seulement le charme de son corps
 Enrichi par le ciel de si brillans trésors
 Qu'il pourrait de l'excès de sa grâce céleste ,
 De ses mortelles sœurs embellir tout le reste ;
 Mais c'était la Pensée éclairant ses attraits ,
 Et le charme idéal répandu sur ses traits ;
 Le Génie imprimait sur ce front diaphane ,
 Sans lui trop séducteur , peut-être trop profane ,
 L'ineffaçable sceau de la Divinité.
 Ce fut cette union , cet accord enchanté ,
 Que la nature seule en ses œuvres atteste ,
 De tout ce qu'un Dieu met de brillant , de céleste ,
 De plus mélodieux , et d'aimable sans fin ,

Dans le cœur d'une femme et dans un Séraphin ;
 Voilà tout le secret de la grâce ingénue
 De celle qui, pour moi, du ciel semblait venue,
 Ma sœur, au même instant éclore au paradis !
 Dans ses jeunes amours me souriait jadis
 De toutes les beautés l'ineffable mystère :
 Tout ce que les désirs convoitent sur la terre,
 Et tout ce que l'esprit devine dans le ciel.

Oh depuis !.... mais voici le châtement cruel
 D'un bonheur trop fragile : et malgré les morsures
 Du dard envenimé qui rouvre mes blessures,
 Écoutez les périls du désir plein d'appas,
 Et pourtant si fatal, qui conduisait nos pas
 Par un sentier de fleurs vers un noir précipice,
 Et qui nous engloutit, moi l'ange, et ma complice.

Depuis que je la vis, près d'elle nuit et jour
 J'entourai son esprit d'un invisible amour.
 Dans ces heures d'extase, hélas ! trop tôt passées,
 J'appris à lire au fond de toutes ses pensées :
 Là, parmi tous les vœux que son ame formait,
 Les rêves d'Espérance arrivant à souhait,
 Promesses de bonheur et soupirs pleins de charmes,
 Sourires d'arc-en-ciel qui se fondent en larmes,
 Et puis les passions, germes de nos douleurs,

Pareilles au serpent qui dort au sein des fleurs ;
 Parmi tous ces souhaits, ces rêves de l'enfance ,
 Je vis surgir aussi dans ce cœur sans défense
 Des aspirations, des vœux immodérés
 Par son ame brûlante en secret dévorés ;
 Vagues pressentimens , auréoles de gloire
 Perçant de l'avenir la nuit profonde et noire ,
 Élans de fantaisie au vol audacieux ,
 Et pareils aux aiglons qui reviennent aux cieux ;
 Mais avec tout cela , quelle faiblesse d'ame ,
 Pour tomber sous les traits d'un séducteur infâme :
 Car jamais on n'a vu , dans un si jeune cœur ,
 Un zèle de savoir plus ardent , plus vainqueur ,
 Dès l'instant où la femme , au genre humain funeste ,
 Possédant tous les fruits de son jardin céleste ,
 Préféra se couvrir d'un éternel linceul
 Et renoncer à tous , pour en connaître un seul .

Ce fut dans le sommeil , que par mes doux mensonges
 J'emparai d'abord de ses nuits , de ses songes ;
 Durant ce clair obscur , où du corps endormi
 L'ame , esprit créateur , dégagée à demi ,
 De son vague rayon confusément colore
 Les fantômes changeans qu'un rêve fait éclore .
 Ce fut à sa faveur que j'offris à ses yeux

De vagues visions, des images des cieux,
 De mobiles tableaux fuyant dans les nuages,
 Dédales sans issue, éblouissans mirages,
 Des palais merveilleux qui semblaient entr'ouverts,
 Se fermaient et bientôt s'écroulaient dans les airs :
 Perspectives sans fin, belles de transparence,
 Enfin tout ce qui peut éveiller l'espérance
 Sans donner à son aile un instant de repos.
 Quelquefois à travers cent prodiges nouveaux,
 Moi-même, le front pur, je m'offrais à sa vue
 Comme l'astre des nuits incliné sur la nue :
 Moi, l'habile enchanteur de ce nouvel Eden,
 Qui faisais naître un charme et le brisais soudain,
 Qui disais : « Contemplez ces demeures d'étoiles ! »
 Et semblais à plaisir les cacher sous leurs voiles.

Lorsqu'après quelque temps je vis que nuit et jour
 Sa pensée et son cœur s'attachaient tour à tour
 Aux prestiges mouvans de mon pâle royaume,
 A moi, qui la hantais comme un sombre fantôme
 Revêtu d'une forme impossible à saisir,
 En tous lieux, à toute heure, excitant son désir ;
 Lorsque par le pouvoir de ces doux artifices
 J'exaltai tous ses vœux, de mes desseins complices,
 Une nuit.... nous étions dans un lieu retiré,
 Un asile d'albâtre aux autels consacré :

Sous des berceaux fleuris , des lampes invisibles
 Eclairaient le réduit de leurs rayons paisibles ,
 Transparens et pareils au jour mystérieux
 Que le flambeau de l'ame épanche par nos yeux :
 Elle était à genoux : et tous les vœux de flamme ,
 Les élans que jamais éprouve un cœur de femme ,
 Entre un amour terrestre et le divin amour,
 Dans sa voix , ses regards , s'échangeaient tour à tour ;
 Comme au ciel de l'été , la vapeur diaphane ,
 Trop pure pour déchoir , pour monter trop profane ;
 Et soudain d'une voix pleine de passion
 Sa bouche murmure cette invocation :

« Quel que tu sois , idole de mes songes ,
 Un être mortel ou divin :
 Pourquoi te plaire au trouble où tu me plonges ?
 Faut-il t'aimer , t'aimer en vain !

« Esprit céleste , ô toi qui rends un rêve
 Le plus doux instant de mes jours ,
 Ah ! laisse-moi , quand l'aurore se lève ,
 Rêver à toi , rêver toujours !

« Pourquoi sans cesse à mon ame ravie
 Te dérober et te couvrir :

Oui, sans effroi je donnerais ma vie
 Pour t'admirer, et puis mourir !

« Oh ! bien long-temps, avant que tout mon être
 Fût troublé par ta vision,
 J'avais déjà cette ardeur de connaître :
 Tu l'as changée en passion.

« Car chaque objet dans le sein de la terre,
 Au fond des mers, au firmament,
 Est pour mon cœur un prodige, un mystère,
 Et toi surtout, ô mon amant !

« Viens, viens à moi de ton brillant royaume,
 L'amour te sourit en ce lieu :
 Désires-tu d'être aimé comme un homme,
 Ou qu'on t'adore comme un Dieu !

« Fais qu'en veillant j'admire tes feries,
 Pour tous les maux que j'ai soufferts :
 Ou porte-moi sur tes ailes chéries
 Dans ton ciel, ou dans tes enfers.

« Ange ou démon ! toi qui tiens le grand livre
 Du destin du monde et des cieus,
 Pour l'entr'ouvrir un instant je veux vivre,
 Et qu'après j'expire à tes yeux.

« Par ta beauté, par ton aile sacrée
 Qui frappe un si pur élément,
 Que chaque essor dans la plaine azurée
 Est une idée, un sentiment.

« Par tes cheveux que la brise charmée
 D'Eden, flattait hier encor,
 Qu'elle y laissa son ame parfumée,
 Ses reflets de lumière et d'or.

« Par ces yeux bleus qui versent dans mon ame
 Un rayon céleste et touchant,
 Comme on admire un océan de flamme
 Autour d'un beau soleil couchant.

« Descends, descends de ta haute demeure,
 Viens, mon seigneur, mon ange, vien,
 Que je te voie et te possède une heure,
 Et je ne demande plus rien. »

Sans force, sans haleine, achevant sa prière,
 Elle s'évanouit sur les marches de pierre
 Aussi blanche qu'un cygne, et comme si la mort
 De son ame trop tendre eût brisé le ressort.
 Lorsqu'effleurant sa joue, un long soupir de flamme,
 L'harmonieux écho des accens de son ame

Vint l'éveiller soudain : elle leva sur moi
 Un regard enchanteur d'espérance et d'effroi :
 J'étais devant l'autel, dans mon éclat suprême,
 Mais moins fier qu'un génie, et sans mon diadème
 Tressé de saintes fleurs, trop brillant pour ses yeux,
 Que j'avais déposé sous la voûte des cieus :
 Mon aile était ployée ainsi qu'une bannière
 Des combats terminés secouant la poussière,
 Ou comme un ciel d'automne éteignant ses éclairs,
 Quand un jeune soleil se lève dans les airs ;
 Et je dépouillai tout, hors le charme invincible
 Entourant un mortel tout puissant, mais paisible,
 Dont les yeux exprimaient la même passion,
 Dont le cœur partageait sa douce émotion,
 Dont la témérité, la chute fut la même,
 Et qui perdit pour elle, en cette heure suprême
 Tant d'éclat, de bonheur, immolés pour jamais !
 Et qu'un Dieu ne pourrait lui rendre désormais :
 Mais quelle heure d'extase !...

A ces mots le Génie
 S'arrêta dans ses pleurs, comme si l'harmonie
 De sa parole en feu laissait un libre cours
 A des maux qu'il croyait assoupis pour toujours :
 Comme au milieu d'un chant la corde de la lyre
 Se brise trop tendue, et le prestige expire...

Appuyé sur sa main , sans force et sans couleur ,
 Son beau front exprimait une vive douleur :
 Il s'éveilla bientôt : et ces lueurs perfides
 De l'éclat plus serein des jours les plus splendides ,
 Restes d'un incendie à peine comprimé ,
 Qui fut trop effrayant pour être ranimé ,
 Se calmèrent bientôt : puis , déguisant ses larmes ,
 Il reprit en ces mots son récit plein de charmes :

Des jours , des mois entiers passèrent sur nos feux ;
 Et quoique le destin , en comblant tous mes vœux ,
 M'eût donné ma Lucie , étais-je heureux sans crainte ?
 Mon Dieu , tu connais seul l'éternelle contrainte ,
 Les sourires forcés , le bonheur glacial
 Des archanges tombés jusqu'aux sources du mal !
 C'était une douleur poignante , vengeresse ,
 D'autant plus forte , hélas ! qu'elle venait sans cesse
 Se mêler au délire , aux transports de l'amour :
 Comme près d'être admis au céleste séjour
 Les esprits malheureux et pénitens , eux-mêmes ,
 Entendent de l'enfer les cris et les blasphèmes .
 Alors ma seule joie , ou plutôt le repos
 Qui venait adoucir et suspendre mes maux ,
 Fut de voir le bonheur de la vierge adorée ;
 Elle , la source vive où mon ame altérée
 A puisé tous les biens , tous les maux tour à tour ,

La trouvant pure et fraîche ainsi qu'au premier jour.
 De réfléchir sur elle et sa jeune pensée
 Ce qui m'était resté de ma gloire éclipsee :
 Sur elle mon reflet, satellite charmant,
 Et dont l'ame adorait l'ombre de son amant.
 Oh ! ceci, j'en conviens, fut l'aurore dernière
 D'un bonheur fugitif : et Lucie était fière,
 La belle créature, et son cœur virginal
 Respirait un orgueil si noble, si royal,
 Que personne après Dieu n'a vu fléchir encore
 La fierté de son front, hors l'ange qu'elle adore ⁹⁹.
 Mais cette passion d'apprendre, d'explorer,
 Que même son amour ne pouvait conjurer,
 C'est moi qui l'excitais dans ma rage insensée !
 C'est moi qui le premier ouvris à sa pensée
 De tels flots de splendeur, merveilleux, inouïs,
 Que des yeux immortels en seraient éblouis.
 Dans la terre et dans l'onde, et parmi les étoiles,
 Partout où le Mystère a répandu ses voiles,
 Nous y fûmes en rois, et l'amour avec nous,
 Et sûrs d'être en tous lieux adorés à genoux.
 Parmi ces doux transports et ces heures d'ivresse,
 J'instruisis la Nature à porter sa richesse
 En tribut, sous les pieds de celle que j'aimais ;
 A dire : « Tout cela t'appartient désormais. »

Alors le diamant aux facettes sans nombre ⁹⁷,
 Comme des yeux surpris qui s'allument dans l'ombre,
 Parut pour éclairer de son feu chatoyant
 Les chemins que ses pieds choisirent en fuyant.
 Puis la perle argentée échappa avec sa nacré
 Au noir chaos des mers (aimable simulacre
 D'un ange emprisonné dans un corps détesté),
 Recevant tour à tour et donnant la beauté.
 Jamais, quelque trésor que son caprice appelle,
 La vierge n'oublia ce doux soin d'être belle,
 Désir qui sied si bien à son sexe enchanteur :
 Ni les simples atours pleins d'un goût séducteur,
 Qui rendent cet aimant, ce charme irrésistible
 Dans les traits d'une femme, encor plus invincible.
 Quand ses yeux demandaient quelque nouveau trésor,
 Aussitôt plein de joie, en prenant mon essor,
 Je volais m'en saisir : que si parfois sa vue
 Sur des mondes lointains se fixait tout émue,
 Triste, je lui disais : « Ne les admire pas,
 Car je ne puis, hélas ! les semer sous tes pas ! »
 Mais outre les soleils, ces visibles pensées
 Ornant le sanctuaire où Dieu les a lancées,
 Tout objet impalpable, obscur, mystérieux,
 Attachait son esprit de savoir envieux.
 L'arcanes, plein d'amour, de la commune source

Où tout fleuve vital a commencé sa course ,
 Soit qu'il doive animer de ses flots créateurs
 Un ange ou des mortels, une étoile ou des fleurs ;
 Les internes travaux de la divine Idée ,
 Quand la Création par ses ailes guidée
 S'échappa du chaos, et parut dans le ciel,
 Comme au sein des brouillards s'arrondit l'arc-en-ciel :
 Grandissant en sublime, admirable peinture !
 Puis le traité que Dieu fit avec la Nature
 Et tout le genre humain ; puis la chaîne du sort
 Réunissant à Dieu les enfans de la Mort :
 Jusqu'au jour où quittant sa tâche souveraine
 Il doit les délivrer ; où l'amour et la haine,
 Où le Bon, le Mauvais, se séparant entre eux,
 Tout sera comme avant, éternel, bienheureux !

Tels étaient les secrets, les arcanes étranges
 A peine découverts aux plus beaux des archanges
 Que j'osais révéler à ses jeunes amours :
 Et quoique mainte erreur signalât nos discours,
 On voyait cependant l'aurore du vrai culte
 Pénétrant dans la nuit de ma science occulte,
 Sans réveiller encor l'univers endormi,
 De ses vagues rayons l'éclairer à demi.
 Plus d'une vérité, plus d'un profond mystère
 Que Dieu voulut cacher aux regards de la terre,

Jusqu'aux jours du Sauveur, annoncés par les cieux⁹⁸,
 Dans ces temps fortunés parurent à nos yeux :
 Des révélations incertaines encore,
 Comme aux glaces du pôle une hâtive aurore
 Ensanglante la nuit d'un mirage vermeil,
 Et nous fait croire au jour bien avant le soleil.

Quelques mois ont passé dans cette heureuse ivresse
 Surtout pour ma Lucie, elle dont la tendresse
 Ne voyait en tous lieux que science et qu'amour ;
 Elle à qui je semblais comme l'astre du jour
 Source de tout prestige et de toute harmonie,
 Des cieux, du sol, des airs, l'invincible génie,
 Dont le pouvoir suprême, idéal, immortel,
 N'avait plus que son cœur pour siège et pour autel.

Heureux enthousiasme ! oh ! malgré la souffrance
 Qui depuis de mon sein exila l'espérance,
 Malgré le Désespoir, cet ange à double front,
 Qui voit les jours passés et tous ceux qui viendront,
 Et les voit tous noyés dans les pleurs et dans l'ombre,
 La vie à chaque pas plus déserte et plus sombre ;
 Malgré tout mon effroi, la serrant sur mon cœur
 J'aurais tout oublié, tout jusqu'à mon erreur ;
 Ou bien si le remords n'eût jamais pu s'éteindre,
 J'aurais tout supporté sans gémir, sans me plaindre,

Si l'ardent souvenir du ciel que j'ai quitté,
 D'un crime irréparable et de l'éternité,
 Ne ne m'eût fait éprouver l'incessante torture,
 Trop cruelle cent fois pour l'humaine nature,
 Et que seul doit subir le génie abattu
 Qui déchoit jusqu'au vice, en aimant la vertu !
 Mais alors, cependant ; sa voix pleine de charmes,
 Seule, avait le pouvoir d'adoucir mes alarmes :
 De me rendre le ciel, si de célestes fleurs
 Peuvent encor germer sur l'arbre des douleurs !
 Un regard, un sourire et leur douce puissance
 Me rendaient mon amour sinon mon innocence :
 Comme l'astre des nuits nous paraît embraser
 Le flot tumultueux qu'il ne peut apaiser.
 Que de fois je sentis cette terreur profonde
 Que tout mortel aimant éprouva dans ce monde
 En contemplant l'objet de son plus tendre amour :
 L'affreux pressentiment qu'il doit le perdre un jour ;
 Ce délire qui tue et remplit de fantômes
 Les instans les plus doux aux demeures des hommes ;
 Cette mélancolie entourant de son deuil,
 Tout objet adoré que réclame un cercueil,
 Sous des appas divins nous fait voir des squelettes,
 Et découvre une tombe entre deux jeunes têtes.
 Sentir que ce frisson, si cruel aux amans,
 S'éternisait pour moi dans d'immenses tourmens,

Tandis qu'elle bientôt, comme la neige pure
 A peine ayant touché l'océan qui murmure,
 Devait s'évanouir et pâlir dans mes bras :
 Que le ciel à mes vœux refusant le trépas,
 Terme de tous les maux, seul bienfait que j'envie,
 Me condamne à souffrir tous les jours de ma vie
 L'agonie et la mort sans pouvoir expirer !
 Oui, ces tourmens affreux, j'ai pu les endurer,
 J'ai pu croire au bonheur : son sourire céleste
 Dissipait tout nuage et toute ombre funeste
 Qui venait s'élever au sein de nos amours,
 Et sa nuit devenait l'aurore des beaux jours.
 Il était un éclat dans sa jeune existence !
 Il semblait de la mort affronter la puissance ;
 Un charme dans sa voix ! quel pouvoir oppresseur
 Pourrait-il de ses chants éteindre la douceur ?
 De ces chants pour mourir trop riches d'harmonie,
 Effaçant de nos chœurs les grâces infinies !
 De ses tendres baisers le souffle virginal
 Était plein d'un parfum si frais, si matinal,
 Qu'une île de l'Éden, par le soir arrosée,
 N'a pas de plus beaux fruits, de plus douce rosée ;
 Et qu'enfin j'ai rêvé pour elle, dès ce jour,
 Un avenir immense ainsi que mon amour.
 Mais est-il, ô mon Dieu ! quelque bonheur durable

Pour un ange déchû, pour une ame coupable ;
 Le calme de ses jours, c'est moi qui l'ai détruit ,
 Sur un être aussi beau j'ai répandu ma nuit ,
 Ombre affreuse et mortelle , et qui lorsqu'elle tombe
 Sur l'objet le plus cher, le dévoue à la tombe ;
 Et même cet enfant, cette fleur d'un matin
 Pouvait-elle en mes bras éviter son destin ?
 Oh ! s'il vous reste encor quelques pleurs à répandre ,
 Répandez-les sur moi, Dieu peut-il les défendre?...

C'était, je m'en souviens, le déclin d'un beau jour,
 Consacré sans partage aux rêves de l'amour.
 C'était dans le jardin, et sous le même asile,
 Où jadis, dépouillant un éclat inutile,
 Et laissant ma couronne aux étoiles des cieux,
 Pour la première fois j'apparus à ses yeux.
 (O souvenir divin ! par toi seul embellie
 La douleur prends les traits de la mélancolie ;
 Toi seul rends à mon cœur tous les biens de l'Éden !)
 C'était le même endroit dans le même jardin ,
 C'était le même amour.... sa paupière baissée
 Répandait sur ces traits l'éclat de sa pensée ;
 Un soir calme et serein planait sur l'univers ,
 Le zéphir par instans s'éveillait dans les airs ;
 Il semblait qu'alentour un Génie invisible
 Protégeait ces coteaux de son aile paisible.

Il m'en souvient encor : nous nous laissions aller
 Aux vagues sentimens qui venaient nous troubler :
 Elle-même était là , si candide et si pure ,
 Confondue à l'aspect de la sainte nature :
 Croyant voir approcher, dans ce dernier repos ,
 La mort de la lumière, et des vents et des flots ,
 Un silence funèbre , une longue agonie
 De tout objet brillant et de toute harmonie ,
 Adieux de la nature à son dernier soleil ,
 Que semblait recevoir une nuit sans réveil.
 Alors comme en sursaut de son ame oppressée
 S'épandit sur ses traits une ardente pensée :
 Ainsi qu'un jeune oiseau s'élançe de son nid ,
 Quand aux feux du matin l'Orient rajeunit.
 Elle ouvrit ses yeux noirs, pleins de l'ardeur mouvante
 Que leur donne l'amour, la joie ou l'épouvante ,
 Et de ses blanches mains déroulant mes cheveux ,
 Me fit en souriant ces timides aveux : —

« J'ai cette nuit rêvé de toi , mon ange ,
 Comme aux rêves des premiers jours
 Qui m'annonçaient un bonheur sans mélange ,
 Et préludaient à nos amours.

« Comme autrefois, ta couronne d'étoiles
 Parait ton front candide et pur ;

A tes côtés, ces ailes que tu voiles
 Brillaient de lumière et d'azur.

« Comme un parfum s'exhale de la rose,
 De même, éclairant tes beautés,
 De ta poitrine où la neige repose,
 S'exhalaient de vives clartés.

« Je me sentis doucement attirée
 Sur ton cœur, mon ange et mon dieu;
 Et je me vis aussitôt entourée
 Par une atmosphère de feu.

« Dans cet instant, ô merveille infinie!
 Ton souffle passa dans mon cœur,
 Et comme toi, je devins un génie
 Brillant de puissance et d'ardeur.

« Oh! dis-le-moi, ce rêve magnifique
 Doit-il jamais s'accomplir, dis,
 Verrai-je encor ta beauté séraphique,
 Ainsi qu'elle est au paradis?

« Verrai-je encor sans voile et sans nuage,
 Telle qu'en ce rêve si doux,

De la beauté la plus parfaite image,
Sur ton cœur, non à tes genoux !

• Oh ! quel orgueil de dire la première :
Ce brillant Génie est à moi ;
C'est mon amour, un ange de lumière,
Et j'ai pu le voir sans effroi !

• Si ta Lucie était ange à ta place,
O mon doux amant, ne crois pas
Qu'elle pourrait te voiler une grâce,
Ou le moindre de ses appas !

• Jamais, jamais ! et toi beauté suprême !
Viens aujourd'hui sur ton autel,
Et ne crois plus qu'à ce regard qui t'aime
Ton éclat puisse être mortel.

• J'ai trop souvent, sans en être éblouie,
Des cieux admiré la splendeur ;
J'ai trop connu ta lumière inouïe,
Pour ne plus craindre aucune ardeur.

• Ange du ciel, permets qu'un si beau rêve
Pour moi s'accomplisse en ce jour :

Jusques à toi que mon esprit s'élève,
 Brûlant d'un éternel amour.

« Fais-moi sentir la flamme de ton aile
 Source d'une extase sans fin ;
 Que je te suive, et d'amante mortelle
 Que je devienne séraphin.

Ainsi disait la vierge, avec la confiance
 Que lui donnaient ses pleurs, ses charmes, son enfance ;
 Vierge par son amour, reine par sa beauté,
 A qui même un démon n'aurait pas résisté ;
 Et ne pouvant s'enfuir à la voûte immortelle,
 Lucie en son désir l'abaissait autour d'elle.

Qu'elle se doutait peu des immenses douleurs
 Qui devaient l'éveiller, rêvant parmi les fleurs !
 Moi-même, qui déjà ressemblais à ces mondes
 Qu'entourent à demi des ténèbres profondes,
 Je n'ai pas su prévoir les orages du sort :
 Juste ciel ! évoquer ces angoisses de mort,
 Retracer à vos yeux ces peines indicibles,
 C'est subir de nouveau leurs atteintes horribles ;
 Mais il faut dans vos cœurs, oh, je le sens trop bien,
 Épancher les tourmens qui briseraient le mien.

Quelques vagues soupçons aux heures les plus douces
 Dans mon ame, il est vrai, s'éveillaient par secousses :
 Un avertissement de quelque affreux danger
 Pour elle ou pour tous deux... hélas, trop passager !
 Mon cœur déjà flétri ne pouvait le comprendre :
 O destin ! je croyais qu'à son regard si tendre
 Je pouvais sans frémir apparaître aujourd'hui ;
 Que l'amour le plus doux, lui prêtant son appui,
 Soutiendrait contre moi sa débile paupière,
 Comme un aigle encor jeune affronte la lumière.
 Insensé ! j'avais cru que l'éclat flamboyant
 Dont mes ailes d'azur se couvrent en fuyant,
 Que ce reflet du ciel était pur et limpide :
 Comme du ver luisant la compagne lucide,
 Qui semble en scintillant, aux jours de la moisson,
 Attirer son amant sur le même buisson.
 En planant dans l'espace, ou parmi les nuages,
 Comme dans leur berceau, reposent les orages,
 Ces ailes, qui traçaient un sillon dans les airs,
 Ont-elles au passage éveillé leurs éclairs ?
 Souvent quelques flocons de la neige qui tombe
 Comme un duvet moelleux de la sainte colombe,
 Neige que j'aimais tant pour sa douce fraîcheur,
 Des roses de mon front émaillaient la blancheur :
 Mais tel était l'éclat de ma sainte parure,

Que la neige en tombait aussi fraîche , aussi pure
 Que si dans l'instant même un nuage léger
 Eût jeté sur le sol son tribut passager.
 Et mon amante aussi ! n'ai-je pas devant elle
 Apparu mille fois dans ma gloire immortelle ?
 N'ai-je pas mille fois , la voyant reposer ,
 Sur chacun de ses traits pris un chaste baiser ?
 Et quand le jour venait , annoncé par l'aurore ,
 A l'heure du réveil elle était pure encore
 Comme la rose est pure , après qu'un rossignol
 Cent fois durant la nuit l'a frôlée en son vol.
 Même quand j'épanchais sur sa jeune existence ,
 Sur ce front qui dormait , l'éclat le plus intense ,
 Aucun frisson mortel , aucun signe ennemi
 N'a trahi la douleur dans ce corps endormi.
 Tant ce feu plus subtil et plus vif que la foudre ,
 Sans toucher l'enveloppe , aisément peut dissoudre
 L'ame toujours vivante au foyer de son cœur ,
 Et de ses visions s'emparer en vainqueur !
 Devais-je , en refusant d'obéir à sa flamme ,
 Devais-je pour jamais réveiller dans mon ame
 Le soupçon , que mon ciel , ma beauté , mon amour
 N'étaient plus son partage ainsi qu'au premier jour !
 Incliné jusque-là , doucement je me lève :
 Elle aussi , près de voir s'accomplir son beau rêve ,

Tout désir, tout orgueil, mais pourtant sans effroi,
 Les regards pleins d'amour, s'élança auprès de moi;
 De toute la splendeur qui là-haut m'environne,
 Je n'avais délaissé que ma blanche couronne :
 Voyez, là, dans l'azur, un astre plus ardent,
 Où de blanches vapeurs cinglent vers l'occident,
 Et qui brillant au ciel d'une lumière étrange,
 Semble un phare plutôt que les débris d'un ange :
 De tous mes ornemens c'était le seul absent ;
 Mais l'attrait souverain de mon front tout puissant,
 Mais flottant sur mes bras, ma chevelure blonde,
 Image du soleil qui se brise dans l'onde ;
 Mais des regards, auxquels l'amour le plus sacré
 Ajoutait un éclat d'eux-mêmes ignoré ;
 Les rayons fastueux de mes divines ailes,
 Projetant à l'entour des milliers d'étincelles,
 Et comme l'arc-en-ciel, brillant d'azur et d'or :
 J'avais tout conservé du céleste trésor,
 De merveilles, d'attraits la riche panoplie,
 Qui pare un chérubin d'une grâce accomplie.
 Alors fier d'étaler à ses yeux tant d'appas,
 J'étais là plein d'orgueil, je lui tendais les bras,
 Et quoique, ne pouvant supporter ma lumière,
 La vierge sur mon sein dut baisser la paupière :
 Ses deux bras entouraient d'un lien gracieux
 La forme de l'archange éblouissant ses yeux.

O Seigneur ! ta vengeance a-t-elle pu s'étendre
 D'un coupable Génie à cet objet si tendre !
 Oh ! comment cette main qui donna tant d'attraits
 A-t-elle pu sitôt les dissoudre à jamais !
 A peine avais-je , hélas ! sur mon cœur en délire
 Pressé l'infortunée.... oh ! c'est horrible à dire,
 Qu'aussitôt de mon sein l'éclat jadis si pur,
 Tant que d'un ciel serein il éclairait l'azur,
 Devint un feu mortel, un immense incendie,
 Une ardente avalanche en courant agrandie
 Qui ravage et s'étend aux bords de l'horizon :
 Et bientôt : Dieu vengeur, tu confonds ma raison,
 Ma Lucie en mes bras ne fut qu'un peu de cendres !
 Ce visage vermeil et ces lèvres si tendres,
 Que le premier nectar de l'immortalité
 Est moins doux au jeune ange attrayant de beauté
 Naissant parmi les chœurs de la céleste enceinte ;
 Ces bras si caressans , dont la magique étreinte
 Était de tous mes vœux le cercle solennel,
 L'horizon de ma vie et mon charme éternel,
 Qui même en cet instant de terreurs , de supplices,
 Ainsi qu'aux jours passés des premières délices,
 Serraient autour de moi leur lien dévorant,
 Et d'un dernier adieu m'embrassaient en mourant ;
 Ces cheveux partagés , dont le flot qui s'épanche
 Découvre sa figure aussi douce , aussi blanche

Que la voile arrondie aux clartés de la nuit ,
 Entre le flot qui vient et le flot qui s'enfuit :
 Dont je voulais sauver au prix de mille vies
 Quelques tresses d'ébène à la flamme ravies ;
 Et toute sa beauté jusqu'à ce jour fatal
 Empreinte d'un éclat céleste , oriental ,
 Était là profanée , oh qui pourrait le croire ,
 Une chose sans nom , méconnaissable et noire !
 Et c'est moi dont l'ardeur , je le nîrais en vain ,
 Dévorait à mes yeux un objet si divin ;
 Moi , j'étais l'ennemi dont le souffle homicide ,
 Hélas ! devait souiller un être si lucide .
 Ici ne finit point la rigueur de son sort :
 Si je n'avais sur elle attiré que la mort ;
 Si , voyant de ses maux la mesure épuisée ,
 Le ciel eût retenu sa colère apaisée ,
 Et l'esprit repentant , seul , n'eût pas hérité
 D'un affreux châtement qu'il n'a pas mérité ;
 Ce serait moins cruel : mais , approchez : la terre
 Ne doit pas écouter un semblable mystère .
 Dans ses derniers regards , qui me disaient adieu ,
 J'ai cru voir un blasphème , un délire... ô mon Dieu !
 Quel que soit le tourment , aux jours de tes vengeances .
 Dont tu frappes tes fils pour de telles offenses ,
 Ce souvenir est là , dans mon cœur , dans mon sang ;
 Et de sa lèvre en feu ce baiser flétrissant

Imprimé sur mon front !... oh , qu'il me brûle encore !
 Plus sombre que la nuit , cet ardeur me dévore :
 Même aujourd'hui , voyez ce stigmaté sanglant ,
 La trace d'un baiser si divin , si brûlant ,
 Dernier embrassement de l'amour et du crime ;
 Et même dès ce jour ma parure sublime ,
 Ces cheveux ondoyans qui viennent se toucher ,
 Parmi les boucles d'or ne peuvent la cacher.

Mais , se peut-il ainsi , Providence céleste ,
 Que tandis qu'elle aurait avant ce jour funeste
 Fait la joie et l'orgueil des bienheureux séjours ,
 Elle soit condamnée à déchoir pour toujours...
 Pour un seul doux instant... oh ! comment vous le dire ,
 Cette seule pensée éveille mon délire.
 Non , jamais , Dieu clément , ta bouche ne pourrait
 Prononcer sur sa tête , un si terrible arrêt.
 Et pourtant ce regard de douleur et de crainte ,
 Ce regard de la rage ! et cette noire empreinte
 D'un feu qui ne ressemble à rien dans l'univers ,
 Et qui porte dans soi tous les maux des enfers !

C'est la première fois que depuis ma ruine
 A tes pieds , Dieu vengeur , cette tête s'incline :
 Si , voyant mes regrets , favorable à ma voix ,
 Tu daignes adoucir la rigueur de tes lois ,

Je t'en prie à genoux : pardonne à ce Génie !
 Et de tes justes mains, que l'ardente agonie
 Le calice des maux que tu gardais pour lui,
 Sur moi seul, sur moi seul se répande aujourd'hui.
 Deux autres exilés de ta gloire éternelle,
 Eux-mêmes gémissans, intercèdent pour elle,
 Et pleins de repentir, à genoux près de moi,
 Pour obtenir sa grâce, ils invoquent ta loi.
 Eux-mêmes ont, Seigneur, trop connu les orages
 Qui dévorent souvent les ames les plus sages ;
 Les ruines, les maux, les dévastations,
 Que laissent dans nos seins les fortes passions.
 A tes yeux, ô Seigneur, qui pourra trouver grâce,
 Avec le criminel, si ta colère embrasse
 Un être repentant, faible et mélodieux,
 Et dont la faute même eut pour objet les cieus.
 Je t'en supplie encor, délivre ma victime :
 A moi le châtimant, comme à moi fut le crime,
 Je suis le seul coupable ; et pour calmer ses pleurs
 Je subirai, mon Dieu, d'éternelles douleurs !

—

Il finit et son front tomba sur sa poitrine.
 Remplis de sa douleur solennelle et divine,
 Les deux autres esprits, recueillis, à genoux,

Du ciel qui les exile implorait le courroux.
 Tandis que de leurs fronts consolant la tristesse
 Le zéphir embaumé jouait avec tendresse
 Dans leurs ailes d'azur, qui, brillantes encor,
 Vers l'Éden, leur berceau, ne prendront plus l'essor.
 Providence du ciel, si tu ne peux entendre
 Leur muet repentir, leur prière si tendre,
 Qui croira désormais ce que la piété
 Raconte de ta gloire et de ta majesté !

Ils priaient, ils rêvaient, quand du voisin bocage
 Couronnant ce désert et paisible rivage,
 Ils entendirent tous le son timide et lent
 D'un luth aérien, qui suivait en tremblant
 Quelque inspiration légère, gracieuse,
 Et répandait au loin sa plainte harmonieuse :
 Comme la tourterelle au collier de saphirs,
 De ses accens d'amour enchante les zéphirs.
 Et comme vers le soir des sons lointains et vagues
 Viennent se marier aux murmures des vagues,
 Tel bientôt dans le bois un organe charmant
 Vint se joindre aux accords du magique instrument :
 Et de tous ses soupirs image cadencée,
 Il semblait délier l'aile de la pensée,
 Qui, sans sa mélodie et son divin secours,
 Dans ses cordes d'argent sommeillerait toujours.

Tous semblèrent frappés de ces accords étranges :
 Mais surtout le plus beau, le plus jeune des anges ;
 Sur ses traits généreux le souffle du malheur
 Ne laissait qu'à regret un voile de pâleur :
 Comme si, modérant sa peine passagère,
 L'espérance à son cœur n'était pas étrangère ;
 Comme si cette perle étincelait encor
 Dans le vase des maux, pétillant jusqu'au bord,
 Pour briller de nouveau, consolante et céleste,
 Quand l'ange aura vidé l'amertume funeste.
 Oui, tel était celui dont les yeux pleins d'ardeur
 Plutôt que la surprise, exprimaient le bonheur.
 Il tournait ses regards vers le bois solitaire
 D'où venaient de partir ces accens du mystère,
 Tandis que le zéphyr se jouant à l'entour,
 Lui semblait apporter ces paroles d'amour :

« Viens, viens dans ce bosquet, toi mon ange et ma joie ;
 Hélas ! j'essaie en vain de prier cette nuit :
 De mes lèvres en feu la prière s'enfuit ;
 Ma bouche en vain murmure et mon genou se ploie,
 Hélas ! mon cœur est loin ! ô mon ange, pourquoi
 Ne puis-je prier Dieu, qu'avec toi, près de toi !

« J'ai nourri ton autel, dans la verte clairière,
 Des larmes de l'encens, des rameaux du noyer :

Contre les vents glacés j'ai couvert son foyer ;
 Mais l'autel s'assoupit et brûle sans lumière ,
 Comme s'il n'avait plus la force , ainsi que moi ,
 La volonté de vivre , et de briller sans toi !

« Sans étoile , à minuit , la fragile nacelle
 Voguant au gré du vent sur le flot qui s'enfuit ,
 Le luth triste et muet dont l'accord est détruit ,
 Ou bien l'oiseau blessé se plaignant , traînant l'aile ,
 Qui veut fuir , mais en vain , l'objet de son effroi ,
 Sont pareils à mon cœur lorsqu'il est loin de toi .

« Oui , dans cet abandon , c'est mourir que de vivre !
 Ne me quitte donc plus dans la vie et la mort :
 Et quand vers ton beau ciel tu reprendras l'essor ,
 Ombre de ta splendeur , permets-moi de te suivre :
 Prostrée à tes pieds , ô mon ange , ô mon roi ,
 Je serai plus heureuse et fière que sans toi ! »

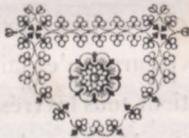
Le chant avait cessé ; lorsque de la colline
 A la lisière en fleurs du bosquet qui s'incline
 Et reçoit tour à tour les sentiers du jardin ,
 Un rayon lumineux les effleura soudain :
 Et bientôt leurs regards sur sa douce verdure
 Virent un point brillant , une blanche figure
 Qui d'un flambeau levé perçant l'obscurité ,

Sur le groupe divin dirigeait sa clarté.
 En cet instant rapide on vit dans le feuillage
 Les saphirs de deux yeux, les roses d'un visage,
 Comme ceux des esprits de lumière et d'amour
 Entourant un poète à la chute du jour,
 De leurs douces chansons, leurs sourires de fées,
 Endormant ses douleurs, ses plaintes étouffées.
 Ce ne fut qu'un instant, et l'incarnat léger
 Allumé par l'effroi qu'un regard étranger
 Ne l'ait vue en ces lieux, à cette heure tardive,
 A peine avait-il lui d'une ardeur fugitive,
 Qu'elle avait disparu, la belle vision :
 Ainsi le météore au rapide rayon
 Avant qu'on ait pu dire, en poursuivant sa trace :
 « Oh ! voyez qu'il est beau, » se consume et s'efface.
 Mais avant qu'elle ait fui, palpitante d'effroi,
 Elle entendit ces mots : « Nama, je suis à toi : »
 Murmurés d'un accent mélodieux et tendre,
 Qui soupire à la fois tout ce qu'on aime entendre ;
 Qui nous parle d'enfance et du toit paternel,
 De famille et d'amour, ce lien solennel,
 Qui rapproche deux cœurs et n'en fait qu'une flamme ;
 Un accent qui contient tous les trésors de l'ame,
 Éveille du passé le tendre souvenir,
 Embellit le présent, éclaire l'avenir ;
 Dans lequel l'Espérance et la douce Mémoire

Ont mis tous leurs bienfaits et leur charme et leur gloire.

Celui que ce regard , cette lyre invoquait ,
 Ne tarda pas long-temps à voler au bosquet :
 Bientôt il eut conté d'une voix ingénue ,
 L'histoire de son cœur, déjà si bien connue
 A ses deux compagnons , plus opprimés que lui ,
 Et l'aveu d'un amour qui l'appelle aujourd'hui.

Cette histoire du cœur fut depuis tout entière
 Gravée en lettres d'or sur les tables de pierre⁹⁹
 Que le fils de Noé , sur les bords chaldéens ,
 Cham , ravit aux fureurs des flots diluviens :
 Pleines de hauts récits véridiques , célestes ,
 Sur les égaremens , les liaisons funestes
 Des anges de ce temps , fiers quoique malheureux ,
 Et de Zaraph aussi , le plus jeune d'entre eux.



HISTOIRE

DU TROISIÈME ANGE.

Parmi les plus puissans , les plus beaux des Génies ,
Entourant du Seigneur les gloires infinies ,
Cercles d'un même éclat , dont le jour en fuyant
Va se perdre effacé dans la nuit du néant ;
Les premiers nés du ciel , dont l'essaim environne
La triple déité d'une ardente couronne ,
Sont les purs séraphins ; et des lettres de feu
Tracent sur leur bannière : « Amour et gloire à Dieu. »

Par son rang , ses honneurs , dans les saintes phalanges ,
Le séraphin prévient tous les autres archanges ,

Même ceux de Sagesse : ainsi le saint amour
 Domine tout savoir, même au divin séjour.
 Zaraph était l'un d'eux : parmi toutes les ames
 Aucune n'éprouvait ces transports pleins de flammes,
 Ces extases sans fin, ce désir solennel
 De Zaraph à genoux adorant l'Éternel.
 Son amour n'était pas cette aurore banale
 Qui jette sur nos fronts sa rougeur matinale,
 Mais l'objet de sa vie et le charme vainqueur
 Qui fixait à jamais sa pensée et son cœur.

Souvent quand trop d'éclat, de trop vives lumières
 S'échappaient sur le ciel des divines paupières,
 Éblouis, enchantés, les séraphins épars,
 Sous l'azur de leur aile abritaient leurs regards,
 L'audacieux Zaraph, seul parmi les Génies,
 Contemplant du Très-Haut les splendeurs infinies;
 Préférant de sa vue éteindre les clartés
 Que de fermer les yeux aux divines beautés.
 Souvent lorsque alentour les harpes des archanges
 Du Dieu fort et élément célébraient les louanges;
 Quand les chants s'accordaient pour saluer aux cieux
 Le moment fortuné qu'épiaient tous les yeux,
 Où l'ame d'un pécheur, repentante, éplorée,
 Doit franchir en priant le seuil de l'empyrée;
 Que la voix de Zaraph s'élevait sur ces voix!

Que le luth puissamment résonnait sous ses doigts !
 L'amour faisant vibrer chaque son de sa lyre ,
 Magnifique , infini , comme un Dieu seul l'inspire ,
 Et des chants immortels , mélodieux sans fin ,
 Que seul pouvait produire un cœur de séraphin !

Bienheureux , si du mal le terrible mystère
 L'eût frappé dans le ciel ainsi que sur la terre ,
 Sur laquelle il n'est rien de touchant ou de beau
 Qui n'ait à ses côtés un linceul , un tombeau ;
 Où même la vertu ressemble tant au crime
 Que ce que nous prenons pour un penchant sublime
 Est souvent la première émotion du cœur
 Faible et prêt à faillir , où l'enfer est vainqueur !
 L'amour eut-il jamais une pure croyance ?
 Non ! tandis qu'il embrase un cœur sans défiance ,
 Le serpent du désir , avec son dard mortel ,
 Le souillant pour toujours , se glisse sous l'autel .

Tel fut aussi le sort de cet ange si tendre ,
 Et l'attrait souverain qui le fit redescendre
 Des sublimes transports d'un amour virginal
 Jusqu'aux plaisirs des sens , jusqu'aux sources du mal :
 C'est ainsi qu'attiré par son cœur magnanime
 Vers la sainte Beauté , quelque objet qu'elle anime ,
 Il déserta les cieus brillans de toutes parts ,

Pour les femmes du monde , aux perfides regards ,
 Et que l'amour de Dieu , ce flambeau diaphane ,
 S'alluma désormais pour toute œuvre profane.

Ce fut aux bords des mers que la première fois
 Il entendit un luth et le son d'une voix
 Murmurer à son cœur comme une voix amie ,
 Et glisser doucement sur la mer endormie ;
 Tandis que le silence enchaînait les zéphyr ,
 De crainte de troubler d'aussi tendres soupirs .
 Les échos vigilans de la rade aplanie
 De ce chant tour à tour imitaient l'harmonie ,
 Qui bientôt adoucie , expirait en touchant
 A la vague lointaine où brillait le couchant ;
 Où du jour fugitif la cascade dorée
 Aux bords de l'horizon tombait dans l'empyrée .

Elle parlait du ciel , du divin Créateur ,
 De la Charité sainte au sourire enchanteur ,
 Qui de l'homme proscrit consolant les alarmes
 Rachète l'univers par ses touchantes larmes ,
 Et quand Dieu va punir , le supplie à genoux
 De retenir encor les traits de son courroux .
 De la Paix qui bénit , de l'Amour qui console ,
 Astre de l'avenir , dont la blanche auréole
 Attire et réjouit les regards de la Foi ,

De ce triste séjour d'espérance et d'effroi ;
 Et qui mêle sa flamme et si pure et si tendre
 Avec les pleurs amers que l'exil fait répandre.
 Elle chantait ainsi. La douce Piété
 Imprimait à sa voix tant de sérénité,
 Que lorsque ces accens frappèrent son oreille,
 L'ange, épiant du ciel la changeante merveille,
 Les derniers feux du soir, et ses derniers échos,
 Et l'haleine du jour expirant sur les flots,
 Crut entendre un instant sortir du sein des vagues
 Un chœur d'esprits des eaux, leurs chants plaintifs et vagues,
 Un écho de l'Éden traversant l'univers,
 Et qu'un ange captif répétait sous les mers.

Il devina bientôt d'où venait l'harmonie
 Qui charmait, enivrant son ame de Génie ;
 Et soudain où la mer baignait un sable d'or,
 Une vierge aux yeux bleus apparut sur le bord.
 A ses pieds souverains apportant son hommage,
 L'onde avec un soupir désertait le rivage :
 Comme aux pieds du calife un fellah méprisé
 Dépose son tribut et succombe épuisé ;
 Et tandis que son luth se taisait auprès d'elle,
 Comme s'il n'osait pas, interprète infidèle,
 Suivre de tels accens, elle leva sur lui
 Un regard virginal implorant son appui ;

Un regard qui semblait par sa beauté suprême
 Moins fait pour adorer qu'adorable lui-même,
 Comme on en voit briller du céleste séjour,
 Mais qui jamais vers lui n'ont brillé de retour.

Oh ! Croyance , Harmonie , Amour , trésor céleste ,
 Bien que l'homme proscrit et le seul qui lui reste ;
 Vous qu'il a conservé du splendide jardin
 Pour lui porter encor les parfums de l'Éden ,
 Et pour lui rappeler sa patrie et son crime ,
 Que vos rêves sont beaux , votre extase sublime !
 L'Amour craignant les traits de la corruption ,
 Se jette dans ton sein , douce Religion ,
 Et bientôt revenu de son brûlant marasme
 Retrouve son bonheur et ton enthousiasme ;
 Et toi , sainte Harmonie ! ô lien gracieux
 Par lequel nos esprits se rattachent aux cieux ;
 Toi , langage inspiré de leur native sphère ,
 Que l'homme aurait sans toi désappris sur la terre !

Oh ! le cœur de Zaraph put-il en ce moment
 Se défendre , ô mon Dieu , d'un tel enchantement !
 Au moment de déchoir , dans son ardente ivresse ,
 Il ignorait encor si c'était la Tendresse ,
 L'Harmonie ou la Foi , dont la séduction
 Éclipsait en son cœur le céleste rayon.

Cette heure fut sublime : et quoique tant pleurée
 Jusqu'ici pour le monde elle reste sacrée :
 Car on voyait alors devant les saints autels
 Deux amans réunis par des nœuds immortels,
 Pour la première fois se jurer une flamme
 Que même après la mort devait nourrir leur ame.
 C'est alors que la rose et le lis matinal
 Enlacèrent leurs bras sur un front virginal ;
 Si le temps les flétrit , jamais roses nouvelles¹⁰⁰
 Ne doivent reflleurir sur ses tresses jumelles :
 O céleste union , sans partage et sans fin ,
 Chef-d'œuvre de bonheur digne d'un séraphin !
 Oui , l'Amour pur encore et que le ciel exile,
 Dans toi seule , ici-bas , peut trouver un asile.
 Bien qu'alors infidèle au plus sacré devoir,
 Des célestes hauteurs ce couple ait pu déchoir,
 Jamais pourtant de Dieu l'invincible justice
 Ne frappa le pécheur d'un plus léger supplice :
 Car leur amour naissant fut humble en son essor,
 Avec crainte et respect gardé comme un trésor :
 Pleins d'un vrai repentir , ils en goûtaient les charmes,
 Et sur un bien si doux leurs yeux versaient des larmes.
 La douce humilité , ce germe des vertus ,
 Habitait dans leurs cœurs par l'exil abattus :
 Elle semblait encor plus vraie et plus profonde
 Dans le cœur de Nama , qui seule dans le monde

Paraissait ignorer un charme séducteur
 Pour lequel son Zaraph a perdu le bonheur.
 Et lorsqu'elle pressait sur sa blanche poitrine
 La main de son archange ou sa tête divine
 Elle disait encore : « Ai-je donc mérité
 Ce comble de tendresse et de félicité ! »
 Jamais on n'a surpris dans cette ame si chaste
 Le désir de savoir, si perfide et si vaste,
 Pour sa postérité trop fécond en malheurs ;
 Depuis Ève quittant l'Éden avec des pleurs,
 Jusqu'à l'infortunée, aux pieds des tabernacles,
 Des anges, de Dieu même épiant les oracles.
 Oh, non ! aimer toujours, et d'un amour sans fin,
 Constant et résigné comme son séraphin ;
 Avoir pour bouclier la douceur, le courage,
 Seuls des adversités pouvant calmer l'orage ;
 Et l'Espoir enchanteur qui d'un gouffre de maux
 Nous fait voir un bleu ciel et des bienfaits nouveaux :
 Voilà tous ses trésors, les rêves de sa vie,
 Dans le ciel, ici-bas, les seuls dignes d'envie ;
 Tant il fut toujours vrai qu'un seul rayon d'espoir
 Vaut mieux pour le bonheur qu'un trop vaste savoir !
 Ainsi devant son Dieu, ce couple solitaire,
 Déchu, mais pénitent, séjournait sur la terre :
 Et dans le monde entier l'on chercherait en vain

Un aspect si touchant , un tableau si divin ,
 Que lorsqu'un feu sacré d'orant leurs têtes blondes ,
 Ils disent en commun des prières profondes ,
 Et se tiennent les mains , l'un vers l'autre penchés :
 De la chaîne d'amour deux chaînons détachés ,
 Mais toujours réunis , jusqu'à l'heure funeste
 Où la mort doit briser cette union céleste .
 Deux pareils Splendeurs , de l'arbre fortuné ,
 De boutons et de fruits en tout temps couronné ;
 Qui même dans leur chute ont conservé sans cesse
 Leur ancienne beauté , leurs parfums , leur jeunesse .
 Mais tel fut leur destin (car dans cet univers ,
 L'erreur porte toujours les fruits les plus amers) :
 Tel fut leur châtiment , que durant tous les âges ,
 Sur les rives des mers et dans les frais bocages ,
 Ils doivent désormais , sans repos , sans foyer ,
 Fuir d'exil en exil d'un pas aventurier ;
 En élevant toujours leur paupière soumise
 Vers le ciel , leur patrie et leur terre promise :
 Pélerins dont la route et le temps limité ,
 Dont le dernier abri sera l'Éternité .
 Ils subissent pourtant toutes les destinées
 Qu'au plus fidèle amour la Nature a données :
 Ses vœux non satisfaits , ses doutes , ses désirs ,
 Le frisson douloureux qui glace ses plaisirs ;

Fantômes de bonheur qu'il heurte dans sa course,
 Qui semblent l'inviter à puiser à leur source;
 Où l'homme, ne trouvant qu'un perfide ruisseau,
 Se tourne, en soupirant, vers le ciel, son berceau,
 De paix et de vertu source tant désirée,
 Où sa lèvre à jamais sera désaltérée.

Voilà ce qu'ils souffraient : mais leurs cœurs repentans
 Avaient parmi ces maux, d'angéliques instans :
 Ces rencontres d'amour sur un charmant rivage
 Après des jours entiers passés dans le veuvage ;
 Bonheur toujours nouveau, quand sous un même abri
 En essayant ses pleurs, on voit l'objet chéri ;
 Ce besoin d'épancher de pareilles pensées,
 D'une ame sans témoins dans une ame versées ;
 Aussi libre de crainte et d'indignes soupçons,
 Que l'éclat virginal de l'astre des moissons
 Brillant de tous ses feux sur un azur sans voiles
 Ou réfléchi sans tache au miroir des étoiles.
 Mais le plus enchanteur entre tous les plaisirs
 Fut l'espoir du moment qu'appelaient leurs désirs,
 Ou leurs esprits sauvés, désormais infailibles,
 S'éleveront ensemble aux mondes invisibles ;
 Récompensés enfin de leur foi dans celui
 Dont nous vient ici-bas tout secours, tout appui ;
 Où, prenant leur essor, deux ames exilées

Déployant à la fois leurs ailes étoilées,
 S'en iront dans les cieus, où, pour tout l'avenir,
 Leurs transports, leur bonheur, ne doivent plus finir !
 Dieu seul et les Esprits, dont l'active tendresse
 S'attachant à leurs pas les surveille sans cesse,
 Pourraient nous révéler en quels pays lointains
 Ce couple solitaire accomplit ses destins.
 Mais si nous rencontrons aux demeures mortelles
 Deux époux, deux amans, qui, n'ayant que des ailes,
 En quittant l'univers sembleraient à nos yeux
 Deux archanges d'amour qui s'envolent aux cieus ;
 Quel que soit le destin que le ciel leur assigne
 Épanchant auprès d'eux une lumière insigne,
 Comme la fleur des champs périrait sous nos pas
 Si sa divine odeur ne la trahissait pas ;
 Et même en lieux divers, de ces ames fiancées
 Exprimant à la fois de pareilles pensées ;
 S'imitant tour à tour, comme font les échos
 Lorsqu'un luth argentin s'éveille sur les flots :
 Si semblables entre eux qu'on ne peut reconnaître
 De l'écho montagnard, le chant qui l'a fait naître ;
 Dont la Foi c'est l'Amour : et cet amour sans fin
 Paraissant de deux cœurs faire un seul séraphin,
 Leur arrive d'en-haut et non pas de ce monde :
 Comme deux purs ruisseaux, au cristal de leur onde,

Entrelaçant leurs bras dans les jeux du zéphyr,
 Ne peuvent que des cieus refléter le saphir :
 Oh! si nous rencontrons dans ce monde où nous sommes
 Un couple aussi parfait, perdu parmi les hommes,
 Sur leur passage alors jetons-nous à genoux,
 Car il n'est sous le ciel que deux pareils époux,
 Et charmés à l'aspect de ce bonheur étrange,
 Disons : « Voici Nama qui passe avec son ange. »



NOTES

HISTORIQUES.

NOTES.

Notes historiques relatives à la vie de Jeanne, première Reine de France.

* Voir l'ouvrage de M. de la Harpe, intitulé

l'Essai sur l'histoire de France, tome II.

† Trois manuscrits anciens, à savoir de M. de la Harpe, intitulés l'Essai sur l'histoire de France, tome II, par M. de la Harpe, de M. de la Harpe, de M. de la Harpe.

‡ Histoire de France, tome II, par M. de la Harpe.

§ C'est à l'occasion que rapporte les exploits de Charles le Grand, de Louis III, de Sigismond, de Sigismond Auguste, d'Étienne de France, de Jean III, de Louis, de Jean de France, et de Louis de France.

¶ Histoire de France, tome II, par M. de la Harpe.

‡ Histoire de France, tome II, par M. de la Harpe.

Entrelaçant leurs bras dans les jeux du réphyr,
 Ne peuvent que des cieux recueillir le sésyle :

Où si nous rencontrons dans ce monde ou nous sommes
 Un couple aussi parfait, perdu parmi les hommes,
 Sur leur passage alors jetons-nous à genoux,
 Car il n'est dans le ciel que deux pareils époux,
 Et charmés à l'aspect de ce bonheur étrange,
 Disons : « Voici Xaam qui passe avec son frange. »

.SETOM



NOTES

HISTORIQUES.

¹ Voyez son article admirable sur le *vague des passions*, précédant l'histoire de René.

² Victor Hugo : *Préface des Feuilles d'Automne*.

³ Forêt de chênes, à vingt-cinq lieues de Varsovie.

⁴ Trois monumens pareils à celui de Waterloo entourent Cracovie : ils portent les noms de Krakus, Vanda, Kosciusko.

⁵ Montagnes bordant l'horizon de Cracovie.

⁶ C'est à Cracovie que reposent les cendres de Casimir-le-Grand, de Ladislas III Jagellon, de Sigismond Auguste, d'Etienne Batory, de Jean III Sobieski, du prince Poniatowski et de Kosciusko.

⁷ Cloître et cimetière faisant partie du monument.

⁸ Boga-Rodzica, Dzievica.

9 (Voyez l'histoire de Pologne.) Cette Nuit, composée sous l'inspiration du malheur, fut d'abord écrite en polonais, et l'auteur, voulant se rendre au vœu de plusieurs de ses amis, en donne ici quelques fragmens. Ils ne seront pas sans intérêt pour ses lecteurs compatriotes, quant à la nouveauté de la forme du moins; et c'est à leur instinct poétique à décider si le rythme inusité de ces vers, modelé sur le iambe antique, est conforme à la prosodie polonaise ainsi qu'au génie de la langue nationale.

Gdy z krwawą piersią i z rozpazą w sercu,
 Wygnaniec spoyrzał na rodzinny kray,
 I raz ostatni wrzokiem i westchnieniem,
 Pożegnał wszystkie skarby na tym świecie:
 O Wiaro święta! tyś mu się zostawa,
 On ciebie unioś iak domowe bogi,
 I ciebie nayprzód po Oyczyźnie czcil. —
 Gdy w koło niego zgasły wszystkie gwiazdy,
 I Anioł stróż ze łzami odlatywał,
 Tyś była gwiazdą dla tonący łodzi,
 Twój boski blask przyświecał iędy na niebie,
 I wpośród fal kierował ją na Wschód:
 Jak dzieciom Izraela słuł ognisty,
 Wskazywał drogę przez Syryjski step.

Oczyżno moia! z tobą się rozstając,
 Ze wszystkiem wszystkiem rozstać się potrzeba,
 Domowy próg, dzieciństwa słodkie ły,
 Tęsknotę szczęścia, miłość i niewinność,
 I tysiąc razy droższą ieszcze wiarę,
 Wrzuciłem wszystko w twój zięjący grób;
 Jak Indyjanka rzuca swe ozdoby,
 Zawoie włosów, na śmiertelny stós
 Na którym płoną iędy lubego zwłoki.
 Edenie boski w którym się zrodziłem,
 Gdzie tak płynęła wiosna moich lat,
 Jak dziecka sen o niebie i aniołach;
 Dlaczegoż wiecznie ściga mię twój cień,
 Jeżeli tęsknić mam za tobą wiecznie!
 Szczęśliwi ci co nigdy niewąpili,
 I ia marzyłem niewidomy świat:
 Dziecinna myśl tak łatwo wznosi się,
 W pogodne niebo tak iak ona sama,

Nieznając ludzi iam niewierzył w zbrodnię,
 Gdy nad zielony *Tomaszowa* las
 Wieczorne słońce już się nachyliło,
 I w koło niego wieniec lekkich chmur,
 Jak w koło Boga archaniołów chór,
 Barwami tęczy wdzięcznie się pozłacał;
 Milczenie było w niebie i na ziemi,
 I tylko w woni ziół, w szemraniu wód,
 Natura modli się do Boga Twórcy,
 Gdy *Gustku* dęby w uroczysty ciszy,
 Zdawały czekać aż się ziawi cud,
 I stopy bóstwa razem z nocnym cieniem,
 Na ziemię zstępowały niewidomie
 Ach wtenczas, wtenczas z wielką duszą świata,
 Jam duszę mą ieduocyzył, brzmiały śpiew
 Wyrwał się z mych ust. O ileż razy
 W połowie pieśni sen mię ukolysał,
 Marzenie me kończyłem ieszcze we śnie,
 I gdy się zbudził na słowika głos,
 Już xiężyc był na samym niebios szczycie. —

O słodkie dni! o słodsze ieszcze nocy!
 Pamiątka wasza wiecznie tu zostanie
 Wryta w sercu mém, i iaki bądź
 Wycierpięc muszę los, wy rozleiecie
 Uroczy blask na me posępne dni;
 Jak złoty wieniec z nieśmiertelnych kwiatów,
 Zdobiający dziecka zapomniany grób.
 Winieniem wam iedyne szczęścia chwile,
 Jedyne i ostatnie w moim życiu,
 W skalaném sercu mém powatpiewaniem,
 Już niechce mieszkać zagniewany Bóg,
 W niem miłość ziemska nigdy nie powstała,
 Świątynia ducha bez ołtarzy stoi,
 I już wygnaniec modlić się nie może!
 Niestety iakaż zbyt surowa dłoń,
 Zerwała urok z zachwyconych oczu,
 I świętość wiary w duszy méj skazila
 Czy twoia starcze, ty którego świat
 Następcą zowie Piotra i Chrystusa:
 Którego głowa chyli się sędziwa,
 Ciężarem mitry twéj potrónny zgięta?

Wszak z twoich ust potoki wdzięcznych słów,
 Jak rzeki miodu łąchy się powinny,
 I twoje władzy najpiękniejsza część,
 Jest przebaczenie win — a ty wyzywasz
 Niebieski gniew na nieszczęśliwy lud,
 I do tych klęsk które wycierpiał już,
 Dodaiesz cały ciężar potępienia.....
 Gdzież jest ta boska Ewangelii część,
 Dla wszystkich strat pociechy skarb maitęca,
 Co wszystkim ludziom świętą wolność głosi
 I balsam w rany serca nawet leie.
 Ach gdybyś znał, gdyś wyrzekł wyrok nasz,
 Wygnańców łzy i wieczne ich cierpienia
 I czuła wszystko, choć przez jeden dzień,
 Co czują wciąż od dwóch wygnania lat,
 Ach niewydzierał byś z nieszczęsnych serc
 Ich skarbu ostatniego, ich religii.
 Z Samarytanem raczej przyjąłbyś
 Łazarzów braci w twój wspaniały dom.

.....
 Tak wdziękiem sztuk iśnieie dumny gmach,
 I złoty krzyż zdobiący wzniosły szczyt,
 Rannego słońca błyszczą promieniami.
 Aż z pod kopuły spada jeden kamień
 Sklepienia klucz, i kościół ów wspaniały
 Co pieścił wzrok i duszę rozprzestrzeniał,
 Rozpada się i znika iak widzenie.
 Lecz biada temu kto poruszył głaz!

I iakże wierzyć, gdy narody giną,
 Górgishan z czaszek ich buduje góry
 I miasta wielkie wzmaenia ich kościami.
 Gdy w oczach świata shańbionego, Car
 Zwycięzca, depcze grób zwyciężonego
 I mówi w swém bezbożném niecném sercu,
 I cóż mu przyszło z iego próżnych cnót!
 Gdy podłość jest na tronie, cnota w więzach,
 I pokolonia dzieci mrą w kolebce.
 Ach! gdybym tylko sam był nieszczęśliwym,
 Słuszności boska! składał bym ci hold
 Lecz iakąż zbrodnię popełniło dziecko
 Przy piersi matki, i dziewica drżąca

Moskala niecnym znieważona wzrokiem:
 Lecz dziś Narody zemną leją lzy,
 Do nieba wznoszą dłońie i łańcuchy
 I pokazując mu otwarte wnętrza,
 Wofiają wciąż ratunku i sfuszułości:
 Lecz zbrodnię tylko wysłuchuje los.
 Oyczyno matko moja, gdybym mógł
 Cierpienia twoie wszystkie wziąć na siebie,
 I przyjąć w piersi tysiące srogich ran,
 Zadanych ci od najpodlejszych rąk,
 Ach wtenczas byłbym najszczęśliwszym z ludzi.

Widziałem iak ostatni wolni męże
 Strudziwszy dłoń, i wyszczerbiwszy miecz
 Szlachetny krwi ostatek przelewali.
 Nadziemski wyraz szczęścia przy skonaniu
 Rozświecał wzrok i przyozdabiał twarz.
 Mówili towarzyszom: Nasza śmierć,
 Niesmiertelnością kray nasz niech obdarzy.
 Z pomiędzy nich zostało się nie wielu.
 Ci niechcąc przeżyć braci i oyczyny,
 Do kropli krwi przysięgli toczyć bój:
 I długo potem Białowiejski las
 Powtarzał śpiew woenny legionów,
 Wolności głos, i huk moskiewskich dział.
 Choć liczbę ich zmniejszyła każda noc,
 I każdy dzień, wschodzący wpośród dębów
 Oświecał grób nowego wojownika,
 Co dzień, co noc ich męztwo się wzmagalo.
 Upadłych braci duch przechodził w tych,
 Co pozostali, siły ich podwajał
 I wieczną zemstę przekazywał im.
 Mówili upadając: « Jeśli Bóg
 « Nad światem czuwa, nie opuści nas
 « I da nam jeszcze Wolność i Oyczynę,
 « My wskrzesim ją! » Mówili bo wierzyli,
 Bo przedzą duszy, raju by się rzekli,
 Jak wiary téj w Oyczynę i swobodę.
 Pozostał się z nich Jeden. W iednym tym
 Oyczyna cała żyła, on zaś wierzył,
 I czekał zawsze na zbawienie Jéy.
 W nim było tysiąc dusz; on też był silnym

Jak całe wojsko : nieraz go widziano,
 Jak rzucał się w obozy nieprzyjaciół,
 I drogę mu torował krwawy miecz,
 I potem iako duch zapadał w las.
 Moskale w nim widzieli przełęknieni,
 Zbudzony mściwy *Chodkiewicza* cień;
 Lub też groźnego Archanioła śmierci,
 Zbroynego mieczem którym niegdys w nocy,
 Sennacheryba wojsko wyciął w pień.

Burzliwa noc widziała go sennego,
 Pod starym dębem Białowiejskiéy puszczy,
 Otoczonego tłumém nieprzyjaciół.
 Gdy zbudził się i poznał bliski zgon,
 I zniósł miecz skradziony przez Moskala
 Ramieniem swém otoczył bratni dąb
 I w uścieniu tém pożegnał kray.
 Moskale zbóycy własném mu żelazem
 Przybili pierś do skrwawionego drzewa,
 I stado kruków krąży nad nim wciąż,
 I dotąd wznosząc rękę swą ku niebu.
 Zbielały szkielet stoi bez pogrzebu...
 Tak zginąć miał ostatni wolny mąż!

Un autre essai de ce genre a été tenté dans la ballade polonaise « Les trois Lis », dans laquelle on s'est efforcé de démontrer que la prosodie polonaise est aussi riche, aussi accentuée que celle des plus beaux idiomes antiques. Voyez à la fin du volume (A).

¹⁰ Les autels de Lelum et de Polelum lui étaient consacrés. Le culte des dieux étrangers, où l'Hospitalité avait aussi ses autels. Nia était la Némésis des Hellènes, Dziewanna était la déesse du printemps.

¹¹ Ces vers jusqu'à l'astérisque, sont imités de Mickiewicz.

¹² Arbre sous lequel le voyageur endormi trouve la mort.

¹³ L'auteur appartient à une des familles condamnées à mort par le czar.

¹⁴ Tué sur le champ de bataille de Grunwald, après la défaite des Croisés.

¹⁵ Ceci n'est pas une fiction : le mari de cette mère infortunée se trouve avec nous sur le sol de l'exil, et le voile funèbre dont j'ai couvert ce qu'

cette histoire avait de trop intime, était nécessaire pour lui épargner des souvenirs sans doute trop pénibles dans sa position actuelle.

¹⁶ Expression d'une Polonoise. Cette modeste chanson a eu le mérite de provoquer des vers charmans composés par mes compagnons d'armes et amis, les capitaines Lagr*** et Fis***. Qu'il me soit permis de consigner ici la trace de ces souvenirs bien rares dans la carrière vagabonde d'un soldat, et dont le parfum, bien des années ensuite, nous charme et nous console. Je transcris de mémoire ce que j'ai retenu, et l'amitié des deux auteurs me pardonnera les lacunes que je n'ai pas osé remplir. Voici les couplets du dernier :

Il faut oublier ton exil,
Renonce à ta mélancolie ;
De tes pensers reprends le fil,
Poète, un guerrier t'en supplie.
Ton cœur succombe à sa douleur,
Mais ton amitié nous inspire ;
Parmi nous, malgré son malheur,
Je crois qu'un exilé peut rire.

Vainqueur, le succès vous quitta
En ne vous laissant que la gloire ;
Le destin vous déshérita
Des fruits charmans de la victoire.
Tombés sous un pouvoir affreux,
Tous nos dieux semblaient vous maudire .
Mais, parmi des amis heureux,
Je crois qu'un exilé peut rire.

Sous l'astre effrayant des revers,
La Pologne s'est affaïssée ;
Un ange crie à l'univers :
Non ! sa gloire n'est qu'éclipsée.
Le printemps succède aux frimas,
Le ciel aux palmes du martyre :
Et, quand il rêve des combats,
Je crois qu'un exilé peut rire.

.....
Je sais que ta patrie en deuil
Est le fantôme qui t'opprime ;

A son seul nom, la larme à l'œil,
 Ton sourire est plein de tendresse.
 Il faut partager ta gaieté
 Qu'en ces lieux tout chante et respire.
 Dans les bras de la liberté,
 Je crois qu'un exilé peut rire !!!
 Voici quelques vers du capitaine Lagr***.

Crains, frère, les plaisirs, les tourmens de la haine,
 Toujours maudire ? oh ! c'est raver sa chaîne,
 C'est la volupté des enfers.

Dis-nous tes souvenirs sur ta belle patrie,
 Par quels exploits, la jeunesse aguerrie
 Vengea son pays dans les fers.

Ainsi que Béranger pleurant sur nos défaites,
 Dis-nous ces jours où, tombant sur vos têtes,
 La foudre éclairait nos climats.

Pareils à vos succès que tes chants soient rapides :
 Montre-nous-les ces soldats intrépides
 Vers qui s'élançaient tous les bras,

Que nous appelions tous nos amis et nos frères,
 Qu'entremêlés de longs chants funéraires,
 Empreints de tristesse et d'amour,

Tes épiques récits burinent dans nos ames
 Vos dévouemens trahis par des infâmes :
 Chante, ami, l'exil est moins lourd.

Emule de Kœrner, le barde scandinave
 O Polonais ! le destin qui te brave
 Est loin d'égalier son malheur :

Poète, il succombait à la fleur de son âge
 Comme Tyrtée, au milieu du carnage,
 Des Grecs enflammant la valeur.

Contre l'adversité ton génie est sans crainte,
 Et ta poitrine, où la gloire est empreinte,
 Saura mépriser la douleur.

O frère ! paix soit faite à ta grande souffrance !

Vois dans le ciel un signe d'espérance ,

Labarum de l'éternité.

Tu vaincras à ce signe : oui, le dieu qui t'inspire,

Souffle étranger résonnant sur ta lyre,

C'est le dieu de la liberté !.....

¹⁷ Chacun des soldats allant rejoindre en Italie les légions de Dombrowski, emportait avec soi un peu de terre natale qu'on répandait sur ses yeux après sa mort. Il en est bien peu pour lesquels ce dernier souhait ne se soit pas accompli.

¹⁸ Pharis, cavalier bédouin : titre équivalant à celui de chevalier au moyen âge

¹⁹ Voyez le Koran.

²⁰ Ville de l'Yémen.

²¹ Eden, autre ville de l'Yémen.

²² Européenne.

²³ Le peuple polonais, depuis sa conversion au christianisme opérée dans le x^e siècle, a voué un culte touchant et fidèle à la Mère du Sauveur, et nous avons déjà signalé en plusieurs endroits l'hymne pieux de Bogarodzica composé par Saint-Adalbert à l'aurore de notre existence. Bien long-temps après, Marie fut appelée reine de Pologne, et, après la conversion du Peuple-Frère, archiduchesse de Lithuanie.

²⁴ Ces vers ont été lus le 29 novembre, au vii^e anniversaire de la révolution polonaise, devant un auditoire des deux nations. L'auteur a été profondément touché des marques d'assentiment qui lui ont été prodiguées, et il s'est incliné devant le devoir que ces témoignages semblaient lui imposer. Il a pris la résolution de continuer son œuvre, et de représenter les principaux faits de l'insurrection dans une série de tableaux pareils à celui-ci. Mais, dès le début de son travail, il dut observer un étrange phénomène. Comment se faisait-il que des hommes qui ont su braver la Russie et proclamer la légalité à la face de son proconsul, qui, par le courage de la parole, ont opéré la révolution morale en faisant concevoir aux jeunes gens les plus nobles espérances, comment ces hommes les ont-ils abandonnés au moment du danger?... Etait-ce une trahison? Non, c'est

qu'ils restaient froids et immuables comme les sphinx du désert, tandis que le monde changeait autour d'eux; belles ruines d'une autre génération, c'est que les nonces de Kalish, cette Gironde polonaise, trop avancés pour la Pologne du congrès de Vienne, l'étaient trop peu pour la Pologne de 1830: Jacobins pour le Grand-Duc, Feuillans pour l'insurrection. Le peuple aurait tout réparé, mais l'éducation du peuple n'était pas accomplie. Si les hommes qu'il reconnaissait pour ses coryphées avaient influé sur les événemens, ils seraient tombés sans doute dans les mêmes erreurs que les soi-disant diplomates, ce dont ils ont donné des preuves évidentes, la nuit du 15 août, en se désaisissant bientôt d'un pouvoir trop facilement conquis entre les mains du traître. Après une aussi rude leçon, le peuple est devenu plus sage, et les germes de la redemption reposent dans son sein; car il sait maintenant de quelles mains il doit attendre son salut, il se prépare en silence au combat, et il épie un instant de torpeur chez son ennemi pour se jeter sur lui. Le signal lui sera donné du Nord et non pas de l'Occident. Lors des deux révolutions de juillet et de septembre, jeté par hasard sur le sol méridional, et témoin des premières jubilatons des peuples qui se sentaient revivre; de cette seconde création morale, aussi grande que la première, l'auteur aurait pu recueillir dans la comparaison de ces trois siècles se succédant à deux mois d'intervalle des pensées génératrices et des paroles émouvantes, il aurait pu rendre avec vérité leurs impressions immédiates, et imprimer au front de chacune le cachet d'individualité qui lui est propre; mais il a dû se renfermer dans le domaine des choses nationales et dans les limites d'une allocution faite en famille. L'auditoire qui devait la recueillir posait devant lui, et ne demandait que des paroles de consolation et d'espoir. Ayant emprunté un langage qui ne se prête qu'à regret à des inspirations toutes polonaises; il demande un peu d'indulgence à ses lecteurs français; quant à ses compatriotes, il espère que sous un habit d'une coupe étrangère, ils reconnaîtront toujours les allures d'un vrai Sarmate.

²⁵ Général russe et valet du grand duc.

²⁶ Voici leurs noms: Goszczyński, Nabelak, Orpiszewski, Zénon Niemoiewski, Jankowski, Nasiorowski, les deux frères Roch et Nicodème Rupniewski, et leur chef Trzaskowski.

²⁷ Les Carmélites, prisons de l'État.

²⁸ Piast, simple charrou, fut le chef de la dynastie de ce nom en Pologne. Des anges vinrent lui annoncer les futures destinées de son pays; mais la

prophétie, malheureusement, n'a pas été recueillie par les historiens. Piasta, en polonais, veut dire Moyeu.

²⁹ Loin de nous la pensée de vouloir porter la moindre atteinte à la noblesse en général, si riche en beaux souvenirs; nous voulons seulement stigmatiser les hommes qui n'ont jamais eu de foi qu'en leurs propres intrigues.

³⁰ Proclamation du conseil d'administration. (Voyez l'ouvrage de R. O. Spazier sur l'insurrection polonaise de 1830.)

³¹ Place de parade et de manœuvre à Varsovie.

³² L'auteur n'envisage ce détail que sous le rapport uniquement social, et non pas sous le rapport militaire: car nos défenses sont aussi belles que celles de tous les pays indépendans. *Sermo ad hominem.*

³³ Tête de pont, séparée de la capitale par la Vistule. Le bosquet d'arbres mentionné se trouve sur les plaines de Grochow, à trois quarts de lieue de Pragă.

³⁴ L'origine de presque toutes les villes sur la Pilitza, comme Ujazd, Przedborz, Inowłodz, Sulejow, se rattache au règne de Kasimir-le-Grand; Ujazd est situé dans l'ancien duché de Masovie, et Thomashov, fondé par Antoine Ostrowski, commandant en dernier lieu la garde nationale de Varsovie, en est une dépendance. Il ne faut pas confondre cette ville avec un autre Ujazd construit par les Ossolinski au xvii^e siècle, dans le palatinat de Sandomir.

³⁵ Les Tatars commencèrent leurs incursions sous Boleslas V, dit le Pudique, vers 1240. L'incendie de Krakovie se rattache à la même époque. Ces barbares ne remportaient des succès qu'en sacrifiant des masses, tactique que plusieurs puissances du nord ont conservée jusqu'aujourd'hui. Ils se retiraient avec un butin immense, et laissant le pays jonché de cadavres. On compte jusqu'à quatre-vingt-onze incursions en Pologne, dont la plus considérable fut celle de Peta-Khan, en 1242. Les voyageurs étrangers, les Allemands surtout, pouvaient ensuite venir s'émerveiller de l'aspect de désolation qui régnait dans nos campagnes, et compter les brèches de nos murailles qui les avaient protégés pendant plus de cinq siècles.

³⁶ Ces incursions nous apportaient ordinairement des épidémies, et celle de 1830 n'est pas loin pour nous l'attester. Les hymnes que chantaient nos aïeux en se préparant au combat, contiennent des supplica-

tions contre ce fléau. Les villes polonaises qui ont aggloméré décombres sur décombres en sont aussi un désolant témoignage, et toutes les couches de cette alluvion historique portent un caractère particulier. Après le pillage tant de fois réitéré de nos archives et bibliothèques, par les Suédois d'abord, et par les Prussiens et les Russes tout récemment, il nous reste encore cette histoire plastique, écrite en ruines sur les pages ensanglantées de notre pays, et c'est de là qu'il faudra faire surgir un jour les documens qui manquent ailleurs. Un œil pénétrant, doué de la divination intime du passé, trouvera encore, au moyen de la sonde et du foret, des ressources immenses dans cette géologie humaine, sur laquelle les historiens n'ont pas encore daigné jeter leurs regards. Si aux alentours de chaque ville on ordonnait des fouilles pour explorer les terrains inférieurs, et pour raccorder ensuite les tronçons épars qui ne se sont dressés jusqu'ici que devant l'inspiration du poète, on pourrait former une reconstruction de la Pologne, plus fidèle, plus complète que celle existant dans tous nos monumens typographiés.

³⁷ Kasimir, prévoyant les malheurs dont le pays était menacé par les Magnats, qui tentaient de s'affranchir, à force de richesses et de pouvoir, de la primitive démocratie nobiliaire, entreprit de relever le peuple, composé des paysans et de la petite noblesse, agricole comme eux, et leur octroya des garanties de propriété et de liberté individuelle. Ses lois, promulguées à Vislica, en 1347, sont d'autant plus remarquables, qu'il dut en chercher les modèles dans sa propre inspiration, tous les autres pays n'ayant encore rien fait jusqu'alors pour la classe laborieuse. Il donna à la Pologne cette impulsion de prospérité qui se maintint pendant trois siècles, malgré les désordres des rois ses successeurs, et leur lutte continuelle contre les grands du pays. Il fut inhumé à Cracovie, et le peuple venait mouiller sa tombe de pleurs, faisant ainsi son oraison funèbre du mieux qu'il le pouvait. Qu'on me cite dans l'histoire deux hommes qui aient hérité du génie créateur, et je croirai que l'intelligence se trouve dans telle ou telle configuration matérielle du cerveau. N'est-il pas bien plus consolant de penser que le génie soit un hôte étranger, une étincelle d'en haut qui vient se loger en nous pour un temps donné, et puis remonte à sa source inconnue.

³⁸ Uiazd fut d'abord la propriété des Denhoff, famille opulente, ayant des ramifications étendues dans la Prusse polonaise, formant le littoral de la Baltique. Etablie en Pologne dans le xv^e siècle; elle a donné depuis plusieurs hommes d'état et de guerre au pays: Georges Denhoff, chancelier de la couronne en 1702; Stanislas Denhoff, connétable en 1728, etc. C'est par une alliance postérieure de la maison des Denhoff avec celles des

Ledóchowski et des Ostrowski, que, sous Stanislas-Auguste Uiazd, échut à ces derniers.

³⁹ Le tombeau des Ostrowski.

⁴⁰ Les symptômes de violence qui nous annoncent d'une manière positive les derniers jours d'un pouvoir politique, se présentaient en foule, durant le passage de la grande armée, jusque dans les rangs obscurs des soldats. Le manque de magasins dans un pays déjà dévasté par plusieurs campagnes, avait porté ses fruits : le pillage semblait être devenu une nécessité, l'insubordination était à son comble. On ne reconnut plus la voix des chefs, les chefs n'écoulaient plus qu'à demi les paroles jadis sacramentelles de Napoléon. Y aurait-il encore une guerre supérieure à ces combinaisons de tactique que Napoléon avait héritées de Frédéric II ? y aurait-il la guerre des incursions, guerre d'occident à l'orient, guerre de monde à monde ? et devons-nous attribuer à Napoléon le génie des grandes ressources, en lui contestant celui des succès définitifs ?

⁴¹ La Pilitza est le plus grand des fleuves se jetant dans la Vistule. Un grand système de canalisation devait être établi entre l'Oder, la Varta, la Ner, la Volborka, la Pilitza, et définitivement la Vistule, en étendant ainsi un réseau vivifiant sur tout le territoire embrassé par ces fleuves. Mais il n'entre pas sans doute dans les vues des spoliateurs de réaliser ce projet.

⁴² La Vistule était désignée dans les itinéraires anciens sous le nom de Vandalus, fl.

⁴³ La substance énigmatique appelée succinium, electrum, par les anciens, gloes au moyen âge, et bernstein, ambre ou succin par les modernes, se recueille en grande quantité sur les bords de la Baltique, à Pillau et Dantzig surtout. Pour de plus amples détails, voyez Malte-Brun, commenté par Chodzko. Tableau de la Pologne, tom. I, pag. 262.

⁴⁴ Nos forêts présentent l'aspect d'une forte et primitive végétation : souvent encombrées à un tel point, que les sentiers seuls frayés par les chasseurs permettent de les parcourir. Vous rencontrez à chaque pas des troncs d'arbres monstrueux, gisant sur le sol, dépouillés par des mains peu scrupuleuses de leurs rameaux et de leur écorce, et abandonnés à la décomposition. Le cultivateur appauvri par les exigences de la guerre et les taxes imposées par les gouvernements étrangers, cherchait ainsi à réparer ses pertes, et le propriétaire n'avait réellement que ce qu'on voulait bien lui laisser : voilà le système des compensations dans son

application la plus rigoureuse. Il faut dire cependant que l'état de nos forêts s'améliorait de jour en jour.

⁴⁵ Les Polonais ayant accepté comme un fait accompli la nationalité précaire et morcelée, qui leur fut imposée par les traités de 1815, et amenés par les guerres précédentes jusqu'au comble de l'épuisement, ne songèrent plus qu'à réparer leurs désastres et à améliorer leur existence. Ils attendaient toujours cependant avec une angoisse indéfinissable le vrai moment de la régénération, où, comme deux flammes pareilles se cherchent et se confondent, ils pourraient réaliser leur jonction avec les provinces détachées, Dantzig, Posen, Kiiow, Krakovie et Vilna. Ils feignaient entretemps de croire à la véracité des garanties qu'on leur présentait, et à la stabilité de leurs relations commerciales avec la Russie. C'est dans cette période de quinze ans, comprise entre le congrès de Vienne et l'insurrection, que se sont opérés les prodiges dont nos yeux ont été les témoins. Les blessures de la Pologne se cicatrisaient peu à peu, et bientôt elle aurait pu rivaliser avec la France et la Belgique par le développement de son industrie et la beauté de ses produits. Thomashov, favorisé par la nature elle-même, offrait le plus beau canevas pour la réalisation de ces projets de régénération que son propriétaire avait conçus. Il ne s'agissait plus de relever Uiazd, où, avant de construire, il aurait fallu tout démolir et défaire l'œuvre lente de la décomposition que plusieurs siècles avaient accomplie : Thomashov donc devint le lieu de son choix. Il suffira de rendre ici par un seul trait le rapide accroissement de cette colonie : en 1820, elle ne comptait encore que quatre mesures informes; en 1830, elle était peuplée de cinq mille âmes, et ses produits annuels étaient évalués à cinq millions de fl. pol. (trois millions de francs), y compris ceux de ses dépendances.

⁴⁶ Mais malgré les avantages de localité, Thomashov n'aurait jamais pris un essor aussi prodigieux sans les lois libérales qui présidèrent à son établissement. Son fondateur voulut élever un monument durable, en étayant son système de colonisation sur les bases éternelles d'égalité, de justice et de propriété. *Vivre et faire vivre*, fut sa devise. Les ouvriers indigènes ou étrangers, conventionnellement avec les maîtres, établissaient leurs salaires; les corvées étaient presque abolies et remplacées, dans les alentours du moins, par un bail régulier après plusieurs années gratuites. Ennemi de tout monopolisme, le fondateur ne rivalisa jamais avec les industriels, se contentant du loyer, de l'affermage de ses eaux et de ses autres revenus territoriaux. En un mot, ce fut une république au petit pied, dont l'intérieur était digne d'être étudié par nos faiseurs de systèmes.

47 Des essais ont été faits à Thomashov pour inspirer au peuple juif de l'attachement pour sa terre nourricière, en lui prodiguant une large et libérale protection. Nous ne pouvons pas nous défendre d'un sentiment de vanité, en affirmant que ces efforts ont été couronnés d'un plein succès. Les spirales de cheveux s'échappant de dessous les calottes de cuir, tombaient à l'envi sous le fer; les riches prétextes de soie, lissées par la malpropreté, faisaient place à l'habit à la française; les filles de Ruth se paraient à faire plaisir, et rivalisaient de coquetterie avec les descendans de Jacob: c'était une chute de barbes universelle. Cet empressement de civilisation fut poussé au point que, lors des événemens de 1830, plusieurs juifs de Thomashov prirent les armes pour ce qu'ils appelaient déjà leur patrie; un mot qui, jusqu'ici, n'a eu d'application chez eux que pour le pays de Chanaan, tant il était communicatif, ce sentiment d'expiation qui se propageait dans toute la Sarmatie.

48 Les produits de Thomashov étaient même réputés sur les marchés de la Chine, où l'inexorable stabilité des préjugés semble avoir stéréotypé l'industrie exclusive et la misère du peuple. Ils en sont encore où ils en étaient sous Fô-hi. Ils affectionnent surtout les nuances vives, écarlate, bleu de ciel, et le jaune. Les marchands de drap de l'Asie ne juraient plus que par Thomashov.

49 Avec ces données, la facilité avec laquelle la plupart des Polonais ont abandonné leurs colonies inachevées pour se jeter dans le tourbillon insurrectionnel, est un problème qui semble insoluble à quelques esprits superficiels, mais qu'il nous sera aisé de résoudre. Ils avaient évalué d'avance toute la portée de leurs sacrifices et calculé les chances de leur enjeu: mais n'ayant accepté le royaume de 1815 que comme un pis-aller, ils ont ressaisi la première occasion de renverser un état de choses qui les humiliait. Ils appréciaient sans doute le mérite de l'industrie dont ils avaient déjà goûté les prémices, mais il n'y avait pour eux de véritable bien que dans l'indépendance; de gloire, que dans l'intégrité de leur territoire.

Dans l'ancienne Pologne, où le gouvernement n'a jamais eu assez de force pour se charger en bloc de la défense du pays, il fallait que tous les propriétaires suppléassent à cette inertie en concourant personnellement au *pospolitie ruszenie* (levée). Ce fut un vice d'organisation, il est vrai; mais, à toutes les époques, de grandes vertus y trouvèrent leur développement. Et la vraie civilisation d'un peuple est-elle ailleurs que dans la somme des belles actions et des beaux sentimens qui les inspirent.

50 Un voyageur indigent, frappé de paralysie, et devant son rétablisse-

ment aux soins que lui avait fait prodiguer le père du propriétaire actuel, vint, comme inspiré par la reconnaissance, révéler à son bienfaiteur que le fer, ce précieux métal qui assure la richesse et l'indépendance des nations, se trouvait sous ses pieds. On ne perdit pas de vue l'avertissement du pauvre artisan, et on trouva effectivement une mine abondante, dont l'exploitation continue depuis plus d'un demi-siècle.

⁵¹ Modrystok veut dire : source bleue.

NOTE GÉNÉRALE. Malgré toutes les conjectures qui pourraient être faites au sujet de cette fiction, l'auteur proteste contre son identité supposée avec le premier personnage du dialogue : si leurs motifs de chagrin sont à peu près les mêmes, les conclusions qu'ils en ont tirées sont toutes différentes ; je dis plus : il n'y a peut-être de commun entre eux que le caractère général de la proscription qui les a enveloppés. Quant à l'autre interlocuteur, si la personnification des idéaux retracés dans cet épisode laisse encore quelques incertitudes dans l'esprit du lecteur, il suffira de dire qu'Alice était *quasi* le rêve de l'objet dont Eldjéni fut la réalisation.

La réception hospitalière dont les Polonais ont été l'objet en France, ne manque pas d'enseignemens utiles pour ceux mêmes qui l'ont si généreusement accordée. La vue des grands malheurs politiques est souvent nécessaire à un peuple pour le consoler de ses propres souffrances, engendrées par les infirmités de son organisation civile, et par le vice qui est aussi une infirmité. Pour lui faire entrevoir qu'il est encore incomparablement plus heureux, malgré toutes ses calamités domestiques, que ceux qui n'ont plus aucune autre vertu civile à exercer que la résignation et la persévérance. Pour lui rappeler qu'il n'y a de véritable quiétude qu'au sein de la patrie, et raffermir dans chaque citoyen cet esprit de dévouement universel, nécessaire au moment du danger ; enfin pour lui inspirer cette vertu de bienfaisance qui autrement resterait sans exercice, qui, avec ses attributs angéliques, pourrait elle seule racheter cette société de transformation, et lui donner la sublimité des communions chrétiennes, le type et le symbole des sociétés à venir.

⁵² C'est le nom sous lequel le comte Venceslas Rzewuski fut connu dans l'Orient. Après la perte de sa patrie, ne pouvant plus se dévouer à sa gloire et à son bonheur, il alla porter dans les steppes de l'Arabie cette ardeur aventureuse et chevaleresque qui formait le fond de son caractère. Poète et guerrier, il fut bientôt élevé à la dignité d'émir : et il laissa dans le poème non rimé d'Oxana, composé sous l'inspiration du désert, les traces de ses combats homériques, entremêlés quelquefois par des amours suaves comme les brises des palmiers. Le nom de l'émir à la Barbe-d'Or restera bien

long-temps en respect chez toutes les tribus qui ont eu des relations hostiles ou amicales avec la sienne. Lorsqu'en 1830 la guerre éclata de nouveau entre la Pologne et la Russie, Venceslas, depuis quelque temps de retour dans l'Ukraine sa patrie, monta sur les beaux chevaux qu'il avait amenés de l'Orient un escadron de volontaires, et les Moscovites ont bien des fois dû maudire leur rapidité et l'ytagan de l'émir. L'insurrection des provinces conquises, trop long-temps abandonnée par nos diplomates, militaires ou autres, dut s'éteindre après des efforts inouis ; l'escadron fut décimé, et le sort de son chef est enveloppé jusqu'ici du plus profond mystère. Les uns disent qu'il a été retrouvé parmi les morts après le combat de Daszow : d'autres soutiennent, et c'est une conviction que nous aimons à partager, que Guldia, sa jument chérie, l'a emporté dans le désert, peut-être en Circassie, couvert de sang et de blessures. On connaît de lui une ode à lady Stanhope, la même que celle visitée par un autre illustre voyageur, mais avec quelques années de moins : les revues françaises lui doivent aussi quelques articles de main de maître sur les races de chevaux, arabes et polonaises.

⁵³ *Simoun, ser-ser, asif*, mots arabes signifiant l'ouragan. Les Perses l'appellent *girdebad*.

⁵⁴ Varsovie, le 9 septembre 1831.

⁵⁵ Cette ballade, charmante en polonais, a été composée par l'auteur pour célébrer la mémoire de Thomas Zan, le fondateur et le chef des sociétés secrètes de Vilna, et dans la conversation duquel nos poètes lithuaniens ont puisé toute l'élevation qui les distingue ; les deux triolets suivants : « Pour qui fais-tu si belle tresse », sont dus à Zan lui-même. Il n'y a de changé que le dénouement de l'histoire : Mickiewicz le fait mourir entre les bras d'un ami, tandis que le héros véritable fut enlevé par la proscription, plus terrible que la mort, dans des régions où il ignore peut-être en ce moment nos récentes victoires et nos derniers malheurs.

⁵⁶ Koenigsberg, résidence du grand-maître des chevaliers porteglaives.

⁵⁷ C'est un souvenir de bonheur qui nous a fait entreprendre la traduction de ce poème ; nous croyons n'avoir obéi qu'à un devoir religieux, qu'à l'impulsion de la reconnaissance : sans nous flatter pourtant de rendre dans la traduction la naïveté de style qui rattache cet écrit au xve siècle.

cle, et qui en fait le principal ornement. Né dans la Grande-Pologne, nous avons toujours admiré et chéri tout ce qui avait rapport à la Lithuanie : c'est peut-être parce que les peuples de l'autre rive du Niémen, ayant perdu jusqu'au prestige de leur nom, ont été les plus malheureux des peuples. Nous avons sans cesse reporté nos yeux avec amour vers l'Orient, nous avons recueilli avec avidité tous les bruits, toutes les plaintes qui nous venaient de cette contrée, comme si l'Orient, cette source de toute poésie, devait à jamais devenir pour nous la source de tout bonheur, de tout enthousiasme sur la terre. Grajina fut bien long-temps notre *vade mecum*, et, parmi beaucoup d'agréables impressions effacées plus tard par les déchiremens les plus douloureux, nous avons conservé celle-là aussi vive, aussi riante que le jour où nous l'éprouvâmes pour la première fois. Mais aujourd'hui Grajina nous est devenue plus chère encore de mille manières. N'est-ce pas sa lecture qui a donné au patriotisme d'Émilie Plater cette sublimité qui lui a fait subir, avec sa faiblesse de femme, toutes les privations, les fatigues d'une guerre d'insurgés, sans qu'on l'ait vue un seul moment tomber de lassitude, ni tressaillir à l'aspect de la mort. Heureuse encore si elle l'avait trouvée sur les plaines de sa Lithuanie, au milieu des cris de victoire et de liberté; mais il lui a fallu compter, une à une, les dernières pulsations de la Pologne abandonnée, et expirer de douleur sur une terre étrangère, avec l'intime conviction de l'inutilité de son héroïsme. Ne pouvant jeter des fleurs sur son tombeau, ce qui nous serait encore compté pour un crime par ses farouches gardiens, nous lui faisons du moins un faible hommage de ce travail, certain qu'un jour l'admiration et la gratitude lui élèveront un monument autour duquel les générations futures viendront se rassembler et s'animer au récit de ses hauts faits, des plus nobles mouvemens de vertu et de patriotisme. Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier les traits de ressemblance existant parmi ces deux guerrières, qui semblent n'en faire que deux sœurs, deux ames appartenant à la même famille, dont l'origine fut le ciel de la Lithuanie, et le principe générateur, ce souffle héroïque qui se révèle dans toute son existence nationale.

Nous voudrions aussi, pour nos compatriotes, que le souvenir de l'une soit désormais inséparable du souvenir de l'autre. Il y a dans l'histoire d'Émilie quelques traits qui rappellent tellement l'histoire de Grajina, qu'il serait impossible de se méprendre sur leur parenté. La vierge martyre a réalisé la légende du Vaydelot lithuanien, et nous avons vu se passer sous nos yeux ce poème, dans lequel on ne trouve rien de commun, où tous les détails forment de sublimes tableaux, où toutes les passions sont dramatiques. Trois fois bénis les vers faits pour inspirer de telles actions, et les poètes qui font un tel usage de leur puissance !

Nous voudrions, du reste, appeler un moment l'attention du public sur

les antécédens d'une monarchie limitrophe, que nos aïeux ont vue naître et qui se donne déjà des airs de légitimité. Devant son existence à l'hospitalité polonaise, l'Ordre teutonique a dû son agrandissement à son fanatisme religieux et aux querelles de ses voisins, dont il savait parfaitement tirer parti, quelle que fût la cause qu'il embrassât : ainsi qu'on en voit un exemple dans le poëme que nous avons sous les yeux. Sous le prétexte de propager la religion chrétienne, les chevaliers soumièrent bientôt les peuples prussiens, en deçà du Niémen, d'une même origine que les Lithuaniens, et ils méditèrent bientôt l'asservissement de ces derniers. Moins chassés de la Terre-Sainte pour leurs intrigues, d'une main ils baptisaient, et de l'autre ils massacraient ces malheureuses peuplades, et les Prussiens furent forcés d'adopter la langue et la croyance des vainqueurs, de même que ceux-ci ont plus tard usurpé leur nom. Dans la première moitié du xvi^e siècle, Albert, à la fois marquis de Brandebourg et grand-maître de l'Ordre, neveu de Sigismond I^{er}, roi de Pologne, embrassa la réforme proclamée par Luther ; il fut imité par tous ses chevaliers ; et comme ils avaient d'abord été infidèles à leur mission religieuse, ils le devinrent par la suite, à plusieurs reprises, à leurs engagements les plus sacrés envers la Pologne.

Le traducteur est persuadé que ces guerres, moitié croisades, moitié conquêtes, sont encore un fonds riche en poésie, une mine d'or que même les littérateurs allemands ont laissé passer inaperçue ; qui repose encore tout entière dans de vieilles chroniques et des chansons plus vieilles encore, et qui n'attend que la main créatrice du génie pour produire ses inépuisables trésors.

⁵⁸ Novogrod (la petite), ville antique de la Lithuanie, possédée primitivement par les Jazvingiens, puis par les Russiens, détruite par les Tartares lors de l'incursion de Baty, et, après leur retraite, occupée et rétablie par Erdvil Montvilovitz, duc de Lithuanie. Strykowski raconte ainsi cette prise de possession : « Après avoir passé le Niémen, les Lithuaniens rencontrèrent, quatre milles plus loin, une grande et belle montagne sur laquelle était l'ancien château des ducs russiens, Novogrod, ruiné par le Czar Baty. Erdvil y établit sa capitale et rebâtit le château, et s'étant rendu maître sans coup férir d'une grande partie des terres russiennes qui n'avaient ni défenseurs ni habitans, il prit le titre de grand duc de Novogrod. (Chron. de Strykowski, page 265, édit. de Kœnigsberg.) Les ruines du château existent encore.

⁵⁹ L'Ordre des Chevaliers de la Croix, nommés aussi Frères hospitaliers, Marianites, Chevaliers teutoniques, fondé en Palestine l'an 1190, appelé vers 1230, par Conrad, duc de Mazovie, au secours de ses états

menacés par les Prussiens et les Lithuaniens. Ils devinrent par la suite les ennemis les plus redoutables non seulement des peuples païens, mais encore des pays chrétiens qui se trouvaient dans leur voisinage. Les historiens du temps s'accordent à les peindre comme un ordre avide, sanguinaire, et peu soucieux de la foi chrétienne. Les évêques se plaignaient au pape de ce que ces chevaliers étaient un obstacle à la conversion des païens; qu'ils pillaient les églises et opprimaient le clergé. On pourrait trouver de nombreuses preuves à l'appui de ces assertions dans les accusations tant de fois portées contre eux aux papes et aux empereurs. Voilà à ce sujet les expressions de Jehan de Wintertur, ecclésiastique allemand, et comme tel ne pouvant être suspecté de partialité en faveur des païens: «Vers ce temps, comme je le tiens de personnes dignes de foi, les chevaliers teutoniques, maîtres de la Prusse, ayant déclaré la guerre au roi de Lithuanie, le dépouillèrent d'une partie de ses états. Pour recouvrer son bien, celui-ci leur offrit d'embrasser la foi catholique; mais comme les chevaliers se montraient peu disposés à tenir leurs promesses, le roi dit en langue lithuanienne: «Je vois qu'il y va non de ma foi mais de mes richesses: c'est pourquoi je reste païen.» On assure (et ce serait bien affligeant et bien préjudiciable à la religion catholique) que les chevaliers préfèrent voir ces peuples plongés dans l'idolâtrie, afin de pouvoir faire des conquêtes sur leur sol, et leur faire payer un tribut (chose qu'ils ne manquent pas de demander religieusement), que de les voir baptisés et exempts de ce tribut.

« On dit encore que les chevaliers exercent également leurs ravages sur les terres des princes fidèles et sur celles des infidèles. » (*Corpus historiarum medii œvi*, editio Joannis Georgii Eccard, Lipsiæ, page 1847.)

Un écrivain, d'ailleurs peu favorable à la Lithuanie et à la Pologne, Aug. Kotzebue, rapporte à peu près les mêmes détails sur le conduite injuste et cruelle des chevaliers à l'égard des Prussiens, dans son ouvrage: *Preussens altere Geschichte*. On ne saurait lire sans horreur le récit des atrocités exercées sur un peuple malheureux. Nous en citerons un seul exemple: A la fin du quatorzième siècle, lorsque la Prusse entière était soumise à l'Ordre teutonique, le grand-maitre, Conrad Wallenrod, irrité contre l'évêque de Courlande, fit couper la main droite à tous les paysans de son diocèse, témoins Leo, Treter et Lucas David. Tels étaient les chevaliers de l'Ordre teutonique, tout composé d'Allemands; ce qui fut bien long-temps pour les Slaves et les Lithuaniens un motif d'aversion contre les Allemands.

60 Il n'est donc pas étonnant si les Prussiens et leurs frères, les Lithuaniens, avaient voué une haine tellement implacable à leurs oppresseurs,

qu'elle devint, pour ainsi dire, inhérente à leur caractère national. Aux temps de leur idolâtrie, et même après leur conversion, les pleureurs chantaient aux funérailles d'un Prussien ou d'un Lithuanien : « Va, pauvre défunt, quitte ce monde misérable pour un monde meilleur, où l'Allemand cruel ne régnera pas sur toi, mais bien toi sur lui. » *Voyez Bielski et Strykowski.* Jusqu'à nos jours, au fond de la Lithuanie prussienne, on ne peut pas faire à un paysan une plus grande insulte que de l'appeler Allemand.

⁶¹ Ce qui est dit ici sur les Germains, une fois pour toutes, n'est relatif qu'à l'Ordre teutonique, « suum cuique. »

⁶² Vitold, fils de Keystout, un des plus grands hommes que la Lithuanie ait produits. Pour ses faits politiques et militaires, voyez l'ouvrage de Kotzebue, cité plus haut, ainsi que son histoire de Skirgiello. Leipzig, 1820.

⁶³ Chorsé, bourg antique à l'est de Novogrod. Mendog ou Mindove, Mindagos, Mendolph, fils de Ringold, grand-duc de Lithuanie, fut le premier qui, après avoir entièrement affranchi son pays du joug de l'étranger, et après l'avoir rendu redoutable à tous les peuples voisins, embrassa le christianisme en 1252, et, avec l'assentiment du pape, fut couronné roi de Lithuanie, à Novogrod. Non loin de cette ville on montre jusqu'à présent une montagne qui doit être le tombeau de ce héros.

⁶⁴ Deux articles essentiels des banquets de l'ancienne Lithuanie.

⁶⁵ L'Ordre teutonique était gouverné par un Grand-Maitre, élu par le chapitre des chevaliers : puis le Grand-Komtour, le Tretzler ou Trésorier de l'Ordre, le Maréchal ou Chef militaire, et les Commandeurs ou Komtours des communautés, établis dans différentes villes et châteaux.

⁶⁶ Les Lithuaniens avaient une manière à eux propre de mesurer les saisons, les mois et les heures. (*Voyez Kotzebue.*) La constellation précitée s'appelait dans leur langue : *Retis.*

⁶⁷ L'armée teutonique était composée de frères ou chevaliers de l'Ordre, des écuyers et des laïcs attachés au service de l'Ordre, de reîtres ou cavaliers, volontaires ou choisis parmi les vassaux, et d'hommes de pied à la solde de l'Ordre, appelés lansquenets, c'est-à-dire fantassins.

⁶⁸ Dans presque toutes les descriptions de batailles, les chroniques affir-

ment que les Allemands surpassaient les Lithuaniens par la taille et la force physique, que les coups de leurs lances étaient irrésistibles. Keystout et Narimund furent ainsi désarçonnés en combat singulier.

⁶⁹ Les haches et les masses, principales armes des Lithuaniens.

⁷⁰ Les Lithuaniens honoraient les serpens et les nourrissaient dans leurs maisons. Jean Lasicki nous a donné de ce culte les notions les plus exactes, en parlant de *diis Samogitarum* : « Nutriunt etiam quasi deos penates, nigri coloris obesos et quadrupes serpentes quosdam, *gwoitos* vocatos. » (*Resp. Polon. et Lithu.*) Strykowski et Guagnin prétendent en avoir vu de leur temps encore dans les environs de Wilna.

⁷¹ Tout ce discours est une image fidèle de ce que les princes ses contemporains pensaient de Vitold.

⁷² Les contrées voisines de la mer de Wariag ou de Normandie, aujourd'hui mer Baltique. Les grands-ducs de Lithuanie avaient soin d'investir leurs parens des terres conquises sur l'ennemi. Montvil, Mendog, Gédimin, usèrent de ce droit féodal.

⁷³ Troki, avec ses deux châteaux, dont l'un bâti sur une île au milieu d'un lac, fut d'abord la capitale de Keystout, puis celle de Vitold.

⁷⁴ Les Vaydelots, Sigonots, Lingustons étaient des prêtres chargés de raconter au peuple, dans un langage rythmique, les fastes des aïeux, à toutes les solennités et principalement à celle du bélier, célébrée en automne. Que les anciens Lithuaniens et Prussiens aimaient et cultivaient la poésie, nous en avons des preuves dans l'immense quantité des vieilles chansons populaires, et dans les témoignages des historiens. Strykowski nous apprend qu'aux funérailles des princes un prêtre chantait leurs exploits; mais les détails les plus curieux à ce sujet se trouvent dans l'ouvrage allemand : *Versuch einer Geschichte der Hochmeister*. Berlin, 1798. L'auteur de ce livre estimable, Becker, cite une ancienne chronique de Vincent de Mayence, chapelain du grand-maître Dusener de Arberg, et qui écrit l'histoire de son temps, depuis 1346. Nous y lisons, entre autres, qu'au banquet d'élection du grand-maître Vinrich de Kniprode, un Minnesinger allemand obtint, pour prix de ses chants, outre les applaudissemens qui lui furent prodigués, une coupe d'or. Un pareil succès encouragea le prussien Rixelus, présent au festin, à faire valoir aussi son habileté; il demanda la permission de chanter dans son langage lithuanien, et il célébra les hauts-faits du premier des rois lithuaniens, Vaydevout; le grand-maître et les chevaliers ne comprenant pas le lithuanien, huèrent le

poète et son poème, et lui donnèrent en récompense un plat de noix vides. Kotzebue et Bohusz ont donc raison de soutenir que la littérature lithuanienne devait être riche en poèmes historiques, quoique fort peu en soient parvenus jusqu'à nous. Les Croisés défendirent, sous peine de mort l'usage de cette langue aux magistrats et à tous ceux qui approchaient la cour; ils expulsèrent du pays, avec les Bohémiens et les Juifs, les Vaydelots, bardes lithuaniens qui eux seuls pouvaient connaître et chanter les fastes de leur nation. Dans la Lithuanie elle-même, après l'introduction de la langue polonaise et du christianisme, les anciens prêtres et l'idiome national furent proscrits; le bas peuple, réduit au servage et à la culture des terres, oubliant le métier des armes, oublia aussi ses chants héroïques, pour des chants plus analogues à sa nouvelle situation, comme l'idylle et l'élégie. S'il restait encore quelque chose des anciennes traditions et des chants héroïques, on n'en faisait part au peuple qu'à la célébration d'anciennes cérémonies superstitieuses, qu'il accompagnait du plus profond mystère. Simon Grunaū, dans le xvi^e siècle, dit avoir assisté par hasard, en Prusse, à la fête du bélier, et à peine put-il sauver ses jours en jurant aux villageois de ne rien révéler de ce qu'il aura vu ou entendu. Quand le sacrifice fut terminé, un vieux Vaydelot se prit à chanter les actions des anciens guerriers de la Lithuanie, en entremêlant ses chants de prières et de leçons morales. Grunaū, qui comprenait parfaitement le lithuanien, avoue ne s'être jamais attendu à quelque chose de pareil de la bouche d'un Lithuanien, tant il y avait de beauté dans le sujet et dans l'expression.

⁷⁵ Le gouvernement de l'ancienne Lithuanie était en partie théocratique, et les prêtres y exerçaient une grande influence. Le grand-prêtre portait le titre de *Krivé-Kryveito* ou *Kirveyto*. Les chroniqueurs qui veulent donner aux Lithuaniens une origine grecque ou romaine prétendent que ce nom vient de *Κύριος*, *Κυρίοτατος*. La résidence de ce grand-prêtre était aux environs de Romové, en Prusse, là où l'on voit aujourd'hui le village de *Heiligenbeil*. C'est là qu'à l'ombre d'un chêne sacré il recevait les offrandes du peuple et donnait ses ordres aux Vaydelots, qui parcouraient ensuite le pays avec les marques de leur mission, et proclamaient les volontés du grand-prêtre.

⁷⁶ Les chevaux samogitiens, dont la cavalerie lithuanienne savait si bien se servir, ne doivent pas avoir été aussi faibles que nous le voyons aujourd'hui. Voici une ancienne chanson sur le cheval de Keystout, qui ne sera pas lue sans intérêt :

Le Germain peut vanter son sabre et son armure,

L'Arabe son coursier ;

Mais Keystout à Vilna fit prendre sa monture
 Et forger son acier.
 Son cheval est grisâtre et de petite taille ;
 Son fer ronge ses mains :
 Pourquoi devant sa mante, au vent de la bataille,
 Tremblent Turcs et Germain ?
 Le Germain contre lui dans la lutte enflammée
 Brisera son damas,
 Le khan fuirait en vain : son coursier de Crimée
 Ne le sauvera pas !
 Car du Lithuanien la puissante colère
 Passe jusqu'à l'acier :
 Car le cœur du héros dans la lice guerrière
 Enflamme son coursier.

77 Race particulière de chevaux samogitiens, appelés *Hesteres*.

78 On reconnaît ici le cri de guerre distinct des deux nations. Celui des Germain était : Hop, hop ! da stich und poss !

79 Perkunas, dieu du tonnerre, adoré en Lithuanie, et Pochvist, dieu des orages chez les Russiens. On montre jusqu'aujourd'hui, à Novogrod, les restes des temples de ces divinités.

80 Les Lithuaniens brûlaient, en l'honneur des dieux, les prisonniers de guerre et particulièrement les Allemands. Ceux qui se distinguaient le plus par la naissance ou la valeur, étaient désignés pour ce sacrifice ; lorsqu'il y en avait plusieurs, le sort choisissait la victime. Après la victoire que les Lithuaniens remportèrent sur les chevaliers, en 1315, Strykowski en cite un exemple : « Les Lithuaniens et les Samogitiens, pour remercier les dieux de cette victoire et du riche butin fait sur l'ennemi, leur offrirent un sacrifice et des prières. Ils allumèrent un grand bûcher sur lequel ils firent monter, avec son cheval et son armure, un brave chevalier, Gérard Rudda, staroste de la province de Sambie, un des plus considérables d'entre les prisonniers, et ils envoyèrent son âme au ciel avec la fumée, et ses cendres à tous les vents. » A la fin de ce même siècle, les Prussiens, déjà baptisés, s'étant soulevés et ayant défait quatre mille Allemands, le Komtour de Memel fut pris et brûlé. (Voyez Lucas David, p. 2156.)

81 L'usage de brûler les corps, commun à presque toute l'antiquité, se conserva en Lithuanie jusqu'à l'introduction du christianisme. Les chroniqueurs, veulent y voir une des preuves de l'origine grecque ou romaine, qu'ils attribuent aux Lithuaniens. Strykowski décrit en plusieurs endroits

les cérémonies funèbres avec beaucoup de détails, particulièrement celles qui eurent lieu à la mort de Keystout. « Le corps de Keystout fut amené de Vilna par Skirgiello, frère de Jagellon, avec tous les honneurs dus aux princes. Un grand bûcher de bois, bien sec, fut élevé dans l'endroit sacré, et on fit tous les préparatifs pour brûler le corps selon les coutumes des pères. On lui mit son armure et ses habits de prince; puis, avec son sabre, sa lance, son carquois et son cor de chasse, on le plaça sur le bûcher, et à ses côtés son ami fidèle, son cheval tout vivant et tout caparaçonné; deux faucons, deux levriers et plusieurs autres chiens, des griffes d'ours et de panthère; puis, après avoir invoqué les dieux et chanté les exploits du guerrier défunt, on alluma le bûcher dont le bois résineux fut promptement consumé ainsi que le corps et tout ce qui l'accompagnait. Ensuite les ossemens furent réunis et renfermés dans un cercueil: telle fut la fin et la dernière pompe du grand prince Keystout. » Page 467.

⁸² Le caractère et l'action de Grajina paraîtront peut-être peu conformes aux mœurs du temps, vu que les historiens font un tableau peu flatteur de la condition des femmes dans l'antique Lithuanie. Ces malheureuses, victimes de l'oppression et de la barbarie, vivaient méprisées et condamnées à un travail d'esclaves. Mais, d'un autre côté, nous trouvons chez les mêmes historiens des détails tout différens. Ainsi, d'après Shütz (Kotzebue, *Beilage und Erläuterungen*), on voyait sur les anciennes monnaies et les drapeaux des Prussiens, une femme couronnée, d'où l'on pourrait inférer qu'une femme avait jadis régné sur ce pays. Des traditions beaucoup plus certaines et plus rapprochées de notre temps, nous ont apporté les noms de *Gezana* et de *Kadina*, prêtresses divinisées, dont les reliques ont été long-temps consacrées dans les églises devenues chrétiennes. Une chronique volhynienne inédite, rapporte les faits héroïques des femmes d'une ville de la Lithuanie, qui, en l'absence de leurs maris partis pour la guerre, défendirent jusqu'à l'extrémité les murs de leur ville, et qui, voyant l'impossibilité de résister plus long-temps, préférèrent à l'esclavage une mort volontaire. Kromer raconte quelque chose de semblable au sujet du château de Pullen. (*Polonia sive, etc.*, p. 206.) On peut accorder ces récits contradictoires si l'on considère que la nation lithuanienne était composée de deux races depuis long-temps réunies, mais toujours un peu différentes l'une de l'autre, c'est-à-dire les Autochtones et les anciens conquérans du pays, à ce qu'il paraît Normands. Ces derniers avaient sûrement conservé les sentimens de respect et de dévouement pour le beau sexe, qui étaient propres à leur origine. Et même, dans les anciennes lois et coutumes des Lithuaniens, les femmes de cette race étaient honorées par des égards tout particuliers. D'ailleurs, le mépris des femmes et leur avilissement ne se font apercevoir que dans les temps plus avancés, tandis

que le siècle où nous plaçons l'action de ce poëme est empreint d'un esprit chevaleresque et presque aventurier. Nous voyons le vaillant et sévère Keystout aimer tendrement sa Biruta, simple jeune fille consacrée aux dieux, dont il avait fait son épouse, après l'avoir, au péril de ses jours, arrachée du sanctuaire ; et, un peu plus tard, Vitold sauvé de la prison et d'une mort certaine, grâce au courage et à l'adresse de son épouse.

⁸³ La fin de Litavor est conforme aux usages de l'époque. Les Lithuaniens affligés d'un grand malheur ou d'une maladie douloureuse, mettaient le feu à leur maison et mouraient dans les flammes. Leur premier roi et grand-prêtre, Vaydevout, mourut de cette manière, ainsi que la plupart de ses successeurs. Ce genre de mort était regardé comme très honorable.

Voici l'épilogue que l'auteur ajoute à cette narration, qu'il suppose avoir été faite par un contemporain de Grajina, et plus tard confirmée par les révélations du page de la princesse. Nous avons voulu conserver la couleur locale.

Amy lecteur qui ceste legende as parcourue avecques patience : Sy la fin d'icelle n'est pas selon ton souhait, cela ne m'esbahira. La curiosité esveillee par reciet embroulié est incontinent iceitee quand ne se voit moult satisfaicte.

En vain de moy voudrois-tu t'enquesrir pourquoy le prince resta ceans ayant sa femme renvoyé : pourquoy dans ceste bastaille si tardivement en aide arriva, pourquoy Litavor se prist de discord avecques les Allemans et sy la princesse és son chief a tenu le lieu de son espoux. Sachez doncques l'escrivain qui ceste histoire recueillit, ayant faict brief reciet de ce qu'il avoit veu et ouy (il estoit adonques dedans la ville) se tint coy sur le reste et n'en dict mot : et quand il trespasa, ie devins heritier du manuscrypt.

Ne pouvant demesler le vray, et cuidant, mon cher lecteur, vous faire plaisir publiant les secrets de ceste histoire, toutefois ne vous abusant par vaines coniectures, souvent ie m'enquesrai des Novogrodiens, hommes de bonne feauté ; mais nul ne cognoisçoit rien fors le vieil Rymvid : et iceluy estant de vieillesse mort à aulcun ne confia son secret comme sy fust par seriment lié. Par adventure un aultre homme encor ce mystere cognoisçoit et celuy là estoit le paige de la princesse, present à tout ce qui fust fait. Iceluy comme homme simple, mais de langue moiüs posé, racontoit, et moi i'escrivois voyant d'iceluy les revelations estre d'accord avecques le dict de l'auteur.

Toutefois sy sont icelles en tous poinets veritables, il seroit difficile de l'asseurer, et ie ne demanderay en champ clos qui deceveur me traictera, car en ceste occasion ie n'invente rien de ma teste, et ce que de la bouche du paige i'ai ouy, mot pour mot le conteray.

Et le paige disoit ainsi : La princesse navree à genoux supplioit son espoux n'attirer plus nouveaulx ennemis sur les bras à la Lithuanie ; mais lui courroucé fust intractable et quand ayant escouté avec visaige moqueur les prieres, et tousiours respondu : « Non » à touts sollicitemens, icelle renvoya n'ayant rien accordé. La princesse souloit plus facilement luy en autre iour persnader : manda que sur les remparts héralts soyent retenus quelque temps ou que soyent hors les murs reslachez. Ce qu'avecques grande diligence fis, et de là tout le mal advint. Car le Komthour irrité d'une response trop dure, a la place du secours apporta flammes et beliers, et quand i'arrivay apportant ceste nouvelle à Madame, icelle derechief vers son espoux courrut, et de loing ie suivois. Quand nous entrames il faisoit desia sombre et nuit dedans la salle. Le prince de fatigues lassé, estoit d'un profond somme endormy. Icelle s'arresta en face du liet mais n'osa le resveiller soit que vaines suppliques ne voulust plus faire soit iceluy dans son repos troubler : a la fin d'un autre stratageme fict employ.

Prenant l'espee au chevet du priuce, de sa cuirasse se revestit et le ducal manteau sur ses espaules suspendit ; et doucement la porte fermant, vers le balcon se hasta m'ayant interdit d'ouvrir la bouche sur ceste chose là.

Desia le destrier estoit sellé et harnaché quand icelle a le monter s'apresta et à son costé gauche ie n'ai plus veu l'espee pendante, icelle l'ayant apparemment oubliée ou perdue dans les tenebres.

Alors ie cours, ie quiers et reviens. Mais desia la porte estoit clause. Par la fenestre ie regardoy : hélas desia la troupe bien avant chevauchoit dans la plaine. Et l'effroy ma saisy comme sy charbons ardens me couvroient. Le peure, ie sue, me desmene ne sachant quoy faire. L'on voit esclairs reluire et tonnerre des canons bien loing on ouyt. Le me figuroy que les Allemands la bastaille commençoient. Soudain Litavor saulta du liet, soit qu'il eust assez long-temps dormi, soit qu'il fust par le fracas esveillé. Il commande, dans sa main frappe, commande derechief. Moy tremblant, espoanté, me glisse sur genoux vers un coing obscur de la salle. J'ai veu comme ses armes et sa cuirasse il quesroit, et sur la porte frappoit. Soudain dans la chambre de la princesse il court, revient, brise verroulx et saulte dans la salle. Moy m'eslevant tout doucement a la fenestre (et le iour commençoit à poindre), i'ai veu le prince iettant les yeulx tout au tour, escoutant averques soing, criant, mais au chasteaul il n'y a plus ame vivante. Apres comme tout hors de soy saulte en bas ou sont ses palefrois a leurs creches attachez, part au galop vers les remparts ou faict un temps d'arrest, escoutant d'ou venoit le bruit des armes et feu des canons, et comme un esclair vole bride abattue a travers cour, pont, poterne du costé de la capitale. Moy ie regardoy tousiours a la fenestre attendant

avecques grande impatience la fin : et tout s'appaisa, et vers le lever du soleil tout s'esteignit.

Adoncques Litavor resvient ; Rymvid suivant : ayant descendu de la selle Graïna defaillante sur leurs bras icelle portoient. Horrible à penser ! par ou passent un rieu de sang marque la trace. Transpercée au sein d'un coup mortel, devant luy muette elle tombe, tantost d'iceluy les genoux embrassant, tantost tordant et tendant vers luy mains glacees : « O mon espoux pardonne, c'est de moi première et dernière infidélité. » Le prince pleure, icelle se relève, mais s'esvanouist encor, et rend l'ame.

Iceluy se leva, s'esloigna, et dans les mains son chief cachant immobil desmeura. Moy a l'escart tout voyois, et quand se prinrent a déposer d'icelle le corps sur le lict mortuaire, ie voidoy le camp. Ce qu'il advint depuis tous vous cognosez.

Voicy comme rapportoit le paige : d'abord sous secret, mais Rymvid estant mort, la peur de la desfense estant dispareue (car Rymvid avoit interdit de publier rien parmy le peuple) ceste nouvelle au commencement celee fust respendue de plus en plus, et maintenant nul en Novogrod qui ne chante la chanson sur Graïna, les ioueurs de vieille cognoissent icelle, les filles repentent, et a ce champ de bastaille on a baillé nom de *champ de la Lithuanienne*.

⁸⁴ Voyez la Mélodie « Oh blame not the bard. »

⁸⁵ Thomas Moore, s'appuyant sur l'autorité de plusieurs Pères de l'Église, soutient que cette interprétation du passage d'Enoch est erronée, que les fils d'Elohim signifient plutôt *la progéniture de Seth* ou *les enfans des Juges*. Cette erreur ne nous a pas empêché de traduire le poëme de Thomas Moore.

⁸⁶ Voyez dans la paraphrase de Pachymer sur Dionyse (*De celest. Hierarch.*), chap. II, un passage remarquable dans lequel il représente toutes les créatures vivantes comme étant, à divers degrés, les échos de Dieu.

⁸⁷ Plusieurs des Pères supposent que les femmes de la Terre furent d'abord vues par les anges dans le bain.

⁸⁸ On trouve dans le livre de Job : « quand les étoiles du matin chantaient de concert. » Kircher observe là-dessus : *Non de materialibus intelligitur.*

⁸⁹ « Les Gardiens, race céleste. » — *Livre d'Enoch*. Daniel appelle aussi les anges Gardiens : — « Et voyez, un gardien et un saint descendirent du ciel, IV, 13. »

90 Plusieurs détails de cette histoire appartiennent à la légende orientale sur les deux anges Harut et Marut, qui, selon Mariti, a provoqué la défenestration du vin pour les Mahométans.

91 « *Docent sancti* (dit Suarez) *supremum angelum traxisse secum tertiam partem stellarum*. Lib. VII, cap. VII.

92 Les vides occasionnés par la chute de Satan étaient remplis par la race des hommes : selon certains théologiens, les vierges seules et les martyrs y étaient admis, sublime fiction qui permet à l'homme d'aspirer à la communion des anges, en lui donnant pour ailes la vertu.

93 L'original porte « Rubi », nous avons préféré le nom de Tamiel, se trouvant aussi parmi les chefs des anges que la beauté des femmes fit déchoir.

94 Le mot Chérub signifie savoir. C'est de là qu'Ezéchiel, pour exprimer leur omniscience, les représente « tout couverts d'yeux. »

95 Chavah (ou bien Eva dans la version latine), est le nom que l'homme déjà coupable donnait à sa compagne, et signifie la vie : étrange sarcasme proféré par Adam dans la première amertume de sa douleur !

96 « *Nihil plus desiderare potuerint quæ angelos possidebant magno scilicet unperant*. » Tertull. Le dogme d'un commerce entre les anges et les femmes, basé sur une fausse interprétation du livre d'Énoch, se retrouve souvent dans les écrits des premiers chrétiens, et démontre combien peu ils s'étaient purifiés des erreurs de la mythologie païenne, à combien d'égarés leur ciel n'était que l'Olympe sous d'autres noms ; cependant nous pouvons à peine leur en vouloir pour cette seule méprise, quand nous songeons que c'est apparemment à leurs anges amoureux que nous devons le monde fantastique des sylphes et des gnomes, et que nous aurions été privés du plus délicieux poème de Pope, si la traduction des SOIXANTE-DIX eût rendu correctement ce texte de la Genèse.

Ce qui suit, du conte de Gabalis, peut être cité parmi plusieurs passages en confirmation de cette remarque : — « Ces enfans du ciel engendrèrent les géans fameux, s'étant fait aimer aux filles des hommes ; et les mauvais cabalistes Josèphe et Philo (comme tous les Juifs sont ignorans), et après eux tous, les auteurs que j'ai nommés tout à l'heure ont dit que c'étaient des anges, et n'ont pas su que c'étaient les sylphes et les autres peuples des élémens, qui, sous le nom d'enfans d'Elohim, sont distingués des enfans des hommes. — » Voyez l'entretien second. Depuis le temps que

ces notes furent écrites par Th. Moore, un autre auteur, M. A. de Vigny, a profité de la latitude que lui offrait le passage cité des saintes Ecritures pour faire son poème admirable du déluge, où le pasteur Emmanuel raconte à Sara les amours et la chute de l'ange Emmanuel son père.

97 « Quelques gnomes, désireux de devenir immortels, avaient voulu gagner les bonnes grâces de nos filles, et leur avaient apporté des pierres dont ils sont gardiens naturels. » Comte de Gabalis.

98 C'est l'opinion de plusieurs Pères que les notions qu'avaient les païens sur la Providence, l'état futur et autres sublimes doctrines du christianisme étaient une révélation imparfaite donnée par les anges déchus aux femmes qu'ils connaissaient.

99 Les piliers de Seth étaient les dépositaires des sciences antédiluviennes, mais ils n'étaient couverts que de secrets astronomiques. Les piliers de Cham furent plus variés dans leurs inscriptions. Voilà ce que Jablonski cite à ce sujet de Cassianus :

« Quantum enim antiquæ traditiones ferunt Cham filius Noe, qui superstitionibus superbis ac profanis fuerit artibus institutus, sciens nullum se posse memorialem librum in arcam inferre in quam erat ingressurus, sacrilegas artes ac profana commenta durissimis insculpsit lapidibus. » —

100 Dans le rite catholique, en certains pays, une veuve se remariant n'a pas le droit de mettre des fleurs dans les cheveux. Les anciens romains honoraient d'une « coronâ pudicitiae » celles qui n'avaient fait qu'une fois les vœux du mariage.

101 Allusion aux Splendeurs ou Sefirot du Talmud représentés comme un arbre dont Dieu forme la couronne, ou l'Ensoph. Ils sont nommés par plusieurs noms, Pitié, Beauté, etc. Histoire des Juifs, liv. XI.

(A) Cette *Haliczanka* a été composée en 1831, dans une villa charmante, appartenant à l'ex-colonel Tomicki : durant l'une des nombreuses suspensions d'armes que notre généralissime Skrzynecki semblait tant affectionner.

TRZY LILIE.

A znasz ty te strony gdzie Kępak zielony
 Dosięga do chmur,
 Gdzie San srebrnowody kwiecisty i młody
 Wypływa z pod gór.

Edeńskie trzy kwiaty zdożyły przed laty
 Czarowny ten brzeg :
 Trzy jasne dziewice : iak zorza ich lice ,
 Rączęta iak śnieg.

Nad Sanem iest źródło : tam kroki ich wiodło
 Milczenie i cień :
 Przez liście tam cudnie zaledwie w południe
 Uśmiecha się dzień.
 Trzy róże wśród zdroju w śnieżystym zawoju
 Kapały się wraz :
 Najmłodszą z tych dzieci wyrzała i leci
 I leci przez las.

Ach siostry, widzicie! ia dałabym życie
 Za wianek tych róż :
 I mówi i bieży, i z białéy odzieży
 Rozkryła się już.
 Oy losów i Nieba doświadczać nietrzeba
 W poranku twych lat :
 Nie wiankiem weselnym lecz godfem śmiertelném
 Jest biały ten kwiat.

Na próżno, nie słucha : na prośby me głucha ;
 Ach stało się już.
 Jęk wybił z otchłani, nie było już na niéy
 Dziewicy i róż.
 I druga skoczyła : już siostrę chwyciła
 Zbyt słaba iéy dłoń :
 Nim brzegu dopędzi iak dwie łabędzi
 Pożarła ie toń.

Została Halina : w rozpaczy przeklina
 Okropny swój los :
 Chce biecć, — upada : chce wołać — lecz biada ,
 Umiera iéy głos !...
 Nazaiutrz od rana ich matka stroskana
 Szukała trzech cór :
 Pasterze szukali daleko i daléy
 Wśród lasów i gór.

Halino wołały Halino te skały
 Halino ta wzgórz :
 Halino wiatr niesie : lecz w górach i lesie
 Nie było iéy już.
 Pod górą , przy zdroiu , gdzie w kwiatów zawoju
 Zieleni się brzeg ,
 Gdzie stoi dąb wzniosły , trzy róże wyrosły
 Tak białe iak śnieg .

Widziałeś wśród Tatrów zerwane od wiatrów
 Barwinki tych gór ?
 Jak wonny deszcz kwiatków , śiałków bławatków
 Opada z pod chmur ?
 Tak ginie dziewica gdy bledną iéy lica
 W poranku iéy lat :
 Gasnącém spoyrzeniem świat żegna westchnieniem
 Bo niezna co świat .

Bo piękność , niebianka , zabyłśnie z poranka
 I kryje się już :
 Jéy życiem iest chwilka iak zorzy , motylka
 Dziewicy i róż .
 W tych stronach gadano , że w górach widziano
 Kochanka iéy grób :
 Lecz były pogłoski że zniknął z téy wioski ,
 A w drugiéy wziął ślub .

FIN DES NOTES.

TABLE

DES MATIÈRES.

PRÉFACE.....	vii	Sonnet.....	127
PRÉFACE de la deuxième édition.	xxi	Sonnet.....	129
SEMAINE D'EXIL.			
1 ^{re} NUIT. — Le Goustek	3	L'Hommage du Pharis, Casside....	131
2 ^e NUIT. — Sur le monument de Kosciusko, près Cracovie.	17	A M. Ary Sheffer.....	139
3 ^e NUIT. — Le Doute et la Foi...	29	xxix novembre.....	151
4 ^e NUIT. — Le Délire.....	41	Thomashov.....	167
5 ^e NUIT. — Le Néant.....	53	ÉTUDES D'APRÈS LE POLONAIS.	
6 ^e NUIT — Résignation.....	65	Envoi.....	207
7 ^e NUIT — Les Dernières Amours.	81	Ode à l'Obélisque, de M. Julien U. Niemcewicz.....	209
POÉSIES DIVERSES.			
Mon Portrait.....	91	Niemcewicz à Kniaziewicz, <i>idem.</i> ..	215
Tableau d'Histoire.....	97	Pharis, Casside de Mickiewicz....	227
Aux Heureux	101	Le Fort d'Ordon, du même	235
L'Ange de la Liberté.....	105	A une Mère Polonaise, du même ..	241
Le Printemps.....	109	Le Joueur de Lyre, du même.....	245
L'Amour et la Mort.....	111	Grajina, du même.....	255
L'Orage.....	113	LES AMOURS DES ANGES.	
L'Exilé.....	117	Allocution à Thomas Moore.....	305
Lucciola.....	121	Histoire du premier Ange.	313
Si j'étais Peintre.....	125	— du deuxième Ange.....	331
		— du troisième Ange.....	373
		NOTES.....	385



80.-

381758

ERRATA.

<i>Pages.</i>	<i>Vers.</i>
XV. Pueples, <i>lisez</i> peuples.	1.
32. A ravi de mon sein, <i>lisez</i> Fit pâlir en mon sein.	11.
37. <i>Lisez</i> De Solime aux abois assiégeant les portes.	16.
52. Il veut se frapper, <i>effacez</i> du coup.	17.
44. Réve d'ensant, <i>lisez</i> rêve d'enfant	10.
47. Ces nuits, <i>lisez</i> Des nuits.	21.
123. Ses ombres, <i>lisez</i> ces ombres.	1.
145. Avec quelle largeur, <i>lisez</i> avec quelle langueur.	12.
167. Paradise lort, <i>lisez</i> Paradise lost.	1.
170. L'antique sol d'Uiazd, <i>lisez</i> Le beau terrain d'Uiazd.	17.
141. <i>Lisez</i> S'arrêtaient sur nos fronts qu'ils frappaient en passant.	6.
172. Czarnecki, <i>lisez</i> Czarniecki.	23.
173. De leurs corps amaigris, <i>lisez</i> De leurs corps mutilés.	4.
186. Enfoius, <i>lisez</i> enfouis.	6.
189. Traçait en s'effleurant, <i>lisez</i> Traçait en l'effleurant.	14.
194. De ton luth, <i>lisez</i> de mon luth.	20.
196. D'Eugaddi, <i>lisez</i> d'Engaddi.	15.
198. <i>Lisez</i> N'ont pas dans son esprit fait naître la démence.	15.
225. De ceux que nous aimons, <i>lisez</i> de ceux que nous aimions	22.
253. Vers où son ame, <i>lisez</i> vers qui son ame.	18.
267. Hier encore, <i>lisez</i> Hier encor.	3.
173. De la belle Crimée. <i>supprimez</i> le chiffre 7 ^b .	15.
292. Délivre Livator, <i>lisez</i> Délivre Litavor.	20.
362. Réveiller dans mon ame, <i>lisez</i> dans son ame.	21.
377. Enivrant, <i>lisez</i> enivrait.	15.
378. Bien que l'homme, <i>lisez</i> Bien de l'homme.	6.
378. Conservé, <i>lisez</i> conservés.	7.

